

DanMarie

# Une si belle Maman !



## « Évangile de Marie » d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 6

La Passion de la Vierge Marie, Co-Rédemptrice  
De la Préparation à la Passion à l'Aube Pascale  
La seconde conception mystique de Marie

# « Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

## Fascicule 1

De la naissance de Marie à son mariage  
avec Joseph et son arrivée à Nazareth

## Fascicule 2

De l'Annonciation à la mort de Joseph

## Fascicule 3

La Vierge Marie, Disciple dans l'ombre et le silence  
Première Année de la Vie Publique de Jésus

## Fascicule 4

La Vierge Marie, Disciple en chemin  
Seconde Année de la Vie Publique de Jésus

## Fascicule 5

La Vierge Marie, Disciple en chemin  
Troisième Année de la Vie Publique de Jésus  
Annonce de la passion de Marie, Jésus dévoile son âme...

## Fascicule 6

La Passion de la Vierge Marie, Co-Rédemptrice  
De la Préparation à la Passion à l'Aube Pascale  
La seconde conception mystique de Marie

# « Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

## Les dix volumes de

« **L'Évangile tel qu'il m'a été révélé** » (4849 pages)

Publié en Italie « Il poema dell' Uomo-Dio »

par Emilio Pisani, éditeur

traduit par Félix Sauvage de 1971 à 1976

publié au Centro Editoriale Valtortiano (1985)

reimprimé en Italie en 2012

et ceux traduits par Yves d'Horrer (5353 p.) 2ème édition

Centro Editoriale Valtortiano srl. Isola del Liri

Imprimé en Italie, décembre 2016

**Les Cahiers de 1943** (630 p.)

traduits par Bianca Zagolin

**Les Cahiers de 1944** (654 p.) **et de 1945 à 1950** (636 p.)

traduits par Yves d'Horrer

préparés et publiés par Emilio Pisani

Centro Editoriale Valtortiano

réimpr. en Italie en 2012

**Leçons sur l'Épître de Saint-Paul aux Romains** (303 p.) et

**Prières** (125 p.)

Les deux livres sont traduits par Giovanni Liani

amplement revues par le Centro Editoriale Valtortiano

réimpr. en Italie en 2012

**Le livre d'Azarias** (366 p.)

traduit par Stéphane Chéramy et revu par Yves d'Horrer

préparés et publiés par Emilio Pisani

Centro Editoriale Valtortiano,

réimpr. en Italie en 2012

**Les Carnets de Maria Valtorta**

traduits par Yves d'Horrer

préparés et publiés par Emilio Pisani

Centro Editoriale Valtortiano,

impr. en Italie en 2018

Dans l'Évangile tel qu'il m'a été révélé, la première partie de la Préparation à la Passion concerne la résurrection de Lazare. Jérusalem et une grande partie de la Judée est agitée. Le petit peuple se réjouit mais les pharisiens et les scribes sont aux abois. Caïphe décrète au Sanhédrin : «... Après ce qui est arrivé, Jésus doit mourir. Vous ne réfléchissez pas qu' il vaut mieux qu'un seul homme meure plutôt qu'un grand nombre ?» (Jn 11, 49-54).

8-87  
T8-476

### « JE VOUDRAIS ATTENDRE MA MÈRE »<sup>1</sup>

... Nous sommes le premier février de l'année 30<sup>2</sup>...

« Maître, il y a un petit garçon qui te demande. Il était allé chez Simon pour te chercher et n'y a trouvé que Jean, qui l'a conduit ici. Mais il ne veut parler à personne d'autre que toi.

-C'est bien, amène-le-moi. Je vais sous la tonnelle des jasmins.

Marie rentre dans la maison avec Lazare. Jésus va sous la tonnelle. Lazare revient en tenant par la main cet enfant que j'ai vu chez Joseph de Séphoris<sup>3</sup>. Jésus le reconnaît tout de suite et le salue: -Toi, Martial? Que la paix soit avec toi. Pourquoi es-tu ici?

-On m'envoie te dire quelque chose...

Et il jette un coup d'œil à Lazare, qui comprend et s'apprête à s'éloigner.

-Reste, Lazare. C'est Lazare, mon ami. Tu peux parler devant lui, mon enfant, car je n'ai pas d'ami plus fidèle que lui.

Rassuré, le garçon reprend :

-C'est Joseph l'Ancien — car j'habite maintenant avec lui — qui m'envoie te demander de te rendre immédiatement à Bethphagé<sup>4</sup>, chez Cléante<sup>5</sup>. Il doit te parler tout de suite, mais vraiment tout de suite. Et il te prie de venir seul, parce que ce doit être en grand secret.

-Maître ! Qu'arrive-t-il? questionne Lazare, impressionné.

-Je l'ignore, Lazare. Il nous suffit d'y aller. Viens avec moi.

-Tout de suite, Seigneur. Nous pouvons faire chemin avec l'enfant.

-Non, Seigneur. J'y vais tout seul. Joseph me l'a recommandé. Il a dit: " Si tu sais te débrouiller seul, je t'aimerai comme un père ", or moi, je veux que Joseph m'aime comme un fils. Je pars au pas de course. Toi, viens après. Salut, Seigneur. Salut, homme.

8-98  
T8-488

1 NOTE : Un essai de l'Évangile de Marie. Comment ?

J'ai repris les écrits de la nouvelle traduction de Yves d'Horner qui concerne la Vierge Marie.

La provenance de ces textes est indiquée de la façon suivante, dans la colonne de droite :

Le premier chiffre correspond à l'un des 10 livres de « l'Évangile tel qu'il m'a été révélé »(édition 2012)

Dessous : T8-476 renvoie au tome de la traduction de 2016 et à la page correspondante : Tome 8, page 476

Lorsque le chiffre correspond à une année : il s'agit des « Les Cahiers de 1943 à 1950 ».

Lorsque le chiffre est précédé d'un P, il s'agit des « Leçons sur l'Épître de Saint Paul aux Romains ».

Lorsque le chiffre est précédé d'un A, il s'agit du « Livre d'Azarias » et PR de « Prières »

Lorsque le chiffre est précédé d'un C, il s'agit des « Carnets de Maria Valtorta ».

Le second chiffre après le tiret correspond à la page du début du texte

Exemples : 8-87 : Livre 8 édition de 2012, page 87.

1947-337 : Cahier de 1945 à 1950, page 337

P-150 : Leçons sur l'Épître de Saint Paul aux Romains, page 150.

2 D'après le calendrier de la Vie de Jésus reconstitué selon l'Œuvre de Maria Valtorta.

Site : [www.maria-valtorta.org](http://www.maria-valtorta.org) et les travaux de Jean Aulagnier.

3 Joseph et Marie de Sephoris sont Galiléens d'origine et connaissent bien les fils d'Alphée. Ils habitent Jérusalem et font le commerce des poissons séchés fournis par Zébédée, le père des apôtres Jacques et Jean. Ils recueille Martial, un jeune orphelin romain qu'ils feront circoncire en lui donnant le nom juif de Manassé, mais il sera assassiné par les pharisiens.

4 Voir Annexe 1 : Carte 11 de Carlos Martinez : La Préparation de la Passion. Éd. 2012

5 Cléante est un grec marchand de fromages de Bethphagé. Jésus lui remettra une lettre pour Sintica d'Antioche. C'est de chez lui qu'on apporte l'ânon sur lequel Jésus entrera à Jérusalem le dimanche des rameaux. (Mt, 21, 2 ; Lc 19, 30 et Mc 11, 2)

Laurentin (R.), Debrouse (F-M), Lavère (JF).- Dictionnaire des Personnages de l'Évangile selon Maria Valtorta.- Ed. Salvator, 2012, 445 pages. Les informations de bas de page concernant les personnages, sont tirés en grande partie de ce Dictionnaire.

-Paix à toi, Martial. Le petit garçon s'envole comme une hirondelle.

-Allons-y, Lazare<sup>6</sup>. Apporte-moi mon manteau. Moi, je me mets déjà en chemin car, comme tu le vois, l'enfant n'arrive pas à ouvrir la grille, et il ne veut sûrement appeler personne.

Jésus se hâte vers la grille, Lazare vers la maison. Le premier ouvre les fermetures de fer à l'enfant, qui file comme une flèche.

Le second apporte son manteau à Jésus, puis tous deux prennent la direction de Bethphagé.

-Que peut bien vouloir Joseph, pour envoyer si secrètement un enfant?

-Un enfant échappe à ceux qui peuvent surveiller, répond Jésus.

-Tu crois que... Tu soupçonnes que... Tu te sens en danger, Seigneur?

-J'en suis certain, mon ami.

-Comment? Même maintenant? Mais tu ne pouvais pas donner une preuve plus grande !.. .

-La haine croît sous l'aiguillon de la réalité.

-Oh ! c'est à cause de moi, alors ! Je t'ai porté tort !... Ma peine est sans pareille ! s'exclame Lazare, qui est manifestement accablé.

-Ce n'est pas à cause de toi. Ne t'afflige pas sans raison. Tu as été le moyen, mais la cause a été la nécessité, tu comprends, la nécessité de donner au monde la preuve de ma nature divine. Si ce n'avait pas été toi, cela aurait été un autre, car je devais prouver au monde que, en Dieu que je suis, je peux tout ce que je veux. Or ramener à la vie un homme mort depuis plusieurs jours et déjà décomposé, ce ne peut être que l'œuvre de Dieu.

-Ah ! Tu veux me consoler. Mais ma joie, toute ma joie, est dissipée. .. Je souffre, Seigneur.

Jésus fait un geste comme pour dire: " Qu'y faire ! " puis tous deux gardent le silence.

Ils marchent à vive allure. La distance est courte entre Béthanie et Bethphagé, et ils ont tôt fait d'arriver. Joseph d'Arimatee<sup>7</sup> fait les cent pas sur la route à l'entrée du village. Il a le dos tourné quand Jésus et Lazare débouchent d'un sentier caché par une haie. Lazare le hèle.

-Oh ! paix à vous ! Viens, Maître. Je t'ai attendu ici pour te voir tout de suite, mais allons dans l'oliveraie. Je ne veux pas qu'on nous remarque...

Il les conduit derrière les maisons, dans un bosquet d'oliviers dont les frondaisons touffues et ébouriffées qui cachent les pentes, sont un refuge commode pour parler discrètement.

-Maître, je t'ai envoyé l'enfant, qui est éveillé et obéissant et qui m'aime beaucoup, parce que *je devais* te parler et que *je ne devais pas* être vu. J'ai longé le Cédron pour venir ici... Maître, tu dois partir *sur-le-champ* . Le Sanhédrin a décrété ton arrestation et demain, dans les synagogues, on lira le décret. Quiconque sait où tu te trouves, a le devoir de l'indiquer. Je n'ai pas besoin de te dire, Lazare, que ta maison sera la première perquisitionnée. Je suis sorti à sixte du Temple et je me suis hâté; car pendant qu'ils parlaient, j'avais déjà fait mon plan. Je suis allé à la maison, j'ai pris l'enfant. Je suis sorti à cheval par la Porte d'Hérode comme pour quitter la ville, puis j'ai traversé le Cédron et je l'ai suivi. J'ai laissé l'animal à Gethsémani, j'ai envoyé en vitesse l'enfant qui connaissait déjà la route pour être venu avec moi à Béthanie. Maître, pars immédiatement en lieu sûr. Sais-tu où te rendre? As-tu un endroit où t'abriter?

-Mais ne suffit-il pas qu'il s'éloigne d'ici? De la Judée, tout au plus?

-Non, Lazare, ce n'est pas assez: ils sont furieux. Il faut qu'il aille là où eux n'iront pas le trouver...

-Mais ils fouinent partout ! Tu ne voudrais pas que le Maître quitte la Palestine !... s'exclame Lazare, tout agité. -Mais que dois-je te dire? ! Le Sanhédrin le veut...

6 Lazare est le fils de Théophile qui était syrien et gouverneur de la Province ; ceci explique la protection dont Lazare et ses propriétés bénéficient de la part des autorités romaines. Il possède entre autres : le Cénacle, le Gethsémani, Béthanie. La conduite passée de Marie-Madeleine, sa sœur lui a fait perdre beaucoup d'amis sauf une poignée de fidèles : Joseph d'Arimatee, Nicodème, Simon le Zélote l'apôtre, son voisin qui lui a fait connaître Jésus. Voir Annexe 2 : Les soixante-douze Disciples.

7 Joseph d'Arimatee ou Joseph l'Ancien est membre du Sanhédrin. Il est ami de Gamaliel, de Nicodème, de Lazare, de Simon le Zélote. C'est un homme d'âge mûr, généreux et croyant, avec un caractère affirmé. La Passion marquera sa rupture complète avec le Sanhédrin. C'est lui qui fournira son tombeau neuf pour ensevelir Jésus. Voir Annexe 2.

-C'est à cause de moi, n'est-ce pas? Dis-le !

-Hum! Oui... ! A cause de toi... mais plutôt parce que tous se convertissent à lui, or eux... ne veulent pas de cela.

-Mais c'est un crime ! C'est un sacrilège... C'est...

Jésus, pâle mais calme, lève la main pour imposer le silence :

-Tais-toi, Lazare. Chacun fait son travail. Tout est écrit. Je te remercie, Joseph, et je t'assure que je vais m'éloigner. Va, va, Joseph. Qu'ils ne remarquent pas ton absence... Que Dieu te bénisse. Par Lazare, je te ferai savoir où je suis. Va ! Je te bénis toi, Nicodème et tous ceux qui ont le cœur droit.

Il l'embrasse, puis ils se séparent. Jésus et Lazare passent par l'oliveraie pour rentrer à Béthanie, tandis que Joseph se dirige vers la ville.

-Que vas-tu faire, Maître? demande Lazare avec angoisse.

-Je ne sais pas. Les femmes disciples doivent arriver ces jours-ci avec ma Mère. J'aurais voulu les attendre...

-Je pourrais les accueillir en ton nom, et te les amener. Mais, toi, en attendant où vas-tu? Je ne pense pas que ce soit dans la maison de Salomon... ni chez des disciples connus. Demain ! C'est immédiatement que tu dois partir !

-J'aurais bien un endroit où aller, mais je voudrais attendre ma Mère. Son angoisse commencerait *trop tôt* si elle ne me trouvait pas...

-Où iras-tu, Maître?

-A Éphraïm.

-En Samarie?

-En Samarie. Les Samaritains sont moins samaritains que beaucoup d'autres, et ils m'aiment. Ephraïm se trouve à la frontière...

-Ah ! c'est pour s'opposer aux juifs qu'ils te feront honneur et qu'ils te défendront ! Mais... attends ! Pour venir, ta Mère est obligée de passer par la route de la Samarie ou par celle du Jourdain. J'irai avec des serviteurs par l'une, et Maximin avec d'autres serviteurs par l'autre, et l'un de nous la rencontrera. Nous ne reviendrons qu'avec elles. Tu sais que personne de la Maison de Lazare ne peut te trahir. Tu vas te rendre pendant ce temps à Éphraïm, en partant tout de suite. Ah ! il était dit que je ne pourrais pas profiter de ta présence ! Mais j'arriverai par les monts d'Hadomim. Je suis en bonne santé, désormais. Je peux faire ce que je veux. Et même, oui ! Je ferai croire que je prends la route de la Samarie pour aller à Ptolémaïs afin de m'embarquer pour Antioche. Tout le monde sait que j'y possède des terres... Mes sœurs resteront à Béthanie... Toi... Oui, je vais faire préparer deux chars et vous vous en servirez pour aller à Jéricho. Puis, demain, à l'aube, vous continuerez à pied. Oh ! Maître ! Mon Maître ! Sauve-toi ! Sauve-toi !

Après l'excitation du premier moment, Lazare tombe dans la tristesse et pleure. Jésus soupire, mais ne dit mot. D'ailleurs, que pourrait-il dire?

Parvenus à la maison de Simon, ils se séparent. Jésus entre.

Les apôtres<sup>8</sup>, déjà étonnés que le Maître soit parti sans rien dire, se serrent autour de Jésus, qui leur ordonne : -Prenez les vêtements et faites les sacs. Il nous faut partir sur-le-champ. Dépêchez-vous, et rejoignez-moi chez Lazare.

-Même les vêtements mouillés? Ne pouvons-nous les reprendre à notre retour? demande Thomas.

-Nous ne reviendrons pas. Emportez tout. »

---

8 Voir Annexe 3 : Les Apôtres.

## EN ALLANT A ÉPHRAÏM

8-110  
T8-502

Quand ils arrivent au petit torrent qui descend d'Éphraïm et coule vers le Jourdain, Jésus appelle Pierre et Nathanaël, et leur donne une bourse en disant :

-Allez de l'avant chercher Marie, femme de Jacob. Je me rappelle que Malachie<sup>9</sup> m'avait confié qu'elle était la plus pauvre de l'endroit, bien qu'elle ait une grande maison, maintenant qu'elle n'y a plus ses enfants. Nous demeurerons chez elle. Remettez-lui une bonne somme pour qu'elle nous loge tout de suite sans faire mille discours. Vous connaissez la maison, cette maison ombragée par quatre grenadiers, tout à côté du pont sur le torrent.

-Nous la connaissons, Maître. Nous allons faire ce que tu dis.

Ils s'éloignent d'un bon pas, et Jésus les suit lentement avec les autres.

De la cuvette divisée en deux par le torrent, on aperçoit le village qui blanchit aux dernières lueurs du jour et aux premières clartés de la lune. Il n'y a pas âme qui vive quand ils arrivent à la maison, déjà tout éclairée par la lune. Seul le torrent se fait entendre dans le silence du soir. Si l'on se tourne en direction de l'horizon, on voit une grande partie du ciel étoilé qui se penche sur une vaste étendue de terrains dévalant vers la plaine déserte qui descend au Jourdain. Une paix profonde règne sur la terre.

Ils frappent à la porte. Pierre ouvre :

-Tout est fait, Seigneur. La vieille femme a fondu en larmes lorsque nous lui avons remis de l'argent. Elle n'avait plus un sou. Je lui ai dit: "Ne pleure pas, femme. Là où passe Jésus de Nazareth, toute douleur disparaît." Elle m'a répondu: "Je le sais. J'ai souffert ma vie durant, et désormais j'étais vraiment à bout, je n'aurais pu en supporter davantage. Mais au crépuscule de ma vie, le Ciel s'est ouvert pour moi et il m'amène l'Étoile de Jacob pour me donner la paix. " En ce moment, elle est à côté, en train de préparer les pièces fermées depuis si longtemps. Hum ! c'est bien peu, mais la femme paraît très bonne. La voilà !

-Femme ! Le Rabbi est ici !

Une petite vieille fluette, aux doux yeux mélancoliques, se présente et s'arrête, l'air confus, manifestement intimidée, à quelques pas de Jésus.

-Paix à toi, femme. Je ne te dérangerai pas beaucoup.

-Je... je voudrais... je voudrais que tu me marches sur le cœur pour te rendre plus douce l'entrée dans ma pauvre maison. Viens, Seigneur, et que Dieu entre avec toi.

Elle a repris son souffle et de la hardiesse sous la lumière du regard de Jésus.

Ils entrent tous et ferment la porte. La maison est vaste comme une hôtellerie et vide comme un endroit abandonné. Seule la cuisine est gaie, grâce à une belle flambée dans le foyer au milieu de la pièce.

Barthélemy, qui était en train d'alimenter le feu, se retourne, et dit en souriant:

-Réconforte notre hôtesse, Maître: elle est affligée de ne pas pouvoir t'honorer.

-Ton cœur me suffit, femme. Ne te soucie de rien. Demain, nous aviserons. Je suis un pauvre, moi aussi. Apportez les provisions. Entre pauvres, on partage le pain et le sel, sans honte et avec un amour fraternel. Pour toi, femme, cet amour est filial, car tu pourrais être ma mère, et je t'honore comme telle...

Marie verse des larmes silencieuses de vieille femme affligée en essuyant ses yeux à son voile, et elle murmure :

-J'avais trois garçons et sept filles. Un garçon a été emporté par le torrent et un autre par la fièvre. Le troisième m'a abandonnée. Cinq filles ont attrapé la maladie de leur père, et elles sont mortes. La sixième est morte en couches et la septième... Ce que la mort n'a pas fait, le péché l'a

9 Malachie est le nom du chef de la synagogue d'Éphraïm.

fait. Dans ma vieillesse, je ne suis pas honorée par mes enfants et cela me rend si... Dans le village, ils sont bons... Mais pour la pauvre femme... Toi, tu es bon pour la mère...

-J'ai une Mère, moi aussi. Et en toute femme qui est mère, j'honore la mienne. Mais ne pleure pas. Dieu est bon. Aie foi, et les enfants qui te restent pourront revenir vers toi un jour. Les autres sont en paix...

-Je pense que c'est un châtement parce qu'ils sont de cet endroit...

-Aie foi. Dieu est plus juste que les hommes...

Les apôtres qui étaient allés dans les différentes pièces avec Pierre, reviennent en apportant les vivres. Ils réchauffent l'agneau rôti par Nikê<sup>10</sup> et le déposent sur la table. Jésus offre et bénit. Il insiste pour que la petite vieille se joigne à eux, au lieu de rester dans son coin à manger les pauvres radis qui composent son dîner...

L'exil aux confins de la Judée est commencé...

### « MÊME SI MA MÈRE M'EN PRIAIT, JE NE CÉDERAIS PAS »

-Alors, dis-moi le fond de ta pensée, dit Jésus à Pierre qui voudrait se faire remplacer en mission par Judas.

-Eh oui ! Je te le dis parce que je vois que tu connais vraiment tout, et je comprends que ce n'est pas ronchonner que de te prier d'envoyer Judas à ma place, car il souffre de ne pas y aller. Je te le rapporte, non pour l'accuser d'être envieux et me scandaliser à son propos, mais pour lui donner la paix et... te donner la paix, car cela doit être bien pénible pour toi d'avoir toujours à tes côtés ce vent d'orage...

-Judas s'est encore plaint?

-Oui... Il a déclaré que chaque mot de toi le blesse. Même ce que tu as dit pour les enfants. Il assure que c'est en pensant à lui que tu as affirmé qu'Ève s'est approchée de l'arbre parce qu'elle était attirée par ce qui y scintillait comme une couronne de roi. Moi, vraiment, je n'avais trouvé aucun rapport. Mais je suis ignorant. Barthélemy et Simon le Zélote, au contraire, ont estimé que Judas a été " piqué au vif ", car il est ensorcelé par tout ce qui brille et séduit la vanité. Et ils pourraient bien avoir raison, car ils sont sages. Sois bon avec tes pauvres apôtres, Maître ! Fais plaisir à Judas, et à moi avec lui. De toutes façons, tu le vois, je sais seulement amuser les enfants... et être un enfant dans tes bras.

Il se serre contre son Jésus, qu'il aime vraiment de toutes ses forces.

-Non. Je ne puis te faire ce plaisir. N'insiste pas. C'est toi qui pars en mission, justement parce que tu es tel que tu es. Judas, justement parce qu'il est tel qu'il est, reste ici. Mon frère aussi m'en avait parlé, et malgré mon amour pour lui, je lui ai répondu "non". Même si ma Mère m'en priait, je ne céderais pas. Ce n'est pas une punition, mais un remède. Et Judas doit le prendre. Si cela ne sert pas à son âme, cela servira à la mienne, car je ne pourrai pas me reprocher d'avoir omis quelque chose pour le sanctifier.

Jésus a parlé sur un ton sévère, impérieux. Pierre laisse retomber les bras et baisse la tête en soupirant.

-Ne sois pas peiné, Simon. Nous aurons l'éternité pour être unis et nous aimer. "Mais tu avais autre chose à me dire..."

-Il est tard, Maître. Tu dois dormir.

-Toi, plus que moi, Simon. Tu dois prendre la route à l'aube.

10 Niké (Véronique) est une femme de la Diaspora. Veuve à 40 ans, elle hérite de la garde d'Egla, une jeune esclave israélite rachetée par Claudia Procula. Elle met à la disposition des Apôtres et des Disciples, sa riche propriété située sur la route de Jéricho à Jérusalem. Sa générosité et sa compassion sont récompensés lors de la Passion par le miracle de la Face vivante du Christ sur le voile qu'elle lui tend sur la Via Dolorosa. Lors des premières persécutions, elle émigrera en Gaule à Souillac-sur-mer et Bordeaux, avec Zachée. Voir Annexe 4 : Les Femmes Disciples

-Oh ! pour ma part... Être ici avec toi me repose davantage que si j'étais au lit.

-Parle donc. Tu sais que, moi, je dors peu...

-Voilà ! Je suis une tête dure, je le sais et je le reconnais sans honte. Et si c'était pour moi, il m'importerait peu d'avoir beaucoup de connaissances, car je pense que la plus grande sagesse, c'est de t'aimer, te suivre et te servir de tout son cœur. Mais tu m'envoies ici et là; les gens m'interrogent, et il faut bien que je leur réponde.

Je pense que, ce que je te demande à toi, d'autres peuvent me le demander, car les hommes ont les mêmes pensées. Tu disais hier que les innocents et les saints souffriront toujours, et même que ce seront eux qui souffriront pour tous. J'ai du mal à comprendre cela, d'autant plus que, d'après toi, eux-mêmes le désireront. Alors je pense que, puisque c'est difficile pour moi, ce peut l'être pour les autres. S'ils me questionnent, que dois-je répondre? Dans ce premier voyage, une mère m'a dit : " Il n'était pas juste que ma petite fille meure dans de telles souffrances, car elle était bonne et innocente. " Ne sachant que répondre, je lui ai cité les paroles de Job: "Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Que soit béni le nom du Seigneur. " (Job,1, 21) Mais je n'étais pas convaincu moi-même, et je ne l'ai pas convaincue. Je voudrais une autre fois savoir que dire...

-C'est juste. Écoute. Cela paraît être une injustice, or c'est une grande justice que les meilleurs souffrent pour tous. Mais, dis-moi un peu, Simon, qu'est-ce que la terre, toute la terre?

-La terre? Un espace grand, très grand, fait de poussière et d'eau, de roches, de plantes, d'animaux et de créatures humaines.

-Et puis?

-Et puis c'est tout... à moins que tu ne veuilles que je dise qu'elle est pour l'homme un lieu de châtement et d'exil.

-La terre est un autel, Simon, un autel immense. Elle devait être un autel de louange perpétuelle à son Créateur. Mais la terre est remplie de péchés. Elle doit donc être un autel de perpétuelle expiation, de sacrifice, sur lequel brûlent les hosties. La terre devrait, comme les autres mondes répandus dans la Création, chanter des psaumes à Dieu qui l'a faite. Regarde !

Jésus pousse les volets de bois et, par la fenêtre grand ouverte, entrent la fraîcheur de la nuit, la musique du torrent, les rayons de la lune, et on voit le ciel criblé d'étoiles.

-Regarde ces astres! Ils chantent les louanges de Dieu, leur voix est lumière et mouvement dans les espaces infinis du firmament. Cela fait des millénaires que cette mélodie s'élève des champs bleus du ciel jusqu'au Ciel de Dieu.

### « OH ! MA MÈRE... »

Manahen<sup>11</sup> organise une rencontre entre Joseph d'Arimatee et Nicodème près de Gofena...

...Non, pour ce qui te concerne. Sois vigilant, sois prudent, ne sors pas de là où tu es. Nous ajoutons que nous te ferons savoir, dit Joseph avec Nicodème...

-Non. Pas besoin. Restez où vous êtes. Je vais avoir bientôt avec moi les femmes Disciples et - cela oui - dites à Élise<sup>12</sup> et à Nikê de rejoindre les autres, si elles le désirent. Dites-le aussi aux deux sœurs. Comme le lieu où je me trouve est désormais connu, ceux qui ne craignent pas le Sanhédrin peuvent venir pour notre réconfort mutuel.

-Les deux sœurs ne peuvent se déplacer jusqu'au retour de Lazare. Il est parti en grande pompe; Jérusalem tout entière a su qu'il se rendait dans ses propriétés lointaines, et on ne sait quand il reviendra. Mais son serviteur est déjà revenu de Nazareth, et il a dit - cela aussi, nous devions te l'apprendre - que ta Mère viendrait avec les autres avant la fin de cette lune. Elle se porte

11 Manahen est fils de la nourrice d'Hérode Antipas. Il est d'abord disciple du Baptiste mais la vie à la cour perturbe son jugement. Il reconnaît ses erreurs mais continue à fréquenter la cour de Hérode pour protéger Jésus. Selon les Actes des Apôtres (Ac 13, 1), il rejoindra la communauté d'Antioche de Syrie. Voir Annexe 2.

12 Élise de Bethsour : Voir Annexe 4 : Les Femmes Disciples.

bien et de même Marie, femme d'Alphée. Le serviteur les a vues, mais elles tardent un peu, car Jeanne veut les accompagner, or elle ne le peut qu'à la fin de cette lune. Et puis, voilà, si tu nous le permets, nous voudrions te venir en aide... en amis fidèles, même si imparfaits, comme tu le dis.

-Non. Les disciples qui vont évangéliser apportent la veille de chaque sabbat ce qu'il faut pour eux et pour nous qui restons à Éphraïm. Nous n'avons pas besoin de plus. L'ouvrier vit de son salaire. Cela est juste. Le reste serait du superflu. Donnez-le à des malheureux. C'est ce que j'ai imposé aussi aux habitants d'Éphraïm et à mes apôtres eux-mêmes. J'exige qu'à leur retour, ils n'aient pas le moindre sous en réserve, que toute obole soit donnée en cours de route, et qu'ils ne gardent pour nous que le nécessaire pour notre nourriture très frugale de la semaine.

-... Votre esprit est tout enveloppé de ténèbres. Ce n'est pas comme si je voulais me tuer, mais c'est uniquement obéir à la voix de mon Père qui me dit : " Va, l'heure est venue. " J'ai toujours essayé de concilier la Loi avec la nécessité, même le jour où j'ai dû m'enfuir de Béthanie et me réfugier à Éphraïm parce qu'il n'était pas encore temps qu'on se saisisse de moi. L'Agneau du Salut ne peut être immolé que pendant la Pâque des Azymes. Voudriez-vous que, si j'ai agi ainsi à l'égard de la Loi, je n'en fasse pas autant pour obéir à mon Père? Allez, allez ! Ne vous affligez pas ainsi ! Et pourquoi suis-je venu, si ce n'est pour être proclamé roi de toutes les nations? Car c'est bien la signification de "Messie", n'est-ce pas? Cela veut également dire "Rédempteur". Or le véritable sens de ces deux mots ne correspond pas à ce que vous vous figurez. Mais moi, je vous bénis en implorant qu'un rayon céleste descende sur vous avec ma bénédiction, car je vous aime et vous m'aimez. Je voudrais que votre justice soit toute lumineuse. Car vous n'êtes pas mauvais, mais vous êtes vous aussi le "vieil Israël", et vous n'avez pas la volonté héroïque de vous dépouiller du passé et de vous renouveler.

Adieu, Joseph. Sois juste. Juste comme celui qui fut mon tuteur<sup>13</sup> pendant tant d'années, et qui fut capable de se renouveler complètement pour servir le Seigneur son Dieu. S'il était présent parmi nous, comme il vous enseignerait à savoir servir Dieu parfaitement, à être justes, justes, justes! Mais il est bon qu'il soit déjà dans le sein d'Abraham... Pour ne pas voir l'injustice d'Israël. Quel saint serviteur de Dieu!... Lui qui était un nouvel Abraham, c'est le cœur transpercé, mais avec une volonté parfaite que, loin de me conseiller la lâcheté, il m'aurait dit la parole dont il avait l'habitude de se servir quand quelque chose de pénible pesait sur nous: Élevons notre esprit. Nous rencontrerons le regard de Dieu, et nous oublierons que ce sont les hommes qui nous font souffrir; et faisons tout ce qui est pénible comme si c'était le Très-Haut qui nous le présentait. De cette façon, nous sanctifierons nos plus petits faits et gestes, et Dieu nous aimera. " C'est ainsi qu'il m'aurait encouragé à subir les plus grandes douleurs...*Il nous aurait réconfortés...* Oh ! ma Mère !... »

Jésus laisse aller Joseph, qu'il tenait dans les bras, et, certainement plongé dans la contemplation de son prochain martyr et de celui de sa pauvre Mère, il baisse la tête en silence... Puis il se redresse et embrasse Nicodème:

-La première fois que tu es venu à moi comme disciple secret, je t'ai dit que, pour avoir le Royaume de Dieu en vous et y entrer, il est nécessaire que votre esprit renaisse et que vous aimiez la Lumière plus que le monde ne l'aime. Aujourd'hui - et c'est peut-être la dernière fois que nous nous rencontrons en secret - je te répète les mêmes paroles. Renais spirituellement, Nicodème, pour pouvoir aimer la lumière que je suis et pour que j'habite en toi comme Roi et Sauveur. Allez, et que Dieu soit avec vous. »

---

<sup>13</sup> Joseph, l'époux de Marie était consacré à Dieu (naziréen) et charpentier. Il est mort deux ans avant le début de la Vie Publique de Jésus d'où l'on déduit qu'il avait 63 ou 64 ans, Marie 44 ans et Jésus 28 ans.

## CE QUI ARRIVE A NAZARETH

8-193  
T9-75

« Je vous assure dit Alphée<sup>14</sup>, le fils de Sarah, que vous êtes tous stupides de croire n'importe moi. Plus stupides et ignorants que des eunuques qui, mutilés comme ils le sont, ne connaissent même pas les règles de l'instinct. Des hommes parcourent les villes en disant anathème de la part du Maître, et d'autres portent des ordres qui ne peuvent pas, non, par le vrai Dieu, qui ne peuvent pas venir de lui ! Vous ne le connaissez pas, mais moi, je le connais. Et je ne peux croire qu'il ait ainsi changé, et qu'ils aillent de tous côtés ! Vous prétendez que ce sont ses disciples? Or qui les a jamais vus avec lui? Vous racontez que des rabbis et des pharisiens vous ont fait part de ses péchés? Or qui les a constatés? L'avez-vous jamais entendu parler d'obscénités? L'avez-vous jamais vu en état de péché? Alors? Comment pouvez-vous imaginer que, s'il était pécheur, Dieu lui ferait accomplir des œuvres aussi grandes? Vous êtes stupides, je vous le dis, retardés, ignorants comme des rustres qui voient pour la première fois un histrion sur un marché et croient vraies ses sornettes. Voilà ce que vous êtes ! Voyez si les hommes sages et à l'intelligence ouverte se laissent séduire par les paroles des faux disciples ! Ces derniers sont *les vrais ennemis* de l'Innocent, de notre Jésus que vous n'êtes pas dignes d'avoir pour fils ! Voyez si Jeanne<sup>15</sup>, femme de Kouza - je parle bien de l'épouse de l'intendant d'Hérode, la princesse Jeanne - s'éloigne de Marie! Voyez si... Est-ce que je fais bien de le dire? Mais oui, car je ne parle pas pour parler, mais pour vous persuader tous. Avez-vous remarqué, à la dernière lune, cet élégant char venu dans le village et qui est allé s'arrêter devant la maison de Marie? Vous savez, celui qui avait une capote belle comme une maison? Eh bien, savez vous qui était à l'intérieur et en est descendu pour se prosterner devant Marie? Lazare, fils de Théophile, Lazare de Béthanie, comprenez-vous? Le fils du premier magistrat de Syrie, le noble Théophile, époux d'Euchérie, de la tribu de Juda et de la famille de David ! Le grand ami de Jésus, l'homme le plus riche et le plus instruit d'Israël, aussi bien pour notre histoire que pour celle du monde entier, l'ami des Romains, le bienfaiteur de tous les pauvres, *celui qui est ressuscité quatre jours après avoir été mis au tombeau*. Aurait-il, lui, abandonné Jésus pour croire au Sanhédrin<sup>16</sup>? Vous supposez que la raison en est que Jésus l'a ressuscité? Non, mais Lazare sait que le Christ, c'est Jésus. Et savez-vous ce qu'il est venu dire à Marie? De se tenir prête à partir avec lui en Judée. Comprenez-vous? Lazare accompagne Marie comme s'il était son serviteur ! Moi, je suis au courant: j'étais présent quand il est entré et l'a saluée en se prosternant à terre sur le pauvre pavage de sa petite pièce. Lui qui est vêtu comme Salomon, lui qui est habitué aux tapis, il était là, par terre, pour baiser le bord du vêtement de cette femme de notre ville et la saluer: "Je te salue, Marie, Mère de mon Seigneur. Moi qui suis ton serviteur, le dernier des serviteurs de ton Fils, je viens te parler de lui et me mettre à ta disposition. " Comprenez-vous? J'étais tellement ému que... lorsqu'il m'a salué, moi aussi, en m'appelant: "frère dans le Seigneur", je n'ai plus su dire un mot. Mais Lazare est intelligent, et il a compris. Puis il a dormi dans le lit de Joseph après avoir envoyé ses serviteurs en avant-garde pour qu'ils l'attendent à Séphoris - car il allait dans ses terres d'Antioche -. Il a recommandé aux femmes de se tenir prêtes car, à la fin de cette lune, il passera les prendre pour leur éviter la fatigue du voyage. Jeanne se joindra à la caravane avec son char pour conduire les femmes disciples de Capharnaüm et de Bethsaïde. Tout cela serait-il sans importance à vos yeux?

14 Alphée, le fils de Sarah est galiléen et le cousin par alliance de Jésus. Sa mère Sarah est la belle-sœur de Marie de Cléophas, la tante de Jésus. C'est un voisin prévenant de la sainte famille et un ami d'enfance de la Vierge Marie qui lui confie souvent les clés de sa maison. Disciple de la première heure, il sera présent à la Passion et fidèle jusqu'au bout.

15 Jeanne de Chouza ou Kouza est une princesse royale qui est guérie par Jésus. Chouza est intendant d'Hérode Antipas. A la suite de sa guérison, Jeanne devient Femme Disciple avec Esther, sa nourrice. Jésus confiera au couple deux orphelins qui seront adoptés: Marie et Matthias. Voir Annexe 4 : Les Femmes Disciples.

16 Le Sanhédrin ou grand conseil juif, siégeait à Jérusalem. Composé de 71 membres, il était organisé en trois groupes: Le Collège Sacerdotal avec Caïphe comme Grands-Prêtre, le Collège des Scribes ou docteurs de la Loi et le Collège des Anciens. Sa compétence était limitée à la Judée.

Le bon Alphée, fils de Sarah, reprend enfin son souffle dans le groupe réuni au milieu de la place. Puis Aser et Ismaël<sup>17</sup> ainsi que les deux cousins de Jésus, Simon et Joseph - le premier plus ouvertement, le second avec plus de réticence -, viennent à son secours en approuvant ses paroles.

Joseph intervient : -Jésus n'est pas un bâtard. S'il a besoin de faire connaître quoi que ce soit, il a ici des parents tout disposés à s'en charger. Et il a des disciples fidèles et puissants, comme Lazare. Or Lazare n'a accredité aucune de ces rumeurs.

-Et il nous a, nous aussi. Auparavant nous étions des âniers, et des ânes comme nos ânes. Mais maintenant, nous sommes ses disciples et, s'il s'agit d'ordonner: "Faites ceci ou cela", nous en sommes capables, déclare Ismaël.

-Néanmoins, la condamnation suspendue à la porte de la synagogue a été apportée par un envoyé du Sanhédrin, et elle porte le sceau du Temple, objectent certains.

-C'est vrai. Mais qu'est-ce que cela prouve? Nous qui sommes connus dans tout Israël pour comprendre ce qu'est réellement le Sanhédrin et qui, pour ce motif, sommes considérés comme des gens de rien, croirions-nous qu'en cela seulement le Temple est sage? Ne connaissons-nous donc plus les scribes, les pharisiens et les chefs des prêtres? rétorque Alphée.

-C'est vrai, Alphée a raison. J'ai décidé de descendre à Jérusalem pour apprendre auprès de vrais amis ce qu'il en est, et cela dès demain, dit Joseph. - Et tu resteras là-bas ?

-Non. Je reviendrai, mais j'y retournerai pour la Pâque. Je ne puis m'absenter longtemps de la maison. C'est une fatigue que je m'impose, mais c'est pour moi un devoir d'y aller. Je suis le chef de famille, et c'est sur moi que repose la responsabilité de la présence de Jésus en Judée. J'ai insisté pour qu'il y aille... L'homme peut se tromper dans ses jugements. Je croyais que ce serait un bien pour lui. Au contraire... Que Dieu me pardonne! Mais je dois au moins suivre de près les conséquences de mon conseil pour soulager mon Frère, répond Joseph, avec son éloquence lente et hautaine.

-Autrefois, tu ne parlais pas ainsi. Mais toi aussi, tu es séduit par l'amitié des grands. Tes yeux sont remplis de fumée, lance un Nazaréen.

-Ce n'est pas l'amitié des grands qui me séduit, Éliachim, mais j'y suis poussé par la conduite de mon Frère. Si je me suis trompé et si maintenant je me ravise, je montre que je suis un homme juste, parce que l'erreur est humaine, et que je ne suis pas têtu comme une mule.

-Et tu dis que Lazare va vraiment venir? Oh ! nous voulons le voir ! A quoi peut ressembler un homme qui revient de la mort? Il doit être perdu dans les rêves, comme épouvanté. Que raconte-t-il de son séjour parmi les morts? demandent plusieurs à Alphée.

-Il est comme vous et moi: gai, vif, tranquille. Il ne parle pas de l'autre monde. C'est comme s'il n'en avait gardé aucun souvenir. Mais il se rappelle son agonie.

-Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus lorsqu'il est passé dans le village?

-Pour que vous envahissiez la maison ! Je me suis retiré, moi aussi. Il faut faire preuve d'un peu de finesse, non?

-Mais quand il va revenir, ne pourra-t-on pas le voir? Avertis- nous. Tu seras certainement le gardien de la maison de Marie, comme toujours.

-Bien sûr ! J'ai le privilège d'être près d'elle, mais moi, je n'avertis personne. Débrouillez-vous tout seuls. Un char d'une telle dimension ne passe pas inaperçu, et Nazareth n'est ni Antioche, ni Jérusalem... Montez la garde, soyez vigilants. Mais c'est sans importance. Agissez plutôt de telle sorte que sa ville ne passe pas pour stupide en prenant pour argent comptant les fables des ennemis de notre Jésus. Ne soyez pas crédules, n'ajoutez foi ni à ceux qui le traitent de Satan, ni à ceux qui vous poussent à la révolte en son nom. Vous en éprouveriez du remords un jour. Si le

17 Aser et Ismaël sont les âniers de Nazareth. Voir Annexe 2

reste de la Galilée tombe dans le piège et croit ce qui n'est pas vrai, tant pis pour elle. Adieu. Je m'en vais, car la nuit tombe... » Et Alphée s'éloigne, tout heureux d'avoir défendu Jésus.

## ARRIVÉE DE LA MÈRE ET DES DISCIPLES A ÉPHRAÏM

Tout le monde est déjà debout dans la maison de Marie, femme de Jacob, bien que le jour se lève à peine. Je suppose que c'est un jour de sabbat, car je vois les apôtres, habituellement en mission. Les uns et les autres s'activent à faire de grands préparatifs de feu et d'eau chaude, à tamiser la farine ou à pétrir le pain pour aider Marie. La vieille femme est très agitée, d'une agitation de fillette, et, tout en travaillant énergiquement, elle demande à l'un ou l'autre:

-C'est vraiment pour aujourd'hui? Est-ce que les autres pièces sont prêtes? Vous êtes sûrs qu'elles ne sont pas plus de sept? Pierre, qui est en train d'écorcher un agneau pour le préparer à la cuisson, lui répond pour tous:

-Elles devaient être ici avant le sabbat, mais peut-être que les femmes n'étaient pas encore prêtes et ont ainsi pris du retard. Mais elles vont sûrement arriver aujourd'hui. J'en suis bien content ! Le Maître est sorti? Il est peut-être allé à leur rencontre...

-Oui il est sorti avec Jean et Samuel en direction de la route de la Samarie centrale, répond Barthélemy, qui sort avec un broc rempli d'eau bouillante.

-Dans ce cas, nous pouvons être certains qu'elles approchent. Lui, il sait toujours tout, déclare André.

-Je voudrais savoir pourquoi tu ris ainsi: qu'est-ce qu'il y a de risible dans ce que dit mon frère? demande Pierre, qui a remarqué le ricanement de Judas, inoccupé dans son coin.

-Ce n'est pas ton frère qui me fait rire. Vous êtes tous heureux, et je peux bien l'être moi aussi, et rire même sans raison. Pierre le regarde en montrant clairement ce qu'il en pense mais il retourne s'occuper de son travail.

-Voilà ! J'ai réussi à trouver une branche fleurie, même si ce n'est pas de l'amandier, comme je l'aurais souhaité. Mais à l'époque où l'amandier n'a pas de fleurs, Marie elle-même prend d'autres branches, et elle se contentera de la mienne, dit Jude qui rentre dégoulinant de rosée comme s'il était allé dans les bois, une gerbe de branches fleuries dans les bras.

C'est un miracle de blancheur humide de rosée qui paraît éclairer et embellir la cuisine.

-Qu'elles sont belles ! Où les as-tu trouvées?

-Chez Noémie. Je savais que son verger est tardif, à cause de la tramontane qui ralentit son développement, et je suis monté là-haut.

-C'est pour cela que tu ressembles à un arbre des forêts. Les gouttes de rosée brillent dans tes cheveux et ont trempé tes vêtements.

Le sentier était humide comme s'il avait plu. Ce sont déjà les rosées abondantes des plus beaux mois...

-Les chars! Les chars! Et tous les Nazaréens qui ne se sont pas donnés pour battus et ont suivi Lazare... et ceux de Cana... répond Jean, qui s'éloigne en courant avec les autres.

Par la porte ouverte, un spectacle tumultueux s'offre à la vue. Il y a là Marie, assise auprès de son Fils, les femmes disciples, Lazare, Jeanne qui est sur son char avec Marie et Mathias, Esther et d'autres serviteurs ainsi que le fidèle Jonathas<sup>18</sup>, mais aussi une foule de gens: des visages connus, d'autres inconnus, de Nazareth, de Cana, de Tibériade, de Naïm, d'En-Dor. Et des Samaritains de tous les villages situés sur le parcours et d'autres localités voisines. Ils se précipitent devant les chars, obstruant le passage de ceux qui veulent sortir comme de ceux qui veulent entrer.

-Mais que désirent ces gens? Pourquoi sont-ils venus? Comment ont-ils su?

18 Jonathas de Bethléem est un des bergers de la Nativité. Il devient régisseur de Chouza six ans avant le début de la Vie Publique de Jésus.

-Eh ! ceux de Nazareth étaient aux aguets. Quand ils ont vu Lazare arriver le soir pour repartir au matin, ils ont couru pendant la nuit dans les villes voisines; ceux de Cana en ont fait au tant, car Lazare était passé pour prendre Suzanne<sup>19</sup> et rencontrer Jeanne, et ils l'ont suivi et précédé pour voir Jésus et Lazare. De même, quand les Samaritains l'ont appris, ils les ont rejoints. Et les voilà tous !... explique Jean.

-Dis-moi, toi qui avais peur que le Maître n'ait pas d'escorte, celle-là te paraît-elle suffisante? demande Philippe à Judas.

-Ils sont venus pour Lazare...

-Ils auraient pu repartir après l'avoir vu, mais ils sont restés jusqu'ici. C'est signe qu'il y en a encore qui viennent pour le Maître.

-Bien. Ne faisons pas de discours inutiles. Cherchons plutôt à leur faire place pour leur permettre d'entrer. Allons, mes garçons ! Il faut nous remettre à l'exercice ! Il y a longtemps que nous n'avions pas joué des coudes pour frayer la route au Maître !

Et Pierre est le premier à tenter d'ouvrir un passage à travers la foule qui crie des hosannas, curieuse, dévouée, bavarde selon les cas. Cela fait, avec l'aide des autres et de disciples nombreux qui, disséminés dans la foule, cherchent à se joindre aux apôtres, il maintient vide un espace pour que les femmes puissent se réfugier dans la maison ainsi que Jésus et Lazare. Une fois entré en dernier, il bloque la porte avec des verrous et des barres, et envoie les autres fermer du côté du jardin.

-Ouf ! La paix soit avec toi, Marie bénie! Je te revois enfin ! Maintenant tout est beau, puisque tu es parmi nous ! s'exclame Pierre, qui la salue en se courbant jusqu'à terre.

Marie a le visage triste, pâle et fatigué, déjà le visage de l'Affligée.

-Oui, tout maintenant est moins douloureux puisque je suis auprès de Jésus.

-Je t'avais assuré que je ne te disais que la vérité ! déclare Lazare.

-Tu as raison... Mais le soleil s'est obscurci pour moi, et toute paix a disparu quand j'ai su que mon Fils était ici... J'ai compris...Ah ! D'autres larmes coulent sur ses joues pâles.

-Ne pleure pas, Maman ! Ne pleure pas ! J'étais ici parmi ces braves gens, près d'une autre Marie qui est une mère...

Jésus la conduit vers une pièce qui ouvre sur le jardin tranquille. Tous les suivent.

Lazare s'excuse:

-J'ai été obligé de la renseigner, car elle connaissait la route et ne comprenait pas pourquoi je faisais ce détour. Elle le croyait chez moi à Béthanie... En outre, à Sichem un homme a crié "Al lons nous aussi à Éphraïm, chez le Maître." Aucune excuse ne me fut plus possible... J'espérais prendre les devants sur cette foule : en partant de nuit par des chemins insolites. Mais pas moyen ! Ils montaient partout la garde, et pendant qu'un groupe me suivait, un autre allait dans les environs pour prévenir.

Marie, femme de Jacob, apporte du lait, du miel, du beurre et du pain frais et les offre à Marie pour commencer. Elle regarde Lazare par en dessous, un peu curieuse, un peu craintive, et sa main a une secousse quand, en donnant du lait à Lazare, elle l'effleure; elle ne peut retenir un cri de surprise quand elle le voit manger sa fouace comme tous les autres.

Lazare est le premier à en rire en disant, sur un ton affable, distingué et plein d'assurance, comme tous les hommes de grande naissance:

-Oui, femme, je mange tout comme toi, et j'aime ton pain et ton lait. Et ton lit me plaira certainement, car je sens la lassitude comme je sens la faim.

Il se tourne vers les autres pour ajouter:

---

<sup>19</sup> Suzanne est probablement la jeune mariée de Cana. Son mari reste anonyme mais on le suppose frère de Salomé, l'épouse de Simon d'Alphée. Voir Annexe 4 : Les Femmes Disciples.

-Beaucoup de gens me touchent sans prétexte pour sentir si je suis en chair et en os, si j'ai de la chaleur et si je respire. C'est ennuyeux, et une fois ma mission finie, je me retirerai à Béthanie. Si je restais près de toi, Maître, je susciterais trop de distractions. J'ai brillé, j'ai témoigné de ta puissance jusqu'en Syrie. Maintenant, je m'éclipse. Toi seul dois resplendir dans le ciel du miracle, dans le ciel de Dieu, et en présence des hommes.

Marie, pendant ce temps, s'adresse à la vieille mère:

-Mon Fils m'a dit à quel point tu as été bonne pour lui. Permits-moi de t'embrasser pour te montrer que je t'en suis reconnaissante. Je n'ai rien pour te récompenser, excepté mon amour. Je suis pauvre, moi aussi... et je puis même dire que je n'ai plus de Fils, car c'est à Dieu et à sa mission qu'il appartient... Je souhaite d'ailleurs qu'il en soit toujours ainsi, car tout ce que Dieu veut est saint et juste.

Marie est douce, mais comme elle est déjà brisée... Tous les apôtres la regardent avec pitié, jusqu'à en oublier de penser à tous ceux qui manifestent dehors et de demander des nouvelles de leurs parents qui habitent au loin. Mais Jésus intervient :

-Je monte sur la terrasse pour congédier les gens et les bénir. Alors Pierre se réveille :

- Mais où est Marziam<sup>20</sup> ? J'ai vu tous les disciples, sauf lui.

-Il n'est pas là, répond Marie Salomé, la mère de Jacques et de Jean.

-Il n'est pas là? Pourquoi? Il est malade?

-Non. Il va bien, et ta femme aussi va bien. Mais Porphyrée ne l'a pas laissé venir.

-Quelle femme stupide ! Dans un mois, c'est la Pâque, et il lui faudra bien venir pour la Pâque ! Elle pouvait le lui permettre dès maintenant, et faire cette joie à Marziam et à moi. Mais elle est plus lente à comprendre qu'une brebis et...

-Jean et Simon-Pierre, et toi aussi Lazare avec Simon le Zélote, venez avec moi. Quant aux autres, restez là où vous êtes, jusqu'à ce que j'aie congédié les gens et mis les disciples à part, ordonne Jésus. Après être sorti avec les quatre hommes, il ferme la porte, traverse le couloir et la cuisine et arrive dans le jardin, suivi de Pierre, qui bougonne, et des autres. Mais avant de poser le pied sur la terrasse, il s'arrête dans l'escalier, et se tourne pour poser une main sur l'épaule de Pierre, qui lève la tête d'un air mécontent.

-Écoute-moi bien, Simon-Pierre, et cesse d'accuser Porphyrée et de lui faire des reproches. Elle est innocente. Elle obéit à un ordre de moi. *C'est moi qui lui ai commandé, avant les Tabernacles, de ne pas faire venir Marziam en Judée...*

-Mais la Pâque, Seigneur?

-Je suis le Seigneur, comme tu le dis bien. Et en tant que tel, je peux demander ce que je veux, car tout ordre de moi est juste. Par conséquent, ne te laisse pas troubler par des scrupules. Te souviens-tu de ce qui est écrit dans les Nombres?(Nb 9, 10-11)<sup>21</sup> "Si quelqu'un dans votre nation se trouve impur du fait d'un mort, ou est en voyage au loin, il célébrera la Pâque du Seigneur le quatorzième jour du second mois, vers le soir. "

-Mais Marziam n'est pas impur, j'espère du moins que Porphyrée ne songe pas à mourir justement maintenant, et il n'est pas en voyage... objecte Pierre.

-Peu importe. *C'est ma volonté.* Certaines choses rendent plus impur qu'un mort. Marziam... je ne veux pas qu'il se contamine. Laisse-moi faire, Pierre. Je sais. Sois capable d'obéir, comme ton épouse et Marziam lui-même. Nous ferons avec lui la seconde Pâque, au quatorzième jour du second mois. Et nous serons très heureux alors. Je te le promets.

20 Marziam, de son vrai nom:Jabé, est le petit-fils d'un paysan de Doras, un maître cruel. Ses parents et ses frères sont morts dans un éboulement. Son grand-père le confie à Jésus. Pierre, l'apôtre, obtient par la Vierge Marie d'en faire son fils adoptif, avec Porphyrée, sa femme. Dès ses douze ans, il s'avère un prédicateur remarquable. Jésus lui donnera le nom de Martial en souvenir du petit romain martyrisé (Voir note 3). Il évangélisera les Gaules notamment à Limoges, Toulouse et Bordeaux avant de mourir en martyr. Voir Annexe 2.

21 La Bible de Jérusalem.- Éd. Du Cerf, 1986, 1844 p.

Pierre fait un geste comme pour dire: " Résignons-nous ", mais il ne répond rien.

Simon le Zélote remarque :

-Il vaut mieux que tu cesses de compter ceux qui seront absents à la Pâque en ville !

-Je n'ai plus envie de compter. Tout cela me fait... froid... Les autres peuvent-ils savoir?

-Non. C'est exprès que je vous ai pris à part.

-Alors... j'ai aussi quelque chose à dire en particulier à Lazare, dit Pierre.

-Parle. Si je le peux, je te répondrai, dit Lazare.

-Même si tu ne me réponds pas, peu m'importe. Il me suffit que tu ailles trouver Pilate - l'idée est de ton ami Simon - et que, en parlant de choses et d'autres, tu lui fasses révéler ses intentions au sujet de Jésus, en bien ou en mal... Tu sais... adroitement... Car on colporte tant d'histoires !...

-Je le ferai, dès mon arrivée à Jérusalem. Je passerai par Béthel et Rama plutôt que par Jéricho sur ma route vers Béthanie, je séjournerai dans mon palais de Sion, et j'irai chez Pilate. Sois tranquille, Pierre, car je serai adroit et sincère.

-Et tu perdras du temps pour rien, mon ami. Car Pilate - tu le connais comme homme, moi je le connais comme Dieu - n'est qu'un roseau qui ploie sous le vent, en essayant d'y échapper. Il ne manque jamais de sincérité, car il est toujours convaincu qu'il veut agir, et il fait ce qu'il dit à ce moment-là. Mais peu après, sous l'effet d'un vent contraire, il oublie - oh ! ce n'est pas qu'il manque à ses promesses et à sa volonté - il oublie tout simplement ce qu'il voulait auparavant - . Le cri d'une volonté plus forte que la sienne lui enlève, comme en soufflant dessus, le souvenir des idées qu'un autre cri y avait mises, et lui en inspire d'autres. Il doit aussi tenir compte de son épouse, qui menace de se séparer de lui s'il ne fait pas ses quatre volontés - or une fois séparé d'elle, adieu toute sa force, toute protection auprès du " divin " César, comme ils disent, même s'ils sont convaincus que ce César est plus abject qu'eux... Mais, en l'homme, ils savent reconnaître l'Idée, or l'Idée surpasse l'homme qui la représente, et on ne peut dire d'elle qu'elle est impure: il est juste que, comme tout citoyen, il aime sa patrie, qu'il veuille son triomphe... Or César, c'est la Patrie... et voilà comment un misérable est... un grand homme, grâce à ce qu'il représente.

Mais je ne voulais pas parler de César, mais de Pilate ! Car, au-dessus de toutes ces voix, depuis celle de son épouse jusqu'à celle des foules, il y a son *moi*. Le petit ego d'un petit homme, l'ego avide de l'homme avide, l'ego orgueilleux de l'homme orgueilleux. Cette petitesse, cette avidité, cet orgueil veulent régner pour être grands, avoir beaucoup d'argent et dominer une foule de sujets que l'obéissance fait plier. La haine couve par dessous, mais notre petit César appelé Pilate ne s'en rend pas compte... Il ne voit que les dos courbés qui feignent d'obéir et de trembler devant lui, ou qui le font réellement. Et à cause de cette voix tempétueuse de son ego, il est prêt à tout. Je dis bien: à tout, pourvu qu'il continue à être Ponce Pilate, le Proconsul, le serviteur de César, le Dominateur de l'une des nombreuses régions de l'Empire. Il s'ensuit que, même s'il est aujourd'hui mon défenseur, demain il sera mon juge... *inexorable*. La pensée de l'homme est toujours indécise, mais elle est souverainement indécise quand cet homme s'appelle Ponce Pilate. Mais toi, Lazare, tu peux satisfaire Pierre... Si cela doit le consoler...

-Consoler non, mais... me calmer un peu, oui...

-Alors fais ce plaisir à notre bon Pierre, et va voir Pilate.

-J'irai, Maître. Mais tu as dépeint le Proconsul comme aucun historien ou philosophe n'aurait pu le faire. Le tableau est parfait !

-Je pourrais aussi bien dépeindre tout homme avec sa véritable effigie : son caractère. Mais allons trouver ces gens qui font beaucoup de bruit.

Il monte les dernières marches et se présente. Il lève les bras et dit d'une voix forte :

«Hommes de Galilée et de Samarie, mes disciples et vous qui me suivez: votre amour, le désir de m'honorer et d'honorer ma Mère et mon ami, en escortant leur char, m'indique quel est votre état d'esprit. Je ne puis que vous bénir pour cela. Néanmoins retournez à vos maisons, à vos af-

fares. Vous qui venez de Galilée partez et dites à ceux qui sont restés là-bas que Jésus de Nazareth les bénit. Hommes de Galilée, nous nous verrons pour la Pâque à Jérusalem, où j'entrerai le lendemain du sabbat précédant la Pâque. Hommes de Samarie, partez vous aussi, et sachez ne pas borner votre amour pour moi à me suivre et me chercher sur les routes de la terre, mais sur celles de l'esprit. Allez, et que la Lumière brille en vous. Disciples du Maître, séparez vous des fidèles en restant à Éphraïm pour recevoir mes instructions. Allez. Obéissez.

-Il a raison! Nous le dérangeons. Il veut rester avec sa Mère! s'écrient les disciples et les Nazaréens.

-Nous allons partir, mais auparavant, nous voulons qu'il nous promette de venir à Sichem avant la Pâque. A Sichem ! A Sichem !

-J'y viendrai. Allez. Je viendrai avant de monter pour la Pâque à Jérusalem.

-Non n'y va pas ! Reste avec nous ! Avec nous ! Nous te défendrons ! Nous te ferons Roi et Pontife ! Eux te haïssent ! Nous, nous t'aimons ! A bas les juifs ! Vive Jésus !

-Silence ! Arrêtez ce vacarme ! Ma Mère souffre de ces cris qui peuvent davantage me nuire qu'une voix qui me maudirait. Mon heure n'est pas encore venue. Partez. Je passerai par Sichem mais enlevez de votre cœur la pensée que je puisse, par quelque basse lâcheté humaine et par une révolte sacrilège contre la volonté de mon Père, ne pas accomplir mon devoir d'israélite, en adorant le vrai Dieu dans l'unique Temple où l'on puisse l'adorer, et de Messie, en prenant la couronne ailleurs qu'à Jérusalem, où je serai oint Roi universel selon la parole et la vérité vue par les grands prophètes.

-A bas ! Il n'y a pas d'autre prophète après Moïse ! Tu es un rêveur.

- Et vous aussi. Êtes-vous libres, peut-être? Non. Comment s'appelle Sichem? Quel est son nouveau nom? Car il en est d'elle comme de beaucoup d'autres villes de Samarie, de Judée ou de Galilée - le mangonneau romain<sup>22</sup> nous met tous au même niveau. S'appelle-t-elle donc Sichem? Non, mais Neapolis<sup>23</sup>, comme Bet-Shéan s'appelle Scythopolis et comme beaucoup d'autres villes par la volonté des Romains ou celle de leurs vassaux flatteurs, ont pris le nom imposé par la domination ou la flatterie. Et vous, chacun en particulier, vous voudriez être plus qu'une ville plus que nos maîtres, plus que Dieu? Non, rien ne peut changer ce qui a été fixé pour le salut de tous. Moi, je suis la voie droite. Suivez-moi, si vous voulez entrer avec moi dans le Royaume éternel. »

Il est sur le point de se retirer, mais les Samaritains font un tel vacarme que les Galiléens réagissent; et en même temps, ceux qui étaient à l'intérieur de la maison accourent dans le jardin puis sur l'escalier et sur la terrasse. Le premier visage à apparaître derrière Jésus, c'est celui, pâle, triste et angoissé de Marie. Elle embrasse son Fils et le serre contre elle comme si elle voulait le défendre des injures qui montent d'en bas :

-Tu nous as trahis ! Tu t'es réfugié chez nous pour nous faire croire que tu nous aimais, alors qu'ensuite tu nous méprises ! Méprisés, nous le serons encore davantage par ta faute ! .. et ainsi de suite.

S'approchent aussi de Jésus les femmes disciples, les apôtres et en dernier, apeurée, Marie, femme de Jacob. Les cris d'en-bas expliquent l'origine du tumulte, origines lointaines, mais certaines:

-Pourquoi nous as-tu envoyé tes disciples nous apprendre que tu es persécuté?

-Je n'ai envoyé personne. Voici là-bas ceux de Sichem. Qu'ils s'avancent. Que leur ai-je dit un jour sur la montagne?

-C'est vrai. Il nous a dit qu'il ne peut être qu'adorateur dans le Temple aussi longtemps que le temps nouveau ne sera pas venu pour tous. Maître, nous ne sommes pas coupables, crois-le bien. Ils ont été trompés par de faux envoyés.

<sup>22</sup> Le mangonneau romain : la peine la plus légère.

<sup>23</sup> Néapolis : Naplouse aujourd'hui.

-Je le sais. Et maintenant, partez. Je viendrai quand même à Sichem. Je n'ai peur de personne. Mais allez-vous-en, pour ne pas vous nuire à vous-mêmes et à ceux de votre sang. Voyez-vous là-bas luire au soleil les cuirasses des légionnaires qui descendent la route? Ils vous ont certainement suivis à distance à la vue d'une telle escorte. Ils sont restés dans les bois à attendre. Vos cris maintenant les attirent ici. Partez pour votre bien.

Effectivement, au loin, sur la grande route que l'on voit s'élever vers les montagnes, celle sur laquelle Jésus avait trouvé l'affamé, on voit briller des clartés mouvantes qui avancent. Les gens se dispersent lentement. Il reste ceux d'Éphraïm, les Galiléens, les disciples.

-Vous aussi, habitants d'Éphraïm et de Galilée, rentrez chez vous. Obéissez à celui qui vous aime ! Eux aussi s'en vont. Seuls restent les disciples que Jésus ordonne de faire entrer dans le jardin et dans la maison. Pierre et d'autres descendent ouvrir. Mais pas Judas. Il ricane.

-Maintenant, tu vas voir comment les "bons Samaritains vont te détester! Pour construire le Royaume, tu disperses les pierres, et les pierres écartées d'une construction deviennent des armes pour frapper. Tu les as méprisés ! Ils ne l'oublieront pas.

-Qu'ils me détestent. Ce n'est pas par peur de leur haine que j'éviterai d'accomplir mon devoir. Viens, Mère. Allons dire aux disciples ce qu'ils doivent faire avant que je ne les congédie.

Accompagné de Marie et de Lazare, il descend l'escalier pour entrer dans la maison où s'entassaient les disciples venus à Éphraïm. Il leur donne l'ordre de s'éparpiller partout pour prévenir tous leurs compagnons qu'ils doivent être à Jéricho pour la néoménie de Nisan<sup>24</sup> et attendre son arrivée. Il leur demande aussi d'avertir les habitants des endroits où ils passeront qu'il allait quitter Éphraïm et de leur dire qu'ils doivent le chercher à Jérusalem pour la Pâque.

Puis il les répartit en groupes de trois et confie à Isaac, Hermas<sup>25</sup> et Étienne, le nouveau disciple - Samuel - qu'Étienne salue ainsi :

-La joie de te voir dans la lumière tempère mon angoisse de constater que tout devient pierre pour le Maître.

Et Hermas, de son côté, lui dit :

-Tu as quitté un homme pour un Dieu. Désormais, Dieu est vraiment avec toi.

Humble et réservé, Isaac se contente de lui souhaiter: -Que la paix soit avec toi, mon frère.

Une fois consommés le pain et le lait que les habitants d'Éphraïm ont offerts, avec une bonne intention, les disciples aussi prennent la route. Voici enfin la paix...

-Viens avec moi le long du torrent. Lazare obéit avec sa promptitude habituelle.

Ils s'éloignent de la maison d'environ deux cents mètres. Lazare se tait en attendant que Jésus parle. Et Jésus s'explique :

-Voici ce dont je voulais te faire part : ma Mère est très abattue tu le vois. Fais venir ici tes sœurs. Moi, en réalité, je vais pousser vers Sichem avec tous les apôtres et les femmes disciples. Mais je les enverrai ensuite en avant, à Béthanie, pendant que je m'arrêterai quelque temps à Jéricho. Je peux encore oser garder avec moi des femmes ici, en Samarie, mais pas ailleurs.

-Maître! Tu crains vraiment... Ah ! s'il en est ainsi, pourquoi m'as-tu ressuscité?

-Pour avoir un ami.

-Oh ! si c'est pour cela, alors, me voici. Toute douleur n'est rien pour moi, si je puis te reconforter par mon amitié.

-Je le sais. C'est pour cela que je me sers de toi et que je me servirai de toi comme du plus parfait ami.

-Dois-je réellement aller trouver Pilate?

-Oui, si tu veux. Mais pour Pierre, pas pour moi.

24 Néoménie de Nisan : la nouvelle lune qui marque le début du mois. Jésus meurt le 14 de ce mois de Nisan.

25 Hermas est l'un des cinq disciples de Gamaliel devenus ensuite disciples du Christ. Avec Étienne, son inséparable compagnon, il décide de suivre Jésus lors du Sermon sur la Montagne. Ils font partie des soixante-douze Disciples. Voir Annexe 2

-Maître, je te tiendrai au courant... Quand quittes-tu cet endroit?

-D'ici huit jours. J'aurai à peine le temps d'aller où je veux puis d'arriver chez toi avant la Pâque, pour refaire mes forces à cette oasis de paix qu'est Béthanie, avant de me plonger dans le tumulte de Jérusalem.

-Tu sais, Maître, que le Sanhédrin est bien décidé à créer des accusations - étant donné qu'il n'y en a pas - pour t'obliger à fuir pour toujours? Je le tiens de Jean<sup>26</sup>, le membre du Sanhédrin, que j'ai rencontré par hasard à Ptolémaïs, heureux du nouvel enfant qui va bientôt naître. Il m'a dit : " Je regrette cette décision du Sanhédrin. Car j'aurais voulu que le Maître soit présent à la circoncision du bébé, que j'espère être un garçon. Il doit naître dans les premiers jours de Tamuz<sup>27</sup>. Mais le Maître sera-t-il encore parmi nous à cette époque? Et j'aurais souhaité... qu'il puisse bénir le petit Emmanuel - et ce nom te dit ce que je pense - à son entrée dans le monde. Car mon fils - bienheureux sera-t-il - n'aura pas à lutter pour croire, comme nous le devons. Il grandira dans le temps messianique, et il lui sera facile d'en accepter l'idée. Jean est arrivé à croire que tu es le Promis.

-Lui seul parmi tant de personnes, me dédommage de ce que les autres ne font pas. Lazare, saluons-nous ici dans la paix. Et merci pour tout, mon ami. Tu es un ami véritable. Avec dix hommes qui te ressembleraient, il serait encore doux de vivre au milieu de tant de haine...

-Tu as maintenant ta Mère, mon Seigneur. Elle vaut cent Lazare. Mais rappelle-toi bien que je te procurerai tout ce dont tu peux avoir besoin, si cela m'est possible. Ordonne, et je serai ton serviteur, en toute chose. Je ne serai pas sage, ni saint comme d'autres qui t'aiment, mais tu ne trouveras personne de plus fidèle que moi, excepté Jean. Je ne crois pas être orgueilleux en disant cela. Et maintenant que nous avons parlé de toi, je dois t'entretenir de Syntica<sup>28</sup>. Je l'ai vue. Elle est active et sage comme seule une Grecque, qui a pu venir à ta suite, peut l'être. Elle souffre d'être au loin, mais elle dit qu'elle est heureuse de préparer ton chemin. Elle espère te revoir avant de mourir.

-Elle me reverra assurément. Je ne déçois jamais les espérances des justes.

-Elle dirige une petite école très fréquentée par des fillettes de toutes provenances. Mais, le soir, elle prend avec elle quelque pauvre gamine de sang mêlé et n'appartenant donc à aucune religion et elle les instruit sur toi. Je lui ai demandé : "Pourquoi ne te fais-tu pas prosélyte? Cela t'aiderait beaucoup." Elle m'a répondu : "Parce que je ne veux pas me consacrer au peuple d'Israël mais aux autels vides qui attendent un Dieu. Je les prépare à recevoir mon Seigneur. Puis, une fois son Règne établi, je rentrerai dans ma patrie et, sous le ciel de l'Hellade, je finirai ma vie en préparant les cœurs aux maîtres. C'est mon rêve. Mais si je meurs auparavant de maladie ou sous la persécution, je partirai tout aussi heureuse car ce sera signe que j'ai accompli mon travail, et qu'il appelle à lui sa servante, qui l'a aimé dès la première rencontre".

-C est vrai. Syntica m'a réellement aimé dès la première rencontre.

-Je voulais lui taire à quel point tu es tourmenté. Mais Antioche résonne comme un coquillage de toutes les rumeurs du vaste empire de Rome, donc de ce qui se passe ici. Par conséquent Syntica n'ignore pas tes peines, et elle en souffre encore plus que d'être au loin. Elle voulait me donner de l'argent. J'ai refusé en lui conseillant de s'en servir pour les fillettes. Mais j'ai pris un couvre-chef qu'elle a tissé avec de la soie de deux grosseurs. C'est ta Mère qui l'a. Syntica a voulu dessiner avec le fil ton histoire la sienne et celle de Jean d'En-Dor. Et sais-tu comment? En tissant tout autour du carre une bordure représentant un agneau qui défend deux colombes contre une bande de hyènes. L'une d'elles a les ailes brisées et l'autre a rompu la chaîne qui la tenait attachée Et

26 Jean de Gaas fait partie du Collège des Anciens du Sanhédrin. Il est un ami de Joseph d'Arimatee.

27 Les premiers jours de Tamuz : mi-juin

28 Syntica est une esclave grecque recueillie par Jésus. Elle est instruite par la Vierge Marie. Dénoncée par Judas au Sanhédrin, Jésus l'exilera avec Jean d'Endor dans une maison de Lazare à Antioche de Syrie. Saint Paul fait sa connaissance à Antioche en 43/44 et en fait mention dans sa Lettre aux Philippiens (Ph 4, 2-4). Syntica le suivra en Grèce. Voir Annexe 4

l'histoire se poursuit en alternant, jusqu'au vol vers les hauteurs de la colombe aux ailes brisées, et la prison volontaire de l'autre aux pieds de l'agneau. On dirait une de ces histoires que les sculpteurs grecs retracent dans le marbre sur les festons des temples et sur les stèles de leurs morts, ou encore que les peintres peignent sur les vases. Elle voulait te l'envoyer par l'entremise d'un de mes serviteurs, mais je l'ai pris moi-même.

-Je le porterai, parce qu'il vient d'une bonne disciple. Allons vers la maison. Quand comptes-tu partir?

-Demain à l'aurore, pour faire reposer les chevaux. Puis je ne m'arrêterai pas jusqu'à Jérusalem et j'irai trouver Pilate. Si je peux lui parler, je t'enverrai ses réponses par Marie.

Ils rentrent lentement dans la maison en parlant de sujets de moindre importance.

### « TON AMOUR EST DÉJÀ UN REMÈDE, JEAN »

Jésus se trouve, avec les femmes disciples et les deux apôtres, sur l'une des premières ondulations des montagnes qui s'élèvent derrière Éphraïm. Jeanne n'est pas accompagnée des enfants ni d'Esther. Je suppose qu'ils ont déjà été envoyés à Jérusalem, avec Jonathas. En plus de la Mère de Jésus, il y a seulement Marie, femme de Cléophas, Marie Salomé, Jeanne, Élise, Nikê et Suzanne. Les deux sœurs de Lazare ne sont pas encore là.

Élise et Nikê plient des vêtements, qui ont certainement été lavés au ruisseau qui scintille en contrebas, ou qui ont été apportés du torrent sur le plateau ensoleillé. Après en avoir regardé un, Nikê le porte à Marie, femme de Cléophas : -Ton fils a décousu l'ourlet de celui-là aussi.

Marie, femme d'Alphée, prend le vêtement et le pose près des autres à côté d'elle, sur l'herbe.

Toutes les disciples sont occupées à coudre, à réparer les déchirures qui se sont produites pendant les nombreux mois où les apôtres étaient seuls.

Élise, qui s'approche avec d'autres habits secs, lance :

-On voit bien que, depuis trois mois, vous n'avez pas eu avec vous une femme qui s'y connaisse ! Il n'y a pas un vêtement intact, excepté ceux du Maître, qui en revanche n'en a que deux : celui qu'il porte et celui qu'on a lavé aujourd'hui.

-Il les a tous donnés. Il semblait pris par la frénésie de ne plus rien avoir. Il porte des vêtements de lin depuis déjà plusieurs jours, dit Judas.

-Heureusement que ta Mère a pensé à en apporter des neufs. Celui qui est teint de pourpre est vraiment très beau. Il te fallait cela, Jésus, même si ça te va bien d'être ainsi vêtu de lin. Tu ressembles vraiment à un lys ! s'exclame Marie, femme d'Alphée.

-Un très grand lys, Marie ! ironise Judas.

-Mais pur comme tu ne l'es certainement pas, et pas même Jean. Toi aussi, tu portes du lin mais, sois-en sûr, tu n'as rien d'un lys ! rétorque franchement Marie, femme d'Alphée.

-Moi, je suis brun de cheveux et de teint. C'est pour cette raison que je suis différent.

-Non. Ce n'est pas dû à cela. C'est que toi, tu portes la candeur sur toi, mais lui l'a à l'intérieur. Elle rayonne par son regard, son sourire, sa parole. Voilà la vraie raison. Ah ! comme on est bien ici, avec mon Jésus.

Et la bonne Marie pose l'une de ses mains flétries de vieille femme et de travailleuse sur le genou de Jésus, qui la caresse.

Marie Salomé, qui est en train d'examiner un vêtement, s'exclame :

-Voilà qui est pire qu'une déchirure ! Oh ! mon fils ! Qui a bouché le trou de cette façon ?

Scandalisée, elle montre à ses compagnes une sorte de... nombril tout froncé en forme d'anneau qui ressort sur l'étoffe et que tiennent ensemble certains points capables d'horrifier une femme. Cette étrange réparation est l'épicentre d'une série de plis en éventail qui s'élargissent sur

l'épaule du vêtement. Tout le monde rit, à commencer par Jean, l'auteur de la reprise, qui explique : -Je ne pouvais rester avec la déchirure... alors je l'ai bouchée.

-Je le vois bien, pauvre de moi ! Je le vois bien ! Mais ne pouvais-tu pas le faire coudre par Marie, femme de Jacob?

-Elle est presque aveugle, la pauvre femme ! Et puis... le malheur, c'est que ce n'était pas une déchirure ! C'était un vrai trou. Mon habit est resté attaché au fagot que je portais sur l'épaule et, en voulant le déposer, le morceau d'étoffe est venu avec. Alors, j'ai fait cette réparation !

-Tu l'as abîmé, mon fils. Il me faudrait... Elle examine le vêtement, mais secoue la tête et dit :

-J'espérais pouvoir enlever l'ourlet, mais il n'y en a plus...

-C'est moi qui l'ai enlevé à Nobé, car le pli était coupé. Mais j'ai donné à ton fils la partie que j'avais retirée... explique Élise.

-Oui, mais je m'en suis servi pour faire une corde à mon sac...

-Nos pauvres enfants ! Comme il est nécessaire que nous soyons près d'eux ! soupire la Vierge Marie, qui répare le vêtement de je ne sais qui.

-A cet endroit, il faut du tissu. Regardez : les points ont fini de déchirer tout autour, et d'un mal déjà grand en est venu un irréparable; à moins que... l'on puisse trouver quelque chose qui remplace l'étoffe manquante. Alors... cela se verra encore... mais ce sera passable.

-Tu m'as inspiré une parabole ! dit Jésus

Judas intervient en même temps : -Je crois avoir au fond de mon sac une pièce d'étoffe de cette couleur. C'est le reste d'un vêtement qui était trop déteint pour que je le porte; je l'ai donné à un homme qui était tellement plus petit que moi, que nous avons dû en couper presque deux palmes. Si tu attends un instant, je vais le chercher. Mais auparavant je voudrais entendre la parabole. -Que Dieu te bénisse. Écoute donc. Pendant ce temps, je remets les cordons du vêtement de Jacques. Ils sont tout élimés.

-Parle, Maître. Ensuite, je ferai ce plaisir à Marie Salomé.

-Voici ma parabole: je compare l'âme à une étoffe. Quand elle est infusée, elle est neuve, sans déchirure. Elle a seulement la tache originelle, mais elle n'a pas de blessures dans sa constitution, ni d'autres taches, ni de dégradation. Puis, avec le temps, et à cause des vices qu'elle accueille, elle s'use jusqu'à s'entailler, elle se tache par ses imprudences, elle se lacère par ses désordres. Alors, quand elle est déchirée, il ne faut pas la raccommoier maladroitement - ce qui aggraverait les dégâts -, mais il faut de longues, patientes et parfaites reprises pour faire disparaître le plus possible les dommages. Et si l'étoffe est trop déchirée, peut-être même au point d'avoir perdu un morceau, on ne doit pas prétendre présomptueusement la réparer tout seul: il faut se tourner vers Celui que l'on sait pouvoir rendre l'âme à nouveau intègre, parce qu'il lui est permis de tout faire et parce que lui peut tout faire. Je parle de Dieu, mon Père, et du Sauveur que je suis. Mais l'orgueil de l'homme est tel que, plus grande est la ruine de son âme, plus il cherche à la rapiécer par des remèdes insuffisants qui créent une infirmité de plus en plus grande.

Vous pourrez objecter qu'une déchirure se verra toujours. Marie Salomé vient de le dire. Oui, on verra toujours les blessures qu'une âme a subies, mais elle livre une bataille et il est normal qu'elle reçoive des coups, tant les ennemis qui la cernent sont nombreux. Mais à la vue d'un homme couvert de cicatrices, qui sont les signes d'autant de nombreuses blessures reçues en combattant pour obtenir la victoire, personne ne peut dire : " Cet homme est impur. " On affirmera au contraire : " Voilà un héros. Ce sont les marques couleur de sang de sa valeur. " Et jamais on ne verra un soldat éviter de se faire soigner par honte d'une glorieuse blessure ; il se rendra au contraire chez le médecin et lui dira avec un saint orgueil: " Voilà, j'ai combattu et j'ai vaincu. Je ne me suis pas épargné, comme tu vois. Maintenant remets-moi sur pied, pour que je sois prêt à prendre part à d'autres batailles en vue d'autres victoires. " Inversement, l'homme couvert des plaies de maladies Impures, dues à des vices indignes, celui-là en a honte devant ses proches et

ses amis, et même devant les médecins. Il est parfois tellement stupide qu'il les tient cachées jusqu'à ce que leur puanteur les révèle. Mais alors, il est trop tard pour le guérir.

Les humbles sont toujours sincères; ce sont même des valeureux qui n'ont pas à avoir honte des blessures reçues au combat.

Les orgueilleux sont toujours menteurs et lâches. A cause de leur amour-propre, ils arrivent à la mort, faute de vouloir aller vers Celui qui peut les guérir et lui dire: " Père, j'ai péché. Mais si tu veux, tu peux me guérir. " Nombreuses sont les âmes qui, à cause de l'orgueil qui les empêche de confesser une faute initiale, arrivent à la mort. Il est alors trop tard pour elles aussi. Elles se refusent à croire que la miséricorde divine est plus puissante et plus large que toute gangrène, si profonde et si étendue qu'elle soit, et qu'elle peut tout guérir. Mais quand ces âmes des orgueilleux se rendent compte qu'elles ont méprisé tout moyen de salut, elles tombent dans le désespoir, puisqu'elles sont sans Dieu. Alors, en se disant qu'il est trop tard, elles se donnent la dernière mort, celle de la damnation. Et maintenant, Judas, va chercher ton morceau de tissu...

-J'y vais, mais cette parabole ne m'a pas plu. Je n'y ai rien compris.

-Elle est pourtant si limpide ! Je l'ai comprise, moi qui suis une pauvre femme ! dit Marie Salomé.

-Eh bien, pas moi ! Autrefois, tu en disais de plus belles. Maintenant... les abeilles... l'étoffe... les villes qui changent de nom... les âmes qui sont des barques... Des symboles si pauvres et si confus, qu'ils ne me plaisent plus et que je ne comprends pas... Mais je vais chercher le tissu: il est nécessaire, mais ce sera toujours un vêtement abîmé. Judas se lève et s'éloigne.

Marie a toujours plus incliné la tête sur son travail pendant que Judas parlait. Jeanne, au contraire, l'a levée en fixant l'imprudent d'un air indigné. Élise aussi l'a levée, mais ensuite elle a imité Marie, et de même Nikê. Stupéfaite, Suzanne a écarquillé ses grands yeux, et elle a observé Jésus au lieu de l'apôtre, comme si elle se demandait pourquoi il ne réagissait pas. Aucune n'a parlé ni bougé. Mais Marie Salomé et Marie, femme d'Alphée, plus populaires, se sont regardées en hochant la tête et, Judas à peine parti, Marie Salomé dit: -C'est lui qui a la tête à l'envers.

-Oui, c'est pour cela qu'il ne comprend rien ! Je ne sais pas si même toi, Jésus, tu pourras la lui remettre en place. Si mon fils était ainsi, je la lui briserais complètement. Oui, comme je la lui ai faite pour qu'elle soit une tête de juste, je lui la briserais de la même façon. Il vaut mieux avoir le visage balaféré que le cœur ! s'exclame Marie, femme d'Alphée.

-Sois indulgente, Marie. Tu ne peux comparer tes enfants, qui ont grandi dans une famille honnête, dans une ville comme Nazareth, avec cet homme, intervient Jésus.

-Sa mère est bonne. Son père n'était pas mauvais, à ce que j'ai entendu dire.

-Oui, mais son cœur ne manquait pas d'orgueil. C'est pour cela qu'il a éloigné son fils de sa mère trop tôt, et qu'il a contribué, lui aussi, à développer l'hérédité morale, qu'il avait donnée à son fils, en l'envoyant à Jérusalem. Il est douloureux de le reconnaître, mais le Temple n'est certainement pas un endroit où l'orgueil héréditaire soit susceptible de diminuer... dit Jésus

-Aucune place d'honneur à Jérusalem n'est indiquée pour abaisser l'orgueil et faire disparaître tout autre défaut, soupire Jeanne avant d'ajouter: Et il en est de même de toute autre place d'honneur à Jéricho, à Césarée de Philippe, à Tibériade ou à l'autre Césarée...

Et elle coud rapidement en penchant son visage sur son travail plus qu'il n'est nécessaire.

-Marie, sœur de Lazare, a de l'autorité, mais elle n'a pas d'orgueil, fait observer Nikê.

-Maintenant ! Mais avant, elle était très fière, à l'opposé de ses parents qui ne le furent jamais, répond Jeanne.

-Quand vont-elles arriver? demande Marie Salomé.

-Bientôt, si nous devons partir d'ici trois jours.

-Travaillons rapidement, alors. Nous avons à peine le temps de tout finir, dit Marie, femme d'Alphée, pour les inciter à se presser.

Nous avons tardé à venir à cause de Lazare. Mais tant mieux, car cela a épargné beaucoup de fatigue à Marie, constate Suzanne.

-Mais te sens-tu capable de faire tant de chemin? Tu es si pâle et si lasse, Marie ! demande Marie, femme d'Alphée, en posant la main sur les genoux de la Vierge Marie et en la regardant avec peine.

-Je ne suis pas malade, Marie, et je peux marcher, c'est certain.

-Malade non, mais si affligée, Mère... Je donnerais dix ans de ma vie, j'accepterais n'importe quelle souffrance pour te revoir comme je t'ai vue la première fois, dit Jean, qui la regarde avec pitié.

-Mais ton amour est déjà un remède, Jean. Je sens mon cœur aimer en voyant combien vous aimez mon Fils. Car il n'y a pas d'autre cause à ma douleur que de voir qu'il n'est pas aimé. Ici, près de lui, et parmi vous, qui êtes si fidèles, je vais déjà mieux. Évidemment... ces derniers mois... seule à Nazareth... après l'avoir vu partir déjà si tourmenté, déjà si persécuté... et quand j'entendais toutes ces rumeurs... Ah ! quelle douleur ! Mais, près de lui, je vois, je dis: "Au moins mon Jésus a sa Maman pour le consoler et pour lui dire des mots qui en couvrent d'autres" ; je vois aussi que tout amour n'est pas mort en Israël. Et cela me rend la paix, un peu de paix. Pas beaucoup... car... »

Marie n'en dit pas davantage. Elle baisse la tête, qu'elle avait levée pour parler à Jean, et on ne voit plus que le haut de son front que fait rougir une émotion muette... et puis deux larmes brillent sur le vêtement sombre qu'elle recoud.

Jésus soupire et se lève de sa place pour aller s'asseoir à ses pieds. Là, il abandonne sa tête sur les genoux de sa Mère, il baise la main qui tient l'étoffe et reste ainsi, comme un enfant qui se repose. Marie retire l'aiguille de l'étoffe pour ne pas blesser son Fils, puis elle pose sa main droite sur la tête de Jésus penchée sur ses genoux et elle tourne son visage vers le ciel. Elle prie sûrement, bien que ses lèvres ne remuent pas; toute son attitude montre qu'elle prie. Puis elle se penche pour déposer un baiser sur les cheveux de son Fils, près des tempes découvertes...

#### D'ÉPHRAÏM A SILO « SOUVIENS-TOI DE LA DOULOUREUSE MARIE DE NAZARETH »

« Permits-nous de te suivre, Maître. Nous ne te causerons pas d'ennuis, supplient nombre d'habitants d'Éphraïm rassemblés devant la maison de Marie, femme de Jacob, qui pleure à chaudes larmes, appuyée au chambranle de la porte grand ouverte.

Jésus est au milieu de ses douze apôtres. Plus loin, groupées autour de sa Mère, se trouvent Jeanne, Nikê, Suzanne, Élise, Marthe et Marie de Magdala, Salomé et Marie, femme d'Alphée. Tous, aussi bien les hommes que les femmes, ont revêtu une tenue de voyage, avec les vêtements ceints et un peu retroussés à la taille pour laisser les pieds plus libres, et des sandales neuves bien attachées, non seulement à la cheville, mais aussi au bas de la jambe, avec des lanières de cuir entrelacées, comme on fait quand on doit suivre des routes plutôt malaisées. Les hommes se sont chargés des sacs des femmes.

Les gens supplient pour obtenir de Jésus la permission de le suivre, tandis que les enfants crient, le visage redressé et les bras levés :

-Un baiser ! Prends-moi dans tes bras ! Reviens, Jésus ! Reviens vite pour nous raconter tant de belles paraboles ! Je te garderai les roses de mon jardin ! Je ne mangerai pas de fruits afin de les garder pour toi ! Reviens, Jésus ! Ma brebis va avoir un petit et je veux t'offrir l'agneau, tu te feras avec sa laine un vêtement comme le mien... Si tu reviens bientôt, je te donnerai les fouaces que maman fait avec les premiers blés...

Ils piaillent comme autant d'oiseaux autour de leur grand Ami, tirent ses vêtements ou se pendent à sa ceinture pour essayer de grimper dans ses bras, affectueusement tyranniques, si

bien qu'ils empêchent Jésus de répondre aux adultes, car il y a toujours une nouvelle joue à embrasser

-Mais allez-vous-en ! Cela suffit ! Laissez le Maître tranquille ! Femmes, reprenez vos enfants ! s'écrient les apôtres, qui ont hâte d'entreprendre le voyage aux premières heures du jour.

Et ils allongent aussi quelques bonnes calottes aux enfants les plus envahissants.

-Non, laissez-les. C'est pour moi une douceur plus fraîche que celle de l'aurore. Laissez-les faire, et laissez-moi faire. Laissez-moi chercher du réconfort dans cet amour, pur de tout calcul et de troubles, dit Jésus, en défendant ses tout petits amis.

Quand il ouvre les bras comme il le fait, l'ample manteau de Jésus tombe sur les enfants et il les accueille à l'abri de ses ailes bleues. Les petits se serrent dans cette tiédeur et cette pénombre d'azur, silencieux et heureux comme des poussins sous les ailes maternelles.

Jésus peut enfin s'adresser aux adultes: -Venez donc, si vous croyez pouvoir le faire.

-Et qui nous en empêche, Maître? Nous sommes dans notre région !

-Les blés, les vignes et les vergers requièrent tout votre travail ; les brebis sont en période de tonte et d'accouplement, et celles qui ont déjà été accouplées à une autre époque vont avoir des petits, de plus, c'est le temps des foins...

-Peu importe, Maître. Pour la tonte et la monte des brebis les vieillards, les femmes et les enfants suffisent pour leur mise bas, et de même pour les foins. Les vergers et les champs peuvent attendre ! Si le grain durcit déjà dans l'épi, il faut encore du temps avant de le faucher, et désormais les vignes, les oliviers et les vergers n'ont qu'à laisser gonfler au soleil les fruits de leurs nombreuses noces. Nous ne pouvons rien pour eux jusqu'au temps de la cueillette, c'est comme pour la mère de famille qui ne peut rien faire pour le pain tant que le levain n'a pas fait lever la pâte. Le soleil est le levain des fruits. C'est lui qui agit maintenant, comme auparavant le vent a servi au mariage des fleurs le long des branches. Et puis !... S'il se perdait quelques grappes ou quelques fruits, ou si le liserons et l'ivraie étouffaient quelque épi, ce serait toujours une petite perte en comparaison de celle de ta parole ! dit un vieillard que j'ai toujours vu très honoré dans le village.

-Tu as bien parlé. Alors, partons. Marie, femme de Jacob, je te remercie et je te bénis, car tu as été pour moi une bonne mère. Ne pleure pas ! On ne doit pas pleurer quand on a bien agi.

-Ah ! je te perds et je ne te verrai plus ! -Nous nous reverrons, c'est certain.

-Tu va revenir ici, Seigneur? Quand? demande la femme en souriant dans ses larmes.

-Je ne reviendrai pas ici, pas comme maintenant.

-Alors, où nous verrons-nous donc, si moi, pauvre vieille que je suis, je ne peux parcourir les chemins du monde à ta recherche?

-Au Ciel, Marie. Dans la Maison de notre Père, où il y a de la place pour les juifs comme pour les Samaritains, où il y a une place pour ceux qui m'aimeront en esprit et en vérité. Tu le fais déjà, puisque tu crois que je suis le Fils du vrai Dieu...

-Oh oui, je le crois ! Mais pour nous il n'y a pas d'espoir, car toi seul, tu nous aimes sans faire de différence.

-Quand je m'en serai allé, eux (il montre les apôtres) viendront à ma place. Et en souvenir de moi, ils ne demanderont pas d'où vient celui qui demande à entrer dans le troupeau du véritable et unique Pasteur.

-Je suis âgée, Seigneur. Je ne vivrai pas assez pour voir cela. Tu es jeune et fort: pendant longtemps ta Mère t'aura auprès d'elle et ceux qui t'aiment et qui sont de ton peuple te posséderont... Pourquoi pleures-tu, ô Mère du Béni ? demande-t-elle, étonnée de voir couler des larmes des yeux de la Vierge.

-Je n'ai rien que ma souffrance... Adieu, Marie. Que Dieu te bénisse pour tout ce que tu as fait pour mon Fils. Et souviens-toi que, si ta douleur est grande, il n'est pas de douleur plus grande que la mienne; jamais il n'y en aura de telle sur la terre. Jamais ! Souviens-toi de la douloureuse

Marie de Nazareth... Adieu ! Après avoir embrassé la vieille femme à l'entrée de la maison, Marie s'en détache en pleurant pour se mettre en route en compagnie des femmes, et avec Jean à son côté. Jean lui dit, un peu courbé à son habitude et le visage levé pour regarder celle à laquelle il parle: -Ne pleure pas ainsi, Marie. Si beaucoup haïssent ton Jésus, nombreux sont ceux qui l'aiment. Apaise ton esprit, Mère, en regardant ceux qui, maintenant et au cours des siècles, aimeront ton Fils de tout leur être.

Et il achève, presque en murmurant pour Marie seule, qu'il guide et soutient en la tenant près du coude, pour qu'elle ne bute pas sur les pierres du petit chemin, aveuglée comme elle l'est par les larmes: -Ce ne seront pas toutes les mères qui pourront voir leur enfant aimé... Il s'en trouvera certaines qui crieront avec angoisse: " Pourquoi l'ai-je conçu? "

Jésus les rejoint, car Marie et Jean sont restés seuls, derrière les femmes disciples. Jacques, fils d'Alphée, est avec Jésus. Les autres sont en arrière, en groupe, pensifs et tristes comme le sont les femmes, qui marchent tout devant. En dernier vient le groupe nombreux d'hommes d'Éphraïm, qui bavardent.

-Les adieux sont toujours tristes, Maman. Surtout quand on ne peut se consoler en se disant que ce qui finit est le commencement d'une période plus parfaite. C'est la triste conséquence du péché, et cela restera même au-delà du pardon. Mais les hommes la supporteront avec plus de courage, car ils auront Dieu pour ami.

-Tu as raison, Jésus. Mais il y a une souffrance que Dieu laisse goûter bien qu'il soit l'Ami le plus paternel qui puisse exister. Pour moi, il l'est. Dieu est bon, tellement bon ! Je ne voudrais pas que Jacques, Jean ni aucun autre soient scandalisés par mes larmes. Dieu est bon, Il a toujours été bon avec la pauvre Marie. Je me le suis dit chaque jour depuis que je sais penser. Et maintenant..., maintenant je le répète à chaque heure, à tout instant. Je le dis toujours plus à mesure que la douleur m'accable... Dieu est bon, Il t'a donné à moi, toi qui es un Fils affectueux, saint et capable, même quand tu n'étais qu'un enfant, de compenser toute douleur de femme... Il t'a donné à moi, pauvre jeune fille élevée au rang de Mère de son Verbe incarné... Et cette joie de pouvoir t'appeler " Fils ", ô mon Seigneur adoré, est si grande que les larmes ne devraient pas tomber de mes cils pour n'importe quel martyr, si j'étais parfaite comme tu l'enseignes. Mais je suis une pauvre femme, mon Fils ! Et tu es mon Enfant... Et... quelle est la mère qui pourrait ne pas pleurer quand elle sait que son enfant est haï? Mon Fils, viens au secours de ta servante... Il y avait sûrement encore de l'orgueil en moi quand je m'imaginai être forte... Mais alors... le temps était encore éloigné... Maintenant, le voilà tout proche... Je le sens... Aide-moi, Jésus, mon Dieu ! Si Dieu me laisse souffrir ainsi, il poursuit certainement un but de bonté pour moi. Car, s'il le voulait, il pourrait me faire souffrir seulement de ce qui arrive... C'est pourtant ainsi qu'il t'a formé dans mon sein !... Comment... Il n'est pas de comparaison pour dire comment tu as été fait... Mais il veut que je souffre... et qu'il en soit béni... toujours. Mais toi, Jésus, aide-moi. Aidez-moi tous... tous... car est tellement amère l'eau où je me désaltère...

-Disons la prière tous les quatre, nous qui t'aimons de tout notre cœur, Maman. Ici, ton Fils, ainsi que Jean et Jacques qui t'aiment comme si tu étais leur mère... "Notre Père qui es aux Cieux..."

Et Jésus, conduisant le petit chœur des trois voix qui le suivent en sourdine, dit tout entière l'oraison dominicale en appuyant beaucoup sur certaines phrases telles que "que ta volonté soit faite... "ne nous laisse pas entrer dans la tentation." Puis il reprend:

"Le Père nous aidera à faire sa volonté, même si elle est telle que notre faiblesse d'humains pense ne pouvoir l'accomplir, et il ne nous laissera pas dans la tentation de penser qu'il est moins bon, car pendant que nous boirons le calice très amer, il nous enverra son ange pour essuyer par un réconfort céleste nos lèvres abreuvées d'amertume.

Jésus tient par la main sa Mère, qui a lutté courageusement contre les larmes pour les refouler au fond de son cœur. A leurs côtés Jean - qui est près de Marie - et Jacques, fils d'Alphée, - à côté de Jésus - les regardent avec émotion.

Les femmes disciples se sont retournées parfois en entendant Marie pleurer et les quatre prier, mais elles se sont abstenues de les rejoindre...

### « UNE MÈRE PARDONNE TOUJOURS »

Jésus est sur la route d'Hennon à Tersa. Il rachète un jeune berger du nom de Benjamin<sup>29</sup>, persécuté par son patron... Après avoir traversé Hennon, ils descendent vers le Jourdain et sa vallée, vers de nouveaux événements, encore inconnus...

Mais l'enfant ne se retourne pas pour regarder. Il ne fait aucun commentaire. Il ne pense pas. Il ne soupire pas. Il sourit. Il regarde Jésus, là-bas, tout en avant, vrai Berger suivi de son troupeau, du troupeau dont il fait désormais partie lui aussi, le pauvre enfant... et à l'improviste, il chante, à gorge déployée...

Les apôtres sourient : -Le garçon est heureux !

Les femmes sourient : -L'oiseau prisonnier a retrouvé la liberté et un nid.

Jésus sourit, en se tournant pour le regarder. Son sourire, comme toujours, paraît tout rendre plus lumineux. Il l'appelle:

- Viens ici, petit agneau de Dieu, je veux t'enseigner un beau chant.

Et, suivi par les autres, il entonne le psaume: "Le Seigneur est mon Berger, rien ne saurait me manquer. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer" (Ps 23) et ainsi de suite. La belle voix de Jésus se répand à travers la campagne fertile, l'emporte sur les autres, même sur les meilleures, tant elle exprime puissamment sa joie.

-Il est heureux, ton Fils, dit Marie, femme d'Alphée, à la Vierge.

-Oui. Il est heureux. Il a encore quelques joies...

-Aucun voyage ne reste sans fruit. Il passe en répandant les grâces, et il y a toujours quelqu'un qui rencontre vraiment le Sauveur. Te souviens-tu de ce soir-là, à Bethléem de Galilée? demande Marie de Magdala.

-Oui. Mais je ne voudrais pas me rappeler ces lépreux et cet aveugle...

-Tu pardonnerais toujours. Tu es tellement bonne ! Mais la justice aussi est nécessaire, remarque Marie Salomé.

-Elle est nécessaire, mais heureusement pour nous, la miséricorde est plus grande, reprend Marie de Magdala.

-Toi, tu peux le dire. Mais Marie... répond Jeanne.

-Marie ne veut que le pardon, bien qu'elle-même n'ait pas besoin de pardon. N'est-ce pas, Marie? dit Suzanne.

-Je ne voudrais que le pardon, oui. Cela seulement. Être mauvais doit être déjà une terrible souffrance.

-Tu pardonnerais à tous, à tous vraiment? Mais serait-ce juste de le faire? Il y a des obstinés dans le mal qui empêchent tout pardon en s'en moquant comme d'une faiblesse, dit Marthe.

-Je pardonnerais. Pour ma part, je pardonnerais. Non par sottise, mais parce que je vois en toute âme un petit enfant plus ou moins bon. Comme un fils... Une mère pardonne toujours... même si elle dit: "La justice demande un juste châtement." Ah! si une mère pouvait mourir pour engendrer un cœur nouveau, bon, pour son enfant mauvais, croyez-vous qu'elle ne le ferait pas? Mais cela ne se peut. Il y a des cœurs qui repoussent toute aide... Et je pense qu'à eux aussi le pardon doit être accordé, par pitié. Car il est déjà si grand, le poids qu'ils ont sur le cœur: de leurs

29 Benjamin le pastoureau est un orphelin samaritain d'Enon. Il était maltraité par son grand-oncle. Voir Annexe 2

fautes, de la sévérité de Dieu... Oh ! pardonnons, pardonnons aux coupables... Plaise à Dieu d'accueillir notre pardon absolu pour diminuer leur dette...

-Mais pourquoi pleures-tu toujours, Marie? Même maintenant que ton Fils a une heure de joie ! se plaint Marie, femme d'Alphée.

-Cela n'a pas été une joie complète, car le coupable (le patron) ne s'est pas repenti. Jésus est dans une joie parfaite quand il peut racheter... »

« JE RESTE A PRIER POUR JUDAS, MA MÈRE. AIDE-MOI, TOI AUSSI ... »

8-312  
T9-216

Judas et Élise ont été reçus avec des pierres par les habitants de Tersa...

Jésus a saisi Judas par le bras et il marche en avant avec lui. Il lui parle doucement. Il essaie de travailler son cœur secoué par la peur passée du jugement de Dieu:

«Tu vois, Judas, comme il est facile de mourir. La mort est toujours aux aguets autour de nous. Tu vois comme ce qui nous paraît négligeable tant que nous sommes pleins de vie prend une importance effroyable quand la mort nous effleure. Mais pourquoi vouloir éprouver ces terreurs, se les créer pour les trouver en face de soi au moment de mourir, alors qu'en menant une vie sainte, on peut ignorer l'épouvante du proche jugement de Dieu? Ne te semble-t-il pas qu'il vaut la peine de vivre en juste pour avoir une mort paisible? Judas, mon ami, la divine et paternelle miséricorde a permis cet événement pour qu'il soit un appel à ton cœur. Il est encore temps pour toi, Judas... Pourquoi ne veux-tu pas donner à ton Maître, qui va mourir, l'immense joie de te savoir revenu au bien?

-Mais peux-tu encore me pardonner, Jésus?

-Te parlerais-je ainsi, si je ne le pouvais pas? Comme tu me connais peu encore ! Moi, je te connais. Je sais que tu es comme saisi par une pieuvre géante. Mais, si tu le voulais, tu pourrais encore te libérer. Certes, tu souffrirais. T'arracher à ces chaînes qui te mordent et t'empoisonnent serait douloureux. Mais ensuite, quelle joie, Judas ! Tu crains de ne pas avoir la force de réagir contre ceux qui t'influencent? Moi, je puis t'absoudre à l'avance du péché de transgression du rite pascal... Tu es un malade. Pour les malades, la Pâque n'est pas obligatoire. Personne n'est plus malade que toi. Tu es comme un lépreux. Les lépreux ne montent pas à Jérusalem, aussi longtemps qu'ils le sont. Sois bien sûr, Judas, que comparaître devant le Seigneur avec une âme impure telle que la tienne, ce n'est pas l'honorer, mais l'offenser. Il faut d'abord...

-Dans ce cas, pourquoi, ne me purifies-tu pas et ne me guéris-tu pas? demande Judas, déjà dur, récalcitrant.

-Je ne te guéris pas ! Quand quelqu'un est malade, il cherche à se guérir par lui-même, à moins que ce ne soit un petit enfant ou un sot qui ne sait pas décider...

-Traite-moi comme de telles personnes. Traite-moi en sot, et pourvois toi-même, à mon propre insu.

-Ce ne serait pas juste, *parce que tu peux vouloir*. Tu sais ce qui est bon et ce qui est mal pour toi. Et il ne servirait à rien que je te guérisse *sans ta volonté de rester guéri*.

-Donne-la-moi aussi.

-Te la donner? T'imposer alors une volonté bonne? Et ton libre arbitre? Que deviendrait-il? Que serait ton *moi* d'homme, de créature libre? Un esclave?

-Comme je suis soumis à Satan, je pourrais l'être à Dieu !

-Comme tu me blesses, Judas! Comme tu me transperces le cœur! Mais pour ce que tu me fais, je te pardonne... Soumis à Satan, as-tu dit. Je ne parlais pas de quelque chose d'aussi redoutable...

-Mais tu le pensais parce que c'est vrai et que tu le sais, s'il est vrai que tu lis dans les cœurs des hommes. S'il en est ainsi, tu es conscient que je ne suis plus libre de moi... Il m'a pris et...

-Non. Il s'est approché de toi, en te tentant, en te mettant à l'essai, et tu l'as accueilli. *Il n'y a pas de possession sans une adhésion précédente* à quelque tentation satanique. Le serpent insinue sa tête entre les barreaux serrés mis pour défendre les cœurs, mais il n'entrerait pas si l'homme ne lui élargissait pas un passage pour admirer son aspect séducteur, pour l'écouter, pour le suivre... Alors seulement l'homme devient entièrement soumis, possédé, mais parce qu'il le veut. Dieu aussi envoie des Cieux les douces lumières de son amour paternel, et elles pénètrent en nous. Ou plutôt: Dieu, à qui tout est possible, descend dans le cœur des hommes. C'est son droit. Alors pourquoi l'homme qui est conscient qu'il devient esclave, soumis à l'Horrible, ne parvient-il pas à se rendre serviteur de Dieu, ou plutôt fils de Dieu, et pourquoi chasse-t-il son Père très saint? Tu ne me réponds pas? Tu ne me dis pas pourquoi tu as préféré Satan à Dieu, pourquoi tu as voulu Satan? Mais il serait encore temps de te sauver ! Tu sais que je vais à la mort. Personne ne le sait mieux que toi... Je ne refuse pas de mourir... Je vais à la mort, parce que ma mort sera vie pour nombre d'hommes. Pourquoi ne veux-tu pas être de ceux-là? Est-ce pour toi seulement, mon ami, mon pauvre ami malade, que ma mort sera inutile?

-Elle sera inutile pour bien des gens, ne te fais pas d'illusions. Tu ferais mieux de fuir et de vivre loin d'ici, de profiter de la vie, d'enseigner ta doctrine, car elle est bonne, mais de ne pas te sacrifier...

-Judas, je vais mourir, j'y vais joyeux, car l'heure que j'attendais depuis des millénaires est venue: l'heure de réunir les hommes à leur Père. Il y en a beaucoup que je ne réunirai pas. Mais le nombre des sauvés que je contemplerai en mourant me consolera du déchirement de mourir inutilement pour tant de personnes. Mais, c'est moi qui te le dis, il me sera terrible de te voir parmi ces derniers, toi, mon apôtre, mon ami. Ne me cause pas cette inhumaine douleur !... Je veux te sauver, Judas. Te sauver ! Regarde: nous descendons au fleuve. Demain, à l'aube, quand tous dormiront encore, nous le passerons tous les deux, et tu iras à Bozra, à Arbel, à Aéra, où tu veux. Tu connais les maisons des disciples.

A Bozra, cherche Joachim et Marie, la lépreuse que j'ai guérie. Je te donnerai un mot pour eux. Je dirai que, pour ta santé, il te faut un repos tranquille dans un air différent. Et c'est la vérité, malheureusement, puisque tu es malade spirituellement et que l'air de Jérusalem te serait mortel. Mais eux croiront qu'il s'agit de ton corps. Tu resteras là jusqu'à ce que je vienne t'en tirer. Je m'occuperai de tes compagnons... Mais ne viens pas à Jérusalem. Tu vois? Je n'ai pas voulu des femmes, hormis les plus courageuses et celles qui, par leur droit de mère, se doivent d'être auprès de leurs enfants.

-La mienne aussi?

-Non. Marie <sup>30</sup> ne sera pas à Jérusalem...

-C'est la mère d'un apôtre, elle aussi, et elle t'a toujours honoré.

-Oui, elle aurait le droit comme les autres d'être près de moi, elle qui m'aime avec une parfaite justice. Mais c'est justement pour cette raison qu'elle sera absente. Je lui ai dit de ne pas venir, et elle sait obéir.

-Pourquoi ne doit-elle pas être là? Qu'a-t-elle de différent de la mère de tes frères et de celle des fils de Zébédée?

-Toi. Et tu sais pourquoi je te dis cela. Mais si tu m'écoutes, si tu te rends à Bozra, j'enverrai prévenir ta mère et je la ferai accompagner pour qu'elle, qui est si bonne, t'aide à guérir. Sois-en bien sûr: nous seuls t'aimons ainsi, sans mesure. Trois personnes t'aiment dans le Ciel: le Père, le Fils et l'Esprit Saint, qui t'ont contemplé et qui attendent ta décision pour faire de toi le joyau de la

---

30 Lors de sa troisième année de Vie Publique, Jésus rencontre Anne de Keriot, mère de Joanne qui devait épouser Judas. Trahie par ce dernier, Joanne meurt et Anne se fâche avec Marie de Keriot, mère de Judas qui était son amie. Sur la demande de la Vierge Marie, Jésus les réconcilie et confie à Anne qu'il guérit, la mission d'accueillir la maman de Judas, au moment où elle sera rejetée par tous.

Rédemption, la plus grande proie arrachée à l'Abîme; et trois autres se trouvent sur la terre: ta mère, ma Mère et moi. Rends-nous heureux, Judas ! Nous du Ciel, nous de la terre, ceux qui t'aiment d'un amour véritable.

-Tu le dis: il n'y en a que trois qui m'aiment; les autres... non.

-Pas comme nous, mais ils t'aiment beaucoup. Élise t'a défendu. Les autres étaient inquiets pour toi. Quand tu es au loin, tous te portent dans leur cœur et ont ton nom sur leurs lèvres. Tu ne soupçonnes pas tout l'amour qui t'entoure... Ton oppresseur te le cache. Mais crois à ma parole.

-Je te crois, et je chercherai à te satisfaire. Mais je veux agir de moi-même. C'est de moi-même que j'ai erré, c'est de moi-même que je dois guérir du mal.

-Il n'y a que Dieu qui puisse agir de lui-même. Ta pensée est de l'orgueil. C'est encore Satan qui suscite l'orgueil. Sois humble, Judas. Prends cette main qui t'offre son amitié. Réfugie-toi sur ce cœur, qui s'ouvre pour te protéger. Ici, avec moi, Satan ne pourrait te faire aucun mal.

-J'ai essayé d'être avec toi... Je suis descendu toujours plus... C'est inutile !

-Ne dis pas cela ! Ne dis pas cela ! Repousse le découragement. Dieu peut tout. Serre-toi contre Dieu. Judas ! Judas !

-Tais-toi ! Que les autres n'entendent pas...

-Tu te préoccupes des autres et non de ton âme? Pauvre Judas !...

Jésus se tait, mais continue à rester auprès de l'apôtre jusqu'à ce que la femme, qui était en avant de quelques mètres, entre dans une maison qui émerge d'un bois d'oliviers. Alors il dit à son disciple :

-Je ne dormirai pas, cette nuit. Je prierai pour toi, et je t'attendrai... Que Dieu parle à ton cœur. Quant à toi, écoute-le... Je resterai ici pour prier, jusqu'à l'aube... Souviens-t'en.

Judas ne lui répond pas. Les autres sont arrivés, et tous restent ensemble à attendre le retour de la Samaritaine. Elle ne tarde guère à revenir. Elle est accompagnée d'une autre femme qui lui ressemble et qui les salue en disant:

-Je n'ai pas beaucoup de pièces, car j'héberge déjà les moissonneurs, qui travaillent aux oliviers pour le moment. Mais j'ai un grand grenier avec beaucoup de paille. Pour les femmes, j'ai de la place. Venez.

-Allez-y ! Moi, je reste ici à prier. Paix à vous tous, dit Jésus.

Et pendant que les autres s'en vont, il retient sa Mère pour lui confier:

-Je reste à prier pour Judas, ma Mère. Aide-moi, toi aussi...

-Je t'aiderai, mon Fils. Peut-être la volonté renaît-elle en lui?

-Non, Maman. Mais nous devons faire comme si... Le Ciel peut tout, Maman !

-Oui. Et moi, je peux encore avoir des illusions. Pas toi, mon Fils. Tu sais tout, mon saint Fils ! Mais moi, je t'imiterai toujours.

Va et sois tranquille, mon amour ! Même quand tu ne pourras plus lui parler parce qu'il te fuira, j'essaierai de te l'amener. Que le Père très saint écoute ma souffrance... Me laisses-tu prier avec toi, Jésus? Nous prierons ensemble, et ce sera autant d'heures à t'avoir pour moi seule...

-Reste, Maman. Je t'attends ici. Marie s'éloigne rapidement et revient de même. Ils s'asseyent sur leurs sacs, aux pieds des oliviers. Dans le grand silence de la nuit, on entend le bruissement du fleuve peu éloigné, et le chant des cigales semble puissant. Puis ce sont les trilles des rossignols. Une chouette rit et un petit duc pleure. Les étoiles se déplacent lentement dans le firmament où elles sont reines, maintenant que la lune, qui est couchée, ne les dissimule plus... Puis un coq rompt l'air tranquille de son cri vibrant. Beaucoup plus loin, à peine perceptible, un autre coq lui répond. Et le silence retombe, bientôt rompu par un arpegge de gouttes qui tombent des tuiles d'une maison toute proche sur le pavé qui l'entoure. Et encore un nouveau bruissement dans les feuillages comme s'ils secouaient l'humidité de la nuit, puis le cri isolé d'un oiseau qui se réveille,

et en même temps un changement dans le ciel, le retour de la lumière. C'est l'aube. Judas n'est pas venu...

Jésus regarde sa Mère, blanche comme un lys contre l'olivier sombre, et il lui dit :

-Nous avons prié, Mère. Dieu se servira de notre prière...

-Oui, mon Fils. Tu es pâle comme la mort. Vraiment, toute ta vitalité s'est exhalée pendant cette nuit, pour faire pression sur les portes des Cieux et sur les décrets de Dieu !

-Toi aussi, tu es pâle, Mère. Grande est ta fatigue.

-Grande est ma douleur, à cause de ta douleur.

La porte de la maison s'ouvre avec précaution... Jésus tressaille. Mais ce n'est que la femme qui les a conduits, qui sort sans faire de bruit. Jésus soupire : -J'avais espéré m'être trompé !

La femme s'avance avec son panier vide. A la vue de Jésus, elle le salue et allait poursuivre son chemin, mais lui l'appelle et lui dit:

-Que le Seigneur te récompense pour tout. Je voudrais en faire autant, mais je n'ai rien avec moi.

-Je n'aurais rien accepté, Rabbi, aucune compensation. Mais si je ne veux pas d'argent, il y a quelque chose que je souhaiterais. Et cela, tu peux me le donner !

-Quoi, femme?

- Que le cœur de mon époux change. Cela, tu peux le faire parce que tu es vraiment le Saint de Dieu.

-Va en paix. Il te sera fait comme tu le demandes. Adieu.

La femme s'éloigne rapidement vers sa maison, qui doit être bien triste. Marie remarque :

-Une autre malheureuse. C'est pour cela qu'elle est bonne !... Depuis le grenier, la tête ébouriffée de Pierre apparaît, et derrière elle, le visage lumineux de Jean, puis le profil sévère de Jude et la figure brunâtre de Simon le Zélote, enfin la maigre frimousse du jeune Benjamin... Ils sont tous réveillés. De la maison sort, la première de toutes, Marie de Magdala suivie par Nikê, puis par les autres. Quand tous sont réunis, la femme qui leur a accordé l'hospitalité apporte une seille de lait encore écumeux. Alors apparaît Judas. Il n'a plus sa bande, mais le bleu du coup qu'il a reçu lui colore la moitié du front, et son œil est encore plus sombre dans le cercle violacé.

Jésus le regarde. Judas regarde Jésus, puis détourne la tête.

### LA TROISIÈME PROPHÉTIE DE LA PASSION

L'aube éclaire à peine le ciel et rend la marche toujours difficile quand Jésus quitte Doco, encore endormie. On n'entend sûrement pas le bruit des pas, car ils avancent avec précaution et les gens dorment encore dans les maisons fermées. Nul ne parle avant qu'ils ne soient sortis de la ville et arrivés dans la campagne, qui se réveille lentement dans la lumière faible et toute fraîche après la rosée. Alors Judas dit:

-Route inutile, impossible de se reposer. Il aurait mieux valu ne pas venir jusqu'ici.

Jacques, fils d'Alphée, répond doucement - car il est toujours doux, à l'opposé de Judas qui, même à ses meilleurs moments, est toujours violent et autoritaire :

-Les quelques personnes que nous avons rencontrées ne nous ont pas mal reçus ! Elles ont passé la nuit à nous écouter et à aller chercher les malades dans les campagnes. Au contraire, il est bon que nous soyons venus. En effet, ceux qui, à cause de la maladie ou pour quelque autre raison, ne pouvaient espérer voir le Seigneur à Jérusalem, l'ont rencontré ici et ont été consolés en recevant la santé ou d'autres grâces. Les autres, on le sait, sont déjà partis en ville... C'est l'usage pour nous d'y aller, si on le peut, quelques jours avant la fête.

-Justement ! Comme nous montons nous aussi à Jérusalem, il était inutile de venir ici... Ils nous auraient entendus et vus là-bas...

-Mais pas les femmes ni les malades, réplique en l'interrompant Barthélemy, qui vient à l'aide de Jacques.

Judas feint de ne pas entendre et il dit, comme s'il continuait la conversation :

-Du moins, je crois que nous nous rendons à Jérusalem, bien que je n'en sois plus sûr désormais, après le discours au berger.

-Et où veux-tu que nous allions, sinon là-bas? demande Pierre.

-Bah ! Je ne sais pas. Tout ce que nous faisons depuis quelques mois est tellement irréel, tellement contraire à ce que l'on peut prévoir, au bon sens, à la justice même, que...

-Je t'ai vu boire du lait à Doco, et pourtant tu parles comme si tu étais ivre ! Où vois-tu ce qui est contraire à la justice? demande Jacques, fils de Zébédée, avec des yeux peu rassurants. Et il renchérit: -Assez de reproches adressés au Juste ! As-tu compris que cela suffit? Tu n'as pas le droit, toi, de le critiquer. Personne n'a ce droit, car il est parfait, et nous... Aucun de nous ne l'est, et toi moins que tous.

-Mais oui ! Si tu es malade, soigne-toi, mais ne nous ennuie pas avec tes discussions. Si tu es lunatique, le Maître est là. Fais-toi guérir et n'en parlons plus ! lance Thomas, qui perd patience.

Jésus, lui, marche à l'arrière avec Jude et Jean, et tous trois aident les femmes qui, moins habituées à marcher dans la pénombre, ont de la peine à avancer par le sentier difficile et encore plus sombre que les champs, parce qu'il traverse une épaisse oliveraie. Jésus ne cesse de parler avec les femmes, étranger à ce qui se passe plus en avant, même si ceux qui sont avec lui entendent. En effet, si les mots sont peu compréhensibles, leur ton indique que ce ne sont pas des paroles douces mais qu'elles sentent déjà la dispute.

Jude et Jean se regardent en silence. Ils observent Jésus et Marie. Mais Marie est tellement voilée par son manteau qu'on ne lui voit pour ainsi dire pas le visage, et Jésus semble ne pas avoir entendu. Ils parlent de Benjamin et de son avenir...Pourtant, à la fin de la conversation, Jésus va en avant avec Jude, et se joint aux apôtres après avoir dit en partant :

-Reste, Jean, si tu veux. Je vais répondre au disciple inquiet et ramener la paix.

Mais Jean, après avoir fait encore quelques pas avec les femmes, se rend compte que le sentier devient plus ouvert et plus clair, et court rejoindre Jésus. Il arrive au moment où ce dernier dit :

-Rassure-toi donc, Judas. Nous n'avons jamais rien fait d'irréel, et pas davantage maintenant. De même, nous ne faisons rien d'opposé à ce que l'on pouvait prévoir. C'est le temps où il est prévisible que tout véritable israélite, non empêché par des maladies ou de graves raisons, monte au Temple. Or nous, nous montons au Temple.

-Pas tous pourtant. J'ai entendu dire que Marziam n'y sera pas. Est-il malade, peut-être? Pour quel motif ne vient-il pas? Te paraît-il normal de le remplacer par le Samaritain (Benjamin, le pastoureau d' Enon)? Le ton de Judas est insupportable...

Pierre murmure: Ô prudence, enchaîne ma langue, je ne suis qu'un homme ! Et il serre fortement les lèvres pour ne pas en dire davantage. Ses yeux, un peu bovins, ont un regard émouvant, tant y sont visibles l'effort qu'il fait pour refréner son indignation et sa peine d'entendre Judas parler de cette façon. La présence de Jésus retient toutes les langues, et c'est seulement lui qui parle pour dire, avec un calme vraiment divin :

-Venez un peu en avant, que les femmes n'entendent pas. J'ai une confiance à vous faire depuis quelques jours. Je vous l'ai promis dans les campagnes de Tersa, mais je voulais que vous soyez tous présents pour l'entendre, vous tous, pas les femmes. Laissons-les dans leur humble paix... Ce que je vous dirai expliquera pourquoi Marziam ne sera pas avec nous, ni ta mère, Judas, ni tes filles, Philippe, ni les femmes disciples de Bethléem de Galilée avec la jeune fille. Il y aura des horreurs que tous ne pourraient pas supporter. Moi, le Maître, je sais ce qui est bon pour mes disciples et ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas endurer.

Même vous, vous n'avez pas la force de résister à l'épreuve, et ce serait une grâce pour vous d'en être préservés. Mais vous devez me continuer, et vous devez savoir à quel point vous êtes faibles, pour être ensuite miséricordieux avec les faibles. Vous ne pouvez donc pas être exclus de cette redoutable épreuve, qui vous donnera la mesure de ce que vous êtes, de ce que vous êtes restés après trois ans passés avec moi, et de ce que vous êtes devenus. Vous êtes douze. Vous êtes venus à moi presque en même temps. Ce n'est pas le petit nombre de jours qui séparent ma rencontre avec Jacques, Jean et André, du moment où tu as été accueilli parmi nous, Judas, ou de celui où toi, Jacques mon frère, et toi, Matthieu, vous êtes venus avec moi, qui pourrait justifier une si grande différence de formation entre vous. Vous étiez tous - même toi, docte Barthélemy, même vous, mes frères - très ignorants par rapport à ce qu'est la connaissance de ma doctrine. Et même, votre évolution, meilleure que celle des autres parmi vous dans la doctrine du vieil Israël, constituait un obstacle pour vous former en moi.

Pourtant, aucun de vous n'a parcouru autant de chemin qu'il aurait fallu pour vous amener tous à un point unique. L'un de vous l'a atteint, d'autres en sont proches, d'autres plus éloignés, d'autres très en arrière, d'autres... oui, je dois aussi le dire, ont reculé au lieu de progresser. Ne vous regardez pas ! Ne cherchez pas qui est le premier et qui est le dernier. Celui qui, peut-être, se croit le premier ou que l'on croit être le premier doit encore s'éprouver lui-même. Celui qui se croit le dernier ne va pas tarder à resplendir dans sa formation comme une étoile au ciel. Aussi, une fois de plus, je vous dis : ne jugez pas. Les faits jugeront par leur évidence. Pour le moment, vous ne pouvez pas comprendre. Mais bientôt, vous vous rappellerez mes paroles et vous les comprendrez.

-Quand? Tu nous as promis de nous dire, de nous expliquer pourquoi la purification pascale sera différente cette année, et tu ne le fais jamais, se plaint André.

-C'est de cela que j'ai voulu vous parler. Car les paroles que je vais prononcer comme les autres forment un tout, elles s'enracinent dans une même origine. Voilà: nous allons monter à Jérusalem pour la Pâque, et là s'accompliront toutes les prophéties qui concernent le Fils de l'homme. En vérité, comme l'ont vu les prophètes, comme on le voit déjà dans l'ordre donné aux Hébreux d'Égypte, comme cela fut ordonné à Moïse dans le désert, l'Agneau de Dieu va être immolé. Son sang va laver les linteaux des cœurs, et l'ange de Dieu passera sans frapper ceux qui porteront sur eux, avec amour, le sang de l'Agneau immolé. Celui-ci va être élevé comme le serpent d'airain sur la barre transversale, pour être un signe adressé aux hommes blessés par le serpent infernal, et pour être le salut de ceux qui le regarderont avec amour. Le Fils de l'homme, votre Maître Jésus, va être livré aux mains des princes des prêtres, des scribes et des anciens. Ils le condamneront à mort et le remettront aux païens pour être exposé au mépris. On le giflera, on le frappera, on le couvrira de crachats, on le traînera sur les routes comme un chiffon immonde. Après l'avoir flagellé et couronné d'épines, les païens le condamneront à la mort de la croix réservée aux malfaiteurs, suivant la volonté du peuple juif rassemblé à Jérusalem, exigeant sa mort à la place de celle d'un meurtrier. C'est ainsi qu'il sera mis à mort. Mais, comme il est dit dans les signes des prophéties, après trois jours, il ressuscitera. Voilà l'épreuve qui vous attend, celle qui montrera votre formation (Mt 20, 17-19 ; Mc 10, 17-34 ; Lc 18, 31-34).

Tous, vous vous croyez assez parfaits pour mépriser ceux qui n'appartiennent pas à Israël, et même pour mépriser beaucoup de personnes de notre propre peuple; en vérité, je vous dis que, une fois le Pasteur capturé, vous qui êtes la partie élue de mon troupeau, vous serez pris de peur et que vous vous débanderez en fuyant comme si les loups qui me saisiront de toutes parts dans leurs crocs se retournaient contre vous. Mais, je vous le dis: ne craignez rien. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Je suffirai à rassasier les loups féroces...

Les apôtres se courbent au fur et à mesure, comme sous une pluie de pierres.

-Ce que je vous annonce est désormais imminent. Les autres fois, il restait un délai, mais aujourd'hui l'heure est venue. Je vais être livré à mes ennemis et immolé pour le salut de tous. Ce bouton de fleur n'aura pas encore perdu ses pétales, après avoir fleuri, que je serai déjà mort.

A ces mots, les uns se cachent le visage de leurs mains, d'autres gémissent comme si on les avait blessés. Judas est livide, littéralement livide...

Le premier à se ressaisir, c'est Thomas, qui s'exclame:

-Cela ne t'arrivera pas, car nous te défendrons ou nous mourrons avec toi, et ainsi nous prouverons que nous t'avons rejoint dans ta perfection et que nous sommes parfaits dans ton amour.

Jésus le regarde sans mot dire. Après un long moment de réflexion, Barthélemy déclare :

-Tu as dit que tu serais livré... Mais qui, qui donc peut te livrer aux mains de tes ennemis? Les prophètes n'en parlent pas. Non, ils n'en parlent pas. Ce serait trop horrible que l'un de tes amis, l'un de tes disciples, l'un de ceux qui te suivent, même le dernier de tous, te livre à ceux qui te haïssent. Non ! Quelqu'un qui t'a entendu avec amour, même une seule fois, ne peut commettre ce crime. Ce sont des hommes, pas des fauves, pas des satans... Non, mon Seigneur ! Et même ceux qui te haïssent ne le pourront pas... Ils ont peur du peuple, et le peuple tout entier sera autour de toi ! Jésus regarde aussi Nathanaël sans mot dire.

Pierre et le Zélote n'arrêtent pas de discuter. Jacques, fils de Zébédée, adresse des paroles de reproche à son frère qu'il voit serein, et Jean lui répond:

-C'est parce que je suis au courant depuis trois mois. Deux larmes coulent sur son visage.

Les fils d'Alphée parlent avec Matthieu, qui secoue la tête d'un air découragé.

André s'adresse à Judas : -Toi qui as tant d'amis au Temple...

-Jean connaît Hanne<sup>31</sup> en personne, réplique Judas, avant d'achever:

-Mais que peut-on y faire? Que veux-tu que puisse une parole d'homme si c'est écrit?

-Tu le crois vraiment? demandent ensemble Thomas et André.

-Non. Moi, je ne crois rien. Ce sont des alarmes inutiles. Barthélemy le dit bien: tout le peuple sera autour de Jésus. On le voit déjà par ceux que l'on rencontre, et ce sera un triomphe. Vous verrez qu'il en sera ainsi, affirme Judas.

-Mais alors pourquoi est-ce qu'il... commence André, en montrant Jésus qui s'est arrêté pour attendre les femmes.

-Pourquoi il dit cela? Parce qu'il est impressionné... et parce qu'il veut nous mettre à l'épreuve. Mais il n'arrivera rien. Du reste, moi j'irai...

-Oh ! oui. Va te rendre compte ! supplie André.

Ils se taisent soudain, car Jésus les suit de nouveau, entre sa Mère et Marie, femme d'Alphée.

La Vierge a un pâle sourire parce que sa belle-sœur lui montre des graines, ramassées je ne sais où, et lui expose qu'elle veut les semer à Nazareth, après la Pâque, juste à côté de la petite grotte si chère à son cœur:

-Quand tu étais petite, je te revois toujours avec ces fleurs dans les mains. Tu les appelais les fleurs de ta venue. En effet, à ta naissance, ton jardin en était couvert, et ce soir-là, quand tout Nazareth est accouru pour voir la fille de Joachim, les touffes de ces petites étoiles n'étaient qu'un diamant à cause de l'eau qui était descendue du ciel et du dernier rayon de soleil qui les frappait depuis le crépuscule. Et comme tu t'appelais " Étoile ", tout le monde disait, en regardant la multitude de ces petites étoiles brillantes: " Les fleurs se sont parées pour faire fête à la fleur de Joachim, et les étoiles ont quitté le ciel pour venir près de l'Étoile ", et tous souriaient, heureux du présage et de la joie de ton père.

Quant à Joseph, le frère de mon époux, il a remarqué : " Étoiles et gouttelettes. C'est vraiment Marie ! " Qui aurait pu dire, alors, que tu étais destinée à devenir son étoile? Quand il revint de Jé-

31 Hanne ou Anne, ancien Grand-Prêtre est le beau-père de Caïphe, Grand-Prêtre en exercice. Il entretenait des relations d'affaires avec Zébédée, époux de Marie Salomé et père de Jacques et Jean. Il exerce un véritable pouvoir au Sanhédrin.

rusalem, choisi pour être ton époux, tout Nazareth voulait lui faire fête parce que grand était l'honneur qui lui était venu du Ciel et venu de ses fiançailles avec toi, fille de Joachim et d'Anne. Chacun désirait l'inviter à un banquet. Mais, avec une volonté douce mais ferme, il déclina ces réjouissances, à l'étonnement de tous. En effet, quel est l'homme destiné à une union honorable et par un tel décret du Très-Haut qui ne fête pas le bonheur de son âme, de sa chair et de son sang? Mais lui disait: "A grande élection, grande préparation." Et il veillait aussi à respecter la continence en paroles et en nourriture, en plus de la continence proprement dite qu'il avait toujours gardée. Il passa ainsi ce temps à travailler et à prier, car je crois que chaque coup de marteau, chaque marque de ciseau était devenu oraison, s'il est possible de prier par le travail. Son visage était comme extatique. Moi, j'allais ranger la maison, blanchir les draps et tout ce que ta mère avait laissé, et que le temps avait jauni, et je le regardais pendant qu'il travaillait dans le jardin et la maison, pour en restaurer la beauté comme s'ils n'avaient jamais été à l'abandon. Je lui parlais aussi... mais il était comme absorbé. Il souriait. Mais ce n'était pas à moi ni à d'autres, à ses pensées qui n'étaient assurément pas celles de tout homme sur le point de se marier. Son sourire, au lieu d'exprimer une joie maligne et charnelle, semblait s'adresser aux anges invisibles de Dieu, parler avec eux et leur demander conseil... Ah ! je suis bien certaine qu'ils lui indiquaient comment se conduire avec toi ! Autre surprise de Nazareth, qui provoqua presque de l'indignation chez mon Alphée, il recula les noces le plus possible... et on ne comprit jamais comment, à l'improviste, il se décida avant le temps fixé. Et aussi, quand on sut que tu étais mère, comme Nazareth s'étonna de sa joie contenue !... Mais mon Jacques est un peu comme cela. Et il le devient de plus en plus. Maintenant que je l'observe bien - je ne sais pourquoi, mais depuis que nous sommes arrivées à Éphraïm, il me paraît tout changé -, je le vois ainsi... absolument comme Joseph. Examine-le maintenant aussi, Marie, tandis qu'il se retourne encore pour nous regarder, n'a-t-il pas l'air songeur si habituel chez Joseph, ton époux? Il a ce sourire dont on ne saurait dire s'il est triste ou lointain. Il a ce long regard, qui voit plus loin que nous, et qu'avait si souvent Joseph. Te souviens-tu comment Alphée le taquinait? Il disait: "Mon frère, tu observes encore les pyramides?" Patient et secret, peu bavard à son habitude, il secouait la tête en silence. Mais après ton retour d'Hébron ! Il ne venait même plus seul à la fontaine comme il le faisait auparavant et comme tous le font. Il était soit avec toi, soit à son travail. Et, sauf pour le sabbat à la synagogue, ou quand il se rendait ailleurs pour affaires, personne ne peut dire qu'il ait vu Joseph vagabonder çà et là pendant ces mois. Puis vous êtes partis... Quelle angoisse de ne plus rien savoir de vous après le massacre ! Alphée se rendit jusqu'à Bethléem... On lui apprit que vous étiez partis. Mais comment croire, quand on vous hait à mort dans une ville encore rouge de sang innocent, où fumaient les ruines et où vous étiez accusés d'être à l'origine de tout ce sang répandu? Il alla à Hébron, puis au Temple, car Zacharie était de service. Élisabeth n'avait que des larmes à lui offrir, et Zacharie des paroles de réconfort. L'un et l'autre, angoissés pour Jean, l'avaient caché de peur de nouvelles atrocités, et tremblaient pour lui. De vous, ils ne savaient rien, et Zacharie dit à Alphée: "S'ils sont morts, leur sang est sur moi, car c'est moi qui les ai persuadés de rester à Bethléem." Ma Marie ! Mon Jésus, qu'on avait vu si beau à la Pâque qui suivit sa naissance ! Et ne rien savoir, pendant si long temps ! Mais pourquoi jamais une nouvelle?...

-Parce qu'il valait mieux se taire. Là où nous étions, il y avait beaucoup de Marie et de Joseph, et il valait mieux passer pour un couple quelconque, répond tranquillement la Vierge, avant d'ajouter en soupirant: Et c'étaient encore des jours heureux malgré leur tristesse. Le mal était encore si loin ! S'il manquait bien des choses à nos besoins humains, notre esprit se rassasiait de la joie de t'avoir, mon Fils !

-Maintenant encore, Marie, tu as ton Fils. Il manque Joseph, c'est vrai ! Mais Jésus est ici et avec son amour plénier d'adulte, fait remarquer Marie, femme d'Alphée.

La Vierge lève la tête pour regarder son Jésus. Son regard trahit son déchirement malgré un léger sourire sur ses lèvres, mais elle reste silencieuse.

#### AUX FEMMES DISCIPLES: « AIMEZ-VOUS ET AIMEZ-MOI EN MARIE »

La belle salle de Béthanie - l'une de celles qui servent aux banquets, avec ses murs blancs, comme son plafond, ses lourds rideaux, les tapisseries qui recouvrent les sièges, et les plaques de mica ou d'albâtre qui remplacent les vitres aux fenêtres et laissent passer la lumière -, la salle blanche, est remplie du bavardage des femmes.

Une quinzaine de femmes qui papotent, ce n'est pas une mince affaire ! Mais dès que Jésus écarte le rideau et paraît sur le seuil, un silence absolu s'instaure. Toutes se lèvent et s'inclinent avec le plus grand respect.

« Paix à vous toutes, dit Jésus avec un doux sourire...

Son visage ne porte aucune trace de la tempête de douleur qui vient de se terminer (scène douloureuse avec Judas): il est serein, lumineux, paisible comme si rien de pénible n'était arrivé ou sur le point d'arriver, avec une pleine conscience de sa part.

-Paix à toi, Maître. Nous sommes venues. Tu as envoyé dire: "avec autant de femmes qu'il y en a chez Jeanne", et je t'ai obéi, Élise était chez moi. Je la garde auprès de moi, ces jours-ci. Il y avait aussi celle qui dit te suivre. Elle était venue chercher quelque information sur toi, car nul n'ignore que je suis ta fidèle disciple. Quant à Valéria<sup>32</sup>, elle est chez moi, depuis que je suis dans mon palais. Et Plautina<sup>33</sup> était venue lui rendre visite. Avec elles, se trouvait celle-ci. Valéria t'en parlera. Plus tard est arrivée Annalia, avertie de ton désir, ainsi que cette jeune fille, sa parente, je crois. Nous nous sommes arrangées pour venir, et nous n'avons pas oublié Nikê. Il est si beau de nous sentir sœurs dans une même foi en toi.. d'espérer que celles qui en sont encore à un amour naturel pour le Maître, s'élèvent, comme l'a fait Valéria, dit Jeanne en regardant discrètement Plautina, qui... en est restée à l'amour naturel...

-Les diamants se forment lentement, Jeanne. Il faut des siècles de feu caché... Il ne faut jamais être pressé... Et ne jamais se décourager, Jeanne...

-Et quand un diamant redevient... cendre?

-C'est signe que ce n'était pas encore un diamant parfait. Il faut recommencer, avec patience et ardeur, en mettant son espoir dans le Seigneur. Ce qui semble être un échec la première fois, se change souvent en triomphe la seconde.

-Ou la troisième, la quatrième, si ce n'est davantage. Moi, j'ai été un échec de nombreuses fois, mais finalement, tu as triomphé, Rabbouni ! lance, du fond de la salle, la belle voix d'orgue de Marie de Magdala.

-Marie est contente chaque fois qu'elle peut s'humilier en rappelant le passé... soupire Marthe, qui le voudrait effacé du souvenir de tous les cœurs.

-Il est pourtant vrai, ma sœur, que tout s'est passé ainsi ! Je suis contente de faire mémoire du passé, mais non pas pour m'humilier, comme tu dis: pour m'élever encore, poussée par le souvenir du mal que j'ai commis, et par la reconnaissance envers Celui qui m'a sauvée. Et aussi afin que celui qui hésite pour lui-même, ou pour un être qui lui est cher, puisse reprendre courage et parvenir à cette foi dont mon Maître assure qu'elle est capable de déplacer les montagnes.

-Et tu la possèdes, heureuse que tu es ! Tu ne connais pas la peur... soupire Jeanne. Elle, qui est si douce et si timide, paraît l'être encore davantage si on la compare à Marie-Madeleine.

32 Valéria est romaine, d'une prestigieuse famille patricienne de Rome. Son bébé Faustina a été sauvé par Jésus. Elle sera sur le Chemin du Calvaire avec Jeanne de Chouza son amie. Voir Annexe 4: Les Femmes Disciples : les simples disciples.

33 Plautina est aussi une patricienne romaine amie et probablement parente de Claudia Procula, l'épouse de Ponce Pilate. Elle suit Jésus sur la Via Dolorosa et se convertira ouvertement le matin de Pâque. Puis elle se retirera avec Claudia à Césarée Maritime. Voir Annexe 4.

-En effet, je ne la connais pas. Elle n'a jamais été dans ma nature humaine. Maintenant, depuis que j'appartiens à mon Sauveur, je ne la connais même plus dans ma nature spirituelle. Tout a servi à augmenter ma foi. Serait-il possible qu'une femme, ressuscitée comme je le suis, et qui a vu ressusciter son frère, puisse douter de quoi que ce soit? Non. Rien ne me fera plus douter.

-Tant que Dieu est avec toi, c'est-à-dire tant que le Rabbi est avec toi... Mais il dit qu'il va bientôt nous quitter. Que sera alors notre foi? Ou plutôt votre foi, car moi, je n'ai pas encore pénétré au-delà des frontières humaines... s'interroge Plautina.

-Sa présence ou son absence matérielle sera sans effet sur ma foi. Je n'aurai pas peur. Ce n'est pas de l'orgueil de ma part: tout simplement, je me connais. Si les menaces du Sanhédrin devaient se réaliser... je ne craindrais rien...

-Mais qu'est-ce que tu ne craindras pas? Que le Juste soit juste? Cette crainte, je ne l'aurai pas non plus. Nous qualifions ainsi de nombreux sages dont nous savourons la sagesse, et dont la pensée continue à nous nourrir et à vivre en nous, des siècles après leur disparition. Mais toi... insiste Plautina.

-Même s'il meurt, je ne craindrai pas. La Vie ne peut mourir. Lazare est ressuscité, lui qui n'était qu'un pauvre homme...

-Mais ce n'est pas par lui-même qu'il est ressuscité : le Maître a rappelé son âme d'outre-tombe. Or seul le Maître peut accomplir un tel acte. Mais qui rappellera l'esprit du Maître si le Maître est tué?

-Qui? Lui-même, c'est-à-dire Dieu. Dieu s'est fait lui-même, Dieu peut se ressusciter lui-même.

-Dieu... oui... dans votre foi, Dieu s'est fait lui-même. Il nous est déjà difficile de l'admettre, car nous savons que les dieux proviennent l'un de l'autre, par suite d'amours entre dieux.

-Par suite d'amours obscènes, condamnables, devrais-tu dire, l'interrompt impétueusement Marie de Magdala.

-Comme tu veux... concède Plautina.

Et elle est sur le point d'achever quand Marie lui coupe la parole :

- " Mais l'Homme ne peut se ressusciter lui-même ", veux-tu dire. Mais de la même manière que le Saint des Saints s'est fait homme lui-même - car rien ne lui est impossible -, il se donnera à lui-même le commandement de ressusciter. Tu ne peux pas comprendre. Tu ne connais pas les figures de notre histoire d'Israël. Lui et ses prodiges s'y trouvent. Et tout s'accomplira comme c'est écrit. Moi, je crois à l'avance, Seigneur. Je crois tout: que tu es le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge, que tu es l'Agneau du salut, que tu es le Messie très saint, que tu es le Libérateur et le Roi universel, que ton Royaume ne connaîtra pas de fin ni de limites, et enfin que la mort ne prévaudra pas sur toi: car la vie et la mort, en effet, ont été créées par Dieu, et elles lui sont soumises comme toute chose. Je crois. Et si la douleur de te voir méconnu et méprisé sera grande, plus grande sera ma foi en ton Être éternel. Je crois. Je crois à tout ce qui est dit de toi. Je crois à tout ce que tu dis. J'ai su croire aussi pour Lazare. J'ai été la seule qui ait su obéir et croire, la seule qui ait su réagir contre les hommes et les événements qui voulaient me convaincre de ne pas croire. Ce n'est qu'à l'extrême limite, près de la fin de l'épreuve, que j'ai eu une défaillance... Mais l'épreuve durait depuis si longtemps... et je ne pensais plus que même toi, Maître béni, tu pourrais t'approcher du golal après tant de jours de mort... Désormais... je ne douterai plus même si un tombeau devrait être ouvert pour rendre la proie qu'il contient depuis, non pas quelques jours, mais des mois. Oh ! mon Seigneur ! Je sais qui tu es ! La fange a reconnu l'Étoile !

Marie s'est accroupie aux pieds de Jésus, sur le dallage. Elle n'est plus véhémence, mais douce, et son visage tourné vers Jésus exprime l'adoration.

-Qui suis-je?

-Celui qui est (Ex 3, 14). C'est cela. Ta personne humaine n'est que le vêtement, le vêtement nécessaire posé sur ta splendeur et sur ta sainteté pour venir parmi nous et nous sauver. Mais tu es Dieu, mon Dieu.

Et elle se jette par terre pour baiser les pieds du Christ. Elle semble ne pas pouvoir détacher ses lèvres des doigts qui dépassent du long vêtement de lin.

-Relève-toi, Marie. Garde fermement ta foi. Et, pendant les heures de tempête, élève-la comme une étoile pour que les cœurs s'y fixent, et sachent espérer... au moins cela.

Puis il s'adresse à toutes:

-Je vous ai appelées car, dans les jours à venir, il ne sera pas facile de nous voir en paix. Le monde nous entourera, et les secrets des cœurs ont une pudeur plus grande que celle des corps.

Je ne suis pas le Maître, aujourd'hui. Je suis l'Ami. Vous n'avez pas toutes d'espoirs ou de craintes à me partager. Mais vous aviez toutes envie de me voir paisiblement encore une fois. Et je vous ai appelées, vous qui êtes la fleur d'Israël et du nouveau Royaume, et vous, qui représentez la fleur du paganisme qui quitte le lieu des ombres pour entrer dans la Vie. Gardez cela au fond du cœur pour les jours qui viennent : que l'honneur que vous rendez au Roi persécuté d'Israël, à l'Innocent accusé, au Maître qu'on n'écoute pas, adoucisse ma douleur.

Je vous demande de rester très unies, vous qui appartenez au peuple d'Israël, vous qui êtes venues en Israël, vous qui venez vers Israël. Que les unes secourent les autres. Que celles dont la vie spirituelle est plus forte secourent les plus faibles. Que les plus sages secourent celles qui savent peu de choses ou même rien, et ont seulement le désir de sagesse nouvelles, de sorte que leur désir humain s'épanouisse en un désir surnaturel de la Vérité, grâce aux soins de leurs sœurs plus avancées.

Soyez pleines de pitié les unes pour les autres. Que celles que des siècles de la loi divine ont formées à la justice compatissent à celles que le paganisme rend... différentes. Les habitudes morales ne se changent pas du jour au lendemain, sauf dans des cas exceptionnels dans lesquels une puissance divine intervient pour opérer le changement, afin de seconder une volonté très bonne. Ne vous étonnez pas si vous assistez, chez celles qui viennent d'autres religions, à des arrêts dans leurs progrès et parfois même à des retours sur les vieux chemins. Pensez au comportement d'Israël envers moi, et n'attendez pas des païens la souplesse et la vertu qu'Israël n'a pas su, n'a pas voulu avoir envers le Maître.

Considérez-vous comme des sœurs les unes pour les autres, des sœurs que le destin a réunies autour de moi, dans ce dernier temps de ma vie mortelle... Ne pleurez pas ! Je vous ai réunies en vous amenant de lieux différents, de sorte que la diversité de vos coutumes et de vos langues rend un peu difficile votre mutuelle compréhension humaine. Mais, en vérité, l'amour a un langage unique, et le voici: faire ce que l'être aimé enseigne, et cela pour lui rendre honneur et le réjouir. Sur ce point, vous pouvez toutes vous comprendre, et que celles qui comprennent davantage aident les autres à mieux comprendre.

Plus tard... dans un avenir plus ou moins lointain, en des circonstances diverses, vous vous séparerez de nouveau pour vous disperser en diverses régions de la terre, certaines en revenant dans vos pays natals, d'autres en partant vers un exil qui ne leur pèsera pas ; car celles qui le subiront seront déjà arrivées à la perfection de vérité, qui leur permettra de comprendre que ce n'est pas d'être conduites ici ou là qui constitue un exil de la vraie Patrie. En effet, la vraie Patrie, c'est le Ciel. Car celui qui est dans la vérité est en Dieu, et il a Dieu en lui. Il est donc déjà dans le Royaume de Dieu ; or le Royaume de Dieu ne connaît pas de frontières : par conséquent, la personne qui quitte Jérusalem pour des contrées comme l'Ibérie, la Pannonie, la Gaule ou l'Illyrie<sup>34</sup> ne

---

34 Ibérie: Espagne ; Pannonie: Hongrie, Serbie ; Gaule : France et Italie du nord ; Illyrie : Croatie, Albanie.

sort pas du Royaume. Vous serez toujours dans le Royaume si vous restez en Jésus, ou si vous venez à Lui.

Je suis venu rassembler toutes les brebis: celles du troupeau de mon Père, celles des autres, et même celles qui n'ont pas de pasteur, qui sont sauvages, perdues, plongées dans des ténèbres si profondes qu'elles ne leur permettent pas de voir ne serait-ce qu'un iota, non de la loi divine, mais même de la loi morale. Il s'agit de peuplades ignorées qui attendent d'être connues, à l'heure fixée par Dieu, et qui ensuite viendront s'agréger au troupeau du Christ. Quand? Qu'il s'agisse d'années ou de siècles, cela revient au même pour l'Éternel ! Mais vous serez les précurseurs de celles qui iront, avec les futurs pasteurs, rassembler dans l'amour chrétien les brebis et les agneaux sauvages pour les conduire dans les pâturages divins. Que votre premier champ d'expérience soit ces lieux.

La petite hirondelle qui lève son aile pour voler ne se jette pas immédiatement dans la grande aventure. Elle essaie son premier vol de l'avant-toit jusqu'à la vigne qui ombrage la terrasse, puis elle revient à son nid; de nouveau, elle s'élanche vers une terrasse au-delà de la sienne, et elle revient. Et toujours plus loin jusqu'à ce qu'elle sente que son aile devient forte et son orientation sûre. Alors, elle joue avec les vents et les espaces, et elle va et vient en gazouillant, à la poursuite des insectes, en effleurant l'eau, en remontant vers le soleil, jusqu'à ce que, le moment venu, elle ouvre avec assurance ses ailes pour voler longuement vers les pays plus chauds et riches d'une nourriture nouvelle. Elle ne craint pas de franchir les mers, petite comme elle est, point d'acier brun perdu entre les immensités bleues de la mer et du ciel, un point qui va sans peur, alors, qu'il y a peu, elle craignait le petit vol du bord du toit au sarment feuillu. Elle a désormais un corps nerveux, parfait, qui fend l'air comme une flèche, et on se demande si c'est l'air qui transporte avec amour ce petit roi de l'air, ou si c'est lui qui, avec amour, sillonne ses domaines. En voyant son vol assuré utiliser les vents et la densité de l'atmosphère pour aller plus vite, qui pense encore à son premier battement d'ailes gauche et apeuré?

Il en sera ainsi de vous. Qu'il en soit ainsi de vous, comme de toutes les âmes qui vous imiteront. On ne devient pas capable à l'improviste. Ne vous découragez pas devant vos premières défaites, ne tirez pas orgueil de vos premières victoires. Les premières défaites servent à mieux vous y prendre une autre fois, les premières victoires sont un encouragement à faire encore mieux à l'avenir et vous permettent de croire avec assurance que Dieu aide les bonnes volontés.

Soyez toujours soumises aux bergers et obéissez à leurs conseils et à leurs ordres. Soyez toujours pour eux des sœurs qui leur soient une aide dans leur mission et un soutien dans la fatigue. Faites part de mes paroles à celles qui sont absentes aujourd'hui, ainsi qu'à celles qui viendront à l'avenir.

Maintenant et toujours, soyez comme des filles pour ma Mère. Elle vous guidera en tout. Elle peut guider les jeunes filles comme les veuves, les épouses comme les mères, car elle a connu les obligations de tous les états, par sagesse surnaturelle certes, mais aussi par son expérience personnelle. Aimez-vous et aimez-moi en Marie. Vous ne défaillirez jamais, car elle est l'Arbre de la Vie, la vivante Arche de Dieu, la forme de Dieu et la forme pour Dieu en laquelle la Sagesse s'est fait un siège et en laquelle la Grâce s'est faite chair.

Et maintenant que j'ai parlé en général, maintenant que je vous ai vues, je désire écouter mes disciples et celles qui sont l'espérance des disciples futures. Allez. Moi, je reste ici. Que celles qui souhaitent s'entretenir avec moi viennent me trouver, car nous n'aurons plus jamais un moment de paix intime semblable à celui-ci.

Les femmes se consultent. Élise sort avec Marie et Marie, femme de Cléophas. Marie de Magdala écoute Plautina qui veut la persuader de quelque chose, mais il semble que Marie le refuse, car elle a fait des signes de dénégation puis s'éloigne, laissant en plan son interlocutrice. En passant, elle prend avec elle sa sœur et Suzanne en disant :

-Nous aurons bien le temps de lui parler. Laissons celles qui doivent s'en aller profiter de sa présence.

-Viens, Sarah. Nous serons les dernières à venir, propose Annalia.

Toutes sortent peu à peu, sauf Marie Salomé qui reste à la porte, l'air indécis.

-Viens ici, Marie. Ferme la porte et approche. De quoi as-tu peur? lui dit Jésus.

-C'est que, moi... je suis toujours avec toi. Tu as entendu Marie, sœur de Lazare?

-Oui, mais viens plus près. Tu es la mère de mes premiers apôtres. Que veux-tu me dire?

La femme s'approche avec la lenteur de quelqu'un qui doit demander une chose importante, mais ne sait pas s'il peut le faire. Jésus l'encourage d'un sourire :

-Quoi? Veux-tu peut-être me demander une troisième place pour Zébédée? Mais c'est un sage. Il ne t'a certainement pas envoyée me faire une telle requête ! Parle donc...

-Ah ! Seigneur ! C'est justement de cette place que je voulais te parler. Tu parles d'une façon... comme si tu devais nous quitter... et je voudrais que, avant ton départ, tu m'aies vraiment pardonnée. Je n'ai pas de paix à la pensée de t'avoir déçu.

-Tu y penses encore ? Ne vois-tu pas que je t'aime comme avant, plus qu'avant?

-Si, Seigneur. Mais prononce vraiment cette parole de pardon, pour que je puisse raconter à mon époux combien tu t'es montré bon à mon égard.

-Mais il n'est pas besoin, femme, que tu racontes une faute pardonnée !

-Je le ferai pourtant ! Car Zébédée, voyant à quel point tu aimes ses fils, pourrait tomber dans le même péché que moi et... si tu nous quittes, qui pourrait nous en absoudre? Je voudrais que nous entrions tous dans ton Royaume. Mon mari aussi. Je ne crois pas que ce désir me mette hors de la justice. Je suis une pauvre femme, et je ne connais pas les livres. Mais quand ta Mère nous lit ou nous dit des passages de l'Écriture, à nous les femmes, elle parle souvent des femmes élues d'Israël et des passages qui font mention de nous. Et dans les Proverbes, qui me plaisent tellement, il est dit que le cœur de l'époux se fie à sa femme courageuse. Moi, je pense qu'il est juste que la femme fasse preuve de la même confiance envers son mari, même pour ce qui tient du commerce céleste. Si je lui procure une place sûre au Ciel, en l'empêchant de pécher, je pense que je fais une bonne action.

-Oui, Salomé. Tu as vraiment ouvert ta bouche à la sagesse et à des principes de bonté. Va en paix. Tu as plus que mon pardon. Tes fils, selon le livre qui te plaît tant, te proclameront bienheureuse, et ton mari te louera dans la Patrie des justes. Sois tranquille. Va en paix. Sois heureuse.

Il la bénit et la congédie. Salomé s'en va, toute joyeuse.

Entre la vieille Anne<sup>35</sup> de la maison près du lac de Mérom, tenant par la main deux petits garçons et suivie par une fillette timide et pâlotte, qui avance en baissant la tête, déjà un peu maman à sa manière d'aider un enfant qui sait à peine marcher.

-Anne ! Toi aussi, tu veux donc me parler? Et ton mari ?

-Il est malade, Seigneur, très malade. Je ne vais peut-être pas le retrouver vivant...

Des larmes coulent à travers les rides du visage sénile.

-Et tu es ici?

-Oui. C'est lui qui m'a dit : " Moi, je ne peux pas. Toi, va pour la Pâque et veille à ce que nos fils... Elle redouble de larmes et sa voix s'étrangle.

-Pourquoi pleures-tu ainsi, femme? Ton mari a bien dit: "Veille à ce que nos fils ne soient pas contre le Christ pour leur éternelle paix. " Jude est un juste. Plus que de sa vie et du réconfort que tes soins pourraient lui prodiguer, il se préoccupe du bien de ses enfants. Les voiles se lèvent dans les heures qui précèdent la mort des justes, et les yeux de l'âme voient la Vérité. Mais tes fils ne t'écoutent pas, femme. Et que puis-je faire, moi, s'ils me repoussent?

35 Anne et Jude son mari, sont des vigneronns de Mérom en Haute-Galilée. Jésus a guéri le jeune fils paralysé de leur servante. Ils accueillent et restaurent les disciples de passage. Mais leurs deux fils sont hostiles à Jésus.

-Ne les hais pas, Seigneur !

-Et pourquoi le devrais-je? Je prierai pour eux. Et je vais imposer les mains à ces innocents qui t'accompagnent pour tenir loin d'eux la haine qui tue. Venez près de moi. Toi, qui es-tu?

-Jude, comme le père de mon père, déclare le plus grand des garçons.

Et le plus petit, que sa sœur tient par la main, saute et s'écrie :

-Moi, c'est moi, Jude !

-Oui. Ils ont honoré leur père en donnant son nom à leurs fils, mais pas d'une autre manière... dit la vieille femme.

-Ses vertus ressusciteront en eux. Approche, toi aussi, fillette. Sois bonne et sage comme celle qui t'a conduite ici.

-Ah ! Marie l'est effectivement ! Pour ne pas être seule, je l'emmènerai avec moi en Galilée.

Jésus bénit les enfants en laissant sa main sur la tête de la gentille fillette. Puis il demande :

-Et pour toi, tu ne demandes rien, Anne?

-De retrouver mon Jude vivant et d'avoir la force de mentir, en disant que ses fils...

-Non, pas de mensonge, jamais. Même pas pour qu'un agonisant meure en paix. Tu rapporteras ceci à Jude: "Le Maître a dit qu'il te bénit et qu'avec toi, il bénit ton sang." Ces enfants innocents sont aussi de son sang, et je les ai bénis.

-Mais s'il demande si nos fils...

-Tu répondras: "Le Maître a prié pour eux." Jude reposera dans la certitude que ma prière est puissante, et la vérité sera dite sans décourager le mourant. Car je prierai également pour eux. Va en paix, toi aussi, Anne. Quand quittes-tu la ville?

-Après-demain, pour ne pas être arrêtée en route par le sabbat.

-C'est bien. Je suis heureux que tu sois ici après le sabbat. Reste bien unie à Élise et à Nikê. Va, et sois forte et fidèle.

La femme a déjà presque atteint la porte, quand Jésus la rappelle:

-Écoute: tes petits-enfants passent beaucoup de temps avec toi, n'est-ce pas?

-Toujours, pendant que je suis en ville.

-Pendant ces jours... laisse-les à la maison, si tu en sors pour me suivre.

-Pourquoi, Seigneur? Tu crains la persécution?

-Oui. Et il vaut mieux que l'innocence ne voie pas et n'entende pas...

-Mais... que penses-tu qu'il va arriver?

-Va, Anne, va...

-Seigneur, si... s'ils devaient te faire ce que l'on annonce, certainement mes fils... et alors la maison sera pire que la rue.. .

-Ne pleure pas. Dieu pourvoira. Paix à toi. La vieille femme s'éloigne, en larmes.

Pendant un moment, personne n'entre, puis Jeanne et Valéria arrivent ensemble. Elles sont angoissées, Jeanne surtout. L'autre est pâle et soupire, mais elle montre plus de courage.

-Maître, Anne nous a effrayées. Tu lui as dit... mais ce n'est sûrement pas passible ! Kouza peut être indécis... calculateur, mais il n'a rien d'un menteur ! Il me certifie qu'Hérode n'a aucun désir de te nuire... Je ne sais rien de Ponce...

Jeanne jette un coup d'œil à Valéria, qui se tait. Alors elle reprend:

-J'espérais en savoir un peu plus par Plautina, mais je n'ai pas compris grand-chose...

-Rien, devrais-tu dire, sauf qu'elle n'a pas avancé d'un pas. A moi non plus, elle n'a pas parlé. Mais, si j'ai bien compris, l'indifférence romaine, toujours forte tant qu'un fait ne peut avoir de répercussion sur la patrie ou sur la vie personnelle, a eu raison de celles qui paraissaient prêtes à changer autrefois. Ce qui nous sépare, comme un fossé s'interpose entre deux terrains auparavant unis, c'est moins le fait que je me sois approchée de la synagogue, que leur indifférence, leur

paresse spirituelles, si éloignées de moi. Mais à leur manière, elles sont heureuses... Et la félicité humaine n'aide pas à tenir éveillée la pensée.

-Et à éveiller l'esprit, Valéria, dit Jésus.

-C'est exact, Maître. Pour moi... c'est autre chose... Tu as vu cette femme qui était avec nous? Elle est de ma famille. Veuve et seule, elle m'a été envoyée par des parents pour me convaincre de retourner en Italie. Il y a là beaucoup de promesses de joies pour l'avenir ! Mais comme ce sont des joies que je n'apprécie plus, je les méprise. Je n'irai pas en Italie. Ici, je t'ai toi, ainsi que ma fillette que tu as sauvée, et que tu m'as appris à aimer pour son âme.

Je ne quitterai pas ces lieux... Marcella<sup>36</sup>... Je l'ai amenée avec moi pour qu'elle te voie et comprenne que je ne reste pas ici à cause d'un amour déshonorant pour un juif - pour nous, c'est déshonorant -, mais parce que j'ai trouvé en toi un réconfort dans ma souffrance d'épouse répudiée. Marcelle n'est pas mauvaise : elle a souffert, donc elle comprend. Mais elle est encore incapable de comprendre ma nouvelle religion et, comme elle y voit des chimères, elle me rabroue un peu... Mais cela n'a guère d'importance. Si elle en éprouve le désir, elle viendra là où je suis désormais. Sinon, je resterai ici avec Tusnilde<sup>37</sup>. Je suis libre, je suis riche, je peux faire ce que je veux. Et en ne faisant pas de mal, je fais ce que je veux.

-Et quand le Maître ne sera plus là? demande Jeanne.

-Il restera ses disciples. Plautina, Lydia, Claudia elle-même qui, après moi, est celle qui suit de plus près ta doctrine et t'honore davantage, n'ont pas encore compris que je ne suis plus la femme qu'elles connaissaient et croient connaître encore. Mais je suis sûre de me connaître moi-même désormais. J'irai jusqu'à dire que, si je perds beaucoup en perdant le Maître, je ne perdrai pas tout, car ma foi restera; or je veux rester là où elle est née. Je ne veux pas emmener ma fille Fausta, dans des contrées où rien ne parle de toi. C'est ici que tout parle de toi. D'ailleurs, tu ne nous laissera, sûrement pas sans guide, nous qui avons voulu te suivre. Pourquoi est-ce à moi, une femme issue d'une nation païenne, d'avoir ces pensées alors que plusieurs d'entre vous, et toi-même, vous êtes comme perdues en pensant au jour où le Maître ne sera plus parmi nous?

-C'est qu'elles se sont accoutumées à des siècles d'immobilisme, Valéria. Elles se représentent le Très-Haut au loin, dans sa maison, au-dessus de l'autel invisible que seul le grand-prêtre voit à des occasions solennelles. Cela les a aidées à venir vers moi. Elles pouvaient enfin s'approcher du Seigneur. Aujourd'hui, elles tremblent de ne plus avoir ni le Très-Haut dans sa gloire, ni le Verbe du Père parmi elles. Mais il faut excuser... Et t'élever spirituellement, Jeanne. Je serai en vous. Rappelle-le-toi. Je m'en irai, mais je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous laisserai ma maison: mon Église, et ma parole: la Bonne Nouvelle. Mon amour habitera dans vos cœurs. Enfin, je vous laisserai un don plus grand qui vous nourrira de moi, et fera en sorte que je sois parmi vous et en vous - et pas seulement spirituellement. Je le ferai pour vous donner force et réconfort. Mais maintenant... Anne est très affligée, à cause des enfants...

-Elle nous en a parlé avec angoisse...

-Oui. Je lui ai conseillé de les garder loin des gens. Je vous dis la même chose à vous deux.

-J'enverrai Fausta avec Tusnilde à Béther, avant le temps fixé. Elles devaient s'y rendre après la fête.

-Moi, non. Je ne me sépare pas des enfants. Je les garderai à la maison, mais je dirai à Anne d'y laisser les siens. Les fils de cette femme sont de tristes sires, mais ils seront honorés de mon invitation et ne contrediront pas leur mère. Quant à moi...

-Moi, je voudrais...

-Quoi, Maître?

36 Marcella est une veuve de la famille de Valéria. Elle suivra Jésus sur le Chemin du Calvaire.

37 Tusnilde est une princesse germaine devenue esclave. Valéria, une noble romaine la reçoit en cadeau de nocces mais elle l'affranchit et en fait sa confidente.

-Que vous soyez toutes très unies en ces jours. Je garderai avec moi la sœur de ma Mère, Salomé, Suzanne et les sœurs de Lazare. Mais je voudrais vous voir unies, très unies.

-Mais ne pourrions-nous pas te rejoindre là où tu seras?

-Ces jours-ci, je serai comme un éclair qui brille rapidement et disparaît. Je monterai au Temple le matin, puis je quitterai la ville. En dehors de ce passage au Temple, chaque matin, vous ne pourrez me rencontrer.

-L'an dernier, tu es venu chez moi...

-Cette année, je ne me rendrai chez personne. Je serai un éclair fulgurant...

-Mais la Pâque...

-Je désire la consommer avec mes apôtres, Jeanne. Si c'est la volonté de ton Maître, il a certainement une bonne raison.

-C'est vrai... Je serai donc seule... car mes frères (Eliel et Elcana) m'ont fait savoir qu'ils souhaitaient être libres pendant ces jours, et Kouza...

-Maître, je m'en vais. Il pleut à verse. Je vais trouver les enfants qui se sont rassemblés sous le portique, intervient Valéria, qui se retire prudemment.

-Dans ton cœur aussi, il pleut bien fort, Jeanne.

-C'est vrai, Maître. Kouza est tellement... étrange. Je ne le comprends plus. C'est une contradiction continue. Peut-être a-t-il des amis qui l'influencent... peut-être lui a-t-on fait quelque menace... ou encore, il craint pour l'avenir.

-Il n'est pas le seul. Je puis même dire que rares sont ceux qui, comme moi, ne craignent pas le lendemain. Ils sont éparpillés ça et là, et ils seront de moins en moins nombreux. Sois très douce et très patiente avec lui. Ce n'est qu'un homme...

-Mais il a tant reçu de Dieu, de toi, qu'il devrait...

-Qu'il devrait ! Oui. Mais qui n'a pas reçu de moi en Israël? J'ai fait du bien à mes amis et à mes ennemis, j'ai pardonné, guéri, consolé, instruit... Tu vois, et tu verras toujours plus, comme Dieu seul est immuable, comme les réactions des hommes sont diverses, et comme souvent celui qui a reçu le plus est aussi le plus prompt à frapper son bienfaiteur. Vraiment, on pourra dire que celui qui a mangé mon pain en ma compagnie, a levé contre moi son talon.

-Ce n'est pas moi qui ferai cela, Maître !

-Toi, non. Mais beaucoup, oui.

-Mon époux est-il l'un d'eux? Si c'était le cas, je ne rentrerai pas chez moi ce soir !

-Non, pas ce soir. Mais même s'il faisait partie de leur groupe, ta place est là-bas. Car si lui pèche, toi, tu ne dois pas pécher. S'il chancelle, tu dois le soutenir. S'il te piétine, tu dois pardonner

-Oh ! me piétiner, non ! Il m'aime, mais je le voudrais plus sûr de lui. Il a beaucoup d'influence sur Hérode. Je voudrais qu'il arrache au Tétrarque une promesse en ta faveur, comme Claudia essaie d'en obtenir une de Pilate. Mais Kouza a seulement pu me rapporter de vagues phrases d'Hérode... et m'assurer que celui-ci n'a que le désir de te voir accomplir quelque prodige, et qu'il ne te persécutera pas... Il espère de cette façon faire taire ses remords au sujet de Jean-Baptiste. Kouza dit: "Mon roi ne cesse de répéter: 'Même si le Ciel le commandait, je ne lèverais pas la main sur lui. J'ai trop peur!'"

-Il dit vrai. Il ne lèvera pas la main sur moi. Beaucoup en Israël ne le feront pas, par peur de me condamner matériellement, mais ils demanderont que d'autres s'en chargent à leur place. Comme s'il y avait une différence aux yeux de Dieu entre celui qui frappe sous la pression du peuple, et celui qui ordonne de frapper !

-Mais le peuple t'aime ! De grandes fêtes se préparent pour toi. Et Pilate ne veut pas de désordre. Il a renforcé les troupes, ces jours-ci. J'espère tant que... Je ne sais pas ce que j'espère, Seigneur... J'espère et désespère... Ma pensée est changeante comme ces jours où le soleil alterne avec la pluie...

-Prie, Jeanne, et reste en paix. Ne cesse pas de penser que tu n'as jamais causé la moindre peine à ton Maître, et qu'il s'en souvient. Va.

Jeanne, qui est devenue pâle et s'est amaigri pendant ces quelques jours, sort toute pensif. C'est alors le doux visage d'Annalia<sup>38</sup> qui apparaît.

-Avance. Ta compagne, où est-elle?

-A côté, Seigneur. Elle veut s'en aller, elles vont partir. Marthe a compris mon désir, et elle me garde jusqu'au coucher du soleil de demain. Sarah retourne à la maison pour avertir que je reste. Elle voudrait ta bénédiction, car... Mais je te parlerai ensuite.

-Qu'elle vienne, je la bénirai.

La jeune fille sort pour revenir avec sa compagne, qui se prosterne devant le Seigneur.

-Que la paix soit avec toi, et que la grâce du Seigneur te conduise sur les sentiers où t'a menée celle qui t'a précédée. Sois affectueuse envers sa mère, et bénis le Ciel qui t'a épargné les liens et les souffrances afin de t'avoir tout entière pour lui. Un jour, plus que maintenant, tu le béniras d'être restée vierge par ta volonté. Va ! La jeune fille repart, tout émue.

-Tu lui as dit ce qu'elle espérait entendre. Ces paroles étaient son rêve. Sarah me confiait souvent: "Ta destinée me plaît, bien qu'elle soit nouvelle en Israël, et je la désire pour moi aussi. N'ayant plus de père, et ma mère étant douce comme une colombe je ne crains pas de ne pouvoir la suivre. Mais pour être certaine de pouvoir l'accomplir, et afin qu'elle soit sainte pour moi comme elle l'est pour toi, je voudrais l'entendre de sa bouche." Son souhait vient d'être exaucé, et moi aussi, je suis en paix, car je craignais parfois d'avoir exalté un cœur...

-Depuis quand est-elle avec toi?

-Depuis... Quand l'ordre du Sanhédrin est arrivé, j'ai pensé " L'heure du Seigneur est venue, et je dois me préparer à mourir. " Car je te l'ai demandé, Seigneur... Et maintenant je te le rappelle. ..Si tu vas au sacrifice, je veux t'y accompagner, et être hostie.

-Ce désir est-il toujours ferme?

-Oui, Maître. Je ne pourrais pas vivre dans un monde où tu ne serais pas... et je ne pourrais survivre à ta torture. J'ai tellement peur pour toi ! Beaucoup d'entre nous se font des illusions... Pas moi ! Je sens que l'heure est venue. Il y a trop de haine... Et j'espère que tu accepteras mon offrande. Je n'ai que ma vie à te donner, car je suis pauvre, tu le sais. Ma vie et ma pureté. C'est pour cela que j'ai persuadé ma mère d'appeler sa sœur auprès d'elle, afin qu'elle ne reste pas seule... Sarah sera sa fille à ma place, et la mère de Sarah sera pour elle un réconfort.

Ne déçois pas mon cœur, Seigneur ! Le monde n'a aucun attrait pour moi. C'est pour moi une prison où beaucoup de choses me répugnent fortement. C'est peut-être parce que j'ai été au seuil de la mort, que j'ai compris comment ce qui, pour beaucoup, représente la joie, n'est qu'un vide qui ne rassasie pas. Je suis absolument certaine de ne désirer que le sacrifice... et de vouloir te précéder... pour ne pas voir la haine du monde lancée comme une arme de torture sur mon Seigneur, et pour te ressembler dans la souffrance.

-Dans ce cas, nous déposerons le lys coupé sur l'autel où s'immole l'Agneau, et il deviendra rouge du sang rédempteur. Les anges seront seuls à savoir que l'Amour a été le sacrificateur d'une agnelle toute blanche, et ils marqueront le nom de la première victime de l'Amour, de la première continuatrice du Christ.

-Quand, Seigneur?

-Tiens ta lampe allumée et reste en vêtements de noces. L'Époux est à la porte. Tu verras son triomphe et non sa mort, mais tu triompheras avec lui en entrant dans son Royaume.

---

38 Annalia a été guérie par Jésus. Alors que le monde juif demande à une femme d'être mariée, Annalia sera la première des Vierges consacrées rejointe par Marianne et sa sœur, les deux filles de Philippe, Myriam, la fille ressuscitée de Jaïre, puis Sarah, sa parente. Voir Annexe 4.

-Ah ! je suis la femme la plus heureuse d'Israël ! Je suis la reine couronnée de ton diadème ! Puis-je, comme telle, te demander une grâce ?

-Laquelle ?

-J'ai aimé un homme, tu le sais. Je ne l'ai plus aimé comme époux, car un amour plus grand est entré en moi, et dès lors cet homme ne m'a plus aimée, parce que... Mais je ne veux pas rappeler son passé. Je te demande de racheter ce cœur. Le puis-je ? Ce n'est pas pécher que de vouloir me souvenir, au moment où j'arrive au seuil de la Vie, de celui que j'aimais, pour lui obtenir la vie éternelle, n'est-ce pas ?

-Ce n'est pas pécher. Bien au contraire, c'est porter l'amour jusqu'au terme saint du sacrifice, pour le bien de l'être aimé.

-Alors bénis-moi, Maître. Absous-moi de tout mon péché. Prépare-moi pour les noces et pour ta venue. Car c'est toi qui viens, mon Dieu, pour prendre ta pauvre servante et en faire ton épouse.

La jeune femme, radieuse de joie et de santé, s'incline pour baiser les pieds du Maître, pendant qu'il la bénit en priant sur elle. La salle, blanche comme si elle était toute de lys, est vraiment le cadre qui convient pour ce rite, et il s'harmonise bien avec ses deux protagonistes, jeunes, beaux, tout de blanc vêtus, dans la splendeur d'un amour angélique et divin.

Jésus quitte la jeune fille remplie d'allégresse, et il sort doucement pour aller bénir les enfants, qui se précipitent avec des cris de joie vers le char, où ils montent avec les femmes qui s'en vont. Élise et Nikê restent, pour reconduire Annalia en ville le lendemain. Il a cessé de pleuvoir et, une fois les nuages dispersés, le ciel bleu apparaît, et les rayons du soleil rendent étincelantes de lumière les gouttes de pluie. Un magnifique arc-en-ciel unit Béthanie à Jérusalem. Le char part en grinçant, sort par le portail et disparaît.

Lazare, qui se tient à côté de Jésus, au bout du porche, demande en observant le Maître :

-Les disciples t'ont-elles réjoui le cœur ?

-Non, Lazare. A l'exception de l'une d'elles, elles m'ont toutes confié leurs douleurs, et aussi des déceptions, si je pouvais me faire des illusions.

-Ce sont les Romaines qui t'ont déçu ? T'ont-elles parlé de Pilate ?

-Non.

-Dans ce cas, il me faut le faire. J'espérais qu'elles t'en parleraient. C'est pour cela que j'avais attendu. Entrons dans cette pièce isolée. Les femmes vaquent à leurs travaux avec Marthe. Marie, de son côté, est avec ta Mère dans l'autre maison. Ta Mère est longuement restée avec Judas, et maintenant elle l'a emmené avec elle...

Assieds-toi, Maître... Je suis allé chez le Proconsul... Je l'avais promis, et je l'ai fait. Mais Simon-Pierre ne serait pas très satisfait de ma mission ! Heureusement, il n'y pense plus. Le Proconsul m'a écouté et m'a répondu : "Moi ? Moi, m'en occuper ? Mais je n'ai pas l'ombre de la plus lointaine pensée de le faire ! Je dis seulement ceci : ce n'est pas à cause de cet homme - de toi, Maître -, mais en raison de tous les ennuis qu'il me procure, que je suis bien décidé à ne plus m'en occuper, ni en bien ni en mal. Je m'en lave les mains. Je renforcerai la garde, car je ne veux pas de désordres. De cette façon, je satisferai César, mon épouse et moi-même, c'est-à-dire les seuls dont je me préoccupe d'une manière sacrée. Pour le reste, je ne lèverai pas le petit doigt. Ce sont encore des querelles de ces éternels mécontents. Ce sont eux qui les provoquent, eux qui y prennent plaisir. Moi, j'ignore cet homme aussi bien comme malfaiteur que comme vertueux ou comme sage. Je l'ignore, et je veux continuer à l'ignorer. Pourtant, malgré mon désir, je n'y arrive que difficilement, car les chefs d'Israël m'en parlent en se plaignant, Claudia en faisant son éloge, et les partisans du Galiléen en récriminant contre le Sanhédrin. Si ce n'était pas pour Claudia, je le ferais arrêter et je le leur livrerais pour qu'ils en finissent avec cette affaire, et que je n'en entende plus parler. Cet homme est le sujet le plus paisible de tout l'Empire, mais malgré cela, il m'a procuré tant d'ennuis que je voudrais une solution..." Voilà quelle est son humeur, Maître...

-Tu veux dire qu'il n'y a pas lieu de se rassurer. Avec les hommes, on n'est jamais sûr...

-J'ai néanmoins l'impression que le Sanhédrin est plus calme. On n'a pas rappelé l'ordre d'arrestation, les disciples n'ont pas été importunés. D'ici peu, ceux qui sont allés en ville vont revenir et ils nous informeront... Te contredire, les membres du Sanhédrin le feront *toujours*. Mais t'attaquer?... Les foules t'aiment trop pour pouvoir les défier imprudemment.

-Et si nous marchions à la rencontre de ceux qui reviennent? propose Jésus.

-Allons-y.

## JÉSUS GUÉRIT UN PAUVRE ENFANT ET LE CONDUIT A SA MÈRE

C'est le Sabbat qui précède l'entrée à Jérusalem.

-Depuis quand es-tu ici, Maître ? Demande Lazare en secouant les gouttes de rosée des boucles de cheveux de Jésus.

8-406  
T9-305

-Depuis l'aurore. Tes oiseaux m'ont appelé pour louer Dieu, et je suis sorti. Contempler Dieu dans les beautés de la Création, c'est l'honorer et prier avec l'émotion de l'esprit. La terre est belle. Et, à ces premières heures du jour, d'un jour comme celui-ci, elle nous apparaît fraîche comme aux premières heures de sa vie...

Jésus guérit Chalem, un pauvre enfant difforme...

Pierre constate :

-Il est encore plus malheureux que Marziam, qui avait au moins l'amour de son grand-père et des autres paysans ! C'est bien vrai qu'il y a toujours des souffrances plus grandes que celles que nous avons déjà jugées immenses !

-Oui, l'abîme de la douleur humaine n'a pas encore découvert son fond. Qui sait combien de secrets il recèle encore... et qu'il cachera pour les siècles futurs ! dit Barthélemy, d'un air songeur.

-Tu n'as pas foi dans la Bonne Nouvelle, alors? Tu ne crois pas qu'elle changera le monde? Les prophètes l'annoncent, et le Maître le répète. Tu es un incrédule, Barthélemy ! lance Judas avec une légère ironie.

Simon le Zélote lui rétorque :

-Je ne vois pas en quoi Barthélemy serait incrédule. La doctrine du Maître procurera du réconfort à tous les malheurs, elle modifiera aussi la férocité des us et coutumes, mais elle n'éliminera pas la souffrance. Les divines promesses des joies futures la rendront plus supportable. Il faudrait que tous aient le cœur que possède le Christ pour que la douleur soit abolie, ou du moins une grande partie de la douleur - car les maladies, les morts et les cataclysmes naturels demeureront -, mais...

Judas l'interrompt :

-C'est en effet ce qui devrait se produire, sinon à quoi aurait servi la venue du Messie sur la terre?

-C'est ce qui devrait se produire, disons-nous. Mais, dis-moi, Judas: est-ce que c'est le cas parmi nous? Nous sommes douze, et depuis trois ans nous vivons avec lui, nous absorbons sa doctrine comme l'air que nous respirons. Eh bien? Sommes-nous tous saints? Que faisons-nous de différent de ce que fait Lazare, de ce que font Étienne, Nicolaï, Isaac, Manahen, et même Joseph et Nicodème, ou encore les femmes, et les enfants? Je parle des justes de notre patrie. Tous ceux-ci, sages et riches, ou pauvres et ignorants, agissent comme nous: parfois bien, parfois mal, mais sans se renouveler complètement. Je t'affirme même que beaucoup nous sont supérieurs. Oui, beaucoup de ceux qui le suivent nous sont supérieurs, à nous, les apôtres... Et tu prétendrais que le monde entier prenne le cœur que possède le Christ, alors que nous, nous les apôtres, ne l'avons pas pris? Nous sommes devenus plus ou moins meilleurs... Espérons du moins qu'il en est ainsi, car l'homme a du mal à se connaître et à connaître le frère qui vit à ses côtés. Le voile de la

chair est trop opaque et épais, et la pensée de l'homme est trop attentive à ne pas se laisser pénétrer, pour que l'homme comprenne l'homme. Que ce soit en s'examinant soi-même ou en observant les autres, on reste toujours à la surface. La cause en est, dans le premier cas, que nous ne voulons pas nous connaître, pour ne pas souffrir dans notre orgueil ni devoir constater la nécessité de changer. Et dans le second cas, vis-à-vis d'autrui, notre orgueil d'examineur fait de nous des juges injustes, et l'orgueil de celui que l'on examine le fait se fermer, comme une huître, sur ce qu'il est profondément, expose Simon le Zélote.

-Bien parlé ! Simon, tu as vraiment prononcé des paroles de sagesse ! approuve Jude.

Les autres font chorus.

-Alors, pourquoi est-il venu, s'il ne doit rien changer? réplique Judas.

Jésus prend la parole :

-Beaucoup de choses changeront, mais pas tout. A l'avenir, ma doctrine aura toujours à se confronter à ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, la haine de ceux qui n'aiment pas la Lumière. A la force de mes disciples s'opposera celle des disciples de Satan. Or ces derniers sont nombreux, et leur action revêt des aspects très divers. A ma doctrine immuable, parce que parfaite, combien de doctrines hérétiques, toujours nouvelles, seront opposées ! Que d'afflictions elles provoqueront ! Vous ne connaissez pas l'avenir. Vous avez l'impression que la souffrance que connaît le monde actuel est grande... Mais Celui qui sait voit des horreurs que vous ne seriez pas à même de comprendre si je vous les expliquais... Malheur, si je n'étais pas venu ! Venu pour donner aux hommes à venir un code qui réfrène les instincts chez les meilleurs, et une promesse de paix future ! Malheur, si l'homme n'avait pas, grâce à ma venue, des éléments spirituels capables de garder son âme en vie, avec la certitude d'obtenir une récompense !... Si je n'étais pas venu, avec la succession des siècles, la terre serait devenue un vaste enfer terrestre, l'espèce humaine se serait déchirée, et aurait péri en maudissant le Créateur...

-Le Très-Haut a promis de ne plus envoyer de châtiments universels comme le Déluge(Gn 8, 21-22). La promesse de Dieu ne peut pas être prise en défaut ! dit Judas.

-Oui, Judas, c'est vrai. Et le Très-Haut n'enverra plus de fléaux universels comme le Déluge, mais les hommes se créeront eux-mêmes des fléaux de plus en plus atroces, par rapport auxquels le Déluge et la pluie de feu qui détruisit Sodome et Gomorrhe paraîtraient des châtiments dérisoires. Ah !...

Jésus se lève en esquissant un geste de pitié angoissée pour les générations à venir.

-D'accord ! Tu sais... mais, en attendant, qu'allons-nous faire pour lui? demande Judas en montrant l'enfant, qui déguste son miel à petites doses et semble tout à fait heureux.

-A chaque jour suffit sa peine. Demain le dira. Il est vain de se préoccuper du lendemain, alors que l'on ne sait même pas si on sera encore en vie.

-Je ne suis pas du même avis. Je soutiens qu'il nous faudrait savoir où nous allons loger, où nous consommerons la Cène. Il y a beaucoup de problèmes à résoudre. Pendant que nous attendons, la ville se remplit. Et où irons-nous? Pas à Gethsémani, pas chez Joseph de Sephoris, ni chez Jeanne. Chez Nikê? Pas non plus; ni chez Lazare. Où, alors?

-Là où le Père préparera un refuge pour son Verbe.

-Tu crois que je veux savoir cela pour le rapporter à d'autres?

-C'est toi qui en parles. Moi, je n'ai rien dit. Viens, Chalem. Ma Mère sait que tu es là, mais elle ne t'a pas encore vu. Viens, que je conduise à elle.

-Mais elle est malade, ta Mère? demande Thomas.

-Non. Elle prie. Elle a un grand besoin de prier.

-Oui, elle souffre beaucoup, elle pleure beaucoup, et elle n'a que la prière pour la consoler. Je l'ai toujours vue prier longuement. Dans les moments de plus grande douleur, elle vit de prière,

pourrais-je dire... explique Marie, femme d'Alphée, pendant que Jésus s'éloigne en tenant l'enfant par la main. Il est accompagné par Annalia, qu'il a invitée à aller avec lui voir Marie.

### « J'AI SOUFFERT DE VOIR SOUFFRIR MA MÈRE »

Jésus dit à Maria Valtorta :

« Je n'ai pas oublié non plus les douleurs de Marie, ma Mère. Avoir dû la déchirer par la perspective de ma souffrance, avoir dû la voir pleurer. C'est pour cela que je ne lui refuse rien. Elle m'a tout donné. Moi, je lui donne tout. Elle a souffert toute la douleur Je lui donne toute la joie.

Je voudrais que quand vous pensez à Marie, vous méditez la longue agonie qu'elle a souffert pendant trente-trois ans et couronnée au pied de la Croix. Elle l'a soufferte pour vous. Pour vous, les moqueries de la foule qui la considérait la mère d'un fou. Pour vous, les reproches des parents et des personnages importants.

Pour vous, mon désaveu apparent: "Ma Mère et mes frères, ce sont ceux qui font la volonté de Dieu".

Et qui la faisait plus qu'elle, et une Volonté redoutable qui lui imposait la torture de voir supplicier son Fils?

Pour vous, les fatigues de me rejoindre ici et là. Pour vous, les sacrifices: depuis celui de quitter sa maisonnette et de se mêler à la foule, jusqu'à celui de quitter sa petite patrie pour le tumulte de Jérusalem. Pour vous, de devoir rester au contact de celui qui couvait dans son cœur la trahison. Pour vous, la douleur de m'entendre accuser de possession diabolique, d'hérésie. Tout, tout pour vous.

Vous ne savez pas à quel point je l'ai aimée, ma Mère. Vous ne réfléchissez pas à quel point le cœur du Fils de Marie était sensible aux affections. Et vous croyez que ma torture a été purement physique, tout au plus vous ajoutez la torture spirituelle de l'abandon final du Père.

Non, fils. Même les passions de l'homme, je les ai éprouvées. J'ai souffert de voir souffrir ma Mère, de devoir la conduire comme une douce agnelle au supplice, de devoir la déchirer par les adieux successifs à Nazareth avant l'évangélisation, en celui que je vous ai montré et qui précède mon imminente Passion, en celui où elle était déjà en acte avec la trahison de Judas, avant la Cène, dans l'adieu atroce sur le Calvaire. »

Jésus dit :

« C'est une opinion très répandue parmi les chrétiens, et chrétiens catholiques, que ma Mère n'a jamais souffert comme les mortels souffrent en général. Ils croient que la douleur lui vint, mais que, étant donné sa nature immaculée, elle put la supporter aisément parce que la Grâce l'atténuait. Bref, ils croient qu'elle eut le choc de la douleur, mais qu'elle ne put pénétrer en elle, car sa nature immaculée et la Grâce, comme une cuirasse impénétrable, la protégeaient.

Mais c'est ne grave erreur. Marie était 'l'immaculée', exempte de l'hérédité de la faute d'Adam et des fruits de cette faute, et dans ce sens, elle aurait effectivement dû être préservée de la souffrance, car le Créateur avait créé la race humaine exempte de la douleur et de la mort, qui est la suprême douleur de l'être humain. Mais Marie était la Co-Rédemptrice. *Et la mission de rédempteur est toujours une mission d'infinie douleur.* Autrement, comment un rédempteur pourrait-il racheter les péchés des autres? Comment une victime pourrait-elle payer pour ses frères et sœurs? Marie était rédemptrice comme j'étais rédempteur. Il est donc juste que la douleur ait été sa compagne.

9-12

1943-297

Ai-je peut-être été épargné de la douleur? Non. Et pourtant, si Marie, par un miracle de Dieu était exempte de la faute d'Adam, elle qui était née de deux chairs devenues une seule chair dans une union humaine, moi, Dieu, et donc pur de quelque faute que ce soit, de toute faute, de toute ombre de faute, moi qui suis devenu homme par les noces de l'Innocence et de la Grâce et qui suis donc infiniment supérieur à elle, j'ai quand même été sacrifié à la Douleur, à une douleur qui n'a jamais été et ne sera jamais égalée, puisque ce fut douleur de chair et de sang, d'intellect, de cœur, d'âme et d'esprit.

La Justice divine, qui ne ment pas et ne se contredit jamais, fut fidèle à ses antiques promesses et n'appliqua pas à la Sans Faute, comme étaient sans faute les premiers parents, les deux principales condamnations de la chair, d'Ève en particulier: la douleur de la mort et celle de l'accouchement.

*Ma naissance fut une très douce extase.* Dans le silence de la nuit qui isolait du monde la très humble demeure solitaire, Marie s'était plongée dans ses ferventes contemplations de Dieu. *La prière de Marie était toujours un ravissement en Dieu.* En sortant de son ravissement, elle connut le Fils. Même que ce furent les premiers pleurs de l'Enfant-Dieu qui arrachèrent la Mère à sa contemplation spirituelle de Dieu et portèrent son regard à contempler le plus grand miracle de l'Univers: un Dieu incarné pour la rédemption de l'humanité.

*La mort de Marie fut un autre ravissement.* L'oraison l'enveloppa dans des bandeaux d'amour, excluant chez elle toute sensibilité humaine, et l'Amour vint à sa rencontre pour la deuxième fois pour êtreindre l'Épouse désirée avant même que le temps ne fût.

Et si dans la première rencontre, l'Amour se pencha sur la Vierge pour couvrir de son ombre divine la Très Chaste et la rendre féconde d'une chair divine, la deuxième rencontre fut l'étreinte totale de l'inviolée avec l'Amour qui l'attira à lui jusqu'au plus haut des Cieux. La dernière contemplation de Marie sur terre se termina au Ciel où l'Amoureuse de Dieu, celle qui attendait impatiemment le Fils, put fixer pour toujours son adoration sur le Père, sur le Fils, sur l'Esprit Saint, ses éternels désirs et éternels amants.

*Mais avant cette heure, pauvre Maman, elle a dû s'imprégner de douleur.* Et je t'ai déjà parlé de ce qu'ont été ses douleurs de toute une vie, lesquelles ont atteint leur sommet les jours de ma mort. Et je t'ai dit plus d'une fois que, étant destinée à être Co-Rédemptrice, elle en sentit toute l'âpreté, et pourquoi elle la sentit.

Considère toujours qu'elle est Maîtresse de Douleur comme je suis Maître de Vie, et pense que la douleur est vraie, absolue, seulement quand Dieu n'est plus aux côtés d'un esprit pour le soutenir dans l'épreuve. Pense que Marie fut seule à l'heure terrible afin de connaître l'horreur de la solitude et d'expier vos désespoirs de créatures. »

« A ceux qui nient que Marie ait pu souffrir en raison de sa sainteté, dis *qu'elle a tout enduré, comme aucune de ses sœurs du même sexe, tout hormis les souffrances de l'enfantement, puisque la faute et la malédiction d'Ève n'étaient pas en elle, et celles de l'agonie physique pour la même raison.* Elle a donné le jour à son Fils de son sein immaculé, et elle a donné à Dieu son esprit sans tache, comme Il avait été décrété par le Créateur que tous les fils d'Adam les lui donnent, si la faute ne les avait pas liés à la Douleur.

1944-211

Dis-leur que, puisque j'étais, moi, l'Expiateur principal, il m'a bien fallu subir même la souffrance de la mort, et de cette mort-là, alors que j'étais le Saint des Saints.

Dis ceci à ceux qui nient que Marie ait pu souffrir dans son âme, dans son esprit et dans sa chair aux heures expiatoires de la Passion : *je peux faire participer à mes souffrances et marquer de mes plaies l'un de mes serviteurs ou l'une de mes servantes (créatures qui m'aiment mais dont l'amour est toujours très relatif) ; par conséquent, comment n'aurais-je pas pu associer à ces souffrances et y faire participer - pour que la valeur de la souffrance du Fils de Dieu s'augmente de la*

*valeur de celle qui est pleine de grâce - ma Mère, Marie la Sainte, Marie la Charité, elle qui est inférieure seulement à Dieu, elle qui m'aimait à la perfection en tant que Maman, puisque, étant immaculée, elle possédait la perfection du sentiment, et en tant que croyante puisque, dans sa sainteté, elle m'a aimé comme personne.*

*Elle était Mère, ô hommes ! Elle m'avait porté, engendré, enfanté, élevé. Elle n'était pas d'une nature insensible, mais dotée de nerfs et d'un cœur. Elle était chair, et non pas esprit seulement. Sa chair était pure, certes, mais encore de la chair. Si moi, j'ai pleuré et sué du sang, aurait-elle pu ne pas pleurer, et pleurer des larmes de sang ?*

*J'étais son Fils, ô hommes ! Je n'étais pas un fantôme. J'étais chair. J'étais sa chair. C'est en sa propre chair qu'elle voyait, avec une parfaite prescience, les fouets frapper la mienne, les épines la pénétrer, les coups tomber, les pierres l'atteindre, les clous y entrer et, de par sa sainteté, elle les recevait en elle.*

Réfléchissez, ô hommes ! Vous prétendez croire à la communion des saints, qui est l'union des prières et des souffrances aux mérites infinis du Christ pour les besoins des âmes, et vous ne pouvez pas admettre que la première à y participer fut Marie, ma Sainte et la vôtre ? »

#### « IL N'Y A PAS EU D'AGONIE PLUS LONGUE QUE CELLE DE MA MÈRE »

« Ces jours-ci, je t'ai fait connaître mes souffrances physiques. Elles ont torturé mon Humanité. Je t'ai fait connaître mes souffrances morales liées, entrelacées, fondues avec celles de ma Mère comme le sont les lianes inextricables des forêts équatoriales, que l'on ne peut séparer pour en couper une seule mais que l'on doit briser d'un seul coup de hache pour s'ouvrir un passage, en les coupant toutes ensemble; ou encore comme sont les veines du corps dont on ne peut priver une seule de sang parce qu'un seul liquide les emplit; comme, c'est encore mieux, comme on ne peut empêcher que pour l'enfant qui se forme dans le sein de la mère qu'entre la mort si la mère meurt, car c'est la vie, la chaleur, la nourriture, le sang de la mère qui, par un rythme accordé avec le mouvement du cœur maternel, pénètre, à travers les membranes internes, jusqu'à l'enfant qui doit naître pour faire de lui un être vivant.

Elle, oh ! elle, la Mère pure m'a porté non seulement les neuf mois pendant lesquels une femme porte le fruit de l'homme, mais pendant toute sa vie. Nos cœurs étaient unis par des fibres spirituelles et ont palpité ensemble toujours, et il n'y avait pas une larme maternelle qui tombât sans humecter mon cœur de son sel, et il n'y avait pas une seule de mes plaintes intérieures qui ne résonnât en elle pour éveiller sa douleur. Vous souffrez de voir la mère d'un enfant destiné à mourir par suite d'une maladie incurable, la mère de quelqu'un condamné au dernier supplice par la rigueur de la justice humaine. Mais pensez à ma Mère qui, dès le moment où elle m'a conçu, a tremblé en pensant que j'étais le Condamné, à cette Mère qui, quand elle m'a donné le premier baiser sur ma peau douce et rose de nouveau-né, a senti les plaies futures de son Enfant, à cette Mère qui aurait donné dix, cent, mille fois sa vie pour m'empêcher de devenir Homme et d'arriver au moment de l'Immolation, à cette Mère qui *savait* et qui *devait* désirer cette heure terrible pour accepter la volonté du Seigneur, pour la gloire du Seigneur, par bonté envers l'Humanité. Non, il n'y a pas eu d'agonie plus longue, et qui ait pris fin en une douleur plus grande, que celle de ma Mère. »

« Ma Mère, et avec elle de nombreuses saintes mères de l'ancienne et de la nouvelle Loi, ne se sentait pas très heureuse dans son bonheur de mère et de Mère de Dieu, parce qu'elle voyait que Dieu n'était aimé, en esprit et en vérité, que d'un petit nombre. La grâce dont la plénitude inon-

daît son cœur lui faisait prévoir le sacrilège par lequel l'arche véritable de la parole de Dieu serait prise, profanée, tuée par un peuple ennemi de la vérité. Elle ne mourut pas de cette connaissance, comme la belle-fille d'Éli, parce que Dieu lui vint en aide, devant la garder pour toute la douleur, mais elle se tourmenta à ce propos pour le reste de sa vie.

Ma Mère porta la croix avant moi. Ma mère connut les tortures atroces des crucifiés avant moi. Elle commença à la porter et à les connaître du moment où lui fut révélée sa mission, et la mienne.

Moi avec mon Sang, Marie avec ses larmes, nous vous avons obtenu le pardon de Dieu. Et vous en faites si peu de cas! »

## LE SABBAT A BÉTHANIE : « L'HEURE EST VENUE ... »

Le repas a été préparé dans la salle blanche où Jésus a parlé aux femmes disciples...

Lazare entre, au côté de Jésus. Derrière, deux par deux, ou en groupes plus nombreux, viennent les apôtres et, en dernier lieu, les deux sœurs de Lazare avec Maximin<sup>39</sup>.

Je ne vois pas les femmes disciples. Je ne vois même pas Marie. Peut-être ont-elles préféré rester dans la maison autour de la Vierge, puisqu'elle est si triste...

Le crépuscule approche. Mais il reste encore des rayons de soleil pour frapper la frondaison bruisante de plusieurs palmiers, groupés à quelques mètres de la salle, et la cime d'un laurier gigantesque où des passereaux se disputent avant de prendre leur repos. Au-delà du palmier et du laurier, au-delà des haies de roses et de jasmins, des parterres de mugets et d'autres fleurs, et des plantes odoriférantes, la tache blanche saupoudrée du vert tendre des premières feuilles d'un groupe de pommiers ou de poiriers tardifs. On dirait un nuage resté accroché dans les branches.

En passant près d'une amphore garnie de branchages, Jésus observe :

«Regardez ! Leurs premiers petits fruits apparaissaient déjà à la cime des fleurs, alors que, plus bas, la fleur est déjà tombée et que l'ovaire se gonfle.

-C'est Marie qui a voulu les cueillir. Elle en a apporté des bouquets aussi à ta Mère. Elle s'est levée à l'aube, par crainte qu'un jour de soleil de plus n'abîme ces fragiles corolles. J'ai appris depuis peu ce massacre, mais je n'en ai pas été indigné comme les serviteurs agricoles. J'ai pensé, au contraire, qu'il était juste de t'offrir toutes les beautés de la création, à toi, le Roi de tout l'univers.

Jésus s'assied en souriant à sa place, et il regarde Marie qui, avec sa sœur, s'apprête à servir comme si elle était une soubrette, tendant les coupes pour la purification et les serviettes, puis versant le vin dans les coupes et disposant les plats sur la table à mesure que les serviteurs les apportent de la cuisine ou les présentent, après les avoir découpés sur les crédences.

Naturellement, si les sœurs servent avec courtoisie tous les convives, leur empressement va spécialement aux deux qui leur sont les plus chers : Jésus et Lazare.

A un certain moment, Pierre, qui mange avec appétit, remarque :

-Regardez ! Je m'en aperçois maintenant ! Tous les plats sont servis comme on le fait en Galilée. Il me semble... mais oui ! Il me semble être à un repas de noces. Toutefois, ici le vin ne manque pas comme il manquait à Cana !

Marie sourit silencieusement en versant à l'apôtre une nouvelle coupe de vin ambré, très limpide. C'est encore Lazare qui explique:

<sup>39</sup> Maximin est le régisseur de Lazare. Il jouit d'un statut inhabituel pour cette fonction. Avec ses 35 ans, il est un peu plus âgé que Lazare. Il reste à ses côtés pendant la Passion et sera témoin de l'Ascension de Jésus. Il suivra la famille en Gaule et deviendra le premier évêque d'Aix-en-Provence. Selon la tradition, il donnera la dernière communion à Marie de Magdala, ermite à la Sainte Baume et mourra décapité et enterré à la basilique Saint-Maximin à la Sainte Baume. Voir Annexe 2

-En effet, c'était l'intention de mes sœurs, et en particulier de Marie, de servir un repas qui donnerait au Maître l'impression d'être dans sa Galilée, certainement meilleur, bien qu'imparfait lui aussi, que ce qui se fait dans ces lieux...

-Mais pour que cela soit possible, il aurait fallu que la Mère de Jésus soit à table avec nous. Elle y était à Cana. C'est par elle que s'est produit le miracle, dit Jacques, fils d'Alphée.

-Ce devait être un grand vin !

-Le vin est symbole de gaieté, et devrait l'être aussi de fécondité, puisque c'est le jus de la vigne féconde. Mais il ne me semble pas qu'il ait eu une telle action : Suzanne n'a pas d'enfant, souligne Judas.

-Quel vin c'était ! Il a fécondé notre esprit... murmure Jean, un peu rêveur comme il l'est toujours quand il contemple intérieurement les miracles opérés par Dieu. Et il achève :

-C'est par une vierge que cela a été fait... et une goutte de pureté est descendue en ceux qui l'ont goûté.

-Crois-tu donc Suzanne vierge? demande Judas en riant.

-Je n'ai pas dit cela. La Mère du Seigneur est vierge. La virginité découle de tout ce qui est accompli par elle. Je ne cesse de penser combien tout ce qui se fait par Marie est virginisant...

Et il rêve de nouveau, souriant à je ne sais quelle vision...

Marie de Magdala sort de la pièce, tandis que Marthe dispose sur la table des plateaux remplis de figues, de tiges vertes de fenouil et d'amandes fraîchement cueillies, des fraises ou des framboises, je ne sais, qui paraissent encore plus rouges au milieu des fenouils vert pâle et des fleurs. A côté des amandes se trouvent de petits melons et autres fruits du même genre... qui me rappellent les melons verts de la basse Italie, et des oranges dorées.

-De tels fruits, déjà? Je n'en ai vu nulle part de mûrs, s'étonne Pierre, les yeux écarquillés, en montrant les fraises et les melons.

-Ils proviennent en partie de la côte au-delà de Gaza, où ils sont produits dans un jardin qui m'appartient, et en partie des serres que j'ai au-dessus de la maison, les pépinières des petites plantes plus délicates qu'il faut protéger de la gelée. Un ami romain m'en a enseigné la culture... C'est tout ce qu'il m'a appris de bon...

Jésus, qui parlait la tête un peu inclinée, lève les yeux et regarde les palmiers, qui bruissent dans le vent du crépuscule.

-Quand je vois ces palmiers... je revois toujours l'Égypte, sa terre jaune et sableuse que le vent soulevait si facilement, et au loin les pyramides qui tremblaient dans l'air raréfié... et les hauts troncs des palmiers... et la maison où... mais il est inutile d'en parler. A chaque époque ses soucis... et avec ses soucis, ses joies... Lazare, me donnerais-tu quelques-uns de ces fruits? Je voudrais en apporter à Marie et à Matthias. Je ne crois pas que Jeanne en ait.

*Marie de Magdala répand un parfum intense sur la chevelure de Jésus ainsi que sur ses pieds. Judas s'offusque : -Quel gaspillage inutile et païen... Jésus répond entre autre :*

*-Dans un avenir proche, il ne vous sera plus possible de me rendre aucun honneur, à moi, au Fils de l'homme parmi les hommes, de par la volonté des hommes et parce que l'heure est venue pour Marie, l'amour est lumière. Elle sent que je vais mourir et elle a voulu donner à l'avance à mon corps l'onction nécessaire pour sa sépulture... Va en paix ma douce brebis retrouvée... Baise aussi mes mains qui t'ont absoute et bénie.. Combien de personnes ces mains n'ont-elles pas absoutes, bénies, comblées de bienfaits ! Et pourtant je vous dis que le peuple que j'ai ainsi comblé est entrain de préparer pour ces mains la torture...*

*... Quand je me serai consumé dans le Sacrifice d'amour. Alors, l'Amour viendra. Il sera comme la belle flamme qui s'élève de la Victime immolée, et cette flamme ne s'éteindra pas, car le sacrifice ne cessera pas. Une fois établi, il durera aussi longtemps que la terre »(Mt 26, 6-13 ; Mc 14, 3-9 ; Jn 12, 1-8).*

« MAMAN SERA UN ÊTRE QUI AGONISE... LAZARE, ME DONNES-TU TES SŒURS ? »

-Lazare, viens dehors. J'ai besoin de te parler, dit Jésus qui est à Béthanie.

-Tout de suite, Seigneur !

Lazare se lève de son siège près de la fenêtre et suit Jésus dans le jardin, où la dernière lueur du jour se mêle aux premiers rayons d'un splendide clair de lune.

Jésus prend la direction de l'autre partie du jardin, là où se trouve le tombeau où fut enseveli Lazare, et qui présente maintenant un grand encadrement de roses en fleurs sur l'entrée béante. En haut, sur la roche légèrement inclinée, il est gravé : " Lazare, sors ! "

Jésus s'arrête là. On ne voit plus la maison, cachée par des arbres et des haies. Il règne un silence absolu et une absolue solitude.

-Lazare, mon ami, dit Jésus en restant debout face à son ami, et en le fixant des yeux, un sourire esquissé sur son visage amaigri et pâle plus qu'à l'ordinaire.

-Lazare, mon ami, sais-tu qui je suis?

-Toi? Mais tu es Jésus de Nazareth, mon doux Jésus, mon saint Jésus, mon puissant Jésus !

-Cela, je le suis pour toi. Mais, pour le monde, qui suis-je?

-Tu es le Messie d'Israël.

-Et encore?

-Tu es le Promis, l'Attendu... Mais pourquoi me demandes-tu cela? Doutes-tu de ma foi?

-Non, Lazare. Mais je veux te confier une vérité. Personne ne la connaît, hormis ma Mère et l'un des miens. Ma Mère, parce qu'elle n'ignore rien. Mon disciple, parce qu'il participe à cette vérité. Aux autres, je l'ai dite maintes et maintes fois, au cours de ces trois années. Mais leur amour a produit sur eux le même effet que le népenthès<sup>40</sup> et entravé la connaissance de la vérité annoncée. Ils n'ont pas pu tout comprendre... Et cela vaut mieux, d'ailleurs, car, pour empêcher un crime, ils en auraient commis un autre... inutile, puisque ce qui doit arriver arrivera, en dépit de tout meurtre. Mais à toi, je veux la dire.

-Penses-tu que je t'aime moins qu'eux? De quel crime parles-tu? Quel crime doit arriver? Parle, au nom de Dieu ! Lazare s'énerve.

40 Népenthès : remède magique contre la tristesse (Homère).

-Je parle, oui. Je ne doute pas de ton amour. J'en doute si peu que c'est à toi que je confie mes volontés...

-Oh ! mon Jésus ! On fait cela lorsqu'on sent la mort approcher ! Moi, je l'ai fait quand j'ai compris que tu ne viendrais pas et que je devais mourir.

-Eh bien, moi, je *dois* mourir.

-Non ! Lazare pousse un profond gémissement.

-Ne crie pas. Que personne n'entende. J'ai besoin de te parler à toi seul. Lazare, mon ami, sais-tu ce qui se passe, à cet instant précis où tu te tiens près de moi, dans l'amitié fidèle que tu m'as témoignée dès le premier moment, et que rien n'a jamais pu troubler? Un homme, avec d'autres hommes, est en train de débattre le prix de l'Agneau. Tu sais quel nom porte cet Agneau? Il s'appelle: Jésus de Nazareth.

-Non, non ! Tu as des ennemis, c'est vrai. Mais personne ne peut te vendre ! Qui est-ce, qui donc?

-C'est l'un de mes disciples. Ce ne pouvait être que l'un de ceux que j'ai le plus fortement déçus et qui, las d'attendre, veut se débarrasser de Celui qui n'est plus, désormais, qu'un danger personnel. Il s'imagine remonter ainsi dans l'estime des grands du monde. Il sera, au contraire, méprisé par le monde des bons comme par celui des criminels. Il en est arrivé à se lasser ainsi de moi, de l'attente de ce qu'il a essayé d'atteindre par tous les moyens : la grandeur humaine, qu'il a poursuivie d'abord au Temple, qu'il a cru atteindre avec le Roi d'Israël, et que, maintenant, il cherche de nouveau, au Temple et auprès des Romains... Il espère...

Maintenant écoute, Lazare, mon fidèle ami. J'ai quelques demandes à te faire. Tu ne m'as jamais rien refusé. Ton amour a été si grand que, sans jamais enfreindre le respect, il a été toujours actif à mes côtés par mille soutiens, par une foule d'aides prévoyantes et de sages conseils que j'ai toujours acceptés, parce que je voyais dans ton cœur un *véritable* désir de me servir pour mon bien.

-Mais, mon Seigneur, m'occuper de toi faisait mon bonheur ! Que ferai-je maintenant, si je n'ai plus à me soucier pour mon Maître et Seigneur? Tu m'as permis de faire trop peu de choses ! Ma dette envers toi, qui as rendu Marie à mon amour et à l'honneur, et qui m'as rendu la vie, est telle que... Ah ! pourquoi m'as-tu rappelé de la mort si je dois vivre cette heure?...

-...Le mystère de la mort se dévoile graduellement pour celui qui y entre. Mais moi, Lazare, je *sais* parfaitement ce que je subirai. Je sais que je souffrirai en *pleine* conscience. Il n'y aura aucun adoucissement de boissons ou de langueur pour que mon agonie devienne moins atroce. *Je me sentirai mourir*. Déjà, je le sens... Déjà, je meurs, Lazare. Comme quelqu'un qui souffre d'une maladie incurable, je n'ai cessé de mourir pendant ces trente-trois ans. Et la mort s'est toujours plus accélérée à mesure que le temps me rapprochait de cette heure. La mort, au début, c'était de savoir que j'étais né pour être le Rédempteur. Puis ce fut la mort de l'Homme qui se voit accusé, combattu, ridiculisé, persécuté, entravé... Quelle agonie ! Ensuite... la mort d'avoir à mes côtés celui qui devait être pour moi le traître, de plus en plus près, jusqu'à ce qu'il soit enlacé à moi comme une pieuvre au naufragé. Quelle nausée ! Et maintenant, je meurs déchiré de devoir dire " adieu " à mes amis les plus chers, et à ma Mère.

-Oh! Maître ! Tu pleures? Je sais que tu as pleuré aussi devant mon tombeau parce que tu m'aimais. Mais maintenant... Tu pleures de nouveau. Tu es glacé. Tu as les mains froides comme celles d'un cadavre. Tu souffres... Tu souffres trop !

-Je suis homme, Lazare, je ne suis pas seulement Dieu. De l'homme, j'ai la sensibilité et les affections. Et mon âme s'angoisse quand je pense à ma Mère... Je t'assure même que j'éprouve une torture *monstrueuse* de subir la proximité du traître, la haine satanique de tout un monde, la surdité de ceux qui, même sans haïr, ne savent pas aimer activement: aimer activement, c'est arriver à être tel que l'être aimé le désire et l'enseigne, or je vois le contraire ! Oui, beaucoup m'aiment.

Mais ils sont restés eux-mêmes. Ils n'ont pas changé par amour pour moi. Sais-tu qui, parmi mes plus intimes, a su modifier sa nature pour appartenir au Christ, comme le Christ le veut? Une seule personne: ta sœur Marie. Elle est partie d'une animalité complète et pervertie pour atteindre une spiritualité angélique. Et cela par l'unique force de son amour.

-Tu l'as rachetée.

-Je les ai *tous* rachetés par la parole. Mais *elle seule* s'est changée totalement par activité d'amour. Mais je disais que la souffrance qui me vient de tout cela est si monstrueuse que je n'aspire qu'au moment où tout sera accompli. Mes forces fléchissent... La croix sera moins lourde que cette torture de l'esprit et du sentiment...

-La croix?! Non ! Oh! Non ! C'est trop atroce ! C'est trop infamant ! Non !

Lazare, qui tenait depuis un moment les mains glacées de Jésus dans les siennes, debout en face de son Maître, les lâche. Il s'affaisse sur le banc de pierre qui se trouve près de lui, cache son visage dans ses mains, et pleure désespérément.

Jésus s'approche de lui, pose la main sur ses épaules secouées par les sanglots, et dit

:-Eh quoi ? C'est à moi - qui meurs - de te consoler, toi qui vis ? Mon ami, j'ai besoin de force et d'aide. C'est ce que je te demande. Je n'ai que toi qui puisses m'en donner. Les autres... il vaut mieux qu'ils ignorent tout, car s'ils savaient... il coulerait du sang. Or je ne veux pas que les agneaux deviennent des loups, même par amour pour l'Innocent. Ma Mère... ah ! comme j'ai le cœur transpercé de parler d'elle !... Ma Mère est déjà tellement angoissée ! Elle aussi est une mourante exsangue... Voilà trente-trois ans qu'elle meurt, elle aussi. Aujourd'hui, elle n'est qu'une plaie, elle est la victime d'un atroce supplice. Je te jure que cela a été un combat entre mon esprit et mon cœur, entre l'amour et la raison, lorsqu'il m'a fallu décider s'il était juste de l'éloigner, de la renvoyer chez elle, où elle ne cesse de rêver à l'Amour qui l'a rendue Mère, où elle goûte la saveur de son baiser de feu, tressaille dans l'extase de ce souvenir, et ne cesse de revoir, avec les yeux de son âme, souffler l'air frappé et remué par la lueur angélique. En Galilée, la nouvelle de ma mort arrivera presque au moment où je pourrai lui dire: "Mère, je suis le Victorieux !" Mais je ne puis pas, non, je ne puis pas faire cela. Le pauvre Jésus, chargé des péchés du monde, a besoin d'un réconfort, et ma Mère me l'offrira. Le monde encore plus pauvre a besoin de *deux* victimes. Parce que l'homme a péché avec la femme, la Femme doit racheter, comme l'Homme rachète. Mais tant que l'heure n'aura pas sonné, je montre à ma Mère un sourire plein d'assurance... Elle tremble... Je le sais. Elle sent que la Torture s'approche. Je le sais. Et elle la repousse par un dégoût naturel et par un saint amour, comme moi je repousse la mort parce que je suis un " vivant " qui doit mourir. Mais malheur, si elle apprenait que dans cinq jours... Elle n'arriverait pas vivante à cette heure, or je la veux vivante pour tirer de ses lèvres la force, comme j'ai tiré la vie de son sein. Et Dieu veut qu'elle soit présente au Calvaire pour mêler l'eau de ses larmes virginales au vin du sang divin et célébrer la première messe. Sais-tu ce que sera la messe? Non, tu l'ignores, tu ne peux pas le savoir. Ce sera ma mort appliquée perpétuellement au genre humain vivant ou souffrant. Ne pleure pas, Lazare. Elle est forte. Elle ne pleure pas. Elle a pleuré pendant toute sa vie de Mère. Maintenant, elle ne pleure plus. Elle a crucifié un sourire sur son visage... As-tu vu quelle figure elle fait, ces derniers temps? Elle a crucifié un sourire sur son visage pour me réconforter. Je te demande d'imiter ma Mère. "Je ne pouvais plus garder pour moi seul mon secret. J'ai regardé autour de moi à la recherche d'un ami sincère et sûr. J'ai rencontré ton regard loyal.

J'ai dit : " A Lazare. " Quand tu avais un poids sur le cœur, j'ai respecté ton secret, et je l'ai défendu contre la curiosité, même naturelle, du cœur. Je te demande le même respect pour le mien. Plus tard... après ma mort, tu en parleras. Tu raconteras cet entretien, pour que l'on sache que Jésus est allé *consciemment* à la mort, et à des tortures connues, et aussi qu'il n'avait rien ignoré, ni des personnes ni de son destin. Pour que l'on sache que, alors qu'il pouvait encore se sauver, il

s'y est refusé, car son amour infini pour les hommes ne brûlait que de consommer son sacrifice pour eux.

-Ah ! sauve-toi, Maître ! Sauve-toi ! Je peux t'aider à t'enfuir, cette nuit même. Tu as déjà fui en Égypte, autrefois ! Fuis de même aujourd'hui. Viens, partons ! Prenons avec nous ta Mère et mes sœurs, et partons. Aucune de mes richesses ne me retient, tu le sais. Ma richesse comme celle de Marie et de Marthe, c'est toi. Partons !

-Lazare, j'ai fui autrefois car l'heure n'était pas encore venue. Maintenant, elle est venue. C'est pourquoi je reste.

-Alors, je viens avec toi. Je ne te quitte pas.

-Non. Tu restes ici. Puisqu'il est permis de consommer l'agneau chez soi, si l'on habite à la distance autorisée pour le sabbat, tu consommeras ici ton agneau, comme tu le fais toujours. Pourtant, laisse venir tes sœurs... A cause de Maman... Ah ! que te cachaient, ô Martyr, les roses de l'amour divin ! L'abîme ! L'abîme !

Et de là, maintenant s'élèvent et s'élancent les flammes de la Haine pour te mordre le cœur ! Tes sœurs, oui. Elles sont courageuses et actives... et Maman, penchée sur ma dépouille, vivra une agonie. Jean ne suffit pas. Jean est l'amour, mais il manque encore de maturité. Certes, le déchirement de ces prochains jours va le faire mûrir et devenir un homme. Mais la Femme a besoin de femmes pour ses terribles blessures. Me les donnes-tu ?

-Je t'ai toujours tout donné, absolument tout, avec joie, et je souffrais seulement que tu me demandes si peu !

-Tu le vois: de nul autre que de mes amis de Béthanie je n'ai tant accepté. Cela a été plus d'une fois un motif d'accusation de l'injuste contre moi. Mais je trouvais ici, parmi vous, assez pour consoler l'Homme de *toutes* ses amertumes d'homme. A Nazareth, c'était le Dieu qui se consolait auprès de l'unique Délice de Dieu. Ici, c'était l'Homme. Et, avant d'aller à la mort, je te remercie, mon ami fidèle, affectueux, gentil, empressé, réservé, savant, discret et généreux. Je te remercie de tout. Mon Père, plus tard, t'en récompensera...

-J'ai déjà tout reçu avec ton amour et avec la rédemption de Marie.

-Oh ! non. Tu dois encore recevoir *beaucoup*. "Écoute : ne te désespère pas ainsi. Donne-moi ton intelligence, pour que je puisse te dire ce que je te demande encore. Tu resteras ici à attendre..."

-Non, pas cela. Pourquoi Marie et Marthe, et pas moi ?

-Parce que je ne veux pas que tu sois corrompu comme tous les hommes vont l'être. Jérusalem, dans les jours qui viennent, sera viciée comme l'air autour d'une charogne en décomposition, qui éclate à l'improviste par quelque imprudent coup de talon d'un passant. Elle sera infectée et répandra l'infection. Ses miasmes rendront fous même les moins cruels, et jusqu'à mes disciples. Ils s'enfuiront. Et où iront-ils, dans leur désarroi ? Chez Lazare. Que de fois, en ces trois années, ils sont venus ici chercher du pain, un lit, une protection, un abri, et le Maître !... Désormais, ils vont revenir. Tels des brebis dispersées par le loup qui s'est emparé du berger, ils courront à un bercail. Rassemble-les. Rends-leur courage. Dis-leur que je leur pardonne. Je te confie mon pardon pour eux. Ils n'auront pas de paix à cause de leur fuite. Conseille-leur de ne pas tomber dans un plus grand péché en désespérant de mon pardon.

-Tous fuiront ?

-Tous, sauf Jean.

-Maître, tu ne me demanderas pas d'accueillir Judas ? Fais-moi mourir sous la torture, mais cela, ne me le demande pas. A plusieurs reprises, ma main a frémi sur mon épée dans l'impatience de tuer l'opprobre de la famille, et je ne l'ai pas fait parce que je ne suis pas un violent. Ce fut seulement une tentation. Mais je t'assure que, si je revois Judas, je l'égorge comme un bouc émissaire.

-Tu ne le verras jamais plus. Je te le promets.

-Il va s'enfuir? Peu importe. J'ai dit: "Si je le vois." Maintenant, je précise : " Je le rejoindrai, fût-ce aux confins de la terre, et je le massacrerai ! "

-Tu ne dois pas désirer cela.

-Je le ferai.

-Tu ne le feras pas, car là où il sera, tu ne pourras aller.

-Au sein du Sanhédrin? Dans le Saint? Là aussi, je le rejoindrai et je le tuerai.

-Il ne sera pas là.

-Chez Hérode? Je serai tué, mais auparavant, je lui aurai donné la mort.

-Il sera chez Satan, or toi, tu ne seras *jamais* chez Satan. Mais abandonne immédiatement cette pensée homicide, sinon je te quitte.

-Oh!... mais... Oui, pour toi... Oh! Maître ! Maître ! Maître !

-Oui, ton Maître... Tu accueilleras les disciples, tu les reconforteras. Tu les ramèneras à la paix. Je suis la Paix. Et même plus tard... Plus tard, tu les aideras encore. Béthanie sera toujours Béthanie tant que la Haine ne fouillera pas dans ce foyer d'amour, dans l'illusion d'en disperser les flammes. Elle les répandra au contraire sur le monde pour l'embraser. Je te bénis, Lazare, pour tout ce que tu as fait et pour tout ce que tu feras...

-Ce n'est rien. Tu m'as tiré de la mort, et tu ne me permets pas de te défendre. Alors qu'ai-je fait?

-Tu m'as donné tes maisons. Tu vois? C'était écrit. Ma première habitation, c'était à Sion sur une terre qui t'appartient. La dernière, encore dans l'une d'elles. C'était mon destin d'être ton hôte. Mais de la mort, tu ne pourrais me défendre. Je t'ai demandé au commencement de cette conversation : " Sais-tu qui je suis ? " Je te réponds maintenant: "Je suis le Rédempteur. " Le Rédempteur doit obligatoirement consommer le sacrifice jusqu'à la dernière immolation. Du reste, sois-en bien sûr: celui qui montera sur la croix et qui sera exposé aux regards et au mépris du monde, ne sera pas un vivant mais un mort. *Je suis déjà mort*, tué plus cruellement par l'absence d'amour que par la torture qui s'annonce. Et encore une chose, mon ami: demain, à l'aube, je me rendrai à Jérusalem, et tu entendras dire que Sion a acclamé comme un triomphateur son Roi plein de douceur, qui y entrera monté sur un ânon. Que ce triomphe ne fasse pas illusion et ne t'incite pas à juger que la Sagesse qui te parle n'a pas été sage au cours de cette paisible soirée. Plus rapidement que l'astre qui strie le ciel et disparaît à travers des espaces inconnus, la faveur du peuple s'évanouira et, dans cinq soirs, à cette même heure, je commencerai à subir la torture sous un baiser trompeur qui ouvrira les bouches, occupées demain à clamer des hosannas, en un chœur d'atroces blasphèmes et de cris féroces de condamnation.

Oui, cité de Sion, peuple d'Israël, tu vas enfin avoir ton Agneau pascal ! Tu vas l'avoir dans ce prochain rite. Le voici. C'est la Victime préparée depuis des siècles. L'Amour l'a engendrée, en préparant comme couche nuptiale un sein où il n'y avait pas de tache. Et l'Amour la consume. *C'est la Victime consciente*. Elle ne ressemble pas à l'agneau ignorant qui, pendant que le boucher affine son couteau pour l'égorger, broute encore l'herbe du pré, ou heurte de son museau rosé le sein maternel. Moi, je suis l'Agneau qui dit en toute conscience adieu à sa vie, à sa Mère, à ses amis, et marche vers le sacrificateur en s'exclamant: " Me voici! " Je suis la Nourriture de l'homme. Satan a fait naître une faim qui n'est jamais rassasiée, qui ne peut se rassasier. Il n'y a qu'un aliment qui puisse apaiser cette faim. Et cet aliment, le voici. Homme, voici ton Pain, voici ton Vin. Consomme ta Pâque, ô humanité ! Franchit ta mer, rouge des flammes sataniques. Teintée de mon sang, tu passeras, famille humaine, préservée du feu infernal. Tu peux passer. Les Cieux, pressés par mon désir, entrouvrent déjà les portes éternelles. Regardez, esprits des morts ! Regardez, hommes vivants ! Regardez, âmes qui prendrez un corps dans le temps futur ! Regardez,

anges du Paradis ! Regardez, démons de l'Enfer ! Regarde, ô Père, regarde, ô Paraclet ! La Victime sourit, elle ne pleure plus...

Tout est dit. Adieu, mon ami. Toi aussi, je ne te verrai plus avant de mourir. Donnons-nous le baiser d'adieu. Et ne doute pas. On viendra te dire: " C'était un fou! C'était un démon, un menteur ! Il est mort, alors qu'il prétendait être la Vie. " Tu leur répondras, à eux, mais aussi à toi-même: "*Il était et il est toujours la Vérité et la Vie.* Il est le Vainqueur de la mort. Je le sais. Il ne peut être mort pour toujours. Je l'attends. L'Époux reviendra avant que ne s'épuise l'huile de la lampe que l'ami tient prête pour illuminer le monde, invité aux noces du Triomphateur. Et la lumière, cette fois, ne pourra jamais plus être éteinte. " Crois-le fermement, Lazare. Obéis à mon désir. Tu entends ce rossignol chanter après s'être tu à cause de tes sanglots? Fais comme lui. Qu'après avoir - inévitablement - pleuré sur la Victime, ton âme chante avec assurance l'hymne de ta foi. Sois béni, par le Père, par le Fils, par le Saint-Esprit. »

#### DE BÉTHANIE A JÉRUSALEM ... « NOUS SOMMES TOUJOURS UNIS »

Jésus chemine de Béthanie à Jérusalem<sup>41</sup> parmi des vergers et des oliviers en fleurs. Même les feuilles argentées des oliviers ressemblent à des fleurs, ainsi couvertes de gouttelettes de rosée qui brillent sous le premier rayon de l'aurore et qu'une légère brise parfumée fait remuer. Chaque frondaison est un travail d'orfèvre, et l'œil en admire la beauté. Les amandiers, déjà couverts de leurs feuilles vertes, contrastent avec les masses blanc rosé des autres arbres fruitiers; dessous, les vignes révèlent les découpures de leurs premières feuilles, si claires et soyeuses qu'on croirait voir un éclat d'émeraude très fine ou un lambeau de soie précieuse. En haut, un ciel de turquoise foncée, uni, serein, solennel. Partout, des chants d'oiseaux et des parfums de fleurs. Un air frais restaure les forces et réjouit. C'est vraiment la gaieté d'avril qui sourit partout.

Jésus marche au milieu de ses douze apôtres. Il dit:

-J'ai envoyé les femmes en avant, car c'est à vous seuls que je veux parler. Dans les premiers temps que j'étais avec vous, j'ai dit à ceux qui étaient avec moi : " Ne troublez pas ma Mère en lui racontant les mauvaises actions commises contre moi. " Elles paraissaient bien graves, à l'époque... Maintenant, Jean, Simon et Judas, qui avez été tous les trois témoins de celles qui ont été au commencement de la chaîne par laquelle le Fils de l'homme sera conduit à la mort, vous vous rendez bien compte que ce n'étaient que grains de sable en comparaison des blocs de rochers que sont les actions actuelles. Mais à ce moment-là, ni vous, ni ma Mère, ni moi, n'étions préparés à la méchanceté humaine. Dans le bien comme dans le mal, l'homme n'atteint pas le sommet d'un coup. Il s'élève ou s'abaisse par degrés, et de même dans la douleur. Vous qui êtes bons, vous vous êtes élevés dans le bien et vous pouvez constater, sans être aussi scandalisés que vous l'auriez été au début, à quel point de perversion peut tomber l'homme qui se voue au satanisme; de même, ma Mère et moi, nous pouvons supporter sans en mourir toute la douleur qui nous est causée par l'homme. Nous avons tous fortifié notre âme, que ce soit dans le bien, dans le mal, ou dans la douleur. *Pourtant, nous n'en avons pas encore atteint l'apogée...* Ah ! si vous saviez quel est cet apogée et comme est élevé le comble du bien, du mal, de la douleur ! Mais je vous réitère ma demande d'alors: ne répétez pas à ma Mère ce que le Fils de l'homme va vous dire. Elle en souffrirait trop. Celui qui doit être mis à mort boit le breuvage qu'on lui donne par pitié pour l'étourdir, et qui lui permettra d'attendre l'heure du supplice sans frémir à chaque instant. Votre silence servira de breuvage de pitié pour elle, la Mère du Rédempteur ! Maintenant, pour que rien ne reste obscur pour vous, je veux vous révéler le sens des prophéties. Et je vous demande de rester avec moi, beaucoup, beaucoup. Dans la journée, j'appartiendrai à tout le monde. La nuit, je vous prie d'être avec moi, car je veux être avec vous. J'ai besoin de ne pas me sentir seul...

9-41  
T9-358

41 Voir Annexe 5 : Carte 12 de Carlos Martinez. Éd. 2012

...Maintenant, c'est avec Zacharie que je vous dis, pour Jérusalem: "Voici que ton Roi vient à toi, humble, monté sur une ânesse et un ânon" (Za 9, 9). Il est pauvre, mais il dispersera les puissants qui oppriment l'homme. Il est doux, et pourtant son bras levé pour bénir vaincra le démon et la mort. "Il annoncera la paix aux nations", parce qu'il en est le Roi (Za 9, 10). Crucifié, il étendra sa domination d'une mer à l'autre. "Il ne crie pas, il ne brise pas, il n'éteint pas la mèche qui faiblit" (Is 42, 2-3), celui qui n'est pas force mais faiblesse, celui qui mérite tous les reproches, et il fera justice selon la vérité. C'est ton Messie, ô cité de Sion, ton Messie, ô peuple du Seigneur, ton Messie, ô peuple de la terre.

" Sans être triste ni violent " : vous voyez comme je n'éprouve ni la tristesse irritée du vaincu, ni la rancune du pervers, mais seulement le sérieux d'un homme qui voit à quel point peut en venir la possession de Satan dans l'homme; et vous voyez comment, alors que je peux réduire en cendres et disperser d'un seul mouvement de ma volonté, j'ai tendu les mains pendant trois ans pour inviter chacun à l'amour, sans arrêt. Et maintenant encore, mes mains se tendront et seront blessées ! "Sans être triste ni violent, j'arriverai à établir mon Royaume" (Is 42, 4), ce Royaume du Christ où se trouve le salut du monde.

Le Père, Seigneur éternel, me dit: "Je t'ai appelé, je t'ai saisi par la main, j'ai fait de toi l'alliance des peuples, la lumière des nations" (Is 42, 6) Et j'ai été lumière. Lumière pour ouvrir les yeux aux aveugles, parole pour donner la parole aux sourds, clé pour ouvrir les prisons souterraines de ceux qui étaient dans les ténèbres de l'erreur (Is 42, 7).

Or, moi qui suis tout cela, je vais mourir. J'entre dans l'obscurité de la mort. La mort, comprenez-vous? Voilà que va s'accomplir ce qui a été annoncé en premier, je vous le dis avec le prophète. Quant aux autres prophéties, je vous en parlerai avant que le Démon ne nous sépare.

Voilà Sion, là-bas, au fond. Allez chercher l'ânesse et l'ânon. Dites à leur propriétaire : " Le Rabbi Jésus en a besoin. " Et prévenez ma Mère que je vais la rejoindre. Elle est là, sur le talus avec les Marie<sup>42</sup>. Elle m'attend. C'est mon triomphe humain... Qu'il soit son triomphe. Nous sommes toujours unis. Oh ! combien unis !...

Quel est le cœur de hyène qui, d'un coup de griffes de sa patte, arrache le cœur du cœur maternel : moi, son Fils? Un homme? Non Tout homme naît d'une femme, donc, que ce soit par instinct ou par réflexion morale, il ne peut frapper une mère parce qu'il pense à la sienne. Il ne s'agit donc pas d'un homme. Dans ce cas, qui est-ce ? Un démon. Mais un démon peut-il offenser la Victorieuse? Pour l'offenser, il faudrait la toucher. Or Satan ne supporte pas la lumière virginale de la Rose de Dieu. Alors? Quel est votre avis? Vous ne répondez pas? Je vous le révèle donc. Le démon le plus rusé s'est uni à l'homme le plus corrompu et, tel le venin enfermé dans les crochets de la vipère, il s'est enfermé en cet homme qui, lui, peut approcher de la Femme et ainsi, traîtreusement, la mordre.

Maudit soit cet être hybride monstrueux qui est Satan et qui est homme ! Je le maudis? Non. Ce mot n'appartient pas au vocabulaire du Rédempteur. Mais je répète à l'âme de cet hybride monstrueux ce que j'ai dit à Jérusalem, cette monstrueuse cité de Dieu et de Satan: "Ah ! si, en cette heure qui t'est encore donnée, tu savais venir au Sauveur ! " Il n'est pas de plus grand amour que le mien ! Il n'est pas de plus grand pouvoir que le mien. Lorsque je dis : " Je veux ", le Père lui-même y consent. Or je ne sais prononcer que des paroles de pitié pour ceux qui sont tombés et qui, du fond de leur abîme, tendent les bras vers moi.

Âme du plus grand pécheur, ton Sauveur, au seuil de la mort, se penche sur ton abîme, et il t'invite à prendre sa main. Ma mort ne sera pas empêchée... Mais toi... toi... tu serais sauvé, toi, que j'aime encore, et l'âme de ton Ami ne frémirait pas d'horreur à la pensée que c'est à cause de son ami qu'il connaît l'horreur de la mort, de cette mort-là...

42 Marie d'Alphée ( frère de Saint Joseph) mère de Joseph, Simon, Judes et Jacques, Marie Salomé, femme de Zébédée et mère de Jacques et Jean, Marie de Magdala.

Jésus, accablé, se tait...

Les apôtres discutent et se demandent :

-Mais de qui parle-t-il? Qui est-ce?

Et Judas déclare, sans aucune honte de mentir: -C'est sûrement l'un de ces faux jetons de pharisiens... Moi, je pense à Joseph ou Nicodème, ou bien à Kouza et Manahen... Tous sont avides de pouvoir et d'argent... Je sais qu'Hérode... Et je sais que le Sanhédrin... Il s'est vraiment trop fié à eux ! Vous voyez que, hier aussi, ils n'étaient pas présents? ! Ils n'ont pas le courage de l'affronter...

Jésus n'entend pas. Il est parti de l'avant rejoindre sa Mère, qui se trouve avec Marie, Marthe et Suzanne. Il ne manque que Jeanne, femme de Kouza, dans le groupe des saintes femmes.

#### ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM : « TA PRIÈRE M'EST NÉCESSAIRE ? MAMAN CHÉRIE »

Jésus entoure de son bras les épaules de sa Mère, qui s'est levée quand Jean et Jacques, fils d'Alphée, l'ont rejointe pour lui annoncer : " Ton Fils arrive ", avant de revenir sur leurs pas pour se réunir à leurs compagnons. Ceux-ci avancent lentement en devisant, tandis que Thomas et André ont couru vers Bethphagé pour chercher l'ânesse et l'ânon et les amener à Jésus.

Jésus, pendant ce temps, parle aux femmes :

-Nous voici près de la ville. Je vous conseille d'y aller. Ce sera en toute sûreté. Entrez dans la ville avant moi. Près d'En-Rogel<sup>43</sup> se trouvent les bergers et les disciples les plus fidèles. Ils ont l'ordre de vous escorter et de vous protéger.

-C'est que... Nous avons parlé avec Aser de Nazareth et Abel de Bethléem de Galilée, et aussi avec Salomon. Ils étaient venus jusqu'ici pour guetter ton arrivée. La foule prépare une grande fête. Et nous voulions y assister... Tu vois comme le haut des oliviers remue? Ce n'est pas le vent qui les agite ainsi: ce sont des gens qui coupent des branches pour en joncher le chemin et t'abriter du soleil. Et là-bas? Regarde, ils sont en train de dépouiller les palmiers de leurs éventails. On dirait des grappes, mais ce sont des hommes, grimpés sur les troncs, qui n'en finissent pas de cueillir... Et sur les pentes, vois les enfants qui se baissent pour cueillir des bouquets. Quant aux femmes, elles dépouillent sûrement les jardins de leurs fleurs et de plantes odorantes pour en tapisser la route devant toi. Nous voulions voir... et imiter le geste de Marie-Madeleine, qui a recueilli toutes les fleurs foulées par ton pied lorsque tu es entré dans le jardin de Lazare, demande Marie, femme de Cléophas, au nom de toutes.

Jésus caresse sur la joue sa vieille parente, qui ressemble à une enfant désireuse d'assister à un spectacle, et il lui répond :

-Dans la foule, tu ne verrais rien. Partez dès maintenant à la maison de Lazare, celle dont Matthias est le gardien. Je passerai par là, et vous me verrez d'en-haut.

-Mon Fils... tu y vas seul? Je ne peux rester près de toi? demande Marie en levant son visage si triste et en fixant ses yeux de ciel sur son doux Fils.

-Je voudrais te prier de rester cachée. Comme la colombe au creux des rochers (Ct 2, 14). Encore plus que ta présence, c'est ta prière qui m'est nécessaire, Maman chérie !

-S'il en est ainsi, mon Fils, nous prions, toutes, pour toi.

-Oui. Après l'avoir vu passer, vous viendrez avec nous dans mon palais de Sion. Et j'enverrai des serviteurs au Temple, et toujours à la suite du Maître, pour qu'ils nous apportent ses ordres et ses nouvelles, décide Marie, sœur de Lazare, toujours prompte à saisir ce qu'il convient de faire, et à le mettre en œuvre sans attendre. -Tu as raison, ma sœur. J'ai beau être peinée de ne pas suivre Jésus, je comprends le bien-fondé de son ordre. Du reste, Lazare nous a recommandé de

9-46  
T9-364

43 En-Rogel est le puits de la fontaine de Rogel où campèrent les trois Sages d'Orient incertains car l'Étoile avait disparu.

ne contredire le Maître en rien, et de lui obéir dans les moindres détails. Et c'est ce que nous ferons.

-Dans ce cas, allez-y. Vous voyez? Les routes s'animent. Les apôtres sont sur le point de me rejoindre. Allez. Que la paix soit avec vous. Je vous ferai venir aux heures que je jugerai bonnes. Maman, adieu. Sois en paix. Dieu est avec nous.

Il l'embrasse et la congédie. Obéissantes, les disciples s'éloignent sans tarder.

Les dix apôtres rejoignent Jésus : -Tu les as envoyées de l'avant ?

-Oui, à une maison d'où elles regarderont mon entrée.

-Laquelle? demande Judas.

-Les maisons amies sont désormais si nombreuses ! s'exclame Philippe.

-Pas chez Annalia? insiste Judas.

Jésus répond négativement et se met en chemin vers Bethphagé, qui n'est guère éloignée.

Il en est tout proche quand reviennent les deux apôtres qu'il a envoyés prendre l'ânesse et l'ânon.(Mt 21, 1-17 ; Mc 11, 1-11; Lc 19, 28-40 ; Jn 12, 12-19) Ils s'écrient :

-Nous avons tout trouvé comme tu l'as dit, et nous t'aurions volontiers amené les animaux. Mais leur propriétaire a voulu les étriller et les orner des meilleurs harnachements pour te faire honneur. Et les disciples, unis à ceux qui ont passé la nuit dans les rues de Béthanie pour te rendre gloire, veulent avoir le privilège de te les conduire. Nous y avons consenti. Il nous a semblé que leur amour méritait une récompense.

-Vous avez bien fait. Avançons, en attendant.

-Les disciples sont-ils nombreux? demande Barthélemy.

-Une multitude ! Il est impossible de passer par les rues de Bethphagé. C'est pourquoi j'ai conseillé à Isaac de conduire l'âne chez Cléonte, le fromager, répond Thomas.

-Tu as eu raison. Allons jusqu'à cet escarpement des collines, et attendons un peu à l'ombre de ces arbres. Ils vont à l'endroit indiqué par Jésus.

-Mais nous nous éloignons ! Tu dépasses Bethphagé en la contournant par derrière ! s'écrie Judas.

-Si je veux le faire, qui peut m'en empêcher? Suis-je déjà prisonnier, pour qu'il ne me soit pas permis d'aller là où je veux? Est-on pressé que je le sois et craint-on que je puisse échapper à la capture? Et si j'estimais bon de m'éloigner pour préférer des lieux plus sûrs, quelqu'un pourrait-il me le défendre? Jésus darde son regard sur le traître, qui se tait et hausse les épaules, comme pour dire : " Fais ce que bon te semble. "

Ils tournent en effet derrière le petit village. C'est, pour ainsi dire, un faubourg de Jérusalem : du côté ouest, il est en effet si peu éloigné de la ville, qu'il fait déjà partie des pentes de l'oliveraie qui couronne Jérusalem du côté oriental. En bas, entre les pentes et la ville, le Cédron brille sous le soleil d'avril.

Jésus s'assied dans cette verdure silencieuse et se plonge dans ses pensées. Puis il se lève et va sur la cime de l'escarpement...

...A peine Jésus a-t-il le temps d'entrer dans la maison au pied de la colline, pour en bénir les habitants, que l'on entend des grelots tintinnabuler joyeusement, ainsi que des voix en fête. Peu après, le visage émacié et pâle d'Isaac<sup>44</sup> apparaît dans l'ouverture de la porte, et le fidèle berger entre et se prosterne devant son Seigneur.

Dans l'encadrement de la porte grande ouverte se pressent de nombreux visages, et d'autres apparaissent derrière... On se bouscule, on s'entasse, on veut avancer... Des cris de femmes, des pleurs d'enfants s'élèvent au milieu de la cohue, ainsi que des salutations, des cris joyeux:

44 Isaac de Jutta fait partie des bergers de la Nativité. Trente ans après, Jésus le guérit de sa grave maladie et le désigne comme chef des disciples. C'est un homme dans la cinquantaine qui ne s'empote jamais et qui est si bon... Il mourra le lendemain de l'Ascension de Jésus.

“ Heureux jour qui te ramène à nous ! Paix à toi, Seigneur ! C'est un joyeux retour, Maître, pour récompenser notre fidélité. ”

Jésus se lève et fait signe qu'il va parler. Tout le monde se tait, et on entend nettement sa voix.

-Paix à vous ! Ne vous bousculez pas. Nous allons monter ensemble au Temple. Je suis venu pour être avec vous. Paix ! Paix ! Ne vous faites pas de mal. Faites place, mes bien-aimés ! Laissez-moi passer et suivez-moi, pour que nous entrions ensemble dans la Cité sainte.

Les gens obéissent tant bien que mal, et s'écartent assez pour que Jésus puisse sortir. Il prend l'ânon, qui n'a jamais été débourré jusqu'alors, et monte dessus. De riches pèlerins, qui se pressent dans la foule, étendent alors sur le dos de l'animal leurs somptueux manteaux. Un homme met un genou à terre et fait de l'autre un marchepied pour le Seigneur, qui s'assied sur sa monture. Le voyage commence. Pierre marche à côté du Maître et, de l'autre côté, Isaac tient la bride de l'ânon. Bien que celui-ci ne soit pas habitué à jouer ce rôle, il avance paisiblement sans s'emballer. Il ne s'effraie même pas des fleurs lancées vers Jésus, qui atteignent souvent les yeux et le museau de l'animal, ni des branches d'olivier et des feuilles de palmiers agitées devant et autour de lui, jetées par terre avec des fleurs pour servir de tapis, ni des cris de plus en plus forts: “Hosanna au Fils de David!” qui s'élèvent vers le ciel serein, pendant que la foule se tasse de plus en plus et grossit à cause des nouveaux venus...

Passer par Bethphagé et ses étroites rues sinueuses n'est pas chose facile : les mères doivent prendre leurs enfants dans leurs bras, et les hommes protéger les femmes de coups trop violents; il arrive qu'un père place son fils à califourchon sur ses épaules pour lui permettre de dominer la foule, tandis que les voix des tout-petits ressemblent à des bêlements d'agneaux ou à des cris d'hirondelles et que leurs menottes lancent les fleurs et les feuilles d'oliviers présentées par leurs mères, et envoient des baisers au doux Jésus...

...Le cortège passe sous la voûte de la porte de Siloan, puis se déverse comme un torrent dans la ville en traversant le faubourg d'Ophel, où chaque terrasse est devenue une petite place aérienne remplie de gens qui crient des hosannas, jettent des fleurs et renversent des parfums en contrebas, dans la rue, en essayant d'atteindre le Maître. L'air est embaumé par les fleurs qui meurent sous les pas de la foule, et les essences qui se répandent dans l'air avant de finir dans la poussière de la route. Les cris de la foule semblent se renforcer, comme si chacun hurlait dans un porte-voix, car les nombreuses arcades dont Jérusalem est remplie créent un écho qui ne cesse de les amplifier...

...Dans cette foule qui n'en finit pas de se mélanger, je reconnais des visages qui apparaissent et disparaissent : des disciples venus des diverses régions de Palestine, tous ceux qui suivent Jésus... J'entrevois Jaïre, je remarque Jaïa, l'adolescent de Pella (me semble-t-il) qui était aveugle avec sa mère et que Jésus a guéri, je repère Joachim de Bozra et ce paysan de la plaine de Saron avec ses frères, je découvre le vieux et solitaire Matthias, de cet endroit près du Jourdain (rive orientale) où Jésus s'est réfugié quand tout était inondé, je vois Zachée avec ses amis convertis, et aussi le vieux Jean de Nobé avec presque tous ses concitoyens, ou encore le mari de Sarah de Yutta... Mais qui peut retenir un tel kaléidoscope de visages et de noms connus et inconnus, vus plusieurs fois ou une seule?... Voici maintenant le petit berger pris à Hennon. Non loin se trouve le disciple de Chorazeïn qui délaissa les funérailles de son père pour suivre Jésus; et, tout près, j'entrevois un instant les parents de Benjamin de Capharnaüm, accompagnés de leur jeune fils, qui manque de tomber sous les pieds de l'ânon en se jetant en avant pour recevoir une caresse de Jésus.

Malheureusement, je constate aussi la présence de pharisiens et de scribes, livides de colère à la vue de ce triomphe, qui fendent avec arrogance le cercle d'amour qui se serre autour de Jésus, pour venir lui hurler: -Fais donc taire tous ces fous ! Rappelle-les à la raison ! Ce n'est qu'à Dieu que l'on adresse des hosannas. Dis-leur de se taire !

Jésus répond doucement :

-Même si je leur disais de se taire et s'ils m'obéissaient, les pierres crieraient les prodiges du Verbe de Dieu.

En effet, les gens crient :

“ Hosanna, hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna à lui et à son Règne ! Dieu est avec nous ! L'Emmanuel est venu ! Il est venu, le Royaume du Christ du Seigneur ! Hosanna ! Hosanna sur la terre et au plus haut des Cieux ! Paix ! Paix, mon Roi ! Paix et bénédiction à toi, Roi saint ! Paix et gloire dans les Cieux et sur la terre ! Gloire à Dieu pour son Christ ! Paix aux hommes qui savent l'accueillir ! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté et gloire au plus haut des Cieux, car l'heure du Seigneur est venue ! ”

(Cette dernière acclamation provient du groupe compact des bergers, qui répètent ce qu'ils ont entendu à la Nativité). Outre ces ovations continues, les Palestiniens racontent aux pèlerins de la Diaspora les miracles auxquels ils ont assisté. A ceux qui ignorent ce qui arrive, aux étrangers qui passent par hasard à Jérusalem et qui demandent :

“ Mais qui est cet homme? Que se passe-t-il? ”, ils expliquent :

-C'est Jésus ! Jésus, le Maître de Nazareth de Galilée ! Le Prophète ! Le Messie du Seigneur ! Le Promis ! Le Saint !

D'une maison dont le cortège a dépassé depuis peu la porte - car la marche est très lente dans une telle confusion -, sort un groupe de robustes jeunes gens portant en l'air des vases de cuivre pleins de charbon allumé et d'encens, qui brûle en répandant des volutes de fumée odorante. Leur geste est bien vu, et on l'imité. Plusieurs courent en avant ou reviennent en arrière vers leurs maisons pour se faire donner du feu et des résines odorantes, afin de les brûler en hommage au Christ.

La maison d'Annalia apparaît. La terrasse est entourée d'une guirlande de vigne aux feuilles nouvelles qui tremble sous un doux vent d'avril. Sur le côté qui donne sur la rue, se tient toute une rangée de jeunes filles vêtues et voilées de blanc, au milieu desquelles se trouve Annalia, avec des corbeilles de pétales de roses effeuillées et de muguet qui déjà voltigent en l'air.

-Les vierges d'Israël te saluent, Seigneur ! dit Jean, qui s'est frayé un chemin pour venir auprès de Jésus, et attire son attention sur la guirlande de pureté qui se penche en souriant du parapet pour joncher le chemin de pétales rouges comme du sang et de muguet blancs comme des perles.

Jésus tire un instant sur les rênes et arrête l'ânon. Il lève la tête et la main pour bénir cette virginité qui lui montre son affection, jusqu'à renoncer à tout autre amour terrestre.

Annalia se penche et s'exclame :

-J'ai vu ton triomphe, mon Seigneur ! Prends ma vie pour ta glorification universelle !

Et, pendant que Jésus passe au-dessous de sa maison et poursuit son chemin, elle le salue avec un grand cri. -Jésus !

Alors un autre cri, bien différent, surpasse la clameur de la foule. Mais les gens ont beau l'entendre, ils ne s'arrêtent pas. Ce fleuve d'enthousiasme, ce fleuve de peuple en délire, ne peut s'arrêter. Et alors que les derniers flots de ce fleuve sont encore en dehors de la porte, les premiers montent déjà les pentes qui conduisent au Temple

- Ta Mère ! dit Pierre en indiquant une maison, située presque à l'angle d'une rue qui s'élève vers le mont Moriah et dans laquelle le cortège s'est engagé.

Et Jésus lève la tête pour sourire à sa Mère, qui se tient en haut, parmi les femmes fidèles.

La rencontre d'une importante caravane bloque la foule quelques mètres plus loin. Et pendant que Jésus s'arrête avec les autres, en caressant les enfants que les mères lui présentent, un homme accourt et se fraie un passage en hurlant :

-Laissez-moi passer ! Une femme est morte ! Une jeune fille ! Subitement. Sa mère appelle le Maître. Laissez-moi passer ! Il l'a déjà sauvée une fois !

Les gens lui font place, et l'homme arrive auprès de Jésus :

-Maître, la fille d'Élise est morte. Elle t'a saluée de ce cri, puis elle s'est affaissée en disant: "Je suis heureuse", et elle a expiré. Son cœur s'est brisé dans l'allégresse de te voir triomphant. Sa mère m'a vu sur la terrasse près de sa maison, et elle m'a envoyé t'appeler. Viens, Maître.

-Morte ! Annalia, morte ! Mais, hier, elle était encore en bonne santé, et heureuse !

Tout agités, les apôtres et les bergers se regroupent. Tout le monde a pu constater, la veille, qu'elle était en parfaite santé. Tout à l'heure à peine, ils l'ont vue rose, riante... Ils n'arrivent pas à y croire... Ils questionnent, s'informent des détails...

-Je ne sais pas. Vous avez tous entendu ses paroles. Elle parlait fort, avec assurance. Puis je l'ai vue s'affaisser, plus blanche que ses vêtements, et j'ai entendu sa mère crier ... Je ne sais rien de plus.

-Ne vous troublez pas, elle n'est pas morte. Une fleur est tombée, et les anges de Dieu l'ont recueillie pour la porter dans le sein d'Abraham. Bientôt, le lys de la terre s'ouvrira, heureux au Paradis, ignorant pour toujours de l'horreur du monde. Homme, dis à Élise de ne pas pleurer le sort de son enfant. Précise qu'elle a obtenu une *grande* grâce de Dieu et que, d'ici six jours, elle comprendra de quoi il s'agit. Ne pleurez pas. Que personne ne pleure. Son triomphe est encore plus grand que le mien, parce que les anges escortent la vierge pour la conduire à la paix des justes. Et c'est un triomphe éternel, qui grandira sans jamais diminuer. En vérité, je vous dis que c'est pour vous tous, mais pas pour Annalia, que vous avez raison de pleurer. Allons.

Puis il répète aux apôtres et à ceux qui l'entourent :

-Une fleur est tombée. Elle s'est couchée en paix, et les anges l'ont recueillie. Bienheureuse celle qui est pure de chair et de cœur, car elle va bientôt voir Dieu.

-Mais comment, de quoi est-elle morte, Seigneur? demande Pierre, qui ne peut y croire.

-D'amour. D'extase. D'une joie infinie. Quelle heureuse mort ! ...

#### « VIENS AVEC MOI MAMAN, POUR CONSOLER ÉLISE »

Sur le plateau de l'Oliveraie où de nombreux Galiléens se rassemblent à l'occasion de la solennité, Jésus sort de bonne heure de la tente d'un pèlerin. Le camp dort encore, sous la clarté de la lune qui se couche lentement, enveloppant d'une blancheur argentée les tentes, les arbres, les pentes et la ville qui sommeille tout en bas...

Jésus glisse avec assurance et sans bruit entre les tentes et, une fois sorti du camp, il descend rapidement par des sentiers à pic vers Gethsémani, le traverse, passe le petit pont sur le Cédron - un ruban d'argent qui arpège à la lune - et arrive à la porte, gardée par des légionnaires. Cette garde de nuit devant les portes closes est peut-être une mesure de précaution du Proconsul. Au nombre de quatre, les soldats discutent, assis sur de grosses pierres qui leur servent de sièges contre le rempart. Ils se chauffent à un feu de brindilles qui jette une lueur rougeâtre sur leurs cuirasses rutilantes et leurs casques sévères, d'où émergent des visages aux physionomies italiques bien différentes de ceux des Hébreux.

-Qui va là? lance le premier qui voit apparaître la haute silhouette de Jésus de derrière le coin d'une mesure voisine de la porte. Il saisit la hampe de la lance pointue qu'il tenait appuyée au mur-voisin et, imité par les autres, il se met en position réglementaire. Sans donner à Jésus le temps de répondre, il poursuit :

-On n'entre pas! Ne sais-tu pas que la seconde veille touche déjà à sa fin<sup>45</sup>?

-Je suis Jésus de Nazareth. Ma Mère est dans la ville. Je vais la voir.

45 Il est minuit

-Oh ! l'Homme qui a ressuscité le mort de Béthanie ! Par Jupiter ! Je vais enfin le connaître !

A ces mots, il s'approche de lui pour l'observer avec curiosité, tournant tout autour de lui comme pour s'assurer que ce n'est pas quelqu'un d'irréel, d'étrange, mais vraiment un homme comme tout le monde. Et il s'exclame :

-Oh ! dieux ! Il est beau comme Apollon, mais tout à fait comme nous ! Et il n'a ni bâton, ni barrette, ni aucun insigne de son pouvoir !

Il est perplexe. Jésus le regarde patiemment en lui souriant avec douceur.

Moins curieux - mais peut-être ont-ils déjà vu Jésus d'autres fois -, ses compagnons disent :

-Dommage qu'il n'ait pas été présent au milieu de la première veille, quand on a porté au tombeau la jolie jeune fille morte ce matin. Nous l'aurions vue ressusciter...

Jésus répète doucement: -Puis-je aller trouver ma Mère?

Les quatre soldats se secouent. Le plus âgé parle :

-En fait, l'ordre serait de ne laisser passer personne, mais tu passeras quand même. Celui qui force les portes de l'Hadès peut bien forcer les portes d'une ville close. Du reste, tu n'es pas homme à susciter des soulèvements. L'interdiction ne vaut pas pour toi. Fais en sorte de n'être pas vu par les rondes à l'intérieur. Ouvre, Marcus Gratus. Et toi, passe sans bruit. Nous sommes soldats, et nous devons obéir...

-Ne craignez rien. Votre bonté ne se changera pas pour vous en punition.

Un légionnaire ouvre avec précaution un portillon découpé dans le portail colossal et dit :

-Passe vite. La veille se termine d'ici peu, et nous sommes remplacés par d'autres soldats, qui vont arriver.

-Paix à vous.

-Nous sommes des hommes de guerre...

-Même dans la guerre, la paix que je donne demeure, car c'est la paix de l'âme.

Et Jésus s'engouffre dans l'obscurité du porche ouvert dans l'épaisseur des murs. Il passe en silence devant le corps de garde, qui laisse passer par l'ouverture la lumière tremblante d'une lampe à huile...

Jésus arrive à la maison de Lazare sur la colline de Sion, et il frappe. C'est Lévi, le gardien qui lui ouvre. -Toi, Maître?! Les maîtresses dorment. Pourquoi n'as-tu pas envoyé un serviteur, si tu avais besoin de quelque chose?

-Ils ne l'auraient pas laissé passer.

-Ah ! c'est vrai ! Mais toi-même, comment es-tu passé?

-Je suis Jésus de Nazareth, et les légionnaires se sont montrés conciliants. Mais il ne faut pas le dire, Lévi.

-Je ne dirai rien... Ils sont meilleurs que beaucoup d'entre nous !

-Conduis-moi là où dort ma Mère et ne réveille personne d'autre dans la maison.

-Comme tu veux, Seigneur. Lazare a donné l'ordre à tous ceux qui dirigent les maisons de t'obéir en tout, sans discussion ni retard. L'aurore pointait à peine quand cet ordre a été apporté par un serviteur, par plusieurs serviteurs, à toutes les maisons. *Obéir et se taire*. Nous le ferons. Tu nous as rendu notre maître...

L'homme trotte à travers les couloirs, vastes comme des galeries, du magnifique palais de Lazare sur la colline de Sion, et la lampe qu'il tient à la main éclaire d'une manière féérique le mobilier et les tapisseries qui ornent ces larges couloirs. L'homme s'arrête devant une porte close :

-Voici la chambre de ta Mère.

-Tu peux disposer.

-Et la lampe? Tu ne la veux pas? Je peux repartir dans l'obscurité. J'ai l'habitude de la maison : j'y suis né.

-Laisse-la et n'enlève pas la clé de la porte. Je sors tout de suite.

-Tu sais où me trouver. Je vais fermer par précaution, mais je serai prêt à t'ouvrir la porte quand tu viendras.

Resté seul, Jésus frappe si doucement qu'il faut être bien éveillé pour entendre.

Un crissement dans la pièce, comme celui d'un siège qu'on déplace, un léger bruit de pas, et une voix basse :  
-Qui est-ce? -Moi, Maman. Ouvre-moi.

La porte s'ouvre aussitôt. La lumière de la lune est la seule qui éclaire la pièce tranquille et étend ses rayons sur le lit intact. Un siège est placé près de la fenêtre, grande ouverte sur le mystère de la nuit.

-Tu ne dormais pas encore? Il est tard !

-Je priais... Viens, mon Fils. Assieds-toi là où j'étais. Elle indique le siège près de la fenêtre.

-Je ne peux m'arrêter. Je suis venu te chercher pour t'emmener chez Élise, dans le quartier d'Ophel. Annalia est morte. Vous ne le saviez pas encore?

-Non. Personne... Quand, Jésus?

-Après mon passage.

-Après *ton passage* ! Tu as donc été pour elle l'Ange libérateur (Ex 12, 12-13) ! Cette terre était pour elle une telle prison ! Elle est heureuse ! Je voudrais bien être à sa place ! Elle est morte... naturellement? Je veux dire : pas à la suite d'un malheur?

-Elle est morte par excès de joie d'aimer. Je l'ai su alors que je montais déjà vers le Temple. Viens avec moi, Maman. Nous ne craignons pas de nous profaner pour consoler une mère qui a tenu dans ses bras sa fille morte d'une joie surnaturelle... *Notre première vierge* ! Celle qui est venue à Nazareth, chez toi, pour me trouver et me demander cette joie... Ce sont des jours lointains et sereins.

-Avant-hier, elle chantait comme une mésange amoureuse et m'embrassait en disant: "Je suis heureuse!" Elle était avide de tout savoir sur toi : comment Dieu t'a formé, comment il m'a choisie, et mes premières palpitations de vierge consacrée... Maintenant, je comprends... Je suis prête, mon Fils.

Tout en parlant, Marie a épinglé ses tresses, qui étaient retombées sur ses épaules et qui la faisaient paraître toute jeune, et elle a pris son voile et son manteau.

Ils sortent le plus discrètement possible. Lévi se tient déjà près du portail. Il explique :

-J'ai préféré... A cause de mon épouse... Les femmes sont curieuses. Elle m'aurait posé mille questions. Comme ça, elle ne sait rien...

Il ouvre, et s'apprête à refermer la porte quand Jésus dit :

-Je reconduirai ma Mère ici avant la fin de cette veille.

-Je resterai près d'ici. Ne crains rien.

-Paix à toi.

Ils marchent dans les rues silencieuses, désertes, d'où la lune se retire lentement, mais illumine encore le sommet des hautes maisons de la colline de Sion. Plus éclairé est le faubourg d'Ophel, aux maisonnettes humbles et basses.

Voilà la maison d'Annalia, fermée, sombre, silencieuse. Il y a encore des fleurs fanées sur les marches de la maison, peut-être celles que la vierge a jetées avant de mourir, ou celles qui sont tombées de son lit funèbre... Jésus frappe à la porte. Il frappe de nouveau...

On entend une fenêtre s'ouvrir en haut, puis une voix accablée demander: -Qui est là?

-Marie et Jésus de Nazareth, répond Marie.

-Oh ! je viens !...

Après une brève attente, les verrous grincent, et la porte s'ouvre sur le visage défait d'Élise, qui s'appuie péniblement aux montants. Lorsque Marie entre et lui tend les bras, elle tombe sur son sein avec les faibles sanglots d'une femme qui a tant pleuré que sa plainte est devenue silencieuse. Jésus ferme la porte et attend patiemment que sa Mère calme cette désolation. Comme une pièce s'ouvre à côté, ils y entrent, Jésus portant la lampe qu'Élise a posée sur le pavé de l'entrée avant d'ouvrir la porte.

Les pleurs de la mère d'Annalia semblent ne pas pouvoir finir. Elle s'adresse à Marie avec des sanglots dans la voix. La mère parle à la Mère... Jésus, debout contre un mur, se tait...

Élise ne peut se résigner à cette mort si subite... Et, dans sa souffrance, elle en fait retomber la cause sur Samuel, le fiancé parjure:

-Il lui a brisé le cœur, ce maudit ! Elle ne le disait pas, mais elle souffrait certainement, qui sait depuis quand ! Et dans un cri de joie, son cœur s'est ouvert. Qu'il soit maudit pour toujours.

-Non, ma chérie. Non. Ne maudis pas. Ce n'est pas cela. Dieu l'a tant aimée qu'il l'a voulue dans sa paix. Mais, même si elle était morte à cause de Samuel - ce qui n'est pas vrai, mais supposons-le un instant -, pense à la mort de joie qu'elle a eue, et dis-toi qu'une action mauvaise lui aurait procuré une mort heureuse.

-Elle n'est plus là ! Elle est morte ! Elle est morte ! Tu ne sais pas ce que c'est que de perdre une fille ! Moi, j'ai fait deux fois l'expérience de cette douleur. Car déjà je pleurais sa mort, quand ton Fils l'a guérie. Mais maintenant... Mais maintenant... Il n'est pas revenu ! Il n'a pas eu pitié... Je l'ai perdue ! Perdue ! Mon enfant est déjà dans la tombe ! Sais-tu ce que c'est que de voir agoniser un enfant ? Savoir qu'il doit mourir ? Le voir mort, quand on le croyait guéri et fort ? Tu l'ignores. Tu ne peux pas en parler... Elle était belle comme une rose éclos au lever du soleil pendant qu'elle se parait, ce matin. Elle avait voulu porter le vêtement que je lui avais confectionné pour ses noces. Elle voulait même se couronner comme une épouse. Puis elle a préféré défaire la guirlande déjà prête à recueillir les pétales pour les jeter à ton Fils. Et elle chantait ! Elle chantait ! Sa voix emplissait la maison. Elle était gracieuse comme le printemps. La joie faisait briller ses yeux comme des étoiles, ses lèvres ouvertes sur la blancheur de ses dents pourpres comme la pulpe de grenade, et elle avait des joues roses et fraîches comme des roses nouvelles que la rosée embellit. Elle est devenue blanche comme le lys à peine éclos. Elle s'est affaissée sur mon sein telle une tige brisée... Plus de paroles ! Plus de soupirs ! Plus de couleurs ! Plus de regard ! Elle était paisible, belle comme un ange de Dieu mais sans vie. Tu ne sais pas, toi qui te réjouis du triomphe de ton Fils et le vois fort et en bonne santé, ce qu'est ma douleur ! Pourquoi n'est-il pas revenu sur ses pas ? En quoi lui avait-elle déplu, et moi avec elle, pour ne pas avoir pitié de ma prière ?

-Élise ! Élise ! Ne dis pas cela... La peine te rend aveugle et sourde... Élise, tu ne connais pas ma souffrance. Et tu ne connais pas le gouffre profond qu'elle deviendra. Tu as vue ta fille, paisible et belle, se raidir dans la paix. Dans tes bras. Moi... Moi, cela fait plus de six lustres que je contemple mon Fils et, par-delà la peau lisse et pure que j'ai sous les yeux et que je caresse, j'entrevois les plaies de l'Homme des douleurs que deviendra mon enfant. Sais-tu, toi qui dis que j'ignore ce que peut être voir un enfant aller deux fois vers la mort, et y entrer une fois pour y demeurer en paix, sais-tu ce que peut être, pour une mère, d'avoir cette vision pendant tant d'années ? Mon Fils ! Le voilà. Il est déjà vêtu de rouge comme s'il sortait d'un bain de sang. Et bientôt, dans peu de temps - le visage de ta fille dans le tombeau ne sera pas encore devenu sombre -, je le verrai revêtu de la pourpre de son sang innocent, de ce sang que je lui ai donné. Et si tu as reçu sur ton cœur ta fille, sais-tu quelle sera ma douleur de voir mourir mon Fils comme un malfaiteur sur le bois ? Regarde-le, le Sauveur de tous, sauveur dans l'esprit et dans la chair, car la chair de ceux qu'il aura sauvés sera non corrompue et bienheureuse dans son Royaume. Et regarde-moi ! Regarde cette Mère qui, heure après heure, accompagne et conduit - je ne le retiendrais pas un instant ! - son Fils au sacrifice ! Moi, je peux te comprendre, pauvre maman que tu es. Mais toi, comprends mon cœur ! Ne hais pas mon Fils. Annalia n'aurait pas supporté l'agonie de son Seigneur. Et son Seigneur l'a rendue heureuse en une heure d'allégresse.

Élise a cessé de pleurer devant cette révélation. Elle dévisage Marie, au pâle visage de martyr mouillé de larmes silencieuses, tourne les yeux vers Jésus, qui la regarde avec pitié... et glisse aux pieds de Jésus en gémissant :

-Mais elle est morte ! Elle est morte, Seigneur ! Comme un lys, un lys brisé. Les poètes disent de toi que tu es celui qui se complaît parmi les lys (Ct 6, 8-9 ; 8, 4) ! Ah ! vraiment, toi qui es né de ce lys qu'est Marie, tu descends souvent dans les parterres fleuris, et des roses pourpres tu fais des lys blancs, puis tu les cueilles en les retirant au monde. Pourquoi? Pourquoi, Seigneur? N'est-il pas juste qu'une mère jouisse de la rose qui est née d'elle? Pourquoi en éteindre la pourpre dans la froide blancheur de mort du lys?

-Les lys ! Ils seront le symbole de celles qui m'aimeront, comme ma Mère a aimé Dieu. Le blanc parterre du Roi divin.

-Mais nous, les mères, nous pleurerons. Nous, les mères, nous avons droit à nos enfants. Pourquoi les enlever à la vie?

-Ce n'est pas ce que je veux dire, femme. Les filles resteront, mais consacrées au Roi comme les vierges dans les palais de Salomon. Rappelle-toi le Cantique... Et elles seront épouses, ces bien-aimées, sur la terre comme au Ciel.

-Mais ma fille est morte ! Elle est morte ! Ses sanglots déchirants reprennent.

-Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi vit même s'il vient à mourir, et en vérité je te dis qu'il ne meurt pas pour l'éternité. Ta fille *vit*. Elle vit pour l'éternité, parce qu'elle a cru en la Vie. Ma mort sera pour elle la vie complète. Elle a connu la joie de vivre en moi avant de connaître la douleur de me voir arraché à la vie. Ta peine te rend aveugle et sourde, ma Mère a raison de le dire. Mais bientôt, tu affirmeras toi-même ce que je t'ai fait savoir ce matin : " Vraiment sa mort a été une grâce de Dieu. " Crois-le, femme. L'horreur attend cet endroit. Un jour viendra où les mères frappées comme toi s'exclameront: "Louange à Dieu, qui a épargné à nos enfants de vivre ce moment. " Et les mères qui n'auront pas été frappées crieront au Ciel: " Pourquoi, ô Dieu, n'as-tu pas tué nos fils avant cette heure?" Crois-le, femme, crois à mes paroles. N'élève pas entre Annalia et toi ce vrai mur de séparation qu'est la différence de foi. Tu vois? Je pouvais ne pas venir. Tu sais combien je suis haï. Que le triomphe d'un instant ne te fasse pas illusion... Chaque recoin peut dissimuler un piège contre moi. Or je suis venu seul, de nuit, pour te consoler. Je compatis à la douleur d'une mère. Mais pour la paix de ton âme, je viens te dire ces mots. Aie la paix, la paix !

-C'est à toi de me la donner, Seigneur ! Moi, je ne peux pas ! Il m'est impossible, dans ma souffrance, de me donner la paix. Mais toi, toi qui rends la vie aux morts et la santé aux mourants, fais au cœur déchiré d'une mère le don de la paix.

-Qu'il en soit ainsi, femme. Paix à toi.

Il lui impose les mains en la bénissant et en priant en silence sur elle. Marie s'est agenouillée à son tour près d'Élise en l'entourant de son bras.

-Adieu, Élise. Je m'en vais...

-Nous ne nous verrons plus, Seigneur? Je ne sortirai pas de la maison pendant plusieurs jours, et tu t'en iras après les fêtes pascales. Toi... tu es encore un peu quelque chose de ma fille... parce qu'Annalia... parce qu'Annalia vivait en toi et pour toi.

Elle pleure, plus calmement, mais comme elle pleure !

Jésus la regarde, caresse sa tête chenue et lui dit : -Tu me reverras. -Quand?

-D'ici huit nuits.

-Et tu me reconforteras encore? Tu me béniras pour me donner de la force?

-Mon cœur te bénira avec toute la plénitude de mon amour pour ceux qui m'aiment. Viens, Manan.

-Mon Fils, si tu le permets, je voudrais rester encore avec cette mère. La souffrance est un flot qui revient dès que s'est éloigné Celui qui donne la paix... Je rentrerai à l'heure de prime. Je n'ai pas peur de marcher seule, tu le sais. Et tu sais que je passerai à travers toute une armée ennemie pour reconforter un frère en Dieu.

-Qu'il en soit comme tu veux. Je pars. Que Dieu soit avec vous. »

## « L'HOMME JÉSUS A TOUT APPRIS DE MARIE DE NAZARETH »

Jésus qui porte son vêtement de lin blanc, enseigne au Temple ce mercredi avant la Pâque...

Il dit entre autre :

« La Femme dont le Seigneur a parlé dans le second livre de la Genèse (Gn, 22-23 ; Gn 3, 15), la Vierge dont il est question dans Isaïe (Is 7, 14), la Mère-Vierge de l'Emmanuel, a prophétisé cette vérité des temps nouveaux en chantant: "Le Seigneur a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles". La sagesse de Dieu parlait sur les lèvres de celle qui était Mère de la Grâce et Trône de la Sagesse. Et je répète les paroles inspirées qui m'ont loué, uni au Père et à l'Esprit-Saint, dans nos œuvres admirables quand, sans offense pour la Vierge, moi, l'Homme, je me formais dans son sein sans cesser d'être Dieu. Que ce soit une règle pour ceux qui veulent enfanter le Christ dans leur cœur et arriver au Royaume du Christ... »

9-111  
T9-435

« Sortons du Temple et allons au grand air, sous les arbres. J'ai besoin d'ombre, de silence et de fraîcheur. En vérité, je vous dis que ce lieu semble déjà brûler du feu de la colère céleste...

Jésus sort de la ville en passant par Ophel et par la porte d'Éphraïm ou du Fumier. Puis il se réfugie d'abord au cœur des jardins du roi... Ombre, silence, parfums de fleurs, arômes de camphre et d'œillet, de cannelle, de lavande et de mille autres plantes odorantes, et bruissements de ruisseaux, certainement alimentés par les sources et citernes voisines, sous des galeries de feuillages, gazouillis d'oiseaux, font de cet endroit un lieu de repos paradisiaque. Jésus dit :

-Dites à vos maîtresses de venir. Nous resterons ici quelques heures avec ma Mère et les femmes disciples fidèles; ce sera si doux...

-Tu es très fatigué, Maître ! Ton visage le montre, remarque Manahen.

-Oui, au point que je n'ai pas eu la force d'aller plus loin.

-Mais je t'avais proposé ces jardins plusieurs fois, ces dernier jours. Tu sais combien je suis heureux de pouvoir t'offrir paix et réconfort ! -Je le sais, Manahen.

-Et hier, tu as voulu aller dans ce triste lieu dont les abords sont si arides, si étrangement dépouillés de toute végétation, cette année ! Un endroit si proche de cette triste porte !

-J'ai voulu faire plaisir à mes apôtres. Ce sont des enfants, au fond, de grands enfants. Vois, là-bas, comme ils se restaurent gaiement !... Ils oublient tout de suite ce qui se trame contre moi à l'intérieur de ces murs...

-Ils oublient également ton affliction... Mais il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'alarmer. L'endroit me semblait plus dangereux d'autres fois.

Jésus le regarde en silence. Que de fois je vois Jésus regarder et se taire ainsi, ces derniers temps !...

Douce, suave est la venue de Marie auprès de son Fils. Elle s'avance avec assurance, car Manahen, qui est moins fatigué que les autres, a veillé à côté du portail et lui indique l'endroit où se trouve Jésus.

Les autres femmes - il y a toutes les disciples hébraïques et la seule Valéria comme Romaine - s'arrêtent quelque temps en silence pour ne pas réveiller les disciples, qui dorment à l'ombre des arbres, et ressemblent à des brebis allongées dans l'herbe. C'est l'heure de sexte<sup>46</sup>.

Marie entre sous la tonnelle de jasmins sans faire crisser le petit pont de bois ni le gravier du sol et, avec encore plus de précautions, elle s'approche de son Fils qui, vaincu par la fatigue, s'est endormi. Sa tête est posée sur une table de pierre qui se trouve là, et son bras gauche lui sert d'oreiller sous son visage caché par ses cheveux. Marie s'assied patiemment près de son Fils fatigué. Elle le contemple... longuement... et elle a un sourire douloureux et affectueux, tandis que des larmes tombent sans bruit sur son sein.

46 Sexte : la sixième heure c'est à dire midi.

Mais si ses lèvres sont closes et muettes, son cœur prie avec toute la force qu'il possède ; la puissance de cette prière et de sa souffrance est trahie par ses mains jointes sur ses genoux, serrées, croisées pour ne pas trembler et pourtant secouées d'un léger tremblement.

Ces mains ne se disjoignent que pour chasser quelque mouche importune qui veut se poser sur le dormeur et pourrait l'éveiller.

C'est la Mère qui veille son Fils, le dernier sommeil de son Fils qu'elle puisse veiller. Le visage de Marie, en ce mercredi pascal, est différent de celui du jour de la naissance du Seigneur, car la douleur le rend pâle et déprime ses traits; mais c'est la même pureté du regard affectueux, le même soin tremblant qu'elle avait quand, penchée sur la crèche de Bethléem, elle protégeait de son amour le premier sommeil inconfortable de son Enfant.

Jésus fait un mouvement et Marie essuie rapidement ses yeux pour ne pas montrer ses larmes à son Fils. Mais Jésus ne s'est pas réveillé, il a seulement changé de position, pour se tourner de l'autre côté, et Marie, reprenant son immobilité, continue à le veiller.

Mais quelque chose brise le cœur de Marie. C'est d'entendre son Jésus pleurer en dormant et, dans un murmure confus - car il parle la bouche serrée contre son bras et son vêtement -, il nomme Judas...

Marie se lève, s'approche, se penche sur son Fils. Elle suit ce murmure confus, les mains pressant son cœur. Le soliloque de Jésus, interrompu par moments, mais pas au point qu'on ne puisse le suivre, fait comprendre qu'il rêve le présent, le passé et l'avenir, jusqu'à ce qu'il se réveille en sursaut comme pour fuir quelque chose d'horrible. Mais il trouve la poitrine de sa Mère, les bras de sa Mère, le sourire de sa Mère, la douce voix de sa Mère, ses baisers, ses caresses et son voile passé légèrement sur son visage pour essuyer ses larmes et sa sueur en disant :

-Tu n'allais pas très bien et tu rêvais... Tu es fatigué et tout en sueur, mon Fils.

Elle lui peigne ses cheveux en désordre, lui essuie le visage et le tient enlacé, appuyé sur son cœur, puisqu'elle ne peut le prendre sur ses genoux comme quand il était petit.

Jésus lui sourit:

-Tu es toujours la Mère. Celle qui console. Celle qui dédommage de tout. Ma Mère !

Il la fait asseoir auprès de lui, et lui abandonne sa main, posée sur ses genoux. Marie prend cette longue main, si distinguée et pourtant si robuste, d'artisan, dans ses petites mains, elle en caresse les doigts et le dos, en lissant les veines qui s'étaient gonflées pendant qu'elle pendait durant le sommeil. Elle essaie de le distraire...

-Nous sommes venues. Nous sommes toutes là, même Valéria. Les autres sont à l'Antonia. C'est Claudia qui les a demandées: "elle est profondément triste", a confié son affranchie. Elle dit, je ne sais pour quelle raison, qu'elle présage beaucoup de larmes. Superstitions !... Seul Dieu connaît l'avenir...

-Où sont les femmes?

-Elles sont là, à l'entrée des jardins. Marthe a voulu te préparer des plats solides et des boissons rafraîchissantes en pensant à ton épuisement. Mais moi, regarde: tu aimes toujours cela, et je t'en ai apporté. C'est ma contribution. C'est meilleur, car cela vient de ta Maman.

Elle lui montre du miel et une petite fouace de pain sur laquelle elle l'étend pour le donner à son Fils :

-Comme à Nazareth, lorsque tu prenais un peu de repos à l'heure la plus étouffante, et que tu avais si chaud à ton réveil : je venais alors de la grotte fraîche t'apporter cette collation...

Elle s'arrête, car sa voix tremble. Son Fils la regarde, et dit :

-Et quand Joseph était là, tu apportais la collation pour deux, ainsi que l'eau froide de la jarre poreuse, que tu avais gardée dans le courant pour qu'elle soit plus fraîche... Tu y mettais des tiges de menthe sauvage pour augmenter cette impression de fraîcheur... Que de menthe il y avait sous

les oliviers ! Et que d'abeilles sur les fleurs de la menthe ! Notre miel avait toujours un peu ce parfum... Il pense... il se souvient...

-Nous avons vu Alphée, sais-tu? Joseph s'est attardé parce qu'il avait un enfant un peu malade. Mais demain, il sera certainement ici avec Simon. Salomé, femme de Simon, garde notre maison et celle de Marie.

-Maman, quand tu seras seule, avec qui resteras-tu?

-Avec qui tu diras, mon Fils. Je t'ai obéi, avant même de t'avoir, mon Jésus. Je continuerai à le faire après ton départ.

Sa voix tremble, mais elle a sur ses lèvres un sourire héroïque.

-Toi, tu sais obéir. Quel repos d'être avec toi ! Car, tu vois, Maman? Le monde ne peut comprendre, mais je trouve mon repos auprès de ceux qui obéissent... Oui, Dieu se repose auprès des obéissants. Dieu n'aurait pas eu à souffrir, à se fatiguer, si la désobéissance n'était pas entrée dans le monde. Tout arrive parce qu'on n'obéit pas. De là vient la souffrance du monde... De là vient notre douleur.

-Mais aussi *notre* paix, Jésus. Car nous savons que notre obéissance console l'Éternel. Ah ! quelle importance cette pensée revêt pour moi ! Il m'est accordé, à moi, une créature, de consoler mon Créateur !

-Oh ! Joie de Dieu ! Tu ne sais pas, toi notre joie, ce qu'est pour Nous la parole que tu viens de dire ! Elle dépasse les harmonies des chœurs célestes... Bénie, bénie sois-tu, toi qui m'enseignes l'ultime obéissance et me la rends, par cette pensée, si agréable à accomplir !

-Tu n'as pas besoin que je t'instruise, mon Jésus. J'ai tout appris de toi.

-L'homme Jésus a tout appris de Marie de Nazareth.

-C'était ta lumière qui jaillissait de moi, la Lumière que tu es et qui venait à la Lumière éternelle anéantie sous forme humaine... Les frères de Jeanne m'ont rapporté ton discours. Ils étaient remplis d'admiration. Tu as été courageux avec les pharisiens...

-C'est l'heure des suprêmes vérités, Maman. Pour eux, elles restent des vérités *mortes*, mais pour les autres ce seront des vérités vivantes. Et je dois mener mon dernier combat, par les armes de l'amour et de la rigueur, pour les arracher au Mal.

-C'est vrai. Ils m'ont raconté que Gamaliel, qui se tenait avec les autres dans une des salles des portiques, a lancé, à la fin, alors que beaucoup étaient irrités : " Quand on ne veut pas s'attirer de reproches, on agit en homme juste ! " Et il est parti après cette observation.

-Cela me fait plaisir que le rabbi m'ait entendu. Qui te l'a dit?

-Lazare. Et c'est Éléazar, qui était présent dans la salle avec les autres, qui le lui a raconté. Lazare est venu à sexte. Il a salué, et il est reparti sans écouter ses sœurs, qui voulaient le retenir jusqu'au couchant. Il a demandé que l'on envoie Jean, ou d'autres, pour chercher les fruits et les fleurs qui seront juste à point.

-J'enverrai Jean, demain.

-Lazare vient tous les jours. Mais Marie se fâche, elle dit qu'il ressemble à une apparition. Il monte au Temple, vient, donne ses ordres et repart.

-Lazare aussi sait obéir. C'est moi qui l'en ai prié, car on cherche à le capturer lui aussi. Mais n'en parle pas à ses sœurs. Il ne lui arrivera rien. Maintenant, allons trouver les disciples.

-Ne bouge pas. Je vais les appeler. Les disciples somnolent tous...

-Nous les laisserons dormir. La nuit, ils dorment peu, car je les instruis dans la paix de Gethsémani.

Marie sort et revient avec les femmes, qui semblent n'avoir plus de poids, tant leur démarche est légère.

Elles le saluent avec de profondes marques de respect, et seule Marie, femme de Cléophas, se montre quelque peu familière. Marthe tire d'une grande bourse une amphore poreuse, tandis

que Marie sort d'un vase, poreux lui aussi, des fruits frais venus de Béthanie et les dispose sur la table à côté de ce qu'a préparé sa sœur, c'est-à-dire un pigeon grillé sur la flamme, croquant, appétissant. Elle prie Jésus d'y goûter :

-Mange, cette viande est nourrissante. C'est moi qui l'ai préparée.

Jeanne, de son côté, a apporté du vinaigre rosé. Elle explique :

-Il rafraîchit bien, en ces premières chaleurs. Mon époux s'en sert quand il est fatigué, au cours de ses longues chevauchées.

-Nous n'avons rien, disent pour s'excuser Marie Salomé, Marie, femme de Cléophas, Suzanne et Élise. A leur tour, Nikê et Valéria interviennent :

-Nous non plus. Nous ne savions pas que nous devions venir.

-Vous m'avez donné tout votre cœur. Cela me suffit. Et vous me donnerez encore...

Il mange les fruits frais, mais surtout il boit la fraîche eau miellée que Marthe lui verse de l'amphore poreuse. C'est un vrai réconfort pour l'Épuisé.

Les femmes ne parlent guère. Elles le regardent se restaurer. Leurs yeux trahissent amour et inquiétude. A l'improviste, Élise se met à pleurer, et elle s'en excuse en disant :

-Je ne sais pas pourquoi, j'ai le cœur envahi de tristesse...

-Nous partageons toutes ce sentiment, même Claudia dans son palais... confie Valéria.

-Je voudrais que ce soit déjà la Pentecôte, murmure Salomé.

-Moi, au contraire, je voudrais arrêter le temps à cette heure, lance Marie de Magdala.

-Tu serais égoïste, Marie, lui répond Jésus.

-Pourquoi, Rabbouni?

-Parce que tu voudrais pour toi seule la joie de ta rédemption Il y a des millions d'êtres humains qui attendent cette heure, ou qui seront rachetés grâce à cette heure.

-C'est vrai, je n'y pensais pas...

Elle penche la tête en se mordant les lèvres pour ne pas faire voir les larmes qui coulent de ses yeux et le tremblement de sa bouche. Mais son naturel courageux et combattant reprend le dessus, et elle poursuit :

-Si tu viens demain, tu pourras prendre le vêtement que tu as envoyé. Il est frais et propre, digne du repas pascal.

« IL Y AURA DEUX LUMIÈRES DANS LES TÉNÉBRES DU CHRIST ! MARIE ET JEAN »

Jésus enseigne ses apôtres en cette nuit du mercredi à Gethsémani.

« Soyez attentifs, veillez et priez pour ne pas vous trouver engourdis par le sommeil. Mais je vois que vos yeux fatigués luttent déjà contre l'assoupissement et que vos corps, même sans que vous le vouliez, cherchent à prendre une position de repos. Vous avez raison, mes pauvres amis ! Votre Maître vous a beaucoup demandé ces derniers jours, et vous êtes épuisés... Mais d'ici quelques heures seulement, vous serez heureux de ne pas avoir perdu le moindre instant de ma présence. Vous vous réjouirez de n'avoir rien refusé à votre Jésus. Du reste, c'est la dernière fois que je vous parle de ce qui fait pleurer. Demain, je vous parlerai d'amour et je ferai un miracle d'amour. Préparez-vous par une grande purification à le recevoir. Ah ! comme il est plus conforme à ce que je suis de vous parler d'amour, plutôt que de châtiment ! Comme il m'est doux de dire :

“ Je vous aime. Venez. Pendant toute ma vie, j'ai rêvé à cette heure ” ! Mais c'est de l'amour aussi de parler de mort. C'est de l'amour, puisque mourir pour ceux qui vous aiment est la suprême preuve d'amour. C'est de l'amour, car préparer ses chers amis au malheur est une prévoyance affectueuse qui les veut prêts et non effrayés quand ce moment viendra. C'est de l'amour, parce que confier un secret à quelqu'un est une preuve d'estime pour lui. Je sais que vous avez assailli Jean de questions pour savoir ce que je lui disais quand je restais seul avec lui. Et vous

n'avez pas cru qu'il n'y avait pas eu de paroles. C'est pourtant le cas. Il m'a suffi d'avoir quelqu'un auprès de moi...

... Il y aura deux lumières dans les ténèbres du Christ ! Marie et Jean. Mais je ne pourrai presque pas les voir, tant sera grande ma douleur. Laissez-moi imprimer dans mes yeux ces quatre iris qui sont des morceaux de ciel entre leurs cils blonds, pour emporter avec moi, là où personne ne pourra venir, un souvenir de pureté. Tout le péché ! Tout sur les épaules de l'Homme... Ah ! cette goutte de pureté !... Ma Mère ! Jean ! Et moi !... Les trois naufragés émergeant du naufrage d'une humanité dans la mer du péché !

Ce sera l'heure où, moi qui suis le rejeton de la souche de David (Is 11, 1; Rt, 4, 22) je redirai en gémissant ce soupir de David ! " Mon Dieu, tourne-toi vers moi. Pourquoi m'as-tu abandonné (Ps 22, 2) ? Les cris des crimes que j'ai pris sur moi pour tous (Is 53, 4 et 11) m'ont éloigné de toi... Je suis un ver, non pas un homme, la risée des hommes et le rebut du peuple (Ps 22, 7). "

Et écoutez Isaïe : " J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas détourné ma face de ceux qui m'outrageaient et me couvraient de crachats (Is 50, 6)... "

... J'en ai fini. Je n'ai plus rien à ajouter. Tout est dit de ce dont je voulais vous entretenir au sujet des prophéties messianiques. De ma naissance à ma mort, je vous les ai toutes mises en lumière pour que vous me connaissiez et n'ayez ni doutes ni excuse à votre péché.

Maintenant, prions ensemble. C'est le dernier soir que nous pouvons prier ainsi, tous unis comme les grains de raisin à la grappe qui les porte. Venez. Prions !

" Notre Père qui es dans les Cieux, que ton nom soit sanctifié. Que ton Règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre comme elle est faite au Ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. Ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du mal. Ainsi soit-il. "

" Que ton nom soit sanctifié. " Père, je l'ai sanctifié. Pitié pour ton Germe.

" Que ton Règne vienne. " C'est pour le fonder que je meurs. Pitié pour moi.

" Que ta volonté soit faite. " Viens au secours de ma faiblesse, toi qui as créé la chair de l'homme et en as revêtu ton Verbe pour qu'ici-bas je t'obéisse comme je t'ai toujours obéi au Ciel. Pitié pour le Fils de l'homme.

"Donne-nous notre pain... Un pain pour l'âme, un pain qui n'est pas de cette terre. Ce n'est pas pour moi que je te le demande.

Je n'ai plus besoin que de ton réconfort spirituel. Mais c'est pour eux que, en Mendiant, je tends la main. D'ici peu, elle va être transpercée et attachée, alors tout geste d'amour lui sera impossible. Mais maintenant, elle le peut encore. Père, accorde-moi de leur donner le Pain qui chaque jour fortifie la faiblesse des pauvres fils d'Adam. Ils sont faibles, Père, ils sont inférieurs, parce qu'ils n'ont pas le Pain qui est force, le Pain angélique qui spiritualise l'homme et l'amène à devenir divinisé en nous.

" Remets-nous nos dettes. " »

Jésus, qui a parlé debout et a prié les bras ouverts, s'agenouille maintenant, et il lève les bras et le visage vers le Ciel. C'est un visage qu'a blanchi la force de sa supplication et que blanchit le baiser de la lune, un visage sillonné de pleurs muets.

« Pardonne à ton Fils, Père, s'il t'a manqué en quoi que ce soit. \* Devant ta Perfection, je puis encore paraître imparfait, moi, ton Christ, que la chair alourdit. Devant les hommes... non. Mon intelligence consciente me donne l'assurance que j'ai tout fait pour eux. Mais toi, pardonne à ton Jésus... Moi aussi, je pardonne. Je pardonne pour que tu me pardonnes. Combien je dois pardonner !

Je le fais pourtant. A ceux qui sont présents, aux disciples absents, à ceux qui ont le cœur sourd, aux ennemis, aux moqueurs, aux traîtres, aux assassins, aux déicides... Voilà, j'ai pardonné

à toute l'humanité. Pour ce qui me concerne, Père, considère comme annulée toute dette de l'homme à l'Homme. C'est pour permettre à tous d'accéder à ton Royaume que je meurs, et je ne veux pas que le péché envers l'Amour incarné soit retenu pour condamner. Non? Tu dis non? C'est ma douleur. Ce "non" verse dans mon cœur la première gorgée du calice atroce. Mais, Père à qui j'ai toujours obéi, je te dis ! " Qu'il soit fait comme toi, tu le veux. "

" Ne nous laisse pas entrer en tentation Si tu veux, tu peux éloigner de nous le démon ! C'est lui, le Tentateur qui excite la chair, l'esprit, le cœur. C'est lui le Séducteur. Éloigne-le, Père ! Que ton Archange agisse en notre faveur et mette en fuite celui qui, de la naissance à la mort, nous menace ! Oh ! Père saint, aie pitié de tes enfants !

" Libère-nous, libère-nous du mal ! " Tu le peux. Nous, ici, nous pleurons... Le Ciel est si beau, et nous craignons de le perdre. Tu dis: "Mon Saint ne peut le perdre. " Mais je veux qu'en moi tu voies l'homme, le premier-né des hommes. Je suis leur frère. Je prie pour eux et avec eux. Père, pitié ! Pitié !... »

Jésus se penche jusqu'à terre. Puis il se lève:

-Allons. Saluons-nous ce soir. Demain soir, nous n'en aurons plus la possibilité. Nous serons trop troublés et il n'y a pas d'amour là où le trouble s'installe. Donnons-nous le baiser de paix. Demain. .. demain, chacun s'appartiendra à lui-même... Ce soir, nous pouvons encore être chacun pour tous et tous pour chacun.

Et il les embrasse un par un, en commençant par Pierre, puis Matthieu, Simon, Thomas, Philippe, Barthélemy, Judas, les deux cousins, Jacques, fils de Zébédée, André, et enfin Jean auquel il reste appuyé en sortant du jardin de Gethsémani.

-Je viendrai...

Avec un bon sourire, Il les invite à parler:

-Vous n'avez rien à me dire? Vous êtes muettes et tristes. Ne suis-je plus Jésus ?...

-Oh ! c'est toi ! Mais tu es si grand, ces derniers jours, que je n'arrive plus à te voir comme le bébé que j'ai porté dans mes bras, s'écrie Marie, femme d'Alphée.

-Et moi comme le simple rabbi qui entrait dans ma cuisine pour chercher Jean et Jacques, dit Salomé.

-Moi, je t'ai toujours connu ainsi: le Roi de mon âme ! proclame Marie de Magdala.

Et Jeanne, pleine d'une douce suavité:

-Pour moi aussi, tu as toujours été divin, depuis le songe où tu m'es apparu, à l'heure de ma mort, pour m'appeler à la vie.

-Tu nous as tout donné, Seigneur. Tout ! soupire Élise, qui a repris son calme.

-Et vous m'avez tout donné.

-Trop peu ! protestent-elles toutes.

-Le don ne cesse pas après cette heure. Il cessera seulement quand vous serez avec moi dans mon Royaume, mes disciples fidèles. Vous ne siégerez pas à mes côtés, sur les douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël, mais vous chanterez hosanna avec les anges, pour faire un chœur d'honneur à ma Mère. Alors, comme aujourd'hui, le cœur du Christ trouvera sa joie à vous contempler.

-Moi, je suis jeune ! Il me faudra du temps pour monter à ton Royaume. Heureuse Annalia ! s'exclame Suzanne.

-Moi, je suis vieille et heureuse de l'être. J'espère que pour moi la mort sera proche, dit Élise.

-Moi, j'ai des fils... Je voudrais les servir, ces serviteurs de Dieu ! soupire Marie, femme de Cléophas.

-Ne nous oublie pas, Seigneur ! lance Marie-Madeleine avec une angoisse contenue, je dirais avec un cri de son âme, tant sa voix, qu'elle contient pour ne pas éveiller les dormeurs, a une force plus vibrante qu'un cri.

-Je ne vous oublierai pas. Je viendrai. Toi, Jeanne, tu sais que je peux venir même si je suis très loin... Les autres doivent le croire. Et je vous laisserai quelque chose... un mystère qui me gardera en vous et vous en moi, jusqu'à ce que nous soyons, vous et moi, réunis dans le Royaume de Dieu. Maintenant, partez. Vous allez dire que je ne vous ai guère parlé, qu'il était presque inutile de vous faire venir pour si peu. Mais j'ai désiré avoir autour de moi des cœurs qui m'ont aimé sans calcul. Pour moi. Pour moi, Jésus, et non pour le futur Roi d'Israël que l'on rêve. Allez. Et soyez bénies une fois de plus, de même que celles qui ne sont pas ici, mais qui pensent à moi, avec amour: Anne, Myrta, Anastasica, Noémie, et Syntica qui est si loin, ou encore Photinaï, Aglaé et Sarah, Marcelle, les filles de Philippe, Myriam - la fille de Jaïre -, les vierges, les rachetées, les épouses, les mères qui sont venues vers moi, qui ont été pour moi des sœurs et des mères, bien meilleures que les meilleurs des hommes... Toutes, toutes ! Je les bénis toutes<sup>47</sup>. La grâce commence déjà à descendre sur la femme, la grâce et le pardon, par cette bénédiction que je vous donne. Allez...

Mais, s'il les congédie, il retient un instant sa Mère :

-Avant ce soir, je serai au palais de Lazare. J'ai besoin de te voir encore. Jean sera avec moi. Mais je ne veux que toi, Mère, et les autres Marie, Marthe et Suzanne. Je suis tellement fatigué...

-Il n'y aura que nous. Adieu, mon Fils...

Ils s'embrassent, ils se séparent... Marie part lentement. Elle se retourne avant de sortir. Elle se retourne avant de quitter le petit pont. Elle se retourne encore tant qu'elle peut voir Jésus... C'est à croire qu'elle ne peut s'éloigner de lui...

Jésus est de nouveau seul. Il se lève, sort, va appeler Jean qui dort à plat ventre parmi les fleurs comme un enfant, et il lui confie la petite amphore de vinaigre rosé, que Jeanne lui a apporté, en lui annonçant:

-Nous irons ce soir chez ma Mère, mais nous deux seuls.

#### « MAMAN SOUTIENS-MOI PAR TON AMOUR ET TA PRIÈRE »

Je vois très distinctement le Cénacle où la Pâque doit être consommée...

En face de la petite porte intérieure qui relie le Cénacle à l'entrée, une autre porte mène dans une autre pièce, moins vaste...

Dans cette seconde pièce se trouve Marie, en compagnie d'autres femmes. Je reconnais Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, Jude et Simon. Je pense qu'elles viennent d'arriver, conduites par Jean, car elles enlèvent leurs manteaux et, après les avoir pliés, les posent sur les tabourets disséminés dans la pièce tout en saluant l'apôtre qui repart, ainsi qu'une femme et un homme accourus à leur arrivée. Je suppose qu'il s'agit des gardiens des lieux et de disciples ou de sympathisants du Nazaréen, car ils sont pleins d'empressement et de respectueuse familiarité envers Marie. Celle-ci est vêtue de bleu indigo très foncé. Elle porte sur la tête un voile blanc que l'on voit quand elle retire son manteau, qui lui couvrirait même la tête. Elle a les traits fatigués. Elle semble vieillie, extrêmement triste malgré un doux sourire, et elle est très pâle. Ses mouvements même sont las et embarrassés comme ceux d'une personne absorbée dans ses pensées.

La porte entrouverte me permet de voir le mandataire aller et venir dans l'entrée et le Cénacle, qu'il éclaire complètement en allumant les becs restants de la lampe à huile. Puis il va ouvrir la porte de la rue, et Jésus entre avec ses apôtres. Je vois que le soir est venu, car les ombres de la nuit descendent dans la ruelle étroite entre les hautes maisons.

Jésus est accompagné de tous les apôtres. Il salue les occupants comme il le fait habituellement : " Que la paix soit dans cette maison " puis, tandis que les apôtres descendent au Cénacle, il

47 Voir Annexe 4 : Les Femmes Disciples

pénètre dans la pièce où se trouve Marie. Les pieuses femmes saluent très respectueusement, mais aussitôt elles s'éclipsent en refermant la porte, pour laisser libres la Mère et le Fils.

Jésus étreint sa Mère et la baise au front. Marie baise d'abord la main de son Fils puis sa joue droite. Jésus la fait asseoir en la tenant par la main et s'assied à côté d'elle, gardant sa main dans la sienne. Lui aussi a l'air absorbé, pensif, triste, bien qu'il s'efforce de sourire. Marie étudie avec angoisse l'expression de son visage.

Pauvre Maman à laquelle la grâce et l'amour font comprendre que l'heure est venue ! Des contractions douloureuses parcourent le visage de Marie et ses yeux se dilatent à la vision intérieure d'une atroce douleur. Mais elle ne fait pas de scène. Elle est majestueuse comme son Fils.

Jésus prend la parole, salue encore sa Mère et se recommande à ses prières.

-Maman, je suis venu chercher force et réconfort auprès de toi. Maman, je suis comme un petit enfant qui a besoin du cœur de sa mère à cause de sa douleur, et du sein de sa mère pour avoir de la force. Me voici redevenu ton petit Jésus d'autrefois. Je ne suis pas le Maître, Maman, je suis uniquement ton Fils, comme à Nazareth quand j'étais petit, comme à Nazareth avant de quitter ma vie privée. Je n'ai que toi. Les hommes, en ce moment, ne sont pas les amis loyaux de ton Jésus. Ils ne sont même pas courageux dans le bien. Seuls les mauvais savent être constants et forts en faisant le mal.

Mais toi, tu m'es fidèle, et tu es ma force, Maman, en cette heure. Soutiens-moi par ton amour et ta prière. De tous ceux qui m'aiment plus ou moins, il n'y a que toi qui saches prier et comprendre, à présent. Les autres sont en fête, absorbés par des pensées de fête ou de crime pendant que je souffre pour tant de raisons !

Bien des choses vont disparaître désormais, et parmi elles leur humanité; ils sauront se montrer dignes de moi, tous, sauf celui qui s'est perdu et qu'aucune force n'est capable de ramener au moins au repentir. Mais, pour l'instant, ce sont encore des inconscients qui ne comprennent pas que je vais mourir, alors qu'eux se réjouissent en croyant que mon triomphe n'a jamais été plus proche. Les hosannas d'il y a quelques jours les ont enivrés. Maman, c'est pour cette heure que je suis venu et, surnaturellement, je la vois arriver avec joie.

Mais tout mon être la redoute aussi, parce que cette coupe a pour nom trahison, reniement, férocité, blasphème, abandon... Soutiens-moi, Maman. Comme lorsque, par ta prière, tu as attiré sur toi l'Esprit de Dieu, pour donner par lui au monde Celui qu'attendent les nations, attire maintenant sur ton Fils la force qui m'aidera à accomplir l'œuvre pour laquelle je suis venu. Maman, adieu. Bénis-moi, Maman, même au nom du Père. Et pardonne à tous. Pardonnons ensemble, dès à présent pardonnons à ceux qui nous torturent.

Tout en parlant, Jésus s'est laissé glisser aux pieds de sa Mère, à genoux, et il la regarde en lui étreignant la taille.

Marie pleure sans gémir, le visage légèrement levé en une prière intérieure à Dieu. Les larmes coulent sur ses joues pâles et tombent sur son sein et sur la tête de Jésus, qu'il appuie enfin sur son cœur. Marie pose la main sur la tête de Jésus comme pour le bénir, puis elle se penche, baise ses cheveux, les caresse, caresse ses épaules, ses bras, lui prend le visage entre ses mains et le tourne vers elle, le serre contre son cœur. Elle le baise encore une fois dans ses larmes sur son front, sur ses joues, sur ses yeux douloureux, elle la berce, cette pauvre tête lasse, comme si c'était un enfant, comme je l'ai vue bercer à la grotte son divin Nouveau-né. Mais maintenant, elle ne chante pas. Elle répète seulement : " Mon Fils ! Mon Fils ! Jésus ! Mon Jésus ! ", mais d'une telle voix qu'elle me déchire.

Puis Jésus se relève. Il ajuste son manteau, reste debout en face de la Mère qui pleure encore et, à son tour, il la bénit. Il se dirige alors vers la porte et, avant de sortir, il lui dit :

-Maman, je viendrai encore avant de consommer *ma* Pâque. Prie en m'attendant. Et il sort.

« ELLE SAIT TOUT. ELLE A TOUJOURS TOUT SU... C'EST SON HEURE... »

C'est le commencement de la souffrance du Jeudi Saint (Mt 26, 19-30 ; Mc 14, 17-26 ; Lc 22, 13-38 ; Jn 13, 1 au 17, 26).

Les Apôtres s'affairent activement à la préparation du Cénacle pour la CÈNE PASCALE...

- « Paix, paix! Qu'avez-vous donc, dit Jésus? C'est la soirée pascale ! Jamais nous n'avons eu un si digne apparat pour consommer l'agneau. Consommons donc la cène dans un esprit de paix. Je vois que je vous ai beaucoup troublés par mes instructions de ces derniers soirs. Mais vous voyez? J'ai fini ! Désormais, je ne vous troublerai plus. Tout n'est pas dit de ce qui se rapporte à moi. Seulement l'essentiel. Le reste... vous le comprendrez par la suite. Cela vous sera révélé... Oui. Celui qui vous le dira viendra ! Jean, va avec Judas et un autre prendre les coupes pour la purification. Puis asseyons-nous à table.

Jésus est d'une douceur déchirante.

Jean, André, Jude et Jacques, apportent la vaste coupe, y versent l'eau et présentent l'essuie-main à Jésus et à leurs compagnons, qui en font de même avec eux. La coupe (qui est un bassin de métal) est mise dans un coin.

-Et maintenant, à vos places. Moi ici, et là (à droite) Jean, et de l'autre côté mon fidèle Jacques. Ce sont les deux *premiers* disciples. Après Jean viendra ma Pierre forte ; à côté de Jacques, celui qui est comme l'air: on ne le remarque pas, mais il est toujours présent et il reconforte: André. Près de lui, mon cousin Jacques. Tu ne te plains pas, mon doux frère, si je donne la première place à mes premiers apôtres? Tu es le neveu du Juste dont l'esprit palpite et plane plus que jamais au-dessus de moi en cette soirée. Sois en paix, père de ma faiblesse enfantine, chène à l'ombre duquel se restaurèrent la Mère et le Fils ! Sois en paix !... Après Pierre, ce sera Simon... Simon, viens ici un moment. Je veux scruter ton visage loyal. Plus tard, je ne te verrai plus très bien, car les autres me couvriront ta figure honnête. Merci, Simon. *De tout*. Et il l'embrasse.

Quand Jésus le laisse, Simon va prendre sa place en portant ses mains à son visage en un geste d'affliction.

-La place en face de Simon est pour mon Barthélemy. Ce sont deux honnêtetés et deux sagesse qui se reflètent. Ils vont bien ensemble. Et tout près, toi, Jude mon frère. Ainsi je te vois... et j'ai l'impression d'être à Nazareth... quand quelque fête nous réunissait tous à table... Ou encore à Cana... Tu te souviens? Nous y étions ensemble. Une fête... des noces... le premier miracle... l'eau changée en vin... Aujourd'hui aussi, c'est une fête... et aujourd'hui aussi, il y aura un miracle... le vin changera de nature... et il sera...

Jésus se plonge dans ses pensées, tête penchée, comme isolé dans son monde secret. Les autres le regardent sans mot dire. Il relève la tête et fixe Judas, auquel il dit :

-Tu seras en face de moi.

-Tu m'aimes à ce point? Plus que Simon, que tu veux toujours avoir en face de toi?

-Effectivement. Tu l'as dit.

-Pourquoi, Maître?

-Parce que tu es celui qui a le plus contribué à cette heure...

...Jésus dit : -Maintenant que l'ancien rite est accompli, je vais célébrer le nouveau. Je vous ai promis un miracle d'amour. Le moment est venu. C'est pour cela que j'ai désiré cette Pâque. Dorénavant, voilà l'Hostie qui sera consommée en un perpétuel rite d'amour. Je vous ai aimés pour toute la vie de la terre, mes chers amis. Je vous ai aimés pour toute l'éternité, mes fils. Et je veux vous aimer indéfiniment. Il n'y a rien de plus grand. Souvenez-vous-en. Je m'en vais, mais nous resterons unis pour toujours grâce au miracle que je m'appête à faire.

Jésus prend un pain encore entier, le pose sur la coupe pleine.

Il bénit et offre l'un et l'autre, puis il partage le pain, en fait treize morceaux et en donne un à chacun des apôtres, en disant :

-Prenez et mangez. Ceci est mon corps. Faites ceci en mémoire de moi, car je m'en vais.

Puis il tend la coupe et dit :

-Prenez et buvez. Ceci est mon sang. Ceci est le calice de la nouvelle alliance dans le sang et par mon sang qui sera répandu pour vous en rémission de vos péchés et pour vous donner la vie. Faites ceci en mémoire de moi.

Jésus est extrêmement triste. Tout sourire, toute trace de lumière, de couleur l'ont quitté. Il a déjà un visage d'agonie. Les apôtres le regardent anxieusement. Puis il se lève en disant:

-Ne bougez pas, je reviens tout de suite.

Il prend le treizième morceau de pain et la coupe, et sort du Cénacle.

-Il va trouver sa Mère, murmure Jean. Et Jude soupire : -Pauvre femme !

Pierre demande tout bas : -Tu crois qu'elle sait?

-Elle sait tout. Elle a toujours tout su.

Ils chuchotent tous comme devant un mort.

-Croyez-vous donc que, vraiment... demande Thomas, qui ne veut pas encore y croire.

-Tu en doutes? C'est son heure, répond Jacques, fils de Zébédée.

-Que Dieu nous donne la force de rester fidèles, soupire Simon le Zélate.

-Oh ! moi... commence Pierre.

Mais Jean, qui est aux aguets, murmure: -Chut ! Le voici.

Jésus rentre. Il a dans les mains la coupe vide. C'est à peine s'il reste, au fond, une trace de vin et, sous la lumière du lampadaire, elle ressemble vraiment à du sang.

Judas, qui a la coupe devant lui, la regarde, comme fasciné, puis il détourne les yeux. Jésus l'observe, et il a un frisson que ressent Jean, appuyé comme il l'est sur sa poitrine.

-Dis-moi, mais tu trembles ! s'écrie-t-il.

-Non. Je ne tremble pas de fièvre... Je vous ai tout dit et je vous ai tout donné. Je ne pouvais vous donner davantage. C'est moi-même que je vous ai donné...

... « Mes petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je reste avec vous. Vous me cherchez comme des orphelins leur père mort. En larmes, vous marcherez en parlant de lui; vous frapperez en vain à son tombeau muet, vous frapperez aux portes azur du Ciel, de toute votre âme lancée dans une suppliante recherche d'amour. Et vous direz: "Où est notre Jésus? Nous voulons le retrouver. Sans lui, il n'est plus de lumière dans le monde, ni de joie, ni d'amour. Rendez-le-nous, ou bien laissez-nous entrer. Nous voulons être là où il se trouve. " Mais, pour le moment, vous ne pouvez venir où je vais. Ce que j'ai dit aux juifs: " Vous me chercherez, mais là où je vais, vous ne pouvez venir ", à vous aussi je le dis maintenant.

Pensez à ma Mère... Elle non plus ne pourra venir là où je vais. Pourtant, j'ai quitté le Père pour venir à elle et devenir Jésus dans son sein sans tache. Pourtant, c'est de l'inviolée que je suis venu dans l'extase lumineuse de ma nativité ; et c'est de son amour, devenu lait, que je me suis nourri; je suis fait de pureté et d'amour, car Marie m'a nourri de sa virginité, fécondée par l'Amour parfait qui vit au Ciel. Pourtant, c'est grâce à elle que j'ai grandi, en lui coûtant fatigues et larmes... Quoi qu'il en soit, je lui demande un héroïsme tel que jamais il n'en fut, et auprès duquel celui de Judith et de Yaël apparaît comme le courage de bonnes femmes se disputant avec leur rivale près de la fontaine de leur village. Pourtant, nul ne saurait l'égaliser quand il s'agit de m'aimer. Et, malgré cela, je la quitte et je pars là où elle ne viendra que beaucoup plus tard.

Je n'adresse pas à ma Mère le commandement que je vous laisse:

" Sanctifiez-vous année après année, mois après mois, jour après jour, heure après heure, pour pouvoir venir à moi quand votre heure viendra " : d'ores et déjà, elle est toute grâce et toute

sainteté. Elle est la créature qui a tout eu et qui a tout donné. Il n'y a rien à ajouter ni à enlever. Elle est le très saint témoignage de ce que peut Dieu... »

« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Vous me l'avez entendu dire et expliquer plusieurs fois et, en vérité, certains qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un Dieu, ont progressé sur ce chemin - sur *mon* chemin - et ont déjà de l'avance sur vous. Oh ! où es-tu, brebis perdue de Dieu que j'ai ramenée au bercail? Où es-tu, toi dont l'âme est ressuscitée?

-De qui parles-tu? De Marie, sœur de Lazare? Elle est à côté, avec ta Mère. Tu veux la voir? Ou bien Jeanne? Elle est sûrement dans son palais, mais si tu veux, nous allons l'appeler...

-Non. Non, je ne parle pas d'elles... Je pense à celle qui ne sera dévoilée qu'au Ciel... et à Photinaï<sup>48</sup>... Elles m'ont trouvé et n'ont plus quitté *mon* chemin. A l'une, j'ai indiqué le Père comme vrai Dieu et l'Esprit comme lévite dans cette adoration individuelle. A l'autre (Aglâé<sup>49</sup>), qui ignorait même qu'elle avait une âme, j'ai dit: "Mon nom est Sauveur. Je sauve celui qui a la volonté d'être sauvé. Je suis celui qui vais à la recherche des égarés pour leur donner la vie, la vérité et la pureté. Qui me cherche me trouve." Et toutes deux ont trouvé Dieu... Je vous bénis, Êves faibles devenues plus fortes que Judith... Je viens, je viens là où vous êtes ... Vous me consolez... Soyez bénies !..

...Jésus, après son dernier enseignement, se lève, ouvre les bras en croix et dit avec un visage lumineux la sublime prière au Père. Jean la rapporte intégralement (Jn 17).

Les apôtres pleurent plus ou moins ouvertement et bruyamment. Pour finir, ils chantent un hymne. Jésus les bénit, puis il ordonne:

-Mettons nos manteaux et partons. André, demande au maître de maison de tout laisser en l'état, c'est ma volonté. Demain... cela vous fera plaisir de revoir ce lieu.

Jésus le regarde. Il paraît bénir les murs, le mobilier, tout. Puis il prend son manteau et s'éloigne, suivi des disciples. Près de lui se trouve Jean, auquel il s'appuie.

-Tu ne salues pas ta Mère? lui demande le fils de Zébédée.

-Non, tout est déjà fait. Au contraire, ne faites pas de bruit.

Simon, qui a allumé une torche à la lampe, éclaire le vaste corridor qui mène à la porte. Pierre ouvre avec précaution le portail, et ils sortent tous sur le chemin, puis, faisant jouer une clé, ils ferment du dehors et se mettent en route.

Jésus dit:

«De l'épisode de la Cène, en plus de la considération de la charité d'un Dieu qui se fait nourriture pour les hommes, quatre enseignements principaux ressortent... dont *le deuxième*: la puissance de la prière de Marie.

J'étais Dieu fait chair, une chair qui, pour être sans tache, possédait la force spirituelle de maîtriser la chair. Néanmoins je ne refuse pas, j'appelle au contraire l'aide de la Pleine de Grâce qui, même à cette heure d'expiation aurait trouvé, c'est vrai, le Ciel fermé au dessus de sa tête, mais pas au point de ne pas réussir à en détacher un ange - elle-même, la Reine des anges - pour réconforter son Fils. Non pas pour elle, pauvre Maman ! Elle aussi a goûté l'amertume de l'abandon du Père. Mais par sa douleur offerte pour la Rédemption, elle m'a obtenu de pouvoir surmonter l'angoisse du Jardin des Oliviers et de porter à terme la Passion, dans toute sa multiforme âpreté, dont chacune visait à laver une forme et un moyen de péché... »

48 Photinaï: la Samaritaine (Jn 4, 7 – 42).

49 Aglaé : Cf. Fascicule 4, page 20 et 41 ; voir Annexe 4 : Les Simples Disciples.

## « MARIE, MA MÈRE, FUT L'ÂME EUCHARISTIQUE PAR EXCELLENCE »

Jésus vient parler à Maria Valtorta :

«... Marie, ma Mère, fut l'âme eucharistique par excellence. Eucharistie signifie posséder Dieu en soi, avec sa Divinité et son Humanité. Marie posséda dans son âme Dieu en sa divinité dès sa conception dans le sein d'Anne ; elle posséda Dieu en son humanité quand, de l'état de fille de Dieu, elle devint son épouse et fut enceinte de lui ; elle posséda Dieu avec son corps, son sang, son âme et sa divinité du soir du jeudi-saint à sa Dormition, car l'Eucharistie fut sa nourriture, de même que son sein et son âme furent le ciboire de l'eucharistie.

1946-243  
1944-144

Avec Jean, le bien-aimé... Ce sont les deux âmes eucharistiques les plus parfaites de tous ceux qui ont appartenu ou appartiendront à la grande famille des chrétiens. »

« ... L'Attendu des peuples, celui dont le sceptre est une croix, dont la loi est l'amour et le pardon, dont l'œuvre est la rédemption, devait naître là où Rachel était morte en mettant au monde le fils de sa douleur et en donnant à Jacob le fils qui est aussi cher à un homme que sa main droite. Il devait naître de Celle, bien plus grande que Rachel dans les mérites et la douleur, *laquelle devint mère, non par œuvre charnelle, mais par l'œuvre de l'Esprit Saint et accoucha de son Fils Unique, par la volonté de l'Éternel*, à l'encontre de sa pensée humaine.

1943-508

A la Vierge qui pensait ne jamais connaître la maternité, le Fils fut donné. *Marie rompit le pain de l'obéissance avant qu'il ne fût rompu par Jésus*, lequel, comme le Père, ne force pas les siens à lui obéir, mais leur demande l'adhésion de l'amour pour se donner à eux. Marie donna le jour au Messie, le Maître du monde, qui restera dans sa Palestine jusqu'à ce que la terre coupable le rejette de son sein, teignant ses vêtements, non du sang du raisin, mais de son Sang divin.

Écoute dit Azarias<sup>50</sup> à Maria Valtorta :

« ... Il y est dit que la fleur du froment et le miel par lesquels l'introït rappelle les douceurs de l'eucharistie sont ainsi nommés en souvenir de la manne, ce pain tombé du ciel qui fut donné au peuple hébreu, semblable à la rosée et à la graine de coriandre et au goût de la fleur de farine mélangée au miel, symbole de l'eucharistie.

A-150

Mais moi qui suis un ange, je veux que tu saches ce que nous, les anges, pensons en regardant le Fils et la Mère : le Fils devenu pain, et la bienheureuse Mère dont vous vous nourrissez aussi lorsque vous vous nourrissez du Fils. Parce que, oh ! En vérité il en est ainsi ! De quoi vous nourrissez-vous sinon du Pain qui est le Fils de Marie, de celle qui est la très pure et très douce, et qui est devenu homme grâce au meilleur d'elle-même : par son sang virginal, par son lait de Vierge Mère, par son amour de Vierge épousée ?

Oui. Dieu vous nourrit de la pure fleur du froment. Marie, cet épi intact né sur terrain élu, dans le jardin clos de Dieu, et venu à maturité sous l'ardeur du soleil de Dieu, s'est fait farine, fleur de farine pour vous donner le pain Jésus.

Elle s'est fait fleur de farine. Ce n'est pas qu'une façon de parler ! Par amour de vous, par amour des hommes, Marie s'est immolée, s'est réduite en poussière entre les meules de l'obéissance et de la souffrance, elle, l'Intacte que ni les noces, ni l'enfantement, ni la mort ne sont parvenus à alourdir, à violer ou à corrompre comme c'est le cas de tout mortel. Seulement l'amour. L'amour seul l'a livrée à la meule par laquelle la Co-Rédemptrice, d'épi qu'elle était, est devenue fleur de froment...

Le Fils a dit : " Si le grain de blé ne meurt pas, il ne peut porter de fruit. " Qui est mort plus que Marie? *Celle qui ne devait pas mourir*, a su mourir à elle-même, à ses affections, pour vous donner

50 Azarias est l'ange gardien de Maria Valtorta qui lui dicte entre 1946 et 1947, un commentaire théologique et spirituel de 58 messes festives.

le Pain de Vie. Celle qui n'a pas connu la mort a goûté à toutes les morts des renoncements pour vous donner cet excellent fruit qu'est le Sauveur et Rédempteur. Ensuite, parce qu'elle est sa Mère, elle l'a fait grandir par le meilleur d'elle-même, par son lait virginal, donc encore par son sang qui faisait battre son cœur pour Dieu seul, par son sang devenu amour maternel. Elle l'a fait grandir pour vous par sa chaleur, par ses soins, par tout le miel puisé à la roche intacte, toute élevée vers le ciel, inondée par le Soleil-Dieu, pour enfin vous le donner à manger, empli non seulement des saveurs de son amour, mais aussi du sel de ses larmes.

Oh ! Sainte ! Sainte Mère et nourrice du genre humain ! Grenier élu ! Jardin rempli de fleurs et d'abeilles d'or ! Jardin clos et fontaine suave ! Jésus est en vérité le Pain véritable, mais c'est aussi Marie, celle qui, de la Parole, fit un homme pour le donner aux hommes, pour leur rédemption et leur nourriture. Ce pain est sagesse, vie, force. Mais il est encore pureté, grâce et humilité. Car, si ce pain est Jésus, il est aussi Marie qui a fait Jésus avec la fleur de son corps et le miel de son cœur. Ce pain rappelle la passion divine, il rappelle le vrai Corps et le vrai Sang de Jésus Christ, mais, pour vous aider à être dignes de la rédemption - qui est la consommation de l'Agneau sur l'autel de la croix -, il doit aussi vous rappeler celle qui est " semblable à Dieu " et qui forma ce Pain en son sein... »

Écoute dit encore Azarias :

« ...Marie est la préparation de Jésus. Prends l'exemple de certaines boissons, données à ceux qui sont faibles, sans appétit ou malades, qui servent à rendre force, appétit, santé et désir de s'alimenter: ces boissons préparent en fait le retour de l'état physique à la santé jusqu'au rétablissement parfait. De même, Marie, la Mère du Seigneur, est celle qui prépare l'esprit à une union vraie et fructueuse avec Jésus.

A-236

Marie, génitrice universelle, verse son lait de grâce sur ses pauvres fils pécheurs, faibles, malades, peureux, dégoûtés ou fatigués. Il est toujours doux de recevoir du réconfort et des soins d'une mère. Elle les fortifie, leur donne un appétit sain, le désir d'un aliment plus parfait, de cet aliment qui est en elle et ne fait même qu'un avec elle : son Jésus.

Oh ! Notre Reine est le ciboire parfait. Le Pain de vie et la Grâce sont toujours en elle, et vous les hommes, vous ne pouvez parvenir à ce Pain et à cette source de Grâce autrement qu'en allant à elle.

Voilà pourquoi il est juste de dire d'elle : " Qui me mange aura encore faim et qui me boit aura encore soif ", alors qu'on lit de Jésus que celui qui se nourrit et se désaltère de lui ne connaîtra plus la faim ni la soif. Marie est la sainte nécessité, Jésus est l'accomplissement. Elle prépare. Lui complète. Elle maintient la faim et la soif, l'augmente même pour vous conduire, par la douceur de ses saintes saveurs, au désir toujours plus vivant et renouvelé de vivre du Christ.

Marie est l'Ève véritable, la racine et l'arbre des vivants. Le Père l'a créée, l'Amour l'a fécondée, et de sa moelle est venue la sève de grâce qui vous a donné le Fruit qui est la grâce même.

Ses racines virginales et immaculées n'ont pas quitté sa terre natale, autrement dit le sein resplendissant de la sainte Trinité Elle a toujours baigné dans l'or éclatant du paradis. En véritable arbre de vie, elle étend ses branches, chargées du Fruit de son sein, afin que vous en mangiez... »

Jésus fait découvrir à Maria Valtorta que « Marie, sa Mère, est le ciboire de Dieu » :

« Dans l'autre rencontre eucharistique, je t'ai fait voir ce qu'est l'Eucharistie. Aujourd'hui je vais te montrer une autre vérité eucharistique. Si l'Eucharistie est le cœur de Dieu, Marie est le ciboire de ce cœur.

1943-96

Regarde ma Mère, l'éternel ciboire vivant dans lequel descendit le Pain qui vient du Ciel. Qui-conque veut me trouver, mais me trouver dans la plénitude de mes qualités, doit chercher ma Ma-

jesté, ma Puissance, ma Divinité dans la douceur, dans la pureté, dans la charité de Marie. C'est elle qui fait de son cœur le ciboire pour le cœur de son Dieu et du vôtre.

Le Corps du Seigneur s'est fait chair dans le sein de Marie, et c'est ma Mère qui vous l'offre avec le sourire, comme si Elle vous offrait son petit Enfant bien-aimé déposé dans le berceau de son cœur maternel très pur. C'est une joie pour Marie dans le Ciel que de vous donner son petit, son Seigneur. Avec le Fils, elle vous donne son cœur sans tache, ce cœur qui a aimé et souffert à un degré infini.

L'on croit généralement que ma Mère n'a souffert que moralement. C'est faux. La Mère des mortels a connu tout genre de souffrance. Non parce qu'elle l'avait mérité - elle était immaculée et elle ne portait pas en elle l'hérédité douloureuse d'Adam - mais parce que, étant Co-Rédemptrice et Mère de tout le genre humain, elle devait consommer le sacrifice jusqu'au fond et sous toutes ses formes. C'est pourquoi elle subit, en tant que femme, les inévitables souffrances de la femme qui conçoit un enfant: elle souffrit les fatigues de la chair alourdie par mon poids, elle souffrit en me donnant le jour, elle souffrit pendant la fuite hâtive, elle souffrit du manque de nourriture, du froid, de la chaleur, de la soif, de la faim, de la fatigue, de la pauvreté. Pourquoi n'aurait-elle pas souffert si moi, Fils de Dieu, fus soumis aux souffrances propres à l'humanité ?... »

#### PENDANT SA PASSION, JÉSUS EUT POUR SEUL RÉCONFORT LE SECOURS DE SA MÈRE

« Pendant sa passion, votre pauvre Jésus eut pour seul réconfort le secours de sa Mère. Rien n'est échappé à Marie, pas un de mes gémissements, pas une larme, pas un plissement d'épiderme, un tressaillement des muscles, une contraction du visage, un sanglot, un râle. C'étaient autant de coups de lance pour son cœur de Mère, mais elle ne s'y est pas soustraite parce qu'elle savait que sa présence était la seule consolation pour son Jésus. »

1943-219

#### JÉSUS VIT SON AGONIE AU ROCHER DU GETHSÉMANI.

Jésus dit :

« Ma Mère ! Oh, amour de Maman ! Amour courbé sur ma douleur ! Je t'ai invoqué puis repoussé, pour ne pas t'entraîner à mourir de ma douleur ! Oh, amour de Maman !

Oui, je le sais, chacun de mes sanglots parvenait jusqu'à toi, ô Sainte. Chacun de mes appels traversait l'espace et pénétrait comme un esprit dans la pièce fermée où selon ton habitude tu passais la nuit en oraison. Cette nuit-là l'oraison n'était pas une extase mais une torture de l'âme. Je le sais. Je m'interdisais de t'appeler pour ne pas te faire parvenir le cri de douleur de ton Fils, ô Maman martyr, qui commençais ta Passion, entourée de ta solitude comme Moi de la mienne, la nuit du Jeudi saint.

PR-96

L'enfant qui meurt dans les bras de sa mère ne meurt pas: il s'endort bercé par ses baisers, baisers que les anges reprennent et continuent jusqu'au moment où la vision de Dieu enlève à l'enfant le désir de sa mère. Mais Moi, je devais mourir sur une croix, par l'œuvre de bourreaux. Je devais fermer pour la dernière fois mes yeux et mes oreilles sur des cris de malédiction, sur des gestes de menace.

Comme je t'ai aimée, ô Maman, en cette heure de Gethsémani !

Tout l'amour que Je t'avais donné et que tu m'avais donné en trente-trois ans de vie était devant Moi. Ces trente-trois ans d'amour et de vie étaient là, et plaidaient leur cause. Ils me suppliaient de les prendre en pitié, de ne pas oublier tes baisers, tes soins, le lait que tu m'avais donné, le creux de tes mains chaleureuses sur mes petits pieds refroidis d'enfant pauvre, les chansons de ta bouche, la légèreté de tes doigts sur mes cheveux bouclés, ton sourire, ton regard, tes paroles, tes silences, et ton pas de colombe qui touche au sol avec ses pieds mais garde ses ailes

toujours prêtes pour le vol et n'écrase pas un fil d'herbe, tellement sa démarche est légère. Tu étais sur la Terre pour ma joie, ô Maman, mais tes ailes étaient toujours prêtes à bondir vers le Ciel. Ô sainte, sainte, sainte et amoureuse Maman !

Toutes les larmes que je t'avais déjà coûtées, celles qui tombaient à ce moment-là de tes joues, celles qui seraient tombées dans les trois jours à venir, voilà que je les entendais tomber comme une pluie de lamentations. Oh, les larmes de ma Mère !

Qui peut voir ou entendre pleurer sa propre mère sans garder pour le reste de ses jours le souvenir déchirant de ses larmes? J'ai dû dissiper, étrangler l'amour humain que j'avais pour toi, Maman, et piétiner ton amour et le mien afin de marcher sur la voie de la Volonté de Dieu.

Et j'étais seul. Seul ! Seul ! Au Ciel et sur la Terre il n'y avait plus un seul être pour Moi. J'étais l'Homme chargé des péchés du monde ».

Jésus dit : « J'ai moi-même eu le réconfort de l'ange de Gethsémani. Il n'était pas prévu. Mais les prières de ma Mère me l'ont obtenu... » et plus loin :

« Ce n'est pas une illusion d'optique. Tu vois réellement resplendir, sur le visage agonisant et sanguinolent de ton Jésus de Gethsémani, ce sourire qui y fleurit lorsque l'ange de Dieu apporta, dans les ténèbres qui m'enveloppaient totalement, une lumière surnaturelle qui m'a permis de voir les visages de ceux qui, dans les siècles futurs, allaient m'aimer.

Le calice du réconfort, ce calice allégorique tendu par l'ange à mon esprit intoxiqué par la coupe d'expiation, ne fut rien d'autre que l'illumination future de tout le bien que ma mort allait procurer, opposé à tout le mal que ma mort n'allait pas vaincre, ainsi que de tous les cœurs qui allaient m'aimer. Un sourire fleurit alors sur mes larmes, une certitude descendit sur mes angoisses.- Bien que le sacrifice demeure terrible, il devient supportable quand on sait qu'il est utile. Je le savais alors. Mon sourire venait de cette assurance.. »

1944-288

1944-549

9-220  
10-56

*Jésus vit ses différents procès à la maison de Caïphe, dans la salle du Sanhédrin où il est interrogé par Hanne. A l'aube du Vendredi 5 Avril, il est chez Pilate qui l'envoie à Hérode. Ce dernier le renvoie à Pilate qui le fait flageller. (Mt 26, 57 au 27, 31 ; Mc 14, 53 au 15, 20 ; Lc 22, 63 au 23, 25 ; Jn 18, 12 au 19, 16)*

*Couronné d'épines, Jésus part sur le chemin du Calvaire. Sur le chemin Élie, le berger, s'approche de lui et Jésus appelle sa Mère :*

*« Va... Ma Mère...Je te bénis... »*

*Plus loin son regard rencontre celui de Judas...*

#### « JUDAS, QU'ES-TU VENU FAIRE ? »

-Maudits, je ne veux pas de votre argent, s'écrie Judas... On dirait un démon qui jaillit de l'enfer. Ensanglanté, dépeigné, enflammé par le délire, la bave à la bouche, les mains comme des griffes, il hurle...

...Il abandonne le centre de la ville pour prendre au hasard les ruelles les plus misérables, et va de nouveau finir contre la maison du Cénacle. Elle est entièrement fermée, comme abandonnée. Il s'arrête, la regarde.

“ La Mère de Jésus, murmure-t-il, sa Mère!... ” Il reste indécis... “ Moi aussi, j'ai une mère ! Et j'ai tué le fils d'une mère !... Pourtant, je veux entrer... revoir cette pièce. Là, il n'y a pas de sang... ”

Il donne un coup à la porte, un autre... encore un...

9-245  
T10-83

La gardienne de la maison vient entrouvrir la porte, ne laissant qu'une simple fente... A la vue de cet homme bouleversé, méconnaissable, elle pousse un cri et essaie de refermer. Mais Judas, d'un coup d'épaule, l'ouvre toute grande et, renversant la femme terrorisée, passe outre.

Il court vers la petite porte qui donne sur le Cénacle, et entre. Un beau soleil passe par les fenêtres. Judas pousse un soupir de soulagement. Ici, tout est calme et silencieux. La vaisselle est encore comme on l'a laissée. On comprend que, pour le moment, personne ne s'en est occupé. On pourrait croire qu'on va passer à table.

Judas, justement, s'approche de la table. Il regarde s'il y a du vin dans les amphores: il y en a. Il boit avidement à l'amphore elle-même qu'il soulève à deux mains. Puis il se laisse tomber assis et appuie sa tête sur ses bras croisés sur la table. Il ne s'aperçoit pas qu'il est assis à la place de Jésus et qu'il a devant lui la coupe qui a servi pour l'Eucharistie. Il s'arrête un moment, jusqu'à ce que s'apaise l'essoufflement causé par sa longue course. Puis il lève la tête, voit la coupe, et reconnaît la place où il s'est assis.

Il se lève comme un possédé. Mais la coupe le fascine. Il reste au fond un peu de vin rouge et le soleil, en frappant le métal (qui paraît être de l'argent) fait briller ce liquide.

«Du sang ! Du sang ! Du sang même ici ! Son sang ! Son sang !...“Faites ceci en mémoire de moi!... Prenez et buvez. Ceci est mon sang... Le sang de la nouvelle alliance qui sera versé pour vous...” Ah ! Maudit que je suis ! Pour moi, il ne peut plus être versé pour la rémission de mon péché. Je ne demande pas pardon, parce qu'il ne peut me pardonner. Partons ! Partons ! Il n'y a plus de lieu où le Caïn de Dieu puisse connaître le repos. A mort ! A mort !... » En sortant, il se trouve face à face avec Marie, debout à la porte de la pièce où Jésus l'a quittée. Entendant du bruit, elle est venue, dans l'espoir peut-être de trouver Jean, qui est absent depuis bien longtemps. Elle est pâle comme si elle avait été vidée de son sang. La douleur rend ses yeux encore plus semblables à ceux de son Fils. Judas rencontre ce regard qui l'observe avec la même connaissance affligée et consciente que Jésus un peu plus tôt. Et avec un “ Oh ! ” effrayé, il s'adosse au mur.

-Judas ! dit Marie, Judas, qu'es-tu venu faire?

Ce sont les mots mêmes de Jésus, prononcés avec un amour douloureux. Judas s'en souvient et pousse un cri.

-Judas, répète Marie, qu'as-tu fait? Tu as répondu à tant d'amour en trahissant?

La voix de Marie est une caresse tremblante.

Judas tente de s'échapper. Marie l'appelle d'une voix qui aurait pu convertir un démon.

-Judas ! Judas ! Arrête-toi ! Arrête-toi ! Écoute ! Je te le dis en son nom : repens-toi, Judas. Lui, il pardonne... Mais Judas s'est enfui.

La voix de Marie, son aspect ont été le coup de grâce, ou plutôt de disgrâce puisqu'il lui résiste.

Dans sa précipitation, il croise Jean qui vient chercher Marie en courant. La sentence est prononcée. Jésus va aller au Calvaire. C'est le moment de conduire la Mère à son Fils.

Jean reconnaît Judas, bien qu'il reste bien peu du beau Judas d'il y a peu de temps.-Toi ici ? lui lance Jean avec un dégoût visible. -Toi ici ? Malédiction à toi, meurtrier du Fils de Dieu ! Le Maître est condamné. Réjouis-toi, si tu le peux, mais dégage le chemin. Je viens chercher Marie. Elle est ton autre victime, espèce de vipère, et je ne veux pas qu'elle te rencontre. Judas s'enfuit (Mt 27, 3-10 ; Ac 1, 18-20).

Jésus dit :

« Ma Mère - et c'était la Grâce qui parlait et la Trésorière qui accordait le pardon en mon nom - lui dit: “Repens-toi, Judas. Il pardonne...” Ah ! oui, je lui aurais pardonné ! S'il s'était jeté aux pieds de ma Mère en implorant: “Pitié !”, elle qui est la Mère de Miséricorde, elle l'aurait recueilli comme un blessé; sur ses blessures sataniques par lesquelles l'Ennemi lui avait inoculé le Crime, elle aurait répandu ses larmes salvatrices, puis elle me l'aurait amené au pied de la croix, en le tenant par

la main pour que Satan ne puisse le saisir et les disciples le frapper; elle me l'aurait amené pour que mon sang tombe d'abord sur lui, le plus grand des pécheurs. Et elle se serait trouvée, en Prêtresse admirable sur son autel, entre la pureté et la faute, car, si elle est la Mère des vierges et des saints, elle est aussi la Mère des pécheurs.

Mais Judas *n'a pas voulu*. Méditez sur le pouvoir de la volonté dont vous êtes les arbitres absolus. C'est elle qui vous ouvre le Ciel ou l'Enfer... »

« ... Dans l'hypothèse où Judas, au lieu d'aller se pendre, avait couru au pied de la croix, le Mourant aurait rassemblé ses forces pour lui dire encore: " Mon ami,viens-tu ? Pour recevoir le pardon ? Le voici pour toi, totalement. Va et ne pêche plus. Aime-moi et fais-moi aimer. " Jésus aurait encore dit à sa Mère : " Femme, voici *tes* fils ! ", unissant l'innocente au décide; la Femme très sainte, elle qui est la plus grande créature après Dieu, n'aurait pas non plus repoussé Judas parce qu'elle est la sainte que Dieu seul surpasse en perfection. Les larmes de Judas au pied de la croix auraient procuré au monde la prière parfaite de Jésus au Père en faveur du pécheur. Mais le monde ne méritait pas de connaître l'exacte mesure de ce qu'est l'amour miséricordieux. Et cette prière n'a put être prononcée...

A-107

Jésus dit:

«Le couple Jésus-Marie est l'antithèse du couple Adam-Ève. C'est lui qui est chargé d'annuler la faute d'Adam et Ève et de ramener l'humanité à son état initial de la Création : riche en grâce, riche de tous les dons que le Créateur lui a prodigués. L'humanité a subi une régénération totale grâce au couple de Jésus et Marie, qui sont ainsi devenus les nouveaux parents de l'humanité. Tout ce qui précède est effacé. Le temps et l'histoire de l'homme se comptent à partir du moment où la nouvelle Ève, par un renversement de la création, tire de son sein inviolé le nouvel Adam, par l'opération du Seigneur Dieu.

9-251  
T10-90

Mais pour annuler les œuvres des deux premiers parents, cause de mortelles infirmités, d'une perpétuelle mutilation, d'appauvrissement et, qui plus est, d'indigence spirituelle - en effet, après le péché, Adam et Ève furent dépouillés de la richesse infinie que le Père leur avait donnée -, le nouvel Adam et la nouvelle Ève durent agir en tout et pour tout d'une manière opposée à celle des deux premiers. Il leur fallut pousser l'obéissance jusqu'à la perfection qui s'anéantit et s'immole dans la chair, dans les sentiments, dans la pensée, dans la volonté pour accepter *tout ce que Dieu veut...* Et si notre bonne volonté sans limite nous aida grandement, *l'Éternel seul sait à quel point il fut héroïque d'accomplir cette pratique, à certains moments et dans certains cas.*

Je désire ici n'en citer qu'un, et qui se rapporte à ma Mère, pas à moi. La nouvelle Ève avait repoussé dès ses plus tendres années les flatteries employées par Satan pour l'exhorter à mordre le fruit et en goûter la saveur qui avait rendue folle la compagne d'Adam; elle ne s'est pas bornée à repousser Satan, elle l'a vaincu par une volonté d'obéissance, d'amour, de chasteté, tellement profonde que le Maudit en a été écrasé et dompté. Que Satan ne relève pas la tête sous le talon de la Vierge, ma Mère ! Il bave et écume, rugit et blasphème. Mais sa bave coule vers le sol, son hurlement ne touche pas l'atmosphère qui entoure Marie ; celle-ci ne sent pas la puanteur et n'entend pas ses éclats de rire démoniaques, elle ne voit pas même la bave répugnante du Serpent éternel parce que les harmonies et les parfums célestes dansent avec amour autour de sa belle et sainte personne et parce que son œil, plus pur que le lys et plus aimant que celui de la tourterelle, a les yeux fixés uniquement sur son Seigneur éternel dont elle est la fille, l'Épouse et la Mère.

Lorsque Caïn tua Abel, sa mère proféra les malédictions que son esprit, séparé de Dieu, lui suggérait contre son prochain le plus intime: le fruit de ses entrailles profanées par Satan et souillées par un désir indécent. Or cette malédiction fut la tache dans le royaume du moral humain, tout comme le crime de Caïn fut la tache dans le royaume de l'animal humain. Le sang coula sur la

terre, répandu par la main d'un frère. Ce premier sang attire comme un aimant millénaire tout le sang qu'une main d'homme répand en le tirant des veines de l'homme. Malédiction sur la terre proférée par une bouche humaine - comme si la terre n'avait pas été suffisamment maudite à cause de l'homme révolté contre son Dieu... déjà -, elle connaissait les ronces et les épines, la dureté du sol, la sécheresse, la grêle, le gel, la canicule, elle qui avait été créée parfaite et servie par des éléments parfaits pour être une belle demeure attrayante pour l'homme, son roi.

Marie doit effacer Ève. Or Marie voit le second Caïn: Judas. Elle sait qu'il est le Caïn de son Jésus, le second Abel. Elle sait que le sang de ce second Abel a été vendu par ce Caïn, et que déjà il est répandu. Mais elle ne maudit pas, elle aime et pardonne. Elle aime et rappelle.

Oh ! Maternité de Marie, la femme martyre ! Maternité sublime autant que ta maternité virginale et divine! De cette dernière, c'est Dieu qui t'a fait don. Mais de la première, toi, Mère sainte, Co-Rédemptrice, tu t'es fait don toi-même, car toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà ton cœur brisé par la flagellation qui m'avait brisé la chair, dire ces mots à Judas. Toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà la croix te briser le cœur, aimer et pardonner.

Marie est la nouvelle Ève. Elle vous enseigne la nouvelle religion qui pousse l'amour à pardonner au meurtrier d'un fils. N'imitiez pas Judas, qui ferme son cœur à cette maîtresse de grâce et désespère en disant: "Il ne peut me pardonner." Il doute des paroles de la Mère de la Vérité et par conséquent de mes paroles, qui n'avaient cessé de répéter que j'étais venu pour sauver et non pour perdre, pour pardonner à ceux qui viennent à moi en se repentant.

Marie, la nouvelle Ève, a reçu de Dieu un nouveau fils "à la place d'Abel tué par Caïn". Mais cela ne s'est pas passé en un moment de plaisir animal qui assoupit la douleur sous les vapeurs de la sensualité et la lassitude de l'assouvissement. Elle l'a reçu à l'heure de la plus grande souffrance, au pied d'un gibet, au milieu des râles de son Fils mourant, des insultes d'une foule déicide et d'une désolation imméritée et totale puisque même Dieu ne la consolait plus.

*Une vie nouvelle commence pour l'humanité et pour tout homme par Marie. Ses vertus et sa manière de vivre doivent être votre école. Sa douleur, qui a pris tous les visages, même celui du pardon au meurtrier de son Fils, est votre salut. »*

« JE SAIS...JEAN, AVERTIS TA MÈRE ET LES AUTRES FEMMES. ALLONS ! » DIT MARIE

(Celui qui m'avertit intérieurement me révèle, écrit Maria Valtorta, que c'est à cette heure que Jean alla trouver Marie. Il est 10h30 ce Vendredi 5 Avril 30)

Je vois le disciple bien-aimé encore plus pâle que lorsqu'il se tenait dans la cour de Caïphe avec Pierre. Peut-être était-ce dû à la lueur du feu qui lui donnait un reflet de chaleur aux joues. Toujours est-il qu'il me paraît décharné et exsangue comme après une maladie grave. Son visage se détache sur sa tunique lilas comme celui d'un noyé, tant il est livide. Ses yeux aussi sont obscurcis, ses cheveux mats et dépeignés, la barbe qui a poussé en ces heures lui met un voile clair sur les joues et le menton et, comme il est blond, cela le fait paraître d'autant plus pâle. Il n'a plus rien du doux, du joyeux Jean, ni du Jean indigné qui, un peu plus tôt, s'est difficilement retenu de malmener Judas.

Il frappe à la porte de la maison et, comme si de l'intérieur quelqu'un, par peur de se retrouver en face de Judas, lui demandait qui frappe, il répond: " C'est moi, Jean. " La porte s'ouvre et il entre. Lui aussi va aussitôt au Cénacle sans même répondre à la gardienne qui lui demande: -Mais que se passe-t-il en ville?

Il s'y enferme, tombe à genoux contre le siège sur lequel se trouvait Jésus, et il pleure en l'appelant douloureusement. Il baise la nappe à l'endroit où le Maître tenait ses mains jointes, caresse la coupe qui était entre ses doigts... Puis il dit :

-Oh ! Dieu très-haut, aide-moi ! Aide-moi à le dire à Marie ! Je n'en ai pas le courage !... Et pourtant je *dois* le faire. C'est moi qui dois *le dire*, puisque je suis resté seul !

Il se lève et réfléchit. Il passe encore la main sur la coupe pour tirer de la force de cet objet touché par le Maître. Il regarde autour de lui... Il voit, dans le coin où Jésus l'a posé, le purificateur dont le Maître s'est servi pour s'essuyer les mains après le lavement des pieds et l'autre dont il s'était ceint la taille. Il les prend, les plie, les caresse et les embrasse.

Il reste encore, debout, au milieu de la pièce vide, l'air perplexe. Puis il dit: "Allons!"... mais ne se dirige pas vers la porte. Il revient au contraire à la table, prend la coupe et le pain entamé par Jésus pour en couper une bouchée, la tremper dans le vin, et la donner à Judas. Il les baise, les prend avec les deux purificateurs, et les tient serrés sur son cœur comme une relique. Il répète: "Allons !" et soupire. Il marche vers le petit escalier et le monte, le dos courbé, d'un pas hésitant et traînant. Il ouvre, sort. -Jean, tu es venu?

Marie est réapparue à la porte de sa chambre, s'appuyant à l'huissierie comme si elle n'avait pas la force de rester debout toute seule.

Jean lève la tête et la regarde. Il voudrait parler et ouvre la bouche, mais il n'y arrive pas. Deux grosses larmes roulent sur ses joues. Il baisse la tête, honteux de sa faiblesse.

-Viens ici, Jean, ne pleure pas. Toi, tu ne dois pas pleurer. Tu l'as toujours aimé et rendu heureux. Que cela te reconforte.

Ces paroles ouvrent à Jean les digues de ses larmes. Il sanglote si fort et si bruyamment qu'il fait arriver la gardienne, Marie-Madeleine, la femme de Zébédée et les autres...

-Viens chez moi, Jean.

Marie se détache de l'huissierie, elle prend par le poignet le disciple et l'entraîne dans sa chambre comme s'il était un enfant ; elle ferme la porte doucement pour rester seule avec lui.

Jean reste sans réaction. Mais quand il sent se poser sur sa tête la main tremblante de Marie, il tombe à genoux et dépose sur le sol les objets qu'il gardait serrés contre son cœur. Le tête contre le sol, tenant un pan du vêtement de Marie appuyé sur son visage convulsé, il sanglote :

-Pardon ! Pardon ! Mère, pardon !

Marie, debout et angoissée, une main sur le cœur, l'autre qui pend le long du corps, lui dit d'une voix déchirante:

-Que dois-je te pardonner à toi, mon pauvre enfant? Quoi? A toi !

Jean lève la tête et se montre tel qu'il est, sans plus aucune trace d'orgueil masculin: c'est le visage d'un pauvre marmot en pleurs. Il crie :

-De l'avoir abandonné ! De m'être enfui ! De ne pas l'avoir défendu ! Oh ! mon Maître ! Maître, pardon ! J'aurais dû mourir avant de te quitter ! Mère, Mère, qui m'enlèvera désormais ce remords?

-Paix, Jean. Jésus te pardonne, il t'a déjà pardonné. Il n'a jamais tenu compte de ta défaillance. Il t'aime.

Marie parle avec des pauses entre ses courtes phrases, comme si elle était essoufflée, en gardant une main sur la tête de Jean et une sur son pauvre cœur que l'angoisse fait palpiter.

-Mais je n'ai pas su le comprendre, pas même hier soir... et j'ai dormi alors qu'il nous demandait de veiller pour le reconforter. Je l'ai laissé seul, mon Jésus ! Et puis je me suis enfui quand ce maudit est venu avec ses brigands...

-Jean, ne maudis pas. Ne hais pas, Jean. Laisse le Père rendre son jugement. Dis-moi: où est-il maintenant?

Jean tombe de nouveau face contre terre en pleurant plus fort.

-Réponds, Jean. Où est mon Fils?

-Mère... je... Mère, il est... Mère...

-Il est condamné, je le sais. Je te demande où il est en ce moment.

-J'ai fait tout mon possible pour qu'il me voie... J'ai cherché à recourir aux puissants pour obtenir de la pitié, pour qu'il souffre moins.... Ils ne lui ont pas fait beaucoup de mal...

-Ne mens pas, Jean. Pas même par pitié pour une mère. Tu n'y parviendrais pas et ce serait inutile. *Je sais*. Depuis hier soir, je l'ai suivi dans sa douleur. Tu ne le vois pas, mais mon corps est meurtri par sa flagellation, sur mon front se trouvent les épines, j'ai senti les coups... tout. Mais maintenant... je ne vois plus. Maintenant, j'ignore où se trouve mon Fils condamné à la croix !... à la croix !... à la croix !... Oh ! Dieu, donne-moi la force ! Il *doit* me voir. *Je ne dois pas* sentir ma douleur tant que lui sent la sienne. Ensuite, quand tout sera... fini, fais-moi mourir alors, mon Dieu, si tu veux. Mais pas maintenant. Il faut qu'il me voie. Allons, Jean. Où est Jésus?

-Il est parti de la maison de Pilate. Cette clameur, c'est la foule qui crie autour de lui, lié sur les marches du Prétoire, attendant la croix ou marchant déjà vers le Golgotha.

-Avertis ta mère, Jean, et les autres femmes. Et allons. Prends cette coupe, ce pain, ces linges... Pose-les ici. Ils seront pour nous un réconfort... plus tard... et partons.

Jean ramasse les objets laissés par terre et sort pour appeler les femmes. Marie l'attend en passant sur son visage les linges, comme pour y trouver la caresse de la main de son Fils ; elle embrasse la coupe et le pain et dépose le tout sur une étagère. Puis elle se serre dans son manteau, qu'elle fait retomber sur ses yeux, par dessus le voile qui lui enveloppe la tête et l'enroule à son cou. Elle ne pleure pas, mais elle tremble. On dirait que l'air lui manque, tant elle halète, bouche ouverte. Jean rentre suivi des femmes en larmes.

-Mes filles, taisez-vous ! Aidez-moi à ne pas pleurer ! Allons<sup>51</sup>. » Et elle s'appuie à Jean, qui la conduit et la soutient comme si elle était aveugle.

## SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

... Jésus avance en haletant... La sueur coule sur son visage en même temps que le sang des blessures de la couronne d'épines... Les pierres du torrent volent et frappent le pauvre Martyr... Alors commence la montée au Calvaire (Mt 27, 32 ; Mc 15, 20 ; Lc 23, 26-32 ; Jn 19, 17)...

... Derrière des décombres, sort le petit groupe des bergers. Désolés, bouleversés, poussiéreux, déchirés, ils appellent le Maître par la seule force de leurs regards. Et lui tourne la tête, les voit... Il les fixe comme si c'étaient des visages d'anges, paraît se désaltérer et se fortifier de leurs larmes, et il sourit... On redonne l'ordre d'avancer, et Jésus passe juste devant eux et entend leurs pleurs angoissés. Il tourne avec difficulté la tête sous le joug de la croix et leur sourit de nouveau... Ses réconforts... Dix visages... une halte sous le soleil brûlant...

Et aussitôt, la douleur de la troisième chute complète...

Les femmes qui s'avancent en pleurant, se retournent en entendant des cris, et voient que le cortège tourne de leur côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, par crainte d'être jetées en bas par les Juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur leurs visages; il y en a même une qui est complètement voilée, comme une musulmane, ne laissant libres que ses yeux très noirs. Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre, un vieil homme robuste dont, enveloppé dans son manteau comme il l'est, je ne distingue pas le visage. Je ne vois que sa longue barbe, plutôt blanche que noire, qui sort de son manteau foncé.

Quand Jésus arrive à leur hauteur, elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument. Les soldats voudraient les repousser de leurs lances, mais celle qui est couverte comme une musulmane écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir quel est ce nouvel obstacle. Il donne l'ordre de la laisser passer. Je ne puis voir son visage ni son vêtement, car elle a déplacé son voile avec la rapidité de l'éclair, et son

51 Voir Annexe 6 : Carte 13 de Carlos Martinez : La Passion. Éd. 2012

habit est complètement caché par un manteau qui tombe jusqu'à terre, lourd, fermé complètement par une série de fibules. La main, qui apparaît un instant pour déplacer le voile, est blanche et belle, et c'est, avec ses yeux noirs, tout ce que l'on voit de cette grande matrone, certainement influente puisque l'officier de Longinus<sup>52</sup> lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds, tandis qu'il s'arrête, suffoquant... Il parvient pourtant à sourire aux saintes femmes et à l'homme qui les escorte; celui-ci se découvre pour montrer qu'il est le berger Jonathas, mais les gardes ne le laissent pas passer, seules les femmes le peuvent.

L'une d'elles est Jeanne, femme de Kouza. Elle a la mine plus défaite que lorsqu'elle était mourante. De rouge, elle n'a que les traces de ses larmes, car son visage est blanc comme neige, et ses doux yeux noirs sont brouillés au point de prendre une teinte violet foncé comme certaines fleurs. Elle tient dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus. Mais lui refuse. D'ailleurs, son essoufflement est si grand qu'il ne pourrait même plus boire. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui lui tombent dans les yeux, coulent le long de ses joues rouges et de son cou aux veines gonflées par le battement essoufflé du cœur, et trempent tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, accompagnée d'une jeune servante portant un coffret, l'ouvre, en tire un tissu de lin très blanc, carré, et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte, et comme il ne peut avec une seule main le faire par lui-même, la femme pleine de pitié l'aide à le poser sur son visage, en veillant à ne pas heurter la couronne d'épines. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il y trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et dit :

«Merci Jeanne, merci Nikê... Sarah... Marcella... Élise... Lydia... Anne... Valeria... et toi... Mais... ne pleurez pas... sur moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénie... Jeanne... de n'avoir... plus d'enfants. .. Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas... de ne pas avoir d'enfants... qui auraient pu... souffrir de... cela. Et toi aussi... Élisabeth... Mieux... comme cela... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos enfants, car... cette heure ne passera pas... sans châtement... Et quel châtement, s'il en est ainsi pour... l'Innocent... Vous pleurerez alors... d'avoir conçu... allaité et... d'avoir encore... vos enfants... Les mères... de ce moment-là... pleureront parce que... en vérité, je vous le dis... heureux sera celui qui alors... tombera... sous les décombres... le premier. Je vous bénis... Rentrez... chez vous... Priez... pour moi. Adieu, Jonathas... Reconduis-les...»

Et, au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche.

Il est de nouveau trempé de sueur. Les soldats aussi transpirent, tout comme les deux autres condamnés, car le soleil de ce jour d'orage est brûlant comme la flamme, et le flanc de la montagne devenu brûlant lui aussi, ajoute à la chaleur du soleil...

Le chemin continue, il fait le tour de la colline, puis revient presque en avant vers la voie pentue. Là se trouve Marie avec Jean... Je suppose que Jean l'a amenée en ce lieu ombragé, derrière la pente du mont, pour qu'elle se repose un peu. C'est la partie la plus escarpée. Il n'y a que ce chemin qui la côtoie. Au-dessus comme en contrebas, la pente est forte.

C'est pourquoi les cruels la négligent. Là, il y a de l'ombre - je pense que c'est le nord -, et Marie est à l'abri du soleil. Elle se tient debout, adossée au flanc de la colline, mais elle est déjà épuisée. Elle aussi halète, pâle comme une morte dans son vêtement bleu très foncé, presque noir. Jean la regarde avec un air de pitié désolée. Lui aussi a perdu toute trace de couleur avec sa mine

52 Ce que Jésus dit de Longinus ou Longin, le centurion : « Pilate n'est pas vraiment bon. Longinus l'est.. au milieu du chemin, entouré de peu de soldats et d'une multitude ennemie, il ose me défendre, m'aider, m'accorder du repos, me réconforter par la présence des saintes femmes, demander l'intervention de Simon de Cyrène pour m'aider et enfin permettre à ma Mère de venir au pied de la croix. Celui-là fut un héros de la justice et devint ainsi un héros du Christ. » (9-240 et T10-77)

terreuse ; ses yeux sont las et écarquillés, il est dépeigné et il a les joues creuses comme s'il avait été malade. Les autres femmes: Marie et Marthe, sœurs de Lazare, Marie, femme d'Alphée et Marie, femme de Zébédée, Suzanne de Cana, la maîtresse de la maison et d'autres encore que je ne connais pas, se tiennent au milieu du chemin et guettent le passage du Sauveur. Ayant vu que Longinus arrive, elles courent trouver Marie pour lui annoncer la nouvelle. Majestueuse dans sa douleur, Marie, soutenue par le coude par Jean, se détache de la côte de la colline et se met résolument au milieu du chemin. Elle ne s'écarte qu'à l'arrivée de Longinus qui, du haut de son cheval, regarde la femme pâle et le blond jeune homme qui l'accompagne, l'air blafard, avec ces doux yeux de ciel comme elle. Et Longinus hoche la tête en la dépassant, suivi des onze cavaliers.

Marie essaie de passer entre les soldats à pied, mais ceux-ci, qui ont chaud et sont pressés, cherchent à la repousser de leurs lances, d'autant plus que, du chemin pavé, des pierres volent pour protester contre tant de pitié. Ce sont encore les Juifs qui lancent des imprécations à cause de l'arrêt provoqué par les saintes femmes :

-Vite ! Demain, c'est la Pâque. Il faut que tout soit fini avant ce soir! Vous qui méprisez notre Loi, vous êtes complices ! Oppresseurs ! A mort les envahisseurs et leur Christ ! Ils l'aiment ! Voyez comme ils l'aiment ! Mais prenez-le ! Emmenez-le dans votre ville maudite ! Nous vous le cédon ! Nous n'en voulons pas ! Les charognes aux charognes ! La lèpre aux lèpreux !

Longinus se lasse et éperonne son cheval, suivi des dix lanciers, contre la canaille qui l'insulte et qui fuit une seconde fois. C'est alors qu'il voit une charrette arrêtée, montée certainement des jardins potagers qui se trouvent au pied de la montagne, et qui attend avec son chargement de salades que la foule soit passée pour descendre vers la ville. Je pense qu'un peu de curiosité chez Simon de Cyrène et ses fils l'ont fait monter jusqu'ici, car il n'était vraiment pas nécessaire pour lui de le faire. Les deux fils, allongés sur le tas de légumes, rient de voir les Juifs en fuite. L'âne effrayé, veut reculer. Debout à côté de lui, l'homme regarde attentivement le cortège. Il est robuste et doit avoir entre quarante et cinquante ans.

Longinus le dévisage. Il pense qu'il peut lui être utile et lui ordonne: -Homme, viens ici.

Simon de Cyrène fait mine de ne pas entendre, mais avec Longinus, il n'est pas question de plaisanter. Il réitère son ordre de telle façon que l'homme jette les rênes à un de ses fils et s'approche du centurion. -Tu vois cet homme? lui demande-t-il.

A ces mots, il se retourne pour indiquer Jésus et voit à son tour Marie qui supplie les soldats de la laisser passer. Il en a pitié et crie:

-Laissez passer la femme. Puis il reprend:

-Ainsi chargé, il ne peut plus avancer. Toi, tu es fort. Prends sa croix et porte-la à sa place jusqu'au sommet.

-Je ne peux pas... J'ai l'âne... il est rétif... les garçons ne savent pas le retenir.

Mais Longinus rétorque :

-Dépêche-toi, si tu ne veux pas perdre l'âne et gagner vingt coups en guise de punition.

Simon n'ose plus réagir. Il crie aux garçons :

-Allez vite à la maison et dites que j'arrive tout de suite. Puis il va vers Jésus.

Il le rejoint juste au moment où Jésus se tourne vers sa Mère: c'est alors seulement qu'il la voit venir, car il avance tout courbé et les yeux presque clos comme s'il était aveugle. Il s'écrie :

-Maman !

C'est le premier mot depuis qu'il est torturé qui exprime sa douleur. Il y a dans ce cri l'aveu de sa terrible souffrance spirituelle, morale et physique. C'est le cri déchiré et déchirant d'un enfant qui meurt seul, au milieu de ses persécuteurs et sous les pires tortures... et qui arrive à avoir peur même de sa propre respiration. C'est la plainte d'un enfant qui délire et que meurtrissent des visions de cauchemar... Il demande sa mère, la seule dont le baiser frais calme l'ardeur de la fièvre, celle dont la voix fait fuir les fantômes et dont l'étreinte rend la mort moins effrayante...

Marie porte la main à son cœur comme si elle avait reçu un coup de poignard. Elle vacille légèrement, mais elle se reprend, hâte le pas et, les bras tendus vers son Enfant martyrisé, elle s'écrie d'une voix déchirée : -Mon Fils !

Mais elle dit cela d'une telle manière que le cœur, s'il n'est pas de pierre, se fend à la vue de cette douleur.

Je vois chez les Romains eux-mêmes un mouvement de pitié... et pourtant ce sont des hommes d'armes habitués aux tueries, marqués de cicatrices. Mais ces mots : " Maman ! " et " Mon fils ! " sont toujours les mêmes, ils sont dits et compris partout, et soulèvent partout des flots de pitié... à moins d'avoir un cœur de hyène.

Simon de Cyrène éprouve lui aussi cette pitié... Il voit que Marie ne peut embrasser son Fils à cause de la croix, et qu'après avoir tendu les mains, elle les laisse retomber, certaine de ne pouvoir le faire. Elle le regarde seulement, essayant de sourire de son sourire martyr, pour le reconforter, alors que ses lèvres tremblantes boivent ses larmes. Lui, tordant la tête de sous le joug de la croix, cherche à son tour à lui sourire et à lui envoyer un baiser de ses pauvres lèvres blessées et fendues par les coups et la fièvre. A cette vue, Simon se hâte d'enlever la croix, ce qu'il fait avec la délicatesse d'un père, pour ne pas heurter la couronne d'épines et ne pas frotter les plaies.

Mais Marie ne peut embrasser son Fils... L'attouchement, même le plus léger, serait une torture sur les chairs déchirées, et Elle s'en abstient. Et puis... les sentiments les plus saints ont une pudeur profonde et ils veulent le respect ou du moins la compassion. Or ici, ce sont la curiosité et surtout le mépris qui règnent. Leur étreinte se borne donc à être celle de leurs deux âmes angoissées. Le cortège reprend sa marche sous la poussée des flots d'un peuple furieux qui les presse, les sépare, et repousse Marie contre la colline, l'exposant au mépris de tout un peuple...

Maintenant, Simon de Cyrène suit Jésus avec la croix. Et Jésus, libéré de ce fardeau, marche mieux. Il halète fortement, portant souvent la main à son cœur comme s'il éprouvait une grande douleur, une blessure à la région sterno-cardiaque. Maintenant qu'il le peut, puisqu'il n'a plus les mains liées, il repousse ses cheveux tombés en avant, tout gluants de sang et de sueur, jusque derrière les oreilles, pour sentir l'air sur son visage congestionné, et il délace le cordon du cou qui le fait souffrir quand il respire... Sa marche est plus facile.

Marie s'est retirée avec les femmes. Elle suit le cortège une fois qu'il est passé, puis, par un raccourci, elle se dirige vers le sommet de la colline, sans se soucier des imprécations de la plèbe cannibale. Maintenant que Jésus est libre, le dernier lacet du chemin est assez vite parcouru et ils sont proches du sommet, bondé de tout un peuple vociférant.

Longinus s'arrête et il ordonne que *tous, inexorablement* soient repoussés plus bas, pour dégager le lieu de l'exécution. Une moitié de la centurie exécute l'ordre en accourant sur place et en repoussant sans pitié tous ceux qui s'y trouvent, se servant pour cela de leurs dagues et de leurs lances. Sous la grêle des coups de plat et des bâtons, les Juifs s'enfuient du sommet. Ils voudraient bien se placer sur l'esplanade qui est au-dessous, mais ceux qui y ont déjà pris place ne cèdent pas, de sorte que des rixes féroces ont lieu. Ils semblent tous fous...

Les soldats, qui ont repoussé la foule, apaisent les disputes à coups persuasifs de lances, et dégagent le terrain pour que le cortège puisse passer sans encombre dans le bout de chemin qui reste, puis ils font la haie pendant que les trois condamnés, encadrés par les cavaliers, et protégés en arrière par l'autre demi-centurie, arrivent au point où ils doivent s'arrêter: au pied du balcon naturel et surélevé qui forme le sommet du Golgotha.

Pendant ce temps, j'aperçois les Marie...et un peu en arrière d'elles Jeanne, femme de Kouza, avec quatre autres femmes de tout à l'heure. Les autres se sont retirées, d'elles-mêmes probablement, car Jonathas est là, derrière sa maîtresse. Celle que nous appelons Véronique et que Jésus a appelée Nikê est partie. Sa servante manque aussi, tout comme la femme complètement voilée à laquelle les soldats obéissent. Je vois Jeanne, la vieille femme qu'on appelle Élise, Anne -

c'est la maîtresse de la maison où Jésus est allé aux vendanges, la première année -, et deux que je ne saurais identifier. Derrière ces femmes et les Marie, je vois les fils d'Alphée Joseph et Simon, ainsi qu'Alphée, fils de Sarah, avec le groupe des bergers<sup>53</sup>. Ils ont lutté contre ceux qui voulaient les repousser en les insultant, et la force de ces hommes, multipliée par leur amour et leur douleur, s'est montrée si violente qu'ils ont vaincu ; ils ont ainsi pu former un demi-cercle libre contre les Juifs lâches qui n'osent que lancer des cris de mort et tendre le poing. Mais rien de plus, car les bâtons des bergers sont noueux et lourds, et ces hommes courageux ne manquent ni de force ni d'adresse. Je ne me trompe pas: il faut un réel courage pour rester aussi peu nombreux, alors qu'ils sont connus comme Galiléens ou fidèles au Galiléen, contre toute une population hostile. De tout le Calvaire, c'est le seul endroit où l'on ne blasphème pas le Christ !

...Pendant que les hommes préposés à l'exécution préparent leurs instruments en achevant de vider les trous, et que les condamnés attendent dans leur carré, les Juifs réfugiés dans le coin opposé aux Marie les insultent. Ils insultent même la Mère de Jésus :

-A mort les Galiléens ! A mort ! Galiléens ! Maudits Galiléens ! A mort le blasphémateur galiléen ! Clouez sur la croix même le soin qui l'a porté ! Chassez les vipères qui enfantent les démons ! A mort ! Purifiez Israël des femmes qui s'allient au bouc !...

Longinus, qui est descendu de cheval, se retourne et voit Marie... Il ordonne de faire cesser ce chahut. La demi-centurie qui se tenait derrière les condamnés, charge la racaille et désencombre complètement la seconde petite place, tandis que les Juifs échappent dans les hauteurs en s'écrasant les uns les autres. Les onze cavaliers descendent aussi de cheval, et l'un d'eux prend les onze chevaux en plus de celui du centurion et les mène à l'ombre, derrière la côte.

Le centurion se dirige vers le sommet. Jeanne, femme de Kouza, s'avance, l'arrête. Elle lui donne l'amphore et une bourse, puis se retire en pleurant, pour aller vers le coin de la colline avec les autres. Là-haut, tout est prêt. On fait monter les condamnés. Jésus passe encore une fois près de sa Mère, qui pousse un gémississement qu'elle cherche à refréner en mettant son manteau sur sa bouche. Les Juifs la voient et se moquent d'elle.

Jean, le doux Jean, qui a passé un bras derrière les épaules de Marie pour la soutenir, se retourne avec un regard féroce, son œil en est phosphorescent. S'il n'avait pas dû protéger les femmes, je crois qu'il aurait pris à la gorge l'un ou l'autre de ces lâches.

A peine les condamnés sont-ils sur le plateau fatal que les soldats entourent la place de trois côtés. Seul reste vide celui qui surplombe. Le centurion donne à Simon de Cyrène l'ordre de partir... Les deux larrons jettent par terre leurs croix en blasphémant.

Jésus se tait. Le chemin de croix est terminé.

Marie dit à Maria Valtorta :

« Lorsque, dans la colère du Vendredi Saint, je rencontrai mon Fils, à un carrefour qui menait au Golgotha, aucun mot ne sortit de nos lèvres, sauf: ' Maman', ' Mon Fils !'.

Autour ne nous se tenaient le Blasphème, la Férocité, la Raillerie et la Curiosité. Devant ces quatre Furies, inutile de mettre à nu son cœur et ses battements les plus saints. Elles se seraient précipitées sur lui pour le blesser encore davantage, *car l'humain touche à la perfection dans le mal et il est capable, non seulement de crimes en vers les corps, mais aussi envers la pensée et les sentiments de son semblable.*

1943-538

53 Ce que Jésus dit des Bergers : « Humbles, ignorants et pauvres, mes premiers ambassadeurs parmi les hommes se sont tenus comme des sentinelles tout au long du chemin du Roi d'Israël, du Roi du monde...Je les ai trouvés jusqu'au pied de la croix, après les avoir bénis du regard en parcourant le sanglant chemin du Golgotha ; dans la foule déchaînée, ce sont les seuls à ne pas m'avoir maudit, mais à avoir aimé, cru, et espéré encore. Ils portaient sur moi un regard de compassion tout en repensant à la nuit lointaine et en pleurant sur l'Innocent dont le premier sommeil avait eu lieu sur du bois dur, et le dernier sur un bois encore plus douloureux. Et cela parce que mon épiphanie à eux, à ces âmes droites, les avait sanctifiés. (1944-509)... »

Nous nous regardâmes. Jésus, qui avait déjà parlé aux femmes compatissantes, les incitant à pleurer sur les péchés du monde, me regarda fixement à travers le voile de sueur, de larmes, de poussière et de sang, lesquels formaient une croûte sur ses paupières.

Il savait que je priais pour le monde et que j'aurais voulu faire plier le Ciel pour qu'il vienne à son secours, pour alléger, non son supplice, puisqu'il devait s'accomplir par décret éternel, mais sa durée. J'aurais voulu le faire plier au prix du martyr de toute ma vie. Mais je ne le pouvais pas. L'heure de la Justice était venue.

Il savait que je l'aimais comme jamais. Et je savais qu'il m'aimait et que, plus que le voile de la charitable Véronique et que tout autre secours, le baiser de sa Maman l'aurait soulagé. *Mais cette torture aussi était nécessaire pour racheter les fautes du désamour.*

Nos regards se croisèrent, se nouèrent, se séparèrent en nous déchirant le cœur. Et puis la cohue entraîna la Victime et la poussa vers son autel et la cacha à l'autre victime qui était déjà sur l'autel du sacrifice et qui était moi, Mère douloureuse. »

## LA CRUCIFIXION ET LA MORT DE JÉSUS

(Mt 27, 33-56; Mc 15, 23-41; Lc 23, 33-46; Jn 19, 18-37)

Quatre hommes musclés qui me paraissent être juifs, et juifs dignes de la croix plus que les condamnés - ils sont sûrement de la même catégorie que les flagellateurs -, sautent d'un sentier sur le lieu du supplice. Vêtus de tuniques courtes et sans manches, et ils ont dans les mains des clous, des marteaux et des cordes qu'ils montrent aux condamnés en se gaussant d'eux. La foule est agitée par un délire cruel.

Le centurion présente à Jésus l'amphore pour qu'il boive la mixture anesthésique du vin mêlé à de la myrrhe. Mais Jésus la refuse. Les deux larrons, au contraire, en boivent une quantité. Puis l'amphore largement évasée est placée près d'une grosse pierre, presque en haut du sommet.

On donne aux condamnés l'ordre de se dévêtir. Les deux larrons le font sans aucune pudeur. Ils s'amusent même à faire des actes obscènes vers la foule, et en particulier vers le groupe sacerdotal tout blanc dans ses vêtements de lin et qui est revenu tout doucement sur la plateforme la plus basse, en profitant de sa qualité pour s'insinuer à cet endroit. Deux ou trois pharisiens ainsi que d'autres puissants personnages unis par la haine dans une même amitié se sont joints à eux. Et je vois des personnes connues comme le pharisien Yokhanan et Ismaël, le scribe Sadoq, Éli de Capharnaüm<sup>54</sup>.

Les bourreaux offrent aux condamnés trois loques pour qu'ils se les attachent à l'aine. Si les larrons les prennent avec les plus horribles blasphèmes, Jésus, qui se déshabille lentement à cause de la douleur des blessures, la refuse. Il pense peut-être qu'on lui laissera les sous-vêtements qu'il a gardés même pendant la flagellation. Mais quand on lui dit de les enlever, il tend la main pour mendier ce chiffon aux bourreaux pour cacher sa nudité. Il est vraiment l'Anéanti jusqu'à devoir quémander une guenille aux criminels.

Mais Marie a vu; elle a enlevé le long et fin linge blanc<sup>55</sup> qui lui voile la tête sous le manteau foncé et dans lequel elle a déjà versé tant de larmes. Elle l'enlève sans faire tomber le manteau, et le donne à Jean pour qu'il le présente à Longinus pour son Fils. Le centurion prend le voile sans difficulté. Au moment où Jésus va se déshabiller complètement, en se tournant non vers la foule

54 Yokhanan ou Giocana ben Zacchai est un scribe au cœur dur ; Ismaël est un ancien Grand-Prêtre ; Sadoq, opposant farouche, c'est lui qui suggère à Judas de trahir son maître par un baiser. Éli de Capharnaüm appartient à un groupe cinq Galiléens de haut rang qui s'oppose résolument à Jésus. C'est l'un des accusateurs les plus acharnés auprès du Temple.

55 Jésus dira à Mère Teresa Maria de Saint Joseph, prieure du Carmel Santa Teresa à propos de ce voile : « Teresa, imagine ce qu'auront été les souffrances de ma Mère, obligée par le monde ennemi à suivre son Enfant, à quitter Nazareth pour veiller aux affaires "temporaires" de son Fils, en plus des spirituelles ? Sa clôture ! De ses larmes, elle se fie un voile et des grilles qui la cloîtrèrent jusqu'au pied de la croix, au milieu des insultes ignominieuses de tout un peuple. Et Dieu ne la vit jamais aussi claustrée que lorsqu'elle retira son voile pour protéger ma pudeur... » (1945-127)

mais vers le côté où il n'y a personne, montrant ainsi son dos strié de bleus et des ampoules saignant par les blessures ouvertes ou les croûtes sombres, Longinus lui tend le voile de sa Mère. Jésus le reconnaît. Il s'en enveloppe en lui faisant faire plusieurs fois le tour du bassin, et il le fixe bien pour qu'il ne glisse pas... Les premières gouttes de sang tombent aussitôt sur le lin baigné seulement jusqu'alors de larmes, car de nombreuses blessures à peine couvertes de sang coagulé, se sont rouvertes quand il s'est baissé pour enlever ses sandales et déposer ses vêtements, et le sang recommence à couler.

Jésus se tourne maintenant vers la foule, et on voit ainsi que la poitrine, les bras, les jambes ont été toutes frappées par les fouets. A la hauteur du foie, il y a un énorme bleu et sous l'arc costal gauche sept traces en relief, terminées par sept petites déchirures sanglantes à l'intérieur d'un cercle violacé... un féroce coup de fouet dans cette région si sensible du diaphragme... Les genoux, contusionnés par les chutes répétées qui ont commencé aussitôt après sa capture et se sont terminées sur le Calvaire, sont noirs d'hématomes et ouverts sur la rotule, spécialement le genou droit, en une vaste déchirure sanglante.

La foule le vilipende<sup>56</sup> en formant une sorte de chœur:

-Tu es le plus beau des enfants des hommes ! Les filles de Jérusalem t'adorent...

Et elle se met à psalmodier:

-Mon bien-aimé est clair et vermeil: on le distingue entre dix mille ! Sa tête est d'or, d'un or pur. Ses boucles, d'un noir de corbeau, ondulent. Ses yeux sont comme des colombes au bord d'un ruisseau qui baignent dans le lait et reposent, tranquilles. Ses joues: un parterre d'arômes, des corbeilles de senteurs. Ses lèvres, des lys, un ruissellement de myrrhe. Ses bras, des torsades d'or serties de topazes. Son ventre : un bloc d'ivoire, couvert de saphirs. Ses jambes : des colonnes de marbre posées sur des socles d'or pur. Son aspect est celui du Liban : comme le cèdre, sans rival ! Sa bouche est pur délice, tout, en lui, est désirable.

Ils rient et crient encore :

-Le lépreux ! Le lépreux ! Tu as donc forniqué avec une idole, pour que Dieu t'ait frappé ainsi? Tu as murmuré contre les saints d'Israël comme Myriam, la sœur de Moïse, si tu as été ainsi puni? Oh ! Le Parfait ! Toi, le Fils de Dieu? Mais non ! Tu es l'avorton de Satan ! Lui, au moins, Mammon, est fort et puissant. Mais toi... tu n'es qu'une loque impuissante et dégoûtante.

Les larrons sont attachés sur les croix et amenés à leurs places, l'un à droite, l'autre à gauche par rapport à celle destinée à Jésus. Ils hurlent, lancent des imprécations, maudissent. Lorsque les croix sont portées près du trou et les secouent, tandis que leurs poignets sont sciés par les cordes, leurs cris et leurs blasphèmes contre Dieu, contre la Loi, les Romains et les Juifs sont infernaux.

Vient le tour de Jésus. Doux, il s'allonge sur le bois. Les deux larrons étaient tellement rebelles que les quatre bourreaux, n'y arrivant pas, avaient dû demander l'intervention des soldats pour les maintenir, afin qu'ils ne repoussent pas à coups de pieds les tortionnaires qui les attachaient par les poignets. Mais pour Jésus, il n'est pas besoin d'aide. Il se couche et met la tête là où on lui dit de la mettre. Il ouvre les bras comme on lui demande de le faire, allonge les jambes comme on le lui ordonne. Il s'occupe seulement de bien ajuster son voile. Désormais, son long corps, mince et blanc, se détache sur le bois sombre et le sol jaunâtre.

Deux bourreaux s'assoient sur sa poitrine pour la tenir immobile. Et je pense à l'oppression et à la souffrance qu'il doit avoir ressenties sous ce poids. Un troisième lui saisit le bras droit en le tenant d'une main à la première partie de l'avant-bras et de l'autre au bout des doigts. Le quatrième a déjà dans les mains le long clou dont la tige quadrangulaire est en pointe et se termine par une plaque arrondie et plate, large comme un sou d'autrefois. Il vérifie que le trou déjà préparé dans le

56 Le vilipende, avec des citations de Ps 44, 3 ; Ct 5, 10-16 ; et des allusions à Nb 12 et Dt 24, 9)

bois correspond à la jointure radio-ulnaire du poignet. Il va bien. Le bourreau applique la pointe du clou sur le poignet, lève le marteau et donne le premier coup.

Jésus, qui avait les yeux fermés, pousse un cri et a une contraction à la suite de la douleur aiguë et ouvre les yeux qui nagent dans les larmes. Il doit ressentir une douleur atroce... Le clou pénètre en rompant les muscles, les veines, les nerfs, en brisant les os...

Marie répond au cri de son Fils torturé par un gémissement qui rappelle la plainte d'un agneau qu'on égorge, et elle se courbe, comme brisée, en se tenant la tête dans les mains. Jésus pour ne pas la torturer ne crie plus. Mais les coups sont là, méthodiques, âpres, du fer contre le fer... Dire que, dessous, c'est un membre vivant qui les reçoit !

La main droite est clouée. On passe à la gauche. Le trou ne correspond pas au carpe. Alors ils prennent une corde, lient le poignet gauche et tirent jusqu'à déboîter la jointure et arracher les tendons et les muscles, sans compter qu'ils déchirent la peau déjà sciée par les cordes de la capture. L'autre main aussi doit souffrir, car elle est étirée par contrecoup et, autour de son clou, le trou élargit. On arrive à peine au commencement du métacarpe, près du poignet. Ils se résignent et clouent là où ils peuvent, c'est-à-dire entre le pouce et les autres doigts, exactement au centre du métacarpe. Là le clou entre plus facilement, mais avec une plus grande souffrance, car il doit couper des nerfs importants, si bien que les doigts restent inertes alors que ceux de la main droite ont des contractions et des tremblements qui indiquent leur vitalité. Mais Jésus ne crie plus, il pousse seulement une plainte rauque derrière ses lèvres fortement fermées, et des larmes de douleur tombent par terre après être tombées sur le bois.

C'est maintenant le tour des pieds. A un peu plus de deux mètres de l'extrémité de la croix, il y a un petit coin, à peine suffisant pour un pied. Les bourreaux y portent les pieds pour voir si la mesure est bonne, et comme il est un peu bas, et que les pieds parviennent difficilement, ils étirent par les chevilles le pauvre Martyr. Le bois rêche de la croix frotte ainsi sur les blessures, déplace la couronne d'épines, qui lui arrache de nouveaux cheveux et menace de tomber. Un bourreau, d'un coup de poing, la remet en place...

Maintenant, ceux qui étaient assis sur la poitrine de Jésus se lèvent pour se placer sur ses genoux, car Jésus fait un mouvement involontaire pour retirer ses jambes en voyant briller au soleil le clou très long qui, en longueur et en largeur est le double de ceux qui ont servi pour les mains. Et ils pèsent sur les genoux écorchés, et serrent les pauvres jambes couvertes de contusions pendant que les deux autres accomplissent la besogne. Or il est beaucoup plus difficile de clouer un pied sur l'autre, en cherchant à combiner ensemble les deux jointures des tarses.

Bien qu'ils s'appliquent à maintenir, à la cheville et aux dix doigts, les pieds immobiles contre le coin, le pied qui est dessous se déplace à cause de la vibration du clou, et ils doivent presque le déclouer, parce qu'une fois entré dans les parties molles, le clou, déjà émoussé après avoir traversé le pied droit, doit être amené un peu plus vers le milieu. Et ils frappent tant et plus... On n'entend que l'atroce frappement du marteau sur la tête du clou, car sur tout le Calvaire ce ne sont qu'oreilles tendues et regards fixés, pour recueillir tout bruit et tout geste, et en jouir...

Par-dessus le son âpre du fer, on entend la plainte sourde d'une colombe: c'est un gémissement rauque de Marie. Elle se courbe de plus en plus à chaque coup, comme si le marteau la blessait elle, la Mère martyre. Et on comprend qu'elle semble près d'être brisée par cette torture. La crucifixion est redoutable, égale à la flagellation pour la douleur, plus atroce à regarder, car on voit le clou disparaître dans les chairs vivantes. En revanche, elle est plus brève. Alors que la flagellation épuise par sa durée.

Pour moi, l'agonie du jardin de Gethsémani, la flagellation et la crucifixion sont les moments les plus cruels. Elles me dévoilent toute la torture du Christ...

La croix est maintenant traînée près de la cavité qui l'attend, ce qui la fait rebondir et secoue le pauvre Crucifié. Lorsque les bourreaux veulent la dresser, elle leur échappe des mains à deux re-

prises, et retombe une fois soudainement, et une autre fois sur le côté droit, causant un horrible déchirement à Jésus, car la secousse qu'il subit déplace ses membres blessés. Mais quand ensuite on la laisse tomber, elle ondule dans tous les sens avant d'être bien calée par des pierres et de la terre, ce qui imprime de continuels déplacements au pauvre corps suspendu à trois clous.

La souffrance doit être intenable.

Tout le poids du corps de Jésus se déplace en avant et vers le bas, et les trous s'élargissent, en particulier celui de la main gauche, de même que celui des pieds. Le sang jaillit. Aux pieds, il goutte des orteils sur le sol et glisse sur le bois de la croix, mais au niveau des mains il suit les avant-bras, car ils sont plus hauts aux poignets qu'aux aisselles, par suite de la position du corps. Il coule aussi le long des côtes en descendant de l'aisselle vers la taille, Quand la croix ondule avant d'être fixée, la couronne d'épines se déplace, car la tête de Jésus se rabat vers l'arrière, et enfonce dans la nuque le gros nœud qui la termine, puis revient se placer sur le front et griffe, griffe sans pitié.

Finalement, la croix est bien en place et il ne reste que le supplice d'y être suspendu. On dresse aussi les croix des larrons qui, une fois en position verticale, hurlent comme si on les écorchait vifs sous la torture des liens qui leur scient les poignets en gonflent les veines comme des cordes et rendent leurs mains noires. Jésus se lait. La foule au contraire, reprend son vacarme infernal.

Maintenant le sommet du Golgotha porte son trophée et sa garde d'honneur. A la limite la plus élevée se trouve la croix de Jésus, et les deux autres sont sur les côtés. Une demi-centurie de soldats, l'arme au pied, s'est positionnée tout autour du sommet; à l'intérieur de ce cercle d'hommes en armes, les dix cavaliers descendus de leur monture, jouent aux dés les vêtements des condamnés. Debout, entre la croix de Jésus et celle de droite, se tient Longinus. Il semble monter une garde d'honneur au Roi martyr. L'autre demi-centurie, au repos, est aux ordres de l'aide de camp de Longinus sur le sentier de gauche, et sur la plate-forme plus basse, en attendant d'être mobilisée s'il en était besoin. Les soldats font preuve d'une indifférence à peu près totale. Un seul lève parfois la tête vers les crucifiés. Longinus, au contraire, observe tout avec curiosité et intérêt: il compare et juge intérieurement les crucifiés, et le Christ spécialement avec les spectateurs. Son œil pénétrant ne perd aucun détail et, pour mieux voir, il protège ses yeux de la main, car le soleil doit le gêner.

C'est en fait un soleil étrange, d'un jaune rouge d'incendie. Cet Incendie semble parfois s'éteindre soudainement quand un nuage noir comme de la poix surgit de derrière les montagnes de Judée, parcourt rapidement le ciel et va disparaître derrière d'autres monts. Mais quand le soleil revient, il est si ardent que l'œil ne le supporte que difficilement.

Longinus aperçoit Marie juste au-dessous du talus, son visage bouleversé levé vers son Fils. Il hèle un des soldats qui jouent aux dés et lui dit:

-Si la mère de cet homme veut monter avec le fils qui la soutient, qu'elle vienne. Accompagne-la et aide-la.

Alors Marie, soutenue par Jean que l'on prend pour son fils, monte par un petit escalier creusé dans le tufeau, je crois, et franchit le cordon de soldats pour venir au pied de la croix, mais un peu à l'écart pour être vue par Jésus et pour le voir. La foule lui adresse aussitôt les insultes les plus outrageantes, et la joint aux blasphèmes proférés contre son Fils. Mais elle, de ses lèvres tremblantes et blanches, cherche seulement à le reconforter, avec un sourire déchiré sur lequel viennent s'essuyer des larmes qu'aucune volonté ne parvient à retenir.

Les gens, à commencer par les prêtres, scribes, pharisiens, sadducéens, hérodiens et autres de même acabit, s'offrent le plaisir de faire une sorte de carrousel : ils montent par le chemin le plus abrupt, passent le long de la hauteur terminale et redescendent par l'autre chemin, ou vice-versa. Et en passant au pied du sommet, sur la seconde plate-forme, ils ne manquent pas de vo-

mir leurs blasphèmes en hommage au Mourant. Toute la turpitude et la cruauté, toute la haine et la folie dont les hommes sont capables sortent à flots de ces bouches infernales. Les plus acharnés sont les membres du Temple, tandis que les pharisiens font chorus.

-Sauveur du genre humain, pourquoi ne te sauves-tu pas? Ton roi Belzébuth t'a-t-il abandonné? Il t'a renié? lancent trois prêtres.

Et une bande de juifs :

-Toi qui pas plus tard qu'il y a cinq jours, avec l'aide du démon, faisais dire au Père... ah ! ah ! ah ! qu'il allait te glorifier, pourquoi ne lui rappelles-tu pas sa promesse?

Et trois pharisiens : -Blasphémateur ! Il a sauvé les autres, prétendait-il, avec l'aide de Dieu ! Et il ne réussit pas à se sauver lui-même ! Tu veux qu'on te croie? Alors fais ce miracle. Tu ne peux pas, hein? Maintenant tu as les mains clouées, et tu es nu.

Des sadducéens et des hérوديens s'adressent aux soldats :

-Gare à ne pas être envoûtés, vous qui avez pris ses vêtements ! Il a en lui le signe infernal !

Une foule en chœur: -Descends de la croix, et nous croirons en toi. Toi qui détruis le Temple... Quel fou!... Regarde-le, le glorieux et saint Temple d'Israël. Il est intouchable, ô profanateur ! Mais toi, tu meurs... D'autres prêtres: -Blasphémateur! Toi, le Fils de Dieu? Descends de là, alors! Foudroie-nous, si tu es Dieu. Nous n'avons pas peur de toi et nous crachons vers toi.

Des passants hochent la tête : -Il ne sait que pleurer. Sauve-toi, s'il est vrai que tu es l'Élu ! Même les soldats s'y mettent : -Sauve-toi, donc ! Réduis en cendres ce ramassis de bas-fonds ! Oui ! Les bas-fonds de l'empire, voilà ce que vous êtes, canailles de juifs. Fais-le ! Rome te mettra au Capitole et t'adorera comme une divinité!

Les prêtres et leurs comparses : -Les bras des femmes étaient plus doux que ceux de la croix, n'est-ce pas? Mais regarde: elles sont déjà prêtes à te recevoir, les... (et ils disent un mot infâme). Tu as Jérusalem tout entière pour te servir de paranymphe.

Et ils sifflent comme des charretiers. Des hommes lancent des pierres :

-Change-les en pains, toi qui les multiplies.

Certains singent les hosannas du dimanche des Rameaux, limitent des palmes, et crient :

-Maudit soit celui qui vient au nom du Démon ! Maudit soit son royaume ! Gloire à Sion qui le retranche du monde des vivants ! Un pharisien se place en face de la croix, montre le poing en lui luisant les cornes et lance: -Je te confie au Dieu de Sinaï, disais-tu? Maintenant le Dieu du Sinaï te prépare au feu éternel. Pourquoi n'appelles-tu pas Jonas pour qu'il te rende un bon service?

Un autre: -N'abîme pas la croix avec tes coups de tête. Elle doit servir pour tes fidèles. Une légion entière mourra sur ton bois. Je te le jure sur le Très-Haut. Et pour commencer, j'y mettrai Lazare. Nous verrons si tu l'arraches à la mort, cette fois.

-Oui ! Oui ! Allons chez Lazare. Clouons-le de l'autre côté de la croix.

Et comme des perroquets, ils imitent la parole lente de Jésus :

-Lazare, mon ami, sors ! Déliez-le et laissez-le aller.

-Non ! Il disait à Marthe et à Marie, ses femmes: "Je suis la Résurrection et la Vie." Ah ! Ah ! Ah ! La Résurrection ne sait pas repousser la mort, et la Vie meurt !

Voici Marie avec Marthe. Demandons-leur où est Lazare et allons le chercher.

Et ils s'avancent vers les femmes pour leur demander avec arrogance :

-Où est Lazare ? Au palais ?

Alors, tandis que les autres femmes terrorisées fuient derrière les bergers, Marie-Madeleine, retrouvant dans sa douleur sa vieille hardiesse du temps du péché, s'avance vers eux:

-Allez-y: vous trouverez déjà au palais les soldats de Rome et cinq cents hommes armés de mes terres, et ils vous castreront comme de vieux boucs destinés aux repas des esclaves attachés aux meules.

-Effrontée ! C'est ainsi que tu t'adresses aux prêtres?

-Sacrilèges ! Infâmes! Maudits ! Tournez-vous ! Je vois les langues des flammes infernales derrière vous.

Les lâches se tournent, vraiment terrorisés, tant est assurée l'affirmation de Marie, mais s'il n'y a pas de flammes, ils ont contre le dos les lances romaines bien pointues. En effet, Longinus a donné un ordre et la demi-centurie, qui était au repos, est entrée en faction et elle pique aux fesses les premiers qu'elle trouve. Ceux-ci s'enfuient en poussant de grands cris, et la demi-centurie reste pour fermer l'entrée des deux chemins et constituer un barrage à la plate-forme. Les juifs lancent des imprécations, mais Rome est la plus forte.

Marie-Madeleine rabaisse son voile - elle l'avait levé pour parler à ceux qui les insultaient - et revient à sa place. Les autres reviennent vers elle.

Mais le larron de gauche continue ses insultes du haut de sa croix. Il donne l'impression d'avoir voulu rassembler tous les blasphèmes d'autrui, et il les débite tous, avant d'achever:

-Sauve-toi et sauve-nous, si tu veux que l'on te croie. Le Christ toi? Tu es un fou ! Le monde appartient aux fourbes et Dieu n'existe pas. Moi, j'existe. Voilà la vérité. Tout m'est permis. Dieu? Fariboles inventées pour nous tenir tranquilles. Vive notre être personnel ! Lui seul est roi et dieu !

L'autre larron, celui de droite, a Marie presque à ses pieds, et il la regarde presque plus qu'il ne regarde le Christ. Depuis un moment, il pleure en murmurant : " La mère ". Il réplique :

-Tais-toi. Tu ne crains pas Dieu, même maintenant que tu subis cette peine? Pourquoi insultes-tu un homme bon? Son supplice est encore plus grand que le nôtre, or lui n'a rien fait de mal.

Mais l'autre continue ses imprécations.

Jésus se tait. Haletant sous l'effort que lui impose sa position, à cause de la fièvre et de son état cardiaque et respiratoire - conséquence de la flagellation subie sous une forme aussi violente -, à cause aussi de l'angoisse profonde qui lui avait fait suer du sang, il cherche à se procurer quelque soulagement, en allégeant le poids qui pèse sur ses pieds, en se suspendant à ses mains par la force des bras. Peut-être fait-il cela pour vaincre un peu la crampe qui déjà tourmente ses pieds et que trahit un frémissement musculaire. Mais le même frémissement affecte les fibres des bras qui ont forcés dans cette position; ils doivent être gelés à leurs extrémités puisque placés plus haut et délaissés par le sang, qui arrive difficilement aux poignets, puis coule par les trous des clous en laissant les doigts sans circulation. Ceux de gauche surtout sont déjà cadavériques et restent sans mouvement, repliés vers la paume. Même les orteils expriment leur souffrance, en particulier les pouces, peut-être parce que leur nerf est moins blessé; ils se lèvent, s'abaissent, s'écartent.

Au niveau du tronc, le supplice se manifeste par un mouvement rapide mais sans profondeur, qui le fatigue sans le soulager. Les côtes, très larges et élevées d'elles-mêmes, car la structure du corps de Jésus est parfaite, sont maintenant dilatées plus qu'il ne le faut à cause de la position prise par le corps et de l'œdème pulmonaire qui s'est sûrement formé à l'intérieur. Et pourtant elles ne servent pas à alléger l'effort respiratoire, d'autant plus que tout l'abdomen aide par son mouvement le diaphragme qui se paralyse de plus en plus.

La congestion et l'asphyxie grandissent de minute en minute, comme l'indiquent la couleur cyanotique qui souligne les lèvres d'un rosé allumé par la fièvre, et les étirements d'un rouge violet qui badigeonnent le cou le long des veines jugulaires gonflées, et s'élargissent jusqu'aux joues, vers les oreilles et les tempes. Le nez est effilé et exsangue et les yeux s'enfoncent dans un cercle, qui devient livide là où il est privé du sang que la couronne d'épines a fait couler.

Sous l'arc costal gauche, on voit le coup propagé à partir de la pointe du cœur, irrégulier mais violent; de temps en temps, sous l'effet d'une convulsion interne, le diaphragme a un frémissement profond qui se manifeste par une détente totale de la peau dans la mesure où elle peut s'étendre sur ce pauvre corps blessé et mourant.

Le visage a déjà pris l'aspect que nous connaissons sur les photographies du Linceul, avec le nez dévié et gonflé d'un côté. L'œil droit presque fermé, à cause de l'enflure de ce côté, augmente encore cette ressemblance. La bouche, au contraire, est ouverte, et sa blessure sur la lèvre supérieure est désormais réduite à une croûte.

La soif, provoquée par la perte de sang, par la fièvre et par le soleil, doit être intense, au point que, par un mouvement machinal, Jésus boit les gouttes de sa sueur et de ses larmes, et même les gouttes de sang qui coulent du front jusqu'à ses moustaches, et il s'en humecte la langue... La couronne d'épines l'empêche de s'appuyer au tronc de la croix pour aider la suspension par les bras et soulager les pieds. Les reins et toute l'épine dorsale se courbent vers l'extérieur: ils se détachent du tronc de la croix à partir du bassin vers le haut, à cause de la force d'inertie qui fait pencher en avant un corps suspendu comme l'était le sien.

Les juifs repoussés au-delà de la petite plate-forme, ne cessent pas leurs insultes, et le larron impénitent leur fait écho. L'autre, qui regarde Marie avec une pitié toujours plus grande, pleure, et il riposte vertement quand il se rend compte qu'elle aussi est comprise dans les invectives adressées à Jésus.

-Tais-toi ! Rappelle-toi que tu es né d'une femme. Et pense que nos mères ont pleuré à cause de leurs fils; et ce furent des larmes de honte... parce que nous sommes des criminels. Elles sont mortes... Je voudrais pouvoir demander pardon à la mienne... Mais le pourrai-je? C'était une sainte... La douleur que je lui ai causée l'a tuée... Je suis un pécheur... Qui me pardonne? Mère, au nom de ton Fils mourant, prie pour moi.

Marie lève un instant son visage torturé pour regarder ce malheureux qui, à travers le souvenir de sa propre mère et la contemplation d'elle-même, évolue vers le repentir; elle paraît le caresser de son regard de colombe.

Les larmes de Dismas redoublent, ce qui déchaîne encore plus les moqueries de la foule et de son compagnon. La première crie. -Bravo! Prends-la pour mère. Cela lui fera deux fils criminels !

Et l'autre renchérit :

-Elle t'aime, car tu es une copie - une mauvaise copie ! de son enfant bien-aimé.

Jésus prend la parole pour la première fois:

« -Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font !<sup>57</sup> »

Cette prière vainc toute crainte chez Dismas. Il ose regarder le Christ, et dit:

-Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume. Pour moi, il est juste que je souffre ici. Mais accorde-moi miséricorde et paix dans l'autre vie. Un jour, je t'ai entendu parler et, dans ma folie, j'ai repoussé ta parole. Je m'en repens maintenant. Je me repens de mes péchés devant toi, Fils du Très-Haut. Je crois que tu viens de Dieu. Je crois en ton pouvoir. Je crois en la miséricorde. Christ, pardonne-moi au nom de ta Mère et de ton Père très saint.

Jésus se tourne et le regarde avec une profonde pitié. Avec un sourire encore très beau sur sa pauvre bouche torturée, il déclare:

« -Je te le dis : aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis. »

Le larron repenté se calme et, ne sachant plus les prières apprises pendant son enfance, il répète comme une oraison jaculatoire:

-Jésus de Nazareth, roi des Juifs, aie pitié de moi. Jésus de Nazareth, roi des Juifs, j'espère en toi. Jésus de Nazareth, roi des juifs, je crois à ta divinité.

L'autre persiste dans ses blasphèmes.

---

57 A propos des murmures, Jésus dit : « Moi, j'ai toujours opposé le silence à ceux qui murmuraient. Un silence qui s'est fait toujours plus profond au fur et à mesure que les murmures sont devenus calomnies, les calomnies accusations, les accusations condamnations et les condamnations blasphèmes. Sur la croix, mon silence s'est même étendu à mon regard... Mes yeux étaient seulement tournés vers le ciel pour tenter de rencontrer le regard de Dieu, et vers ma Mère pour me rafraîchir l'âme à sa pureté... » (1944-289)

Le ciel devient toujours plus sombre. Il est désormais rare que les nuages s'entrouvrent pour laisser passer le soleil. Ils s'amoncellent au contraire en couches de plus en plus épaisses, blanches, verdâtres, ils se surmontent, se démêlent selon les caprices d'un vent froid qui parcourt le ciel par intervalles, puis descend sur la terre, puis se tait de nouveau; l'air est presque plus sinistre quand il se tait, étouffant et mort, que quand il siffle, coupant et rapide.

La lumière, d'abord vive outre mesure, est en train de devenir blafarde. Les visages prennent des teintes bizarres. Les soldats, sous leurs casques et dans leurs cuirasses d'abord brillantes, mais dorénavant enveloppées dans une lumière glauque sous un ciel de cendre, présentent des profils durs comme s'ils étaient sculptés. Les juifs, en majorité bruns de peau, de cheveux et de barbe, ont l'air de noyés tant leurs visages deviennent terreux. Les femmes ressemblent à des statues de neige bleutée à cause de leur pâleur exsangue que la lumière accentue.

Jésus paraît devenir sinistrement livide, comme s'il commençait à se décomposer, comme s'il était déjà mort. Sa tête commence à retomber sur la poitrine. Les forces lui manquent rapidement. Il tremble malgré la fièvre qui le brûle. Et dans sa faiblesse, il murmure le nom qu'il ne prononçait jusqu'ici qu'au fond de son cœur: « -Maman ! Maman ! »

Il le murmure doucement, comme dans un soupir, comme s'il éprouvait déjà un léger délire qui l'empêche de se retenir autant que sa volonté le voudrait. Et Marie, chaque fois, ne peut s'empêcher de lui tendre les bras comme pour le secourir.

Les gens cruels rient de ce spasme du Mourant et de celle qui le partage. Prêtres et scribes montent de nouveau par derrière les bergers, qui cependant se tiennent sur la plate-forme basse. Comme les soldats voudraient les repousser, ils réagissent :

-Ces Galiléens n'y sont-ils pas? C'est aussi notre place, car il nous faut vérifier que justice est faite complètement, or nous ne pouvons pas voir de loin dans cette lumière étrange.

En fait, beaucoup commencent à être impressionnés par la lueur qui est en train d'envelopper le monde; certains même ont peur. Les soldats eux aussi regardent le ciel, car une sorte de cône qui semble de l'ardoise tant il est sombre, s'élève comme un pin derrière un sommet. On pourrait croire à une trombe marine. Il s'élève, s'élève et produit des nuages de plus en plus noirs, comme si c'était un volcan vomissant de la fumée et de la lave.

C'est dans cette lumière crépusculaire et effrayante que Jésus donne Jean à Marie et Marie à Jean. Il penche la tête, car la Mère<sup>58</sup>, pour mieux voir, s'est mise plus près sous la croix, et il lui dit:

« - Femme, voici ton fils. Fils, voici ta Mère. »

Marie a le visage encore plus bouleversé après cette parole, le testament de son Jésus, qui n'a rien à donner à sa Mère sinon un homme, lui qui, par amour de l'homme, la prive de l'Homme-Dieu né d'elle. Mais elle, la pauvre Marie s'efforce de ne pleurer que silencieusement, car elle ne peut pas, elle ne peut pas s'en empêcher ... Ses larmes coulent malgré les efforts qu'elle fait pour les retenir, bien que sa bouche garde un sourire<sup>59</sup> déchirant qu'elle fixe sur ses lèvres pour lui, pour le reconforter lui... Les souffrances ne cessent d'augmenter et la lumière ne cesse de décroître.

C'est dans cette lumière de fond marin que Nicodème et Joseph, qui étaient derrière les juifs, traversent leurs rangs: -Écartez-vous ! -Impossible ! Que voulez-vous? demandent les soldats.

-Passer. Nous sommes des amis du Christ.

Les chefs des prêtres, indignés, se tournent : -Qui ose déclarer être l'ami du rebelle?

58 ... « Marie porte son vêtement habituel d'un bleu très foncé qui la recouvre entièrement, celui de Jean est violet pâle, avec un manteau couleur noisette clair. Je vois de biais le visage très pâle de Marie, pâle jusqu'aux lèvres de sa bouche, marquée par un pli douloureux. Elle paraît avoir plus de soixante ans tant la douleur la défigure, elle qui n'a encore que cinquante ans à la mort de son Fils... Face à moi, je vois Jésus : tout est exposé, ses contusions et ses blessures, son visage déjà marqué par la mort qui approche... Je remarque que la croix est très haute. Les pieds de Jésus sont au moins à deux mètres du sol... Il me semble que c'est le moment où Jésus confie Jean à sa Mère. »(1944- 162)

59 Jésus parle du sourire de sa Mère : « Je l'ai regardé, ce sourire torturé et héroïque de ma Mère, seule consolation, unique consolation qui montait vers mon échafaud. Je l'ai regardé pour ne pas permettre que le désespoir s'approchât de moi... » (1943-388)

Et Joseph, résolument: -Moi, noble membre du Grand Conseil, Joseph d'Arimathie, l'Ancien, et j'ai avec moi Nicodème, chef des juifs.

-Qui pactise avec le rebelle est un rebelle.

-Et qui pactise avec les assassins est un assassin, Éléazar, fils d'Hanne. J'ai vécu en juste, et maintenant je suis âgé et près de mourir. Je ne veux pas devenir injuste alors que déjà le Ciel descend sur moi et avec lui le Juge éternel.

-Toi, Nicodème ! Je m'étonne !

-Moi aussi, et d'une seule chose : qu'Israël soit tellement corrompu qu'il ne sait plus reconnaître Dieu.

-Tu me dégoûtes.

-Écarte-toi donc, et laisse-moi passer. Je ne demande que cela.

-Pour te contaminer davantage?

-Si je ne me suis pas contaminé en restant à vos côtés, rien ne me contamine plus. Soldat, prends cette bourse et le laissez-passer.

Et il tend au décurion le plus proche une bourse et une tablette de cire. Celui-ci en prend connaissance et ordonne aux soldats: -Laissez passer ces hommes.

Joseph et Nicodème s'approchent des bergers. Je ne sais même pas si Jésus les voit, dans ce brouillard de plus en plus épais ; d'ailleurs, déjà son regard se voile dans l'agonie. Mais eux le voient et ils pleurent sans respect humain, tandis que les insultes des prêtres tombent sur eux.

Les souffrances sont toujours plus fortes. Le corps éprouve les premières cambrures de la tétanie et chaque clameur de la foule les exaspère. La mort des fibres et des nerfs s'étend des extrémités torturées au tronc, rendant de plus en plus difficile le mouvement de la respiration, plus faible la contraction du diaphragme et plus désordonnés les battements du cœur. Le visage du Christ passe alternativement d'une rougeur intense à la pâleur verdâtre d'un mourant par hémorragie. Sa bouche remue avec un grand effort, car les nerfs exténués du cou et de la tête elle-même, qui ont servi des dizaines de fois de levier au corps, en s'arc-boutant sur la barre transversale de la croix, propagent la crampe jusqu'aux mâchoires. Je suppose que sa gorge, enflée par les carotides engorgées, lui fait mal ; elle doit étendre son œdème à la langue, qui paraît grossie et dont les mouvements sont très lents. La colonne vertébrale, même dans les moments où les contractions tétanisantes ne la courbent pas en un arc complet de la nuque aux hanches, appuyées comme points extrêmes au bois de la croix, s'incline de plus en plus en avant, car les membres ne cessent de s'alourdir du poids de la chair morte.

La foule distingue mal tout cela, car la lumière est désormais couleur de cendre sombre, et seuls peuvent bien voir ceux qui se tiennent au pied de la croix.

A un moment donné, Jésus s'affaisse vers l'avant, vers le bas, comme s'il était déjà mort ; il ne halète plus, sa tête inerte pend en avant. Le corps, depuis les hanches vers le haut, est complètement détaché, et fait un angle avec les bras de la croix.

Marie pousse un cri : -Il est mort !

Cri tragique qui se propage dans l'air obscurci... Et Jésus semble réellement mort.

Un autre cri féminin lui répond, et dans le groupe des femmes, je vois un mouvement. Puis une dizaine de personnes s'éloignent soutenant quelque chose, mais je n'arrive pas à voir qui. La lumière brumeuse est trop faible. On se croirait plongé dans une nuée épaisse de cendres volcaniques.

-Ce n'est pas possible ! hurlent des prêtres et des juifs. C'est une feinte pour nous éloigner. Soldat, pique-le de ta lance. C'est un bon remède pour lui rendre la voix.

Et comme les soldats ne le font pas, pierres et mottes de terre volent vers la croix, frappent le Martyr et retombent sur les cuirasses romaines.

Le remède, comme disent ironiquement les Juifs, opère le prodige. Une pierre aura adroitement atteint la blessure d'une main ou la tête elle-même, car ils visaient vers le haut. Jésus pousse

un gémissement pitoyable et revient à lui. Le thorax recommence à inspirer avec beaucoup de peine et la tête à se tourner de droite à gauche à la recherche d'une position qui la fasse moins souffrir, sans trouver autre chose qu'une souffrance plus grande.

Avec peine, Jésus, puisant sa force dans sa *seule* volonté, prend appui une fois encore sur ses pieds torturés, se raidit sur la croix, se redresse comme s'il était en pleine forme, relève la tête et regarde avec des yeux bien ouverts le monde qui s'étend à ses pieds, la ville lointaine qu'on entre-voit à peine comme une vague blancheur dans la brume, et le ciel noir d'où toute couleur bleue et toute trace de lumière ont disparu.

Et vers ce ciel fermé, compact, bas, semblable à une énorme plaque d'ardoise sombre, il pousse un grand cri, triomphant par la force de sa volonté, par le besoin de son âme, de l'obstacle de ses mâchoires raidies, de sa langue enflée, de sa gorge gonflée:

« -Eloï, Eloï, lamma chébacténi?<sup>60</sup> » (c'est ainsi que je l'entends).

Il doit se sentir mourir, et dans un abandon absolu du Ciel, pour reconnaître par un tel cri l'abandon de son Père.

Les gens rient et se gaussent. Ils l'insultent :

-Dieu n'a que faire de toi ! Les démons sont maudits de Dieu !

D'autres crient: -Voyons si Élie viendra le sauver ! Ou encore :

-Donnez-lui un peu de vinaigre, pour qu'il se gargarise la gorge. C'est bon pour la voix ! Élie<sup>61</sup> ou Dieu, car on ne sait pas ce que veut le fou, sont loin... Il faut de la voix pour se faire entendre !

Et ils rient comme des hyènes ou comme des démons.

Mais aucun soldat ne donne du vinaigre, et personne ne vient du Ciel le reconforter. C'est l'agonie solitaire, totale, cruelle, même surnaturellement cruelle, de la grande Victime.

Alors reviennent les vagues de douleur désolée qui l'avaient accablé à Gethsémani, la marée des péchés du monde entier frappent le naufragé innocent pour l'engloutir dans leur amertume. Revient surtout la sensation, plus crucifiante que la croix elle-même, plus désespérante que toute torture, que Dieu l'a abandonné et que sa prière ne monte pas vers Lui...

Et c'est le tourment final, celui qui hâte la mort: il exsude les dernières gouttes de sang des pores, il écrase les dernières fibres du cœur, il achève ce que la première connaissance de cet abandon a commencé: la mort. Car cet abandon est bien la première cause de la mort de mon Jésus, ô Dieu, toi qui l'as frappé à cause de nous !

Après ton abandon, par l'effet de ton abandon, que devient une créature? Un fou ou un mort. Jésus ne pouvait pas devenir fou car son intelligence était divine et, spirituelle comme l'est l'intelligence, elle triomphait du traumatisme total de Celui que Dieu frappait. Il devint donc un mort: le Mort, le très saint Mort, le Mort absolument innocent. Mort, lui qui était la Vie, tué par ton abandon et par nos péchés.

L'obscurité s'épaissit encore. Jérusalem disparaît complètement et les pentes du Calvaire lui-même semblent s'effacer. Seul le sommet en est visible, comme si les ténèbres le surélevaient pour recueillir l'unique et dernière lumière qui restait, en la plaçant comme pour une offrande avec son trophée divin, sur une nappe d'onyx liquide, pour qu'elle soit vue par l'amour et par la haine.

Et de cette lumière qui n'est pas de la lumière arrive la voix plaintive de Jésus:

« -J'ai soif ! »

Il souffle en effet un vent qui altère même les personnes en bonne santé, un vent continu maintenant, violent, chargé de poussière, froid, effrayant. Je pense à la douleur qu'il aura provo-

---

60 « L'abandon de Dieu, le fait de ne plus pouvoir se fixer en Dieu, est la plus grande épreuve pour les vivants et le plus grand châtement pour les trépassés.. Dieu le Fils, dans son parfait amour, ne sentait plus le parfait amour de Dieu le Père et en était réduit à aimer dans une solitude désolée... (A-125)

61 Eli ou Eloï signifie « Mon Dieu », de sorte que certains se méprennent et croient que Jésus appelle le prophète Élie.

quée aux poumons, au cœur, au gosier de Jésus, à ses membres glacés, engourdis, blessés. Vraiment, tout s'est réuni pour torturer le Martyr.

Un soldat se rend auprès d'un vase où les aides du bourreau ont mis du vinaigre avec du fiel parce que, par son amertume, il augmente la salivation chez les suppliciés. Il prend l'éponge plongée dans le liquide, l'enfile au bout d'un roseau fin et pourtant rigide qui est déjà préparé tout près, et il présente l'éponge au Mourant.

Jésus se tend avidement vers l'éponge qui approche. On dirait un enfant affamé qui cherche le sein de sa mère.

A cette vue Marie, qui doit y penser, gémit, en s'appuyant sur Jean :

-Je ne peux même pas lui donner une de mes larmes... Oh ! mon sein, pourquoi ne donnes-tu plus de lait? Mon Dieu, pourquoi, pourquoi nous abandonnes-tu ainsi? Fais un miracle pour mon Fils ! Qui me soulève pour que je le désaltère de mon sang, puisque je n'ai pas de lait?...

Jésus, qui a sucé avidement l'âpre et amère boisson, détourne la tête, dégoûté. Ce breuvage doit brûler ses lèvres blessées et gercées.

Il se retire, s'affaisse, s'effondre.

Tout le poids de son corps retombe sur ses pieds, en avant. Ce sont les extrémités blessées qui subissent l'atroce souffrance de s'ouvrir sous le poids d'un corps qui s'abandonne. Plus un mouvement ne saurait soulager cette douleur. Depuis le bassin jusqu'en haut, tout est détaché du bois et reste ainsi.

La tête de Jésus pend en avant si pesamment que le cou paraît creusé en trois endroits: à la gorge, complètement enfoncée, et de part et d'autre du sterno-cléido-mastoïdien. Sa respiration est de plus en plus haletante et entrecoupée. C'est déjà plus un râle syncopé qu'une respiration. De temps à autre, un accès de toux pénible fait monter sur ses lèvres une écume légèrement rosée. Les intervalles entre deux expirations deviennent toujours plus longs. L'abdomen est déjà immobile. Seul le thorax se soulève encore, mais avec beaucoup de difficulté... La paralysie pulmonaire s'accroît. Alors, à la manière d'un enfant qui se plaint, Jésus appelle :

« -Maman ! » Et la malheureuse murmure :

-Oui, mon trésor, je suis là.

Et quand sa vue qui se voile fait dire à Jésus: " Maman, où es-tu? Je ne te vois plus. Toi aussi tu t'abandonnes?" ce n'est même plus une parole, elle n'a plus qu'un *murmure* à peine audible pour celui qui recueille avec le cœur plutôt qu'avec l'ouïe tous les soupirs du Mourant.

Elle dit : -Non, non, mon Fils ! Moi je ne t'abandonne pas ! Écoute-moi, mon chéri... Maman est ici, elle est ici... et son seul tourment est de ne pas pouvoir venir là où tu es...

C'est un déchirement... Jean pleure sans retenue. Je suppose que Jésus entend ses sanglots, mais il ne dit rien. Je pense que la mort imminente le fait parler comme s'il délirait ; il ne doit même pas savoir ce qu'il dit et, malheureusement, il ne comprend pas le réconfort de sa Mère et l'amour de son disciple bien-aimé.

Longinus avait abandonné sans s'en rendre compte son attitude de repos, mains croisées sur la poitrine et jambes croisées à cause de la longueur de l'attente, pour s'appuyer tantôt sur un pied tantôt sur l'autre. Mais maintenant, il se met au garde-à-vous, la main gauche sur son épée, la main droite pendant le long de son côté comme s'il se trouvait sur les marches du trône impérial. Il ne veut pas s'émouvoir. Mais son visage s'altère sous l'effort qu'il fait pour vaincre l'émotion, et ses yeux brillent d'une larme que seule retient sa discipline de fer.

Les autres soldats, qui jouaient aux dés, se sont arrêtés et se sont levés pour remettre les casques qui leur avaient servi à agiter les dés; ils se sont groupés près du petit escalier creusé dans le tuffeau, silencieux, attentifs. Les autres sont de service et ne peuvent changer de position. On dirait des statues. Mais l'un des plus proches entend les paroles de Marie, bougonne quelque chose et hoche la tête.

Un silence. Puis, *nette* dans l'obscurité totale, jaillit la parole :

« -Tout est accompli !<sup>62</sup> »

Suit un halètement de plus en plus rauque avec, entre les râles, des intervalles de silence de plus en plus longs.

Le temps court sur ce rythme angoissé. La vie revient quand l'air est rompu par le halètement âpre du Mourant... La vie cesse quand ce son pénible disparaît.

On souffre de l'entendre... on souffre de ne pas l'entendre... On dit : " Assez de souffrance ! " et on dit : " Mon Dieu ! que ce ne soit pas son dernier soupir ! "

Toutes les Marie pleurent, la tête contre le talus. Leurs sanglots sont bien audibles car, désormais, la foule se tait de nouveau pour accueillir les râles du Mourant.

Encore un silence. Puis, prononcée avec une infinie douceur, en une ardente prière, s'élève cette supplication:

« -Père, entre tes mains je remets mon esprit ! »

Encore un silence. Le vent lui-même se fait léger. Ce n'est plus qu'un souffle qui sort des lèvres et de la gorge.

Puis voilà le dernier spasme de Jésus, une affreuse convulsion, qui paraît vouloir arracher du bois le corps qui y est fixé par trois clous, monte par trois fois des pieds à la tête, et court à travers tous les pauvres nerfs torturés, soulève à trois reprises l'abdomen d'une manière anormale, puis le laisse après l'avoir dilaté comme par un bouleversement des viscères, de sorte qu'il retombe et se creuse comme s'il était vidé. Encore une fois cette convulsion revient, elle gonfle, puis resserre si fortement le thorax que la peau se creuse entre les côtes, qui se tendent en apparaissant sous l'épiderme; les blessures de la flagellation se rouvrent. Puis la convulsion porte violemment la tête en arrière à trois reprises, la faisant frapper durement contre le bois. Elle contracte en un seul spasme tous les muscles du visage, en accentuant la déviation de la bouche à droite, elle fait ouvrir et dilater les paupières sous lesquelles on voit rouler le globe oculaire et apparaître la sclérotique. Le corps se tend tout entier. A la dernière des trois contractions, Jésus n'est plus qu'un arc tendu, vibrant, terrible à voir. Soudain un cri puissant, impensable dans ce corps épuisé, se dégage, déchire l'air, le " grand cri " dont parlent les évangiles (Mt 27, 50 ; Mc 15, 37) et qui est la première partie du mot "Maman"... Puis plus rien...

La tête retombe sur la poitrine, le corps en avant, le frémissement cesse ainsi que toute respiration. Jésus a expiré.

La terre répond au cri de Celui qu'on a tué par un grondement effrayant. On dirait que des milliers de buccins de géants émettent un même son et, sur cet accord terrifiant, se greffent les notes isolées, déchirantes, des éclairs qui sillonnent le ciel en tous sens, tombant sur la ville, sur le Temple, sur la foule... Je crois qu'il y aura eu des gens foudroyés, car la foule est frappée directement. Il n'y a plus d'autre lumière que celle des éclairs, encore est-elle irrégulière.

Et puis tout à coup, pendant que durent encore les décharges de la foudre, la terre se convulse sous un tourbillon de vent digne d'un cyclone. Le tremblement de terre et la trombe d'air s'unissent dans une même apocalypse pour châtier les blasphémateurs. Le sommet du Golgotha ondule et danse comme un plat dans la main d'un fou; les secousses telluriques malmènent tellement les trois croix qu'elles pourraient les renverser.

---

62 « C'est par la douleur et la mort que Jésus a été « Jésus », c'est-à-dire Sauveur. C'est par la douleur et la mort que Jésus a atteint son but pour lequel il s'est fait Homme. C'est par la douleur et la mort qu'il a réalisé le dessein de Dieu dont le but était : faire de son Fils Unique, de son Verbe, l'Homme-Dieu pour qu'il puisse être Donateur de la Grâce et Rédempteur pour les fils d'Adam, déshérités d'un don si sublime par la faute d'Adam... Toute sa Vie, c'est-à-dire son Éternité de Verbe, a été un élan orienté vers ce but à achever. Sa vie entière est animée de cet élan, que ce soit encore au temps où il était avec son Père dans le Ciel, ou au moment où il est descendu dans le sein de Marie pour son incarnation ; depuis sa première respiration, aux années qui l'ont vu grandir en âge, sagesse, soumis à Marie et Joseph, et de la même façon, plus tard, il s'est soumis à la Loi et aux Volontés suprêmes de son Père Très Saint, jusqu'à s'être consumé, où en exhalant son esprit il dit : « Tout est achevé... » (P-185-186)

Longinus, Jean et les soldats s'accrochent là où ils peuvent, comme ils peuvent, pour ne pas tomber. Mais Jean se tient à la croix d'un bras, et de l'autre il soutient Marie qui, à cause de sa douleur et des secousses, s'abandonne sur son cœur. Les autres soldats, et surtout ceux du côté en pente, ont dû se réfugier au milieu pour ne pas être projetés en bas. Les larrons hurlent de terreur, la foule crie encore plus fort et voudrait s'enfuir, mais elle ne le peut. Les gens tombent les uns sur les autres, s'écrasent, se précipitent dans les fentes du sol, se blessent, roulent le long de la pente, deviennent fous.

Le tremblement de terre et la trombe d'air se répètent trois fois, puis vient l'immobilité absolue d'un monde mort. Seuls des éclairs, mais sans tonnerre, sillonnent encore le ciel et éclairent la scène des juifs qui fuient dans tous les sens, les mains dans les cheveux, tendues en avant, ou encore levées vers ce ciel, méprisé jusque là, mais dont ils ont maintenant peur. L'obscurité est tempérée par une clarté lumineuse qui, aidée par la lueur magnétique des éclairs silencieux, permet de voir que beaucoup restent sur le sol, morts ou évanouis, je ne sais. Une maison brûle, et les flammes s'élèvent tout droit dans l'air immobile, mettant une nuance de rouge vif sur le vert cendre de l'atmosphère.

Marie quitte la poitrine de Jean, et lève la tête pour regarder son Jésus. Elle l'appelle, car elle le voit mal dans la faible lumière, d'ailleurs ses pauvres yeux sont pleins de larmes. Trois fois elle l'appelle : "Jésus ! Jésus ! Jésus !" C'est la première fois qu'elle l'appelle par son nom depuis qu'il est sur le Calvaire. Enfin, dans un éclair qui fait une sorte de couronne sur la cime du Golgotha, elle le voit, immobile, tout penché en avant, la tête complètement inclinée vers l'avant et à droite, au point de toucher l'épaule avec la joue, et les côtes avec le menton, et elle comprend. Elle tend ses mains, qui tremblent dans l'air obscurci et crie: -Mon Fils ! Mon Fils ! Mon Fils !

Puis elle écoute... Elle a la bouche ouverte comme si elle pouvait lui servir à mieux écouter, et les yeux dilatés pour voir, pour voir... Elle ne peut croire que son Jésus n'est plus...

Jean lui aussi a regardé et écouté, et il a compris que tout est fini. Il prend Marie dans ses bras et cherche à l'éloigner en disant : -Il ne souffre plus.

Mais avant que l'apôtre ne termine sa phrase, Marie, qui a compris, se dégage, tourne sur elle-même, se penche vers le sol, porte les mains à ses yeux et s'écrie: -Je n'ai plus de Fils !

Alors elle vacille, et tomberait même, si Jean ne la recueillait sur son cœur. Puis il s'assied par terre pour mieux la soutenir sur sa poitrine. jusqu'à ce que les Marie remplacent l'apôtre auprès de la Mère. Elles ont en effet pu s'approcher sans être retenues par le cercle supérieur des soldats car, maintenant que les juifs se sont enfuis, ils se sont rassemblés sur la petite place qui est au-dessous pour commenter l'événement.

Marie-Madeleine s'assied là où était Jean, et étend presque Marie sur ses genoux. La soutenant entre ses bras et sa poitrine, elle embrasse son visage exsangue, renversé sur son épaule compatissante. Marthe et Suzanne se servent d'une éponge et d'un linge trempés dans le vinaigre, pour laver ses tempes et ses narines, pendant que sa belle-sœur, la bonne Marie, femme d'Alphée, lui baise les mains en l'appelant d'une voix déchirante. Dès que la Vierge rouvre les yeux et tourne vers elle un regard que la douleur rend pour ainsi dire hébété, elle lui dit :

-Ma fille, ma fille chérie, écoute... dis-moi que tu me vois... Je suis ta Marie... Ne me regarde pas ainsi !...

Et après que le premier sanglot a ouvert la gorge de Marie et que ses premières larmes coulent, elle ajoute : -Oui, oui, pleure... Ici avec moi, comme près d'une maman, ma pauvre, ma sainte fille. Puis quand elle l'entend dire: -Oh ! Marie ! Marie ! tu as vu?, elle gémit :

-Oui ! oui... mais... mais... ma fille... oh ! ma fille !...

Elle ne trouve rien d'autre à dire et hoquette, en pleurs désolés auxquels font écho toutes les autres, c'est-à-dire Marthe et Marie, la mère de Jean et Suzanne. Les autres saintes femmes ne

sont plus là. Je pense qu'elles sont parties et avec elles les bergers, quand on a entendu ce cri de femme... Les soldats discutent : -Tu as vu les juifs? *Cette fois*, ils avaient peur.

-Et ils se frappaient la poitrine.

-Les plus terrifiés, c'étaient les prêtres !

-Quelle peur ! J'ai senti d'autres tremblements de terre. Mais jamais comme celui-là. Regarde: la terre est pleine de crevasses.

-Et tout un passage de la longue route s'est effondré.

-Et dessous, il y a des corps.

-Laisse-les ! Cela fera autant de serpents de moins.

-Oh ! Un autre incendie ! Dans la campagne...

-Mais est-il vraiment mort?

-Tu ne vois pas? Tu en doutes?

Joseph et Nicodème surgissent de derrière la roche. Ils ont sûrement dû se réfugier à l'abri de la montagne pour se protéger de la foudre. Ils s'avancent vers Longinus.

-Nous voulons le corps.

-Seul le Proconsul peut l'accorder. Allez le trouver, et vite, car j'ai entendu dire que les juifs veulent se rendre au Prétoire et obtenir le brisement des jambes. Or je ne voudrais pas qu'ils lui fassent affront.

-Comment le sais-tu?

-Rapport de l'enseigne. Allez. Je vous attends.

Les deux hommes se précipitent par la descente raide et disparaissent.

C'est alors que Longinus s'approche de Jean et lui dit un mot que je ne comprends pas, puis il se fait donner une lance par un soldat. Il regarde les femmes: elles s'occupent toutes de Marie, qui reprend lentement des forces, et tournent le dos à la croix. Longinus se met en face du Crucifié, étudie bien le coup, puis le donne. La large lance pénètre profondément de bas en haut, de droite à gauche.

Jean qui se débat entre son *désir* de voir et *l'horreur* de la vision, détourne la tête un instant.

-C'est fait, mon ami, dit Longinus, avant d'ajouter: -C'est mieux ainsi. Comme à un cavalier, et sans briser les os... c'était vraiment un juste !

De la blessure suinte beaucoup d'eau et à peine un filet de sang qui déjà forme des caillots. *Suinte*, ai-je dit. Il ne sort qu'en filtrant par la coupure nette qui reste inerte. Si Jésus avait encore respiré, elle se serait ouverte et fermée par le mouvement du thorax et de l'abdomen...

... Pendant que sur le Calvaire tout garde ce tragique aspect, je rejoins Joseph et Nicodème qui descendent par un raccourci pour aller plus vite.

Ils sont presque en bas quand ils rencontrent Gamaliel: un Gamaliel dépeigné, sans couvre-chef, sans manteau, avec son splendide vêtement souillé de terre et déchiré par les ronces. Il monte en courant et haletant, les mains dans ses cheveux clairsemés et plutôt gris d'homme âgé. Ils se parlent sans s'arrêter. -Gamaliel ! Toi?

-Toi, Joseph? Tu le quittes?

-Moi, non. Mais pourquoi es-tu ici? Et dans un tel état?...

-Il se passe des choses terribles ! J'étais dans le Temple ! Le signe ! Le Temple tout ouvert ! Le rideau pourpre et jacinthe pend, déchiré ! Le Saint des Saints est découvert ! Anathème sur nous !

Il a parlé sans cesser de courir vers le sommet, rendu fou par la preuve.

Les deux hommes le regardent s'éloigner... Ils se regardent mutuellement... et disent ensemble: " Ces pierres frémiront à mes dernières paroles ! " Il le lui avait promis !...

Ils hâtent leur marche vers la ville.

A travers la campagne, entre la colline et les murs, et au-delà, errent, dans une semi-obscurité, des gens à l'air hébété... Cris, pleurs, lamentations... Il y en a qui s'exclament:

-Son sang a fait pleuvoir du feu ! D'autres:

-Le Seigneur est apparu parmi les éclairs pour maudire le Temple !

Plusieurs gémissent : -Les tombeaux ! Les tombeaux !

Joseph saisit quelqu'un qui se cogne la tête contre les murs et il l'appelle par son nom, en le traînant avec lui au moment où il entre dans la ville: -Simon, mais qu'est-ce que tu dis?

-Laisse-moi ! Tu es toi aussi un mort ! Tous les morts ! Tous sont dehors et ils me maudissent.

-Il est devenu fou, constate Nicodème.

Ils le laissent là et reprennent leur marche rapide vers le Prétoire.

La ville est en proie à la terreur. Des gens vont et viennent en se battant la poitrine; d'autres font un bond en arrière ou se retournent avec épouvante en entendant derrière eux une voix ou un pas.

Dans l'une des si nombreuses arcades obscures, l'apparition de Nicodème, vêtu de laine blanche - car pour aller plus vite, il a enlevé sur le Golgotha son manteau foncé - fait pousser un cri de terreur à un pharisien, qui s'enfuit. Puis il s'aperçoit que c'est Nicodème et il s'attache à son cou, étrangement expansif, en s'exclamant:

-Ne me maudis pas ! Ma mère m'est apparue et m'a dit: "Sois maudit pour toujours ! " » avant de s'affaisser sur le sol en s'écriant : -J'ai peur ! J'ai peur !

-Mais ils sont tous devenus fous ! s'étonnent les deux hommes.

Ils arrivent au Prétoire. C'est seulement là, pendant qu'ils attendent d'être reçus par le Proconsul, que Joseph et Nicodème réussissent à savoir la raison de telles terreurs. Beaucoup de tombeaux s'étaient ouverts par suite de la secousse tellurique, et des personnes juraient en avoir vu sortir des squelettes qui, l'espace d'un instant, reprenaient apparence humaine et allaient accuser les coupables du déicide et les maudire.

Je les quitte dans l'atrium du Prétoire où les deux amis de Jésus entrent sans faire tant d'histoires de dégoût stupide et de peur de contamination, et je reviens au Calvaire, rejoignant Gamaliel qui, désormais épuisé, gravit les derniers mètres. Il avance en se battant la poitrine et, lorsqu'il arrive sur la première des deux petites plate-formes, il se jette par terre, longue forme blanche sur le sol jaunâtre, et gémit:

-Le signe ! Le signe ! Dis-moi que tu me pardonnes ! Un gémissement, même un seul gémissement, pour me dire que tu m'entends et me pardonnes...

Je comprends qu'il croit Jésus encore vivant. Il ne se détrompe que lorsqu'un soldat le heurte de sa lance et lui lance:

-Lève-toi et tais-toi. C'est inutile ! Il fallait y penser avant. Il est mort. Et moi, qui suis païen, je te le déclare: l'homme que vous avez crucifié était réellement le Fils de Dieu !

-Mort? Tu es mort? Oh !

Gamaliel lève un visage terrorisé, cherche à voir jusque là haut, sur le sommet, dans la lumière crépusculaire. Il distingue peu de choses, mais assez pour comprendre que Jésus est bien mort. Il regarde le groupe qui reconforte Marie ainsi que Jean, debout à gauche de la croix, tout en larmes, et Longinus debout à droite, dans une posture solennelle et respectueuse.

Il se met à genoux, tend les bras et pleure :

-C'était toi ! C'était toi ! Nous ne pouvons plus être pardonnés. Nous avons demandé ton sang sur nous. Il crie vers le Ciel, et le Ciel nous maudit... Mais tu étais la Miséricorde !... Je te dis, moi, qui suis le rabbi anéanti de Juda: "Ton sang sur nous, *par pitié.* " Asperges-en-nous ! Lui seul peut nous obtenir le pardon... Il sanglote. Puis, plus doucement, il reconnaît sa secrète torture :

-J'ai obtenu le signe demandé... Mais des siècles et des siècles de cécité spirituelle obscurcissent encore ma vue intérieure, et contre ma volonté de maintenant se dresse la voix de mon orgueilleuse pensée d'hier... Pitié pour moi ! Lumière du monde, dans les ténèbres qui ne t'ont pas compris, fais descendre un de tes rayons ! Je suis le vieux juif fidèle à ce qu'il croyait justice et qui

était erreur. Maintenant je suis une lande brûlée, sans plus aucun des vieux arbres de la foi antique, sans aucune semence ni tige de la loi nouvelle. Je suis un désert aride. Opère le miracle de faire se dresser une fleur qui ait ton nom dans ce pauvre cœur de vieil israélite entêté. Toi, le Libérateur, pénètre dans ma pauvre pensée prisonnière des formules. Isaïe le dit: "Il a payé pour les pécheurs et il a pris sur lui les péchés des multitudes (Is 53, 12)." Oh ! le mien aussi, Jésus de Nazareth... Il se lève, regarde la croix qui se fait toujours plus nette dans la lumière qui revient, puis s'en va courbé, vieilli, anéanti.

Sur le Calvaire le silence règne, à peine interrompu par les pleurs de Marie.

Les deux larrons, épuisés par la peur, ne disent plus rien.

Nicodème et Joseph arrivent rapidement et annoncent qu'ils ont la permission de Pilate. Mais Longinus, qui ne s'y fie pas trop, envoie chez le Proconsul un soldat à cheval pour vérifier ce qu'il en est, et demander ce qu'il doit faire avec les deux larrons. Le soldat va et revient au galop avec l'ordre de remettre Jésus aux siens et de briser les jambes des autres, par volonté des juifs.

Longinus appelle les quatre bourreaux, qui se sont lâchement accroupis sous le rocher et sont encore terrorisés par l'événement, et ordonne que les deux larrons soient achevés à coups de massue. Dismas n'émet aucune protestation, et le coup de massue adressé au cœur après avoir frappé ses genoux, brise à moitié sur ses lèvres le nom de Jésus, dans un dernier soupir. L'autre larron ne profère que des malédictions horribles. Son rôle est lugubre.

Les quatre bourreaux voudraient aussi s'occuper de Jésus pour le détacher de la croix, mais Joseph et Nicodème ne le leur permettent pas.

Joseph enlève son manteau et demande à Jean de l'imiter et de tenir les échelles pendant qu'ils montent avec des leviers et des tenailles.

Tremblante, Marie s'est levée, soutenue par les femmes, et s'approche de la croix.

Pendant ce temps, les soldats s'en vont, leur besogne terminée. Longinus, avant de descendre de la plate-forme inférieure, se tourne du haut de son cheval pour regarder Marie et le Crucifié. Puis le bruit des sabots résonne sur les pierres et celui des armes contre les cuirasses, et il s'éloigne.

Marie dit:

« C'est grâce à la pitié de Longin que je pus m'approcher de la croix, à laquelle j'étais parvenue par des raccourcis escarpés, portée davantage par mon amour que par mes propres forces.

Longin était un soldat droit qui accomplissait son devoir et exerçait son droit avec justice. *Il était donc déjà prédisposé aux prodiges de la Grâce.* Pour la pitié dont il fit preuve, je lui obtins le don des gouttes de la poitrine et elles furent son baptême de grâce, *car son âme avait soif de Justice et de Vérité.*

Les anges avaient dit à l'aube de la naissance de Jésus: 'Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté'. Au coucher du soleil, le jour de la mort du Christ, le Christ même donnait sa paix à cet homme de bonne volonté. Longin fut le premier fils *qui me naquît du travail de la Croix*, et Dismas fut le dernier racheté par la parole de Jésus de Nazareth, comme Jean en fut le premier, et je pourrais dire que ce dernier fut, avec son cœur de lys de diamant embrasé par l'amour, *la lumière née de la Lumière, et jamais les ténèbres ne purent l'obscurcir.*

Je n'avais fait que prendre ce '*fils du Christ*' des mains de mon Fils, initiant ainsi le cycle de ma maternité spirituelle par une fleur déjà éclos au Ciel, maternité spirituelle née comme une rose pourpre des paumes clouées au tronc de la croix, si différente de la rose de joie blanche de Cana, mais également donnée par l'amour du Christ à sa Maman pour les humains, et par l'amour du Christ aux humains pour sa Maman qui n'aurait plus de Fils.

1943-539

Un miracle d'amour marqua l'ère de l'évangélisation, un miracle d'amour celle de la rédemption, car tout ce qui vient de Jésus est amour et tout ce qui vient de Marie est aussi amour. Le cœur de la Mère ne diffère pas de celui du Fils autrement que dans la perfection divine.

Du haut de la croix, les paroles étaient descendues lentement, espacées dans le temps comme les heures sonnant à une horloge céleste. Et je les avais toutes recueillies, même celles qui se référaient moins directement à moi, car même un soupir du Mourant était recueilli, bu, aspiré par mon ouïe, mon œil, mon cœur.

'Femme, voici ton fils'. Et à partir de ce moment, j'ai donné des enfants au Ciel, engendrés par ma douleur. Accouchement virginal, comme le premier, que cet accouchement mystique de mes enfants humains pour lui. Je vous donne le jour des Cieux à travers mon Fils et ma douleur. Et si cette procréation, qui débuta par ces paroles, n'entraîne pas de hurlements de chair déchirée, puisque ma chair était exempte de faute et de la condamnation d'enfanter dans la douleur, le cœur déchiré hurla sans voix, avec le sanglot muet de l'esprit, et je peux dire que vous naissez par le passage que ma douleur de Mère a ouvert dans mon cœur de Vierge. Mais la parole reine de ce cruel après-midi était toujours la même: 'Maman!'. Seulement de m'appeler était un réconfort pour le Fils, puisqu'il savait combien je l'aimais et que mon esprit montait sur la croix pour embrasser mon saint Torturé. Parole répétée de plus en plus souvent et de façon de plus en plus déchirante à mesure que les affres augmentaient comme une marée montante.

Le grand cri dont parlent les évangélistes fut cette parole. Il avait tout dit et tout accompli, il avait remis son esprit entre les mains de son Père et invoqué le Père pour son immense douleur. Et le Père ne s'était pas montré à celui en qui, jusqu'à ce moment, il avait mis sa complaisance et que, maintenant qu'il était chargé des péchés du monde, Dieu regardait avec rigueur. La Victime appela la Mère. Avec un hurlement de lancinante douleur qui transperça les Cieux, en faisant pleuvoir le pardon, et qui transperça mon cœur, en faisant pleuvoir sang et pleurs.

J'ai recueilli ce cri dans lequel, à cause des contractions de la mort et de cette mort même, la parole sombrait dans une déchirante lamentation, et j'ai porté ce son en moi comme une épée de feu jusqu'au matin pascal...

Au don suprême de la Conception sans tache devait correspondre de ma part celui d'être la Mère du Rédempteur, c'est-à-dire Femme de Douleur. Et le tourment du Golgotha est la couronne posée sur la gloire de ma Conception immaculée. »

Jésus dit:

« ...Les sept grands archanges, qui se tiennent en permanence devant le trône de Dieu, étaient tous présents à mon Sacrifice. Et ne dis pas que cela contredit mes paroles: Le Ciel était fermé. Le Père, je le répète, était absent, distant, au moment où la Grande Victime consommait son immolation pour le salut du monde.

*Si le Père avait été avec moi, le sacrifice n'aurait pas été total. Cela n'aurait été que le sacrifice de la chair condamnée à mourir. Mais je devais accomplir l'holocauste total. Aucune des trois faces de l'homme, la charnelle, la morale, la spirituelle, ne devait être exclue du sacrifice, car je m'immolais pour toutes les fautes, et non seulement pour les fautes des sens. On peut donc comprendre que mes dimensions morale et spirituelle devaient être broyées, anéanties par la meule de l'horrible sacrifice. Et on peut aussi comprendre que mon Esprit n'aurait pas souffert s'il avait été fondu à celui du Père.*

Mais j'étais seul. Élevé, non matériellement mais surnaturellement, à une telle distance de la terre qu'aucun réconfort ne pouvait plus en venir. Coupé de tout réconfort humain. Élevé sur mon échafaud, j'y avais apporté le poids incommensurable des fautes de toute l'humanité des millénaires passés et des millénaires à venir, et ce poids m'écrasait plus que la croix, que mon corps

déjà à l'agonie avait si péniblement traînée sur les rues pierreuses, raides, étouffantes de Jérusalem, au milieu des blagues et des coups d'une foule enragée.

J'étais sur la croix avec la souffrance totale de ma chair suppliciée et la souffrance suprême de mon esprit, accablé par un tas de fautes qu'aucun secours divin ne rendait supportables. J'étais naufragé au milieu d'un océan déchaîné et je devais mourir ainsi. *Mon cœur s'est brisé sous l'angoisse de ce poids et de cet abandon.*

Mais ma Mère était à mes côtés. Elle y était. Nous étions nous deux, les Martyrs, enveloppés dans le tourment et l'abandon. Et de nous voir l'un l'autre ajoutait une autre torture à la torture. Car chacun de mes frémissements lacérait les fibres de ma Mère, et chacun de ses gémissements était un autre fléau sur mes chairs flagellées et un autre clou rivé, non dans mes paumes, mais dans mon cœur. Unis et divisés à la fois pour souffrir davantage, et au-dessus de nous, les Cieux fermés sur le courroux du Père, et si loin...

Mais les archanges étaient présents à l'immolation du Fils de Dieu pour le salut de l'humanité et la torture de la Vierge Mère. Et s'il est dit dans l'Apocalypse qu'aux derniers temps, un ange fera l'offrande du plus saint encens au trône de Dieu, avant de répandre le feu premier de la colère divine sur la terre, comment pouvez-vous penser que, parmi les prières des saints, encens impérissable et digne du Très-Haut, il n'y ait pas, au premier rang, plus suppliantes que n'importe quelle parole, les larmes de ma Sainte bénie, de ma très douce Martyre, de ma Mère, recueillies par l'ange qui lui fit l'annonce et reçut son consentement, le témoin angélique des noces surnaturelles par lesquelles la Nature divine contracta un lien avec la nature humaine, attira à sa hauteur une chair et abaissa son Esprit à devenir chair pour la paix entre l'être humain et Dieu?

Gabriel et ses célestes compagnons, penchés sur la douleur de Jésus et de Marie, dans l'impossibilité de la soulager, car c'était l'heure de la Justice, mais non absents de cette douleur, ont recueilli dans leur intellect de lumière tous les détails de cette heure, *tous*, pour les étaler, quand le temps ne sera plus, à la vue des ressuscités, source de joie pour les bienheureux et condamnation des réprouvés, avant-goût pour les uns et les autres de ce que je donnerai, moi, Juge suprême et roi très haut... »

Jésus dit entre autres :

« ...Mais le dernier Sang ne fut pas versé sur les mottes de terre, sur les pierres, sur les visages et les vêtements, dans des lieux où l'eau de Dieu ou la main de l'être humain pouvait le laver et le disperser. *Les dernières gouttes de mon Sang*, accumulées entre la poitrine et le cœur qui déjà se figeait, et jaillies dans l'ultime affront - pour qu'il ne restât plus une goutte du liquide vital dans le Fils de Dieu et de l'Homme, et que je fusse réellement l'Agneau égorgé dans le sacrifice acceptable au Seigneur - *les dernières gouttes de mon Sang ne furent pas dispersées. Il y avait une Mère sous cette croix !* Une Mère qui pouvait enfin se serrer au bois de la croix, se tendre vers son Enfant tué, lui baiser les pieds transpercés, contractés dans les derniers affres, et recueillir dans son voile virginal le dernier sang de son Fils, lequel coulait goutte à goutte de la poitrine ouverte et sillonnait mon corps inanimé.

Ma très douloureuse Maman ! De ma naissance à ma mort, elle a dû souffrir de cela aussi: de ne pas pouvoir donner à son Enfant les premiers et derniers réconforts que reçoit le plus misérable des fils de l'homme à sa naissance et à sa mort; de son voile, elle dut faire une linge pour son Fils nouveau-né et un suaire pour son Fils exsangue.

*Ce Sang ne s'est pas perdu.* Il existe, il vit et brille sur le voile de la Vierge. Pourpre divine sur la blancheur virginale, il sera la bannière du Christ Juge le jour du Jugement. »

## MARIE, SEULE, COMMENCE SA DEUXIÈME CONCEPTION MYSTIQUE

La paume gauche de Jésus est déclouée. Son bras retombe le long du corps qui maintenant pend, à demi détaché. Ils demandent à Jean de venir les aider, et de confier les échelles aux femmes.

9-302  
T10-146  
1944-157

Jean, monté sur l'échelle où se trouvait d'abord Nicodème, passe le bras de Jésus autour de son cou et le tient ainsi, tout abandonné sur son épaule, en l'enlaçant par son bras à la taille; il le tient par la pointe des doigts pour ne pas heurter l'horrible déchirure de la main gauche, qui est presque ouverte. Quand les pieds sont décloués, Jean a beaucoup de mal à soutenir le Corps de son Maître entre la croix et son propre corps.

Marie s'assied déjà au pied de la croix, en lui tournant le dos, prête à recevoir son Jésus sur ses genoux.

Mais le plus difficile, c'est de déclouer le bras droit. Malgré tous les efforts de Jean, le corps de Jésus pend complètement en avant et la tête du clou est profondément enfoncée dans la chair. Comme ils ne voudraient pas le blesser davantage, les deux hommes compatissants peinent beaucoup. Finalement, ils saisissent le clou avec les tenailles et le sortent tout doucement.

Jean soutient toujours Jésus par les aisselles, sa tête renversée sur son épaule, pendant que Nicodème et Joseph le saisissent l'un aux cuisses, l'autre aux jambes, et le descendent avec précaution par les échelles.

Arrivés à terre, ils voudraient l'étendre sur le drap qu'ils ont placé sur leurs manteaux, mais Marie veut qu'il lui soit remis. Elle a ouvert son manteau en le laissant pendre d'un côté et écarte les genoux pour faire un berceau à son Jésus. Pendant que les disciples tournent pour lui donner son Fils, la tête couronnée d'épines de Jésus retombe en arrière, et ses bras pendent vers la terre et frotteraient le sol de ses mains blessées si la pitié des saintes femmes ne les retenaient pas pour l'empêcher.

Le voilà sur les genoux de sa Mère... Il ressemble à un grand enfant fatigué qui dort pelotonné sur les genoux maternels. Marie a passé son bras droit derrière les épaules de son Fils et le gauche au-dessus de l'abdomen pour le soutenir aux hanches. La tête de Jésus repose sur l'épaule maternelle. Elle l'appelle... l'appelle de sa voix déchirante. Puis elle le détache de son épaule et le caresse de sa main gauche, prend et étend ses mains et, avant de les croiser, elle les baise et pleure sur les blessures. Puis elle lui caresse les joues, spécialement là où il y a des bleus et de l'enflure, elle baise les yeux enfoncés, la bouche restée légèrement tordue vers la droite et entrouverte.

Elle voudrait remettre ses cheveux en ordre, comme elle l'a fait pour la barbe souillée de sang, mais son geste rencontre les épines.

Elle se pique pour enlever cette couronne, mais tient à s'en charger elle-même, de la seule main qu'elle a de libre. Elle repousse tout le monde en disant :

- Non ! Non ! C'est moi qui le fais.

On dirait qu'elle a entre ses doigts la tendre tête d'un nouveau-né tant elle y met de la délicatesse. Et quand enfin elle parvient à enlever cette couronne de torture, elle se penche pour soigner par ses baisers toutes les éraflures des épines.

De sa main tremblante, elle sépare les cheveux en désordre, les repeigne, elle pleure et elle parle tout doucement. Elle essuie de ses doigts les larmes qui tombent sur les pauvres chairs glacées et couvertes de sang, et elle pense les nettoyer avec son voile, encore ceint autour des reins de Jésus. Elle en tire à elle une extrémité et se met à nettoyer et à essuyer les membres saints. Elle ne cesse de lui caresser le visage, puis les mains, les genoux couverts de contusions, avant de remonter pour essuyer le corps sur lequel coulent des flots de larmes.

C'est en faisant cela que sa main rencontre l'ouverture du côté. La petite main, couverte d'un linge fin, entre presque entièrement dans le large trou de la blessure. Marie se penche pour voir dans la demi-clarté qui s'est formée, et elle voit. Elle voit le côté ouvert et le cœur de son Fils. Elle pousse un hurlement. C'est comme si une épée ouvrait son propre cœur. Elle crie, puis se renverse sur son Fils et paraît morte, elle aussi.

On la secourt, on la réconforte, on veut lui enlever le divin Mort. Elle gémit:

-Où vais-je te mettre? Dans quel lieu qui soit sûr et digne de toi ?

Joseph, tout courbé en une inclination respectueuse, la main ouverte appuyée sur sa poitrine, propose:

-Rassure-toi, Femme ! Mon tombeau est neuf et digne d'un grand homme. Je le lui donne. Et Nicodème, mon ami, a déjà porté au tombeau les aromates qu'il veut lui offrir personnellement. Mais, je t'en prie, puisque le soir approche, laisse-nous faire... C'est la Parascève. Sois bonne, Femme sainte !

Jean et les femmes la supplient dans le même sens, de sorte que Marie les laisse se saisir de son Fils sur ses genoux. Elle se lève pendant qu'on l'enveloppe dans le drap, et elle les prie d'une voix angoissée :

-Oh ! Faites doucement !

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la dépouille, enveloppée dans le drap, mais aussi étendue sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et Marie-Madeleine, suivie par Marthe, Marie, femme de Zébédée, et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Sur le Calvaire restent les trois croix. Celle du milieu est nue et les deux autres ont leur trophée vivant qui meurt...

Marie dit :

« Avant la dernière Cène, il vint chercher le réconfort auprès de sa Maman. Et il resta appuyé sur mon cœur comme pendant son enfance. Il voulut se saturer de l'amour d'une mère pour pouvoir résister au désamour du monde entier.

Plus tard, je l'eus sur mon cœur, déjà mort et glacé dans la lumière blafarde du Vendredi Saint. Et de voir mon Enfant - car pour une mère, son fils est toujours un enfant, et il l'est d'autant plus qu'il est souffrant ou éteint - de voir mon Enfant qui n'était plus qu'une plaie, défigurée par la souffrance endurée, incrusté de sang, nu, lacéré jusqu'au cœur; de voir cette bouche sainte, qui n'avait eu que de saintes paroles, désormais figée; ces yeux adorés dont le regard était une bénédiction, ces mains qui n'avaient bougé que pour travailler, bénir, guérir, caresser; ces pieds qui s'étaient fatigués à essayer de rassembler son troupeau et que son troupeau avait transpercés; tout cela fut un tourment infini qui déborda sur la Terre pour la racheter et envahit les firmaments qui frissonnèrent de pitié.

Tous les baisers que j'avais dans mon cœur et que, à cause des séparations forcées des trois dernières années, je n'avais pu lui donner, je les lui ai donnés alors. Pas une meurtrissure qui ne resta sans un baiser et des larmes. Et je suis seule à savoir combien il y en avait. Ce furent les baisers et les pleurs qui lavèrent les premiers son corps sans vie, et je ne me lassais pas de l'embrasser avant de le voir disparaître sous les arômes, les bandelettes, le suaire, le linceul et enfin, derrière la pierre qu'on fit rouler devant l'entrée du Sépulcre... »

Jésus dit:

“Ce fut un soulagement pour ma Mère de voir que j’avais cessé de souffrir dans la chair, mais ce ne fut pas l’allégresse’. Elle voyait que la chair du Fils ne souffrait plus, elle savait que l’horreur du déicide matériel était terminée.

Mais la Femme ‘Pleine de Grâce’ avait aussi la connaissance des siècles à venir où d’innombrables humains continueraient de blesser spirituellement son Fils, *et elle était seule*.

*Le déicide ne s’est pas terminé sur le Golgotha à l’heure de ma mort*. Il se répète chaque fois qu’un de ceux que j’ai rachetés tue son âme, profane le temple vivant de son esprit, soulève son esprit sacrilège à blasphémer contre moi, non seulement par ses propos obscènes, mais par ces mille modes de vie actuels, toujours plus contraires à ma Loi et qui neutralisent toujours plus les mérites incalculables de ma passion et de ma mort.

Marie, la sublime Co-Rédemptrice, ne cesse de souffrir, comme je ne cesse moi-même de le faire. *Dans la gloire intangible des deux, nous souffrons pour ceux qui nous renient et nous offensent...*

Marie peut-elle ne pas souffrir de voir périr ses créatures qui ont coûté le sang du Fils? Le Sang versé pour tous et qui n’est utile qu’à un si petit nombre !

Quand le temps cessera d’exister, alors Marie cessera de souffrir, car le nombre des bienheureux sera complet. Elle aura engendré, avec d’inénarrables douleurs, le corps qui ne meurt pas, dont son Premier-né est la tête.

Si vous considérez cela, vous comprendrez sans doute que la douleur de Marie fut la *douleur suprême*. Vous comprendrez que - grande dans sa Conception immaculée, grande dans sa glorieuse Assomption - Marie fut *très grande* dans le cycle de ma passion, c’est-à-dire du soir de la dernière Cène à l’aube de la Résurrection. Alors elle fut, *en ordre et en puissance, le second Christ*, et pendant que le ciel s’obscurcissait sur la tragédie accomplie et que le voile du Temple se déchirait, nos cœurs se déchiraient *d’une égale blessure* en voyant le nombre incommensurable de ceux pour qui la Passion fut inutile.

*Tout était accompli, en cette heure, du sacrifice matériel; tout restait à commencer par rapport au cheminement des peuples dans le sillage de l’Église, dans la matrice de la Vierge Mère, pour donner le jour aux habitants de la Jérusalem qui ne meurt pas. Et pour commencer avec l’empreinte de la Croix que doit porter tout ce qui est fait pour le Ciel, cela commença dans la douleur de la solitude.*

C’était l’heure des ténèbres. Les Cieux fermés. L’Éternel absent. Le Fils dans la mort. Marie commençait *seule* sa deuxième conception mystique. »

Jésus dit :

« Le Sang descend et le Sang monte en un rythme incessant. Il n’y a pas un seul instant de la journée où mon Sang ne s’élève pas vers Dieu et où il ne descende pas du trône de Dieu sur la terre.

Tu n’y as jamais pensé, Maria (Valtorta). Mais la messe reprend les trois points les plus importants de ma vie en tant que Jésus Christ, Verbe de Dieu incarné.

Lorsque, à la consécration, les espèces deviennent Corps et Sang, je m’incarne comme autrefois. Non pas dans le sein de la Vierge, mais entre les mains d’un homme vierge. Voilà pourquoi une virginité évangélique est exigée de mes prêtres. Malheur aux profanateurs qui touchent le Corps du Christ alors que leur corps est souillé par une union charnelle ! Car si votre corps est le temple de l’Esprit Saint et doit donc être gardé saint et chaste, le corps du prêtre sur l’ordre de qui je descends du ciel pour devenir Corps et Sang et entre les mains de qui je repose comme dans un berceau doit être plus pur que le lys. Il en va de même de son esprit, de son cœur, de sa langue.

La mise en croix se retrouve dans l'élévation. " Une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. " Par conséquent, lorsque je suis élevé au-dessus de l'autel, j'attire à moi tous les battements de cœur des personnes présentes, tous leurs besoins, toutes leurs souffrances, toutes leurs prières, et c'est avec eux que je me présente au Père pour lui dire : " Me voici. Celui qui s'est consumé d'amour te demande, Père, de *tout* donner à ceux-ci, qui m'appartiennent, par ce que, moi, j'ai *tout* donné pour eux... " «Contemple mon Sang qui, après avoir été versé dans des douleurs atroces, s'élève vers le Père en criant pour vous : " Père, entre tes mains, je remets *mes* esprits que voici. Père, ne les abandonne pas. C'est moi, l'Agneau éternellement immolé, qui le veux pour eux... " »

Marie dit : « Je vais te parler de mes douleurs....

La *troisième douleur*: je cherchais Jésus, perdu sans qu'il y ait faute de ma part ou de la part de mon époux. Mon Enfant avait voulu agir ainsi pour lancer un premier appel aux cœurs et pour annoncer : " L'heure de Dieu est venue. " Mais, sur les millions d'êtres qui allaient exister, combien allaient perdre Dieu ! On le perd par sa propre faute ou de son plein gré. Lorsque la grâce meurt, on perd Dieu. Lorsque Dieu veut nous amener à une grâce plus grande, il se cache. Dans l'un et l'autre cas, c'est la désolation.

Le pécheur mort à la grâce n'est pas heureux. Il paraît l'être, mais ne l'est pas. Même s'il connaît des instants d'exultation qui l'empêchent de comprendre son état, il ne manque pas de moments où quelque rappel de la vie lui fait sentir sa condition de séparé de Dieu. C'est alors la désolation, cette torture que Dieu fait éprouver à ses bien-aimés pour qu'ils deviennent, comme son Verbe, des sauveurs.

Tu sais ce que c'est. L'abandon de Dieu ! C'est une horreur plus grande que la mort. Et si c'est une telle horreur pour ceux chez qui c'est simplement une "*épreuve*", médite sur ce que ce doit être pour ceux chez qui c'est la réalité. Ma troisième douleur fut de voir la foule de ceux qui allaient devoir boire à ce calice pour perpétuer l'œuvre de rédemption; il m'était encore plus amer de voir le grand nombre de ceux qui périraient dans le désespoir.

Oh ! Maria ! Si les hommes savaient chercher Dieu sans arrêt ! La plante du désespoir cesserait de sécréter son venin, parce qu'elle mourrait pour toujours.

Ma *quatrième douleur* : j'étais Mère, et voir mon Enfant sous la croix était une souffrance naturelle. Mais ce m'était une douleur plus grande, surnaturelle, de voir la haine, bien plus torturante le bois, accabler mon Fils.

Que de haine ! Une mer infinie ! C'est de cette foule qui vociférait blasphèmes et moqueries qu'allaient provenir, par filiation spirituelle, tous ceux qui allaient haïr le saint Martyr. Si j'avais pu retirer à mon Jésus sa croix pour la prendre sur mes épaules de Mère, j'aurais moins souffert que de voir, par les yeux de l'esprit, tous ceux qui allaient crucifier leur Sauveur. Ceux qui tentent de l'abolir pour ne pas rencontrer son trône de juge, sans savoir que pour eux seuls il sera un juge, mais pour les autres un ami.

La *cinquième épée* fut de savoir que l'on blasphémerait toujours contre ce Sang, qui coule comme autant de ruisseaux de salut des membres déchirés de Jésus. Il parlait cependant, ce Sang, et il parle. Il crie d'une voix amoureuse, et il appelle. Mais les hommes n'ont pas voulu l'entendre, et pas davantage aujourd'hui. Ils se pressaient autour du Messie pour lui demander la guérison de leurs maladies et ils le suppliaient de leur dire une parole. Or au moment où il ne s'est plus servi de son doigt, ni de poussière et de salive, mais où il a donné sa Vie et son Sang pour les guérir de leur seule vraie maladie, la " faute " indélébile, ils l'ont fui plus qu'un lépreux.

Ils le fuient aujourd'hui encore. " Que son Sang retombe nul nous ! " Oh ! Oui, il retombera au dernier jour pour leur demander la raison de leur haine et, puisqu'ils n'ont pas voulu l'aimer, il maudira. Alors moi, la Mère, ne devrais-je pas souffrir à la vue du grand nombre de mes enfants

qui ont mérité d'être maudits et retranché pour toujours de la famille spirituelle du ciel, dont je suis la Mère et mon Jésus le Premier-Né et le Frère aîné ?

*Lorsque j'ai reçu le corps inanimé* de mon Dieu et Fils – et j'aurais pu vous énumérer ses plaies une par une -, j'ai senti mon sein se déchirer. Oh ! Certes, je n'ai pas connu la souffrance de l'enfantement. Mais j'ai connu celle-ci et il n'est aucune douleur d'accouchement qui puisse y être comparée. Toute ma douleur de croyante, toute ma douleur de mère n'ont plus fait qu'un. Cette unique souffrance est la base de ma croix comme le Calvaire l'était pour la croix de mon Seigneur ; de là provient ma Douleur. Je n'ai pas vu Jésus mort dans vos cœurs. Car ce n'est pas lui qui meurt, *ce sont vos cœurs qui meurent à lui*. J'ai vu la foule de cœurs dans lesquels il allait être déposé comme sur une froide dépouille...

... Et si, à Gethsémani, la connaissance de tous ceux pour qui son Sacrifice allait être inutile constitua le martyr spirituel de mon Fils, cette vision fut ma torture au moment où j'embrassais Jésus en un ultime adieu.

Elle ne cesse pas, d'ailleurs. Les épées sont toujours plongées dans mon cœur...

Je suis la nouvelle Ève... »

## MARIE AU SÉPULCRE

Le petit cortège, après avoir descendu le Calvaire jusqu'en bas, trouve, creusé dans le calcaire de la colline, le tombeau de Joseph d'Arimathie. Les porteurs y pénètrent avec le corps de Jésus.

Voici son aspect: c'est une pièce creusée dans la pierre au fond d'un jardin tout fleuri. Cela ressemble à une grotte, mais on se rend compte qu'elle est évidée de main d'homme. Il y a la chambre sépulcrale proprement dite, avec ses *loculis* (ils sont faits d'une manière différente de ceux des catacombes). Pour en donner une idée, ce sont des sortes de cavités rondes qui s'enfoncent dans la pierre comme les trous d'une ruche. Pour le moment, ils sont tous vides. On voit l'œil vide de chaque *loculus* comme une tache noire sur la grisaille de la pierre. Puis, précédant cette chambre sépulcrale, il y a une sorte d'antichambre. En son milieu, une table de pierre pour l'onction. C'est sur elle que l'on dépose le corps de Jésus enveloppé dans son linceul.

Jean et Marie entrent à leur tour, mais eux seuls, car cette chambre préparatoire est petite et s'il y avait des personnes supplémentaires, ils ne pourraient plus bouger. Les autres femmes se tiennent près de la porte, ou plutôt près de l'ouverture, car il n'y a pas de porte proprement dite.

Les deux porteurs découvrent Jésus.

Pendant que, dans un coin, ils préparent les bandes et les aromates sur une espèce de console à la lumière de deux torches, Marie se penche sur son Fils en pleurant, et de nouveau elle l'essuie avec le voile qui entoure encore les reins de Jésus. C'est l'unique toilette que reçoit le corps de Jésus, celle des larmes maternelles, et si elles sont copieuses et abondantes, elles ne servent pourtant qu'à enlever superficiellement et partiellement la poussière, la sueur et le sang de ce corps torturé.

Marie ne se lasse pas de caresser ces membres glacés. Avec une délicatesse encore plus grande que si elle touchait celles d'un nouveau-né, elle prend les pauvres mains déchirées, les serre dans les siennes, en baise les doigts, les allonge, cherche à réunir les lèvres des blessures comme pour les soigner ou du moins les rendre moins douloureuses, elle applique sur ses propres joues ces mains qui ne peuvent plus caresser et elle gémit, elle gémit dans son atroce douleur. Elle redresse et joint les pauvres pieds qui s'abandonnent, comme s'ils étaient mortellement épuisés de tant de chemin parcouru pour nous. Mais ils ont été trop déplacés sur la croix, surtout celui de gauche qui reste pour ainsi dire à plat, comme s'il n'avait plus de cheville.

Puis elle revient au corps et le caresse, si froid et déjà rigide. Elle voit une nouvelle fois la déchirure de la lance. Maintenant que le Sauveur est couché sur le dos sur la table de pierre, elle est

ouverte et béante comme une bouche, permettant de mieux voir la cavité thoracique (la pointe du cœur se voit distinctement entre le sternum et l'arc costal gauche; deux centimètres environ au-dessus se trouve l'incision faite par la pointe de la lance dans le péricarde et le cœur, longue d'un bon centimètre et demi alors que l'ouverture externe du côté droit est d'au moins sept centimètres). De nouveau, Marie crie comme sur le Calvaire. Il semble que la lance la transperce, tant elle se tord de douleur en portant ses mains à son cœur, transpercé comme celui de Jésus. Que de baisers sur cette blessure, pauvre Mère !

Puis elle revient à la tête renversée et la redresse, car elle est restée légèrement inclinée en arrière et fortement à droite. Elle cherche à fermer les paupières qui s'obstinent à rester entrouvertes, et la bouche toujours ouverte, contractée, un peu tordue à droite. Elle peigne les cheveux, qui hier seulement étaient beaux et qui sont devenus un enchevêtrement alourdi par le sang. Elle démêle les mèches les plus longues, les lisse sur ses doigts, les enroule pour leur rendre la forme des doux cheveux de son Jésus, si soyeux et si bouclés. Et elle ne cesse de gémir car elle se souvient de l'époque de son enfance... C'est la raison fondamentale de sa douleur: *le souvenir de l'enfance de Jésus, de son amour pour lui, de ses soins* qui redoutaient même l'air vif pour la petite créature divine, *et la comparaison avec ce que les hommes ont fait de lui.*

Sa lamentation me fait souffrir, tout comme son geste quand elle gémit:

-Que t'ont-ils fait, que t'ont-ils fait, mon Fils?

Ne pouvant le voir ainsi nu, raide, sur une pierre, elle le prend dans ses bras en lui passant le bras sous les épaules, en le serrant de l'autre main sur sa poitrine et elle le berce, avec le même mouvement qu'à la grotte de la Nativité...

La terrible angoisse spirituelle de Marie.

Marie se tient près de la pierre de l'onction et caresse, contemple, gémit et pleure. La lumière tremblante des torches éclaire par instants son visage et je vois de grosses larmes rouler sur les joues très pâles d'un visage ravagé. Et j'entends toutes les paroles, très distinctement bien que murmurées entre les lèvres, d'un vrai colloque de son âme avec l'âme de son Fils. Je reçois l'ordre de les écrire. « Mon pauvre Fils ! Que de blessures !... Comme tu as souffert ! Vois ce qu'ils t'ont fait !... Comme tu es froid, mon Fils ! Tes doigts sont glacés, et comme ils sont inertes ! Ils paraissent brisés. *Jamais*, pas même dans le sommeil le plus abandonné de l'enfance, ni dans la lourdeur de ta fatigue d'artisan, ils n'étaient ainsi... Et comme elles sont glacées ! Pauvres mains ! Donne-les à ta Maman, mon trésor, mon amour saint, mon amour ! Regarde comme elles sont transpercées ! Mais regarde, Jean, cette déchirure ! Oh ! les cruels ! Donne à ta Maman cette main blessée. Que je te la soigne, Oh ! je ne te ferai aucun mal... J'emploierai baisers et larmes, et je te les réchaufferai de mon souffle et de mon amour. Fais-moi une caresse, mon Fils ! Tu es de glace, moi je brûle de fièvre. **Ma** fièvre sera soulagée par ta glace et ta glace s'adoucira au contact de ma fièvre. Une caresse, mon Fils ! La dernière remonte à peu de temps, mais j'ai l'impression que cela fait des siècles... Des mois entiers se sont passés sans caresses de ta part, mais ils me semblaient être des heures, parce que j'attendais toujours ton arrivée, et de chaque jour je faisais une heure, de chaque heure une minute, pour me dire que tu n'étais pas éloigné de une ou plusieurs lunes, mais seulement de quelques jours, mais seulement de quelques heures. Pourquoi le temps est-il devenu si long? Quel tourment inhumain ! Parce que tu es mort. Ils t'ont tué ! Tu n'es plus sur la terre ! Non ! En quelque endroit que j'envoie mon âme chercher la tienne et l'embrasser - puisque te trouver, te posséder, te sentir, était la vie de ma chair et de mon esprit -, en quelque endroit que je te cherche avec le flot de mon amour, je ne te trouve plus, je ne te trouve plus ! Il ne me reste de toi que cette dépouille froide, cette dépouille sans âme ! O âme de mon Jésus, ô âme de mon Christ, ô âme de mon Seigneur, où es-tu? Pourquoi avez-vous enlevé son âme à mon Fils, hyènes cruelles unies à Satan? Et pourquoi ne m'avez-vous pas crucifiée avec lui? Avez-vous eu peur d'un second crime? (Sa voix devient de plus en plus forte et déchirante.) Et qu'était-ce de tuer

une pauvre femme, pour vous qui n'avez pas hésité à tuer Dieu fait chair? N'avez-vous pas commis un second crime? Et n'est-il pas le plus infâme de laisser une mère survivre à son Fils mis à mort ? »

Marie, qui en haussant la voix avait également levé la tête, revient se pencher sur le visage éteint de Jésus et parle à lui seul : -Ici, dans ce tombeau, nous aurions au moins été ensemble comme nous l'avons été pendant l'agonie sur le bois, et nous aurions fait ensemble le voyage de la Vie. Mais si je ne puis te suivre dans ce voyage, je peux rester ici à t'attendre.

Elle se redresse et dit à haute voix à ceux qui sont présents :

-Éloignez-vous tous. Moi, je reste. Enfermez-moi ici avec lui. Je l'attends. Qu'est-ce que vous dites? Que ce n'est pas possible? Pourquoi n'est-ce pas possible? Si j'étais morte, ne serais-je pas ici couchée à son côté, en attendant d'être décomposée ? Je resterai à côté de lui, mais à genoux. J'étais là à son premier vagissement, une nuit de décembre. Je le serai maintenant dans cette nuit du monde privé du Christ. Ah ! c'est une vraie nuit ! La Lumière n'est plus ! Nuit glaciale ! L'Amour est mort ! Que dis-tu, Nicodème? Je me contamine? Son sang n'est pas contamination. Je ne me suis pas contaminée en l'engendrant. Ah ! comme tu es sorti, toi, Fleur de mon sein, sans déchirer des fibres, mais vraiment comme la fleur du narcisse parfumé qui éclot de l'âme du bulbe matrice et donne une fleur même si l'étreinte de la terre n'a pas été sur la matrice. Floraison virginale qui se réalise en toi, ô mon Fils venu de l'étreinte céleste et né dans l'éclat des splendeurs célestes.

Déchirée, la Mère se penche de nouveau sur son Fils, étrangère à tout ce qui n'est pas lui, et elle murmure doucement:

-Mais toi, mon Fils, te souviens-tu de cet éclat de splendeurs qui revêtait toutes choses tandis que ton sourire s'ouvrait au monde? Te souviens-tu de la lumière béatifique que le Père envoya des Cieux pour envelopper le mystère de ta floraison et te faire trouver moins repoussant ce monde obscur, pour toi qui étais Lumière et venais de la Lumière du Père et de l'Esprit Paraclet? Et maintenant? Tout est nuit et froid... Quel froid ! Quel froid ! J'en frissonne. Il fait plus froid qu'en cette nuit de décembre. J'éprouvais alors la joie de t'avoir auprès de moi pour me réchauffer le cœur. Et nous étions deux à t'aimer... Maintenant... Maintenant, je suis seule et mourante moi aussi. Mais je t'aimerai pour deux, pour ceux qui t'ont si peu aimé qu'ils t'ont abandonné au moment de ta souffrance; je t'aimerai pour ceux qui t'ont haï; je t'aimerai pour le monde entier. Tu ne sentiras pas le froid du monde.

Tu ne m'as pas ouvert les entrailles pour naître, mais pour que tu ne sentes pas le froid, je suis prête à me les ouvrir et à t'enfermer dans mon sein. Te souviens-tu comme il t'a aimé, ce sein, ce petit germe palpitant?... Il est toujours le même. Oui, c'est mon droit et mon devoir de Mère. C'est mon désir. Il n'y a que ta Mère qui puisse l'avoir, et qui puisse éprouver pour son Fils un amour aussi grand que l'univers.

Elle a peu à peu haussé la voix, et c'est maintenant avec force qu'elle déclare :

-Partez. Moi, je reste. Vous reviendrez dans trois jours et nous sortirons ensemble. Ah ! Revoir le monde appuyée à ton bras, mon Fils ! Comme il sera beau à la lumière de ton sourire ressuscité ! Le monde frémissant au pas de son Seigneur ! La terre a tremblé quand la mort t'a arraché l'âme et que de ton cœur est sorti ton esprit. Cette fois, elle va trembler, non plus d'horreur et de douleur, mais d'un suave frémissement que je ne connais pas, mais dont ma féminité a l'intuition, qui émeut une vierge quand, après une absence, elle entend le pas de son époux arrivant pour les noces, Mieux encore : la terre frémit d'un saint tressaillement, pareil à celui qui m'a bouleversée au plus profond de mon être quand le Seigneur un et trine vint sur moi, et quand la volonté du Père unie au feu de l'Amour créa la semence dont tu es venu, ô mon saint Petit, mon Enfant, tout à moi ! Oui, tu tiens tout de moi ! Chaque enfant a un père et une mère, même les bâtards. Mais toi, c'est ta Maman seule qui a formé ta chair de rose et de lys, ainsi que ces broderies de veines bleues

comme nos rivières de Galilée, et ces lèvres de grenade, ces cheveux plus gracieux que la toison blonde des chèvres de nos collines, ou encore ces yeux qui ressemblent à deux petits lacs de Paradis. Non, ils sont plutôt de l'eau d'où coule l'unique et quadruple fleuve du lieu de délices, et qui emporte dans ses quatre branches l'or, l'onyx, le béryl et l'ivoire, les diamants, les palmes, le miel, les roses et les richesses infinies: ô Phison, ô Gehon, ô Tigre, ô Euphrate (Gn 2, 10-14), vous êtes un chemin pour les anges qui se réjouissent en Dieu, un chemin pour les rois qui t'adorent, Essence connue ou inconnue, mais vivante, et présente même dans le cœur le plus obscur ! C'est ta Maman seule qui t'a fait cela grâce à son " oui ",.. De musique et d'amour je t'ai formé, de pureté et d'obéissance je t'ai composé, ô ma joie ! Qu'est-ce que ton cœur, sinon la flamme du mien qui s'est partagée pour se condenser en une couronne autour du baiser de Dieu à sa Vierge. Voilà ce qu'est ton cœur. Ah !

Le cri est déchirant au point que Marie-Madeleine et Jean accourent pour la secourir. Les autres n'osent pas mais, en pleurs et voilées, elles jettent un coup d'œil par l'ouverture.

"Ah ! ils te l'ont brisé ! Voilà pourquoi tu es si froid et moi aussi ! Tu n'as plus en toi la flamme de mon cœur et moi je ne puis plus continuer à vivre du reflet de cette flamme, qui était mienne et je t'ai donnée pour te faire un cœur. Viens ici, sur ma poitrine ! Avant que la mort me tue, je veux te réchauffer, je veux te bercer.

Je te chantais : " Il n'y a pas de maison, il n'y a pas de nourriture, il n'y a que la douleur. " Quelles paroles prophétiques ! Douleur, douleur douleur pour toi comme pour moi ! Je te chantais : " Dors, dors sur mon cœur. " Il en est de même maintenant : dors ici, ici, ici...

Déchirée et déchirante, elle s'assied sur le bord de la pierre, prend Jésus sur ses genoux, passe un de ses bras derrière elle, pose la tête de son Fils sur son épaule et y appuie la sienne, et, en le tenant serré contre sa poitrine, elle le berce et le couvre de baisers.

Nicodème et Joseph s'approchent et placent sur une sorte de siège, de l'autre côté de la pierre, des vases, des bandes, un linceul propre et un bassin rempli d'eau, me semble-t-il, ainsi que les tampons de charpie. A cette vue, Marie demande à haute voix:

-Que faites-vous là? Que voulez-vous? Le préparer? Pourquoi? Laissez-le sur les genoux de sa maman. Si j'arrive à le réchauffer, il ressuscitera plus tôt. Si j'arrive à consoler le Père et à le consoler lui de la haine déicide, le Père pardonnera plus tôt, et lui reviendra plus tôt.

La Douleureuse délire presque.

-Non, je ne vous le donnerai pas ! Je l'ai donné une fois, une fois je l'ai donné au monde et le monde n'en a pas voulu. Il l'a tué parce qu'il ne voulait pas de lui. Maintenant, je ne le donne plus ! Que dites-vous? Que vous l'aimez? Bon ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas défendu? Vous avez attendu, pour lui dire que vous l'aimiez, qu'il ne puisse plus vous entendre. Quel pauvre amour que le vôtre ! Mais si vous craigniez le monde au point de ne pas oser défendre un innocent, vous deviez au moins me le rendre, à moi, sa Mère, pour lui permettre de défendre son Enfant. Elle savait qui il était et ce qu'il méritait. Quant à vous... vous l'avez eu pour Maître, mais vous n'avez rien appris. N'est-ce pas vrai? Est-ce que je mens ? Mais vous ne voyez pas que vous ne croyez pas à sa Résurrection?

Vous y croyez? Non. Pourquoi êtes vous là, en train de préparer bandes et aromates? Parce que vous estimez que c'est un pauvre mort, aujourd'hui glacé, demain décomposé, et c'est pour cela que vous voulez l'embaumer. Laissez là vos pommades. Venez adorer le Sauveur avec le cœur pur des bergers de Bethléem. Regardez: dans son sommeil, c'est seulement un homme fatigué qui se repose. Comme il s'est fatigué de son vivant ! Il s'est exténué jusque dans ces dernières heures !... Maintenant, il repose. Pour moi, pour sa Maman, ce n'est qu'un grand Enfant épuisé qui dort. Son lit et sa chambre sont bien misérables, mais son premier berceau n'était pas plus beau, ni plus plaisante sa première demeure. Les bergers adorèrent le Sauveur pendant son sommeil d'enfant. Vous adorez le Sauveur pendant son sommeil de triomphateur de Satan. Alors,

comme les bergers, allez annoncer au monde: " Gloire à Dieu ! Le Péché est mort ! Satan est vaincu ! Paix sur la terre et dans les Cieux entre Dieu et l'homme ! " Préparez les chemins pour son retour. Je vous envoie, moi que la maternité rend prêtresse rituelle. Allez. J'ai dit que je refuse. Je l'ai lavé de mes larmes, et cela suffit. Le reste est inutile, et ne vous imaginez pas le mettre sur lui. Il sera plus facile pour lui de se relever s'il est dégagé de ces bandes funèbres et inutiles. Pourquoi me regardes-tu ainsi, Joseph? Et toi, Nicodème? L'horreur de cette journée vous a-t-elle rendus hébétés? Avez-vous perdu la mémoire? Ne vous le rappelez-vous pas? "A cette génération mauvaise et adultère qui cherche un signe, il ne sera donné que le signe de Jonas (Mt 12, 39; Lc 11, 29)... De même, le Fils de l'homme restera *trois jours et trois nuits* dans le cœur de la terre (Jon 2, 1). " Ne vous en souvenez-vous pas ? " Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes qui le tueront, mais *le troisième jour il ressuscitera* (Mt 20, 19 ; Mc 10, 34 ; Lc 18, 33). " Ne vous le rappelez-vous pas? " Détruisez ce Temple du vrai Dieu et *en trois jours* je le ressusciterai.(Jn 2, 19) " Ce Temple, c'était son corps. Tu hoches la tête? Tu me plains? Tu me crois folle? Mais comment? Il a ressuscité des morts, et il ne pourrait pas se ressusciter lui-même? Jean?

-Mère !

-Oui, appelle-moi "mère". Je ne peux vivre à l'idée que personne ne m'appellera plus ainsi ! Jean, tu étais présent quand il a ressuscité la fille de Jaïre (Mc 5, 35-42 ; Lc 8, 50-56) et le jeune homme de Naïm (Lc 7, 11-16). Ils étaient bien morts eux, n'est-ce pas? Ce n'était pas seulement un lourd sommeil? Réponds.

-Ils étaient morts. La fillette depuis deux heures, le jeune homme depuis un jour et demi.

-Et ils se sont levés à son commandement ?

-Ils se sont levés à son commandement.

-Vous avez entendu? Vous deux, vous avez entendu? Mais pourquoi hochez-vous la tête? Peut-être voulez-vous dire que la vie revient plus vite chez un homme jeune et innocent. Mais mon Enfant est l'Innocent ! Il est l'éternellement jeune. Il est Dieu, mon Fils !...

Marie jette un regard déchirant et fiévreux sur les deux hommes qui, accablés mais inexorables, disposent les rouleaux des bandes désormais trempées dans les aromates. Elle a étendu son Fils sur la pierre avec la délicatesse d'une mère qui dépose son nouveau-né dans son berceau. Elle fait deux pas, se penche au pied du lit funèbre, où Marie-Madeleine pleure à genoux. Elle la saisit par l'épaule, la secoue, l'appelle:

-Marie, réponds-moi. Eux pensent que Jésus ne peut pas ressusciter parce qu'il est un homme et qu'il est mort de blessures, mais ton frère n'était-il pas plus âgé que lui? -Si.

-N'était-il pas devenu tout entier une plaie? -Si.

-N'était-il pas décomposé avant même de descendre au tombeau?

-Si.

-Et n'est-il pas ressuscité au bout de quatre jours d'asphyxie et de putréfaction?

-Si (Jn 11, 17-44)

-Et alors?

Un silence grave et prolongé lui répond. Puis avec un cri inhumain, Marie vacille en portant une main à son cœur. Ils la soutiennent, mais elle les repousse. Du moins, elle paraît les repousser, car en réalité elle rejette ce qu'elle est seule à voir. Et elle crie :

-Arrière ! Arrière, cruel ! Pas cette vengeance-là ! Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre ! Tais-toi ! Ah ! il me mord le cœur !

-Qui, Mère?

-Oh, Jean, c'est Satan! Satan qui dit: "Il ne ressuscitera pas. Aucun prophète ne l'a annoncé. " Dieu très-haut ! Aidez-moi tous, vous qui êtes des esprits bons et des personnes pieuses ! Ma raison vacille ! Je ne me rappelle plus rien. Que disent les prophètes? Que dit le psaume? Ah ! qui va me répéter les passages qui parlent de mon Jésus?

C'est Marie-Madeleine qui, de sa voix d'orgue, récite le psaume de David sur la Passion du Messie (Ps 22). Marie, soutenue par Jean, redouble de larmes, qui tombent sur son Fils mort. Celui-ci en est inondé. La Mère s'en aperçoit, elle l'essuie et dit à voix basse :

-Tant de larmes... alors que, lorsque tu avais si soif je n'ai pas pu t'en donner une seule goutte. Et maintenant... je t'inonde ! Tu ressembles à un arbuste sous une épaisse rosée. Viens ici, que la Maman t'essuie, mon Fils ! Tu as goûté à tant d'amertume ! Que sur tes lèvres blessées ne tombe pas aussi l'amertume et le sel des larmes maternelles !... Puis elle appelle à haute voix :

-Marie! David ne dit pas... Connais-tu Isaïe? Dis-moi ses paroles...

Marie-Madeleine récite le passage sur la Passion (Is 53, 1-11) et finit dans un sanglot :

" ...il a livré sa vie à la mort et fut compté parmi les malfaiteurs, lui qui a enlevé les péchés du monde et a prié pour les pécheurs (Is 53, 12)."

-Ah ! Tais-toi ! Pas la mort ! Pas livré à la mort ! Non, non ! Ah ! que votre manque de foi, allié à la tentation de Satan, me met le doute au cœur ! Devrais-je ne pas te croire, mon Fils, ne pas croire à ta sainte parole? Parle à mon âme ! Des rives lointaines où tu es allé délivrer ceux qui attendaient ta venue, que ton âme s'adresse à mon âme qui l'attend, à mon âme qui est ici, toute prête à l'écouter. Dis à ta Mère que tu reviens. Dis: "Le troisième jour, je ressusciterai. " Je t'en supplie, mon Fils et Dieu ! Aide-moi à protéger ma foi. Satan enroule ses anneaux autour d'elle pour l'étrangler. Il a détourné sa tête de serpent de la chair de l'homme, car tu lui as arraché cette proie, mais maintenant il a enfoncé ses crocs venimeux dans la chair de mon cœur et il en paralyse les battements, la force et la chaleur. Mon Dieu ! Ne permets pas que je me méfie ! Ne laisse pas le doute me glacer ! Ne donne pas à Satan la liberté de m'amener au désespoir ! Mon Fils ! Mets ta main sur mon cœur. Elle chassera Satan. Pose-la sur ma tête. Elle y ramènera la lumière. Sanctifie mes lèvres par une caresse, pour qu'elles aient la force de dire: "Je crois" même contre tout un monde qui ne croit pas. Ah ! quelle douleur c'est de ne pas croire ! Père ! Il faut beaucoup pardonner à ceux qui ne croient pas. Car, quand on ne croit plus... quand on ne croit plus... toute horreur devient facile. Je peux te l'affirmer... moi qui éprouve cette torture. Père, pitié des sans-foi ! Donne-leur, Père saint, donne-leur, au nom de cette Hostie consumée et de moi, hostie qui se consume encore, donne ta foi aux sans-foi ! Un long silence s'installe.

Nicodème et Joseph font un signe à Jean et à Marie-Madeleine.

-Viens, Mère.

C'est Marie-Madeleine qui parle pour chercher à éloigner Marie de son Fils et à séparer les doigts de Jésus entrelacés dans ceux de Marie qui les couvre de baisers en pleurant.

Marie, solennelle, se redresse. Elle étend une dernière fois les pauvres doigts exsangues, pose la main inerte de Jésus le long de son corps. Puis elle baisse les bras vers la terre et, bien droite, la tête légèrement renversée, elle prie et offre. On n'entend pas un mot. Mais par toute son attitude, on comprend qu'elle prie. C'est vraiment la Prêtresse à l'autel, la Prêtresse au moment de l'offertoire " *Nous offrons à ta suprême majesté de tes dons et de tes bienfaits l'hostie pure, l'hostie saine, l'hostie sans tache.* "

Puis elle se tourne :

-Faites-le donc. *Mais il ressuscitera.* C'est inutilement que vous vous défiez de ma raison et que vous êtes aveugles à la vérité qu'il vous a révélée. C'est inutilement que Satan cherche à attaquer *ma* foi. Pour racheter le monde, il manque aussi la torture que Satan vaincu fait endurer à mon cœur. Je la subis et l'offre pour ceux qui viendront. Adieu, mon Fils ! Adieu, mon enfant ! Adieu, mon petit ! Adieu... Adieu... Saint... Bon... Très aimé et aimable. .. Beauté... Joie... Source de salut... Adieu... Sur tes yeux... sur tes lèvres... sur tes cheveux d'or... sur tes membres glacés... sur ton cœur transpercé... oh ! sur ton cœur transpercé... mes baisers... mes baisers... mes baisers... Adieu... Adieu !... Seigneur ! Pitié pour moi !

Une fois la préparation des bandes achevée, Nicodème et Joseph s'approchent de la table et dénudent Jésus même de son voile. Ils passent une éponge, me semble-t-il, ou un morceau de lin sur ses membres qui dégouttent de partout, pour les préparer très sommairement.

Puis ils enduisent d'onguents le corps tout entier. Ils l'ensevelissent vraiment sous une couche de pommade. Auparavant, ils l'ont soulevé pour nettoyer aussi la table de pierre sur laquelle ils étendent le linceul, dont plus de la moitié pend à la tête du lit. Ils posent Jésus sur le ventre, et enduisent tout le dos, les cuisses, les jambes, toute la partie postérieure. Ceci fait, ils le retournent délicatement, en veillant à laisser intacte la couche de pommade, puis ils font aussi l'onction de la partie antérieure, d'abord le tronc, ensuite les membres. D'abord les pieds, et en dernier lieu les mains qu'ils joignent sur le bas ventre.

La mixture des aromates doit être collante comme de la glu, car je vois que les mains de Jésus restent en place alors qu'auparavant elles glissaient toujours à cause de leur poids de membres morts. Les pieds, eux, gardent leur position : l'un plus droit, l'autre plus allongé.

Ils terminent par la tête. Après l'avoir enduite avec soin, de manière à ce que les traits disparaissent sous la couche d'onguents, ils lient le menton avec une bande pour maintenir la bouche fermée. Marie gémit plus fort.

Puis ils soulèvent le côté du linceul qui pend et le replient sur Jésus, qui disparaît sous la grosse toile. Ce n'est plus qu'une forme couverte par une toile.

Après avoir vérifié que tout est comme il faut, Joseph pose encore sur le visage un suaire de lin et d'autres linges, qui ressemblent à de courtes et larges bandes rectangulaires, qui passent de droite à gauche au-dessus du corps, et maintiennent en place le linceul, bien adhérent au Corps. Ce n'est pas le bandage que l'on voit sur les momies, ni même à la résurrection de Lazare. C'est un embryon de bandage.

Jésus désormais est effacé. Même sa forme disparaît sous les linges. Cela ressemble à un long paquet de toile, plus étroit aux extrémités et plus large au milieu, appuyé sur la pierre grise.

Marie redouble de larmes.

Jésus dit:

« La torture de Marie a continué par des assauts périodiques jusqu'à l'aube du dimanche. J'ai eu, dans la Passion, *une seule* tentation. Mais ma Mère, la Femme, a expié pour la femme, coupable de tout mal, de très nombreuses fois. Et Satan s'est acharné sur la Victorieuse avec une férocité décuplée.

Marie l'avait vaincu. Elle a connu la plus atroce tentation. Tentation contre sa chair de Mère. Tentation contre son cœur de Mère, tentation contre son âme de Mère. Le monde s' imagine que la Rédemption s'est achevée avec mon dernier soupir. Non. Ma Mère l'a accomplie, en y ajoutant sa triple torture pour racheter la triple concupiscence, en luttant pendant trois jours contre Satan qui voulait l'amener à nier ma Parole et à ne pas croire en ma Résurrection. Marie fut la seule qui continua à croire. Si elle est grande et bienheureuse, c'est aussi en raison de cette foi.

Tu as aussi connu cela, ce tourment qui fait écho à mes angoisses de Gethsémani. Le monde ne comprendra pas cette page. Mais " ceux qui sont dans le monde sans être du monde " la comprendront et leur amour pour ma douloureuse Mère en sera renforcé. C'est pour cela que je te l'ai donnée.

Va en paix avec notre bénédiction. »

Maria Valtorta écrit :

« Je contemplais la Mère pleurant sur son Fils étendu sur la pierre de l'onction, je regardais Marie-Madeleine en larmes, agenouillée au pied du lit funèbre en marbre, Jean debout et angoissé auprès de Marie qu'il regardait, avec les yeux d'un enfant effrayé et en pleurs, sa nouvelle Mère

9-314  
T10-161

1944-605

désolée, les autres femmes qui se pressaient à l'ouverture, les deux embaumeurs dans leur coin. Mon conseiller intérieur me dit alors : " Autour du lit funèbre de Jésus se trouvent les représentants de tout le genre humain. Marie-Madeleine représente l'humanité pécheresse et repentie, Jean l'humanité pure et consacrée, les pieuses femmes représentent les croyants, Nicodème et Joseph le monde avec ces brumes que sont la science, le respect humain, le doute... Vois-tu ? Il y a tout. "

Maria Valtorta précise ailleurs :

...Je contemplais Jésus étendu sur le marbre de la pierre de l'onction avec, à ses côtés, la Mère en larmes qui embrassait ses mains transpercées ; je remarquai alors - et je me demandai pourquoi - le visage de Jésus à peine mort, plus exactement à peine déposé sur cette pierre – paraissait être plus proche du visage du Jésus vivant, par sa finesse et sa beauté, qu'il ne l'était au moment où Jésus montait au Calvaire, qu'il était sur la croix et tel qu'il apparaîtra sur le saint-suaire. Plus vieux et fatigué, mais délicat et noble comme toujours.

1944-480

Jésus me répondit :

« La raison en est que, sur le chemin de croix, j'avais chaud, j'étais tuméfié, j'avais les veines saillantes sous l'effet de la fièvre et de la fatigue et déjà un début d'enflure due à la rétention d'urée consécutive à l'atroce flagellation. Sur la croix, tout ceci n'a fait qu'augmenter. Mais après ma mort, une fois l'agonie terminée, et les liquides partiellement évacués par voie naturelle ou à cause du coup de lance, mon visage s'est soudainement émâcié. De plus, le bain des larmes de ma Mère a contribué à rendre à mon visage un aspect plus familier.

En revanche, le saint-suaire montre le visage d'un homme mort depuis plusieurs heures déjà. Le processus habituel de l'œdème avait donc déjà commencé, d'autant plus fortement d'ailleurs chez un mort qui a subi des tortures telles que les miennes. Ce sont les transsudats qui suintent par les séreuses et qui vous font dire que le mort semble redevenu celui qu'il était de son vivant. C'est la grande paix que la mort étend même sur les visages les plus torturés.

Qui plus est, remarque que l'image apparaît sur une toile et qu'elle est fixée par tout un ensemble d'aromates et de sels naturels. Tu sais que toute tache sur une toile tend à se dilater. Mais en réalité, les traits de mon visage au matin de la résurrection étaient enflés de cette manière, autrement dit quand j'ai cessé d'être recouvert par le saint-suaire.

La vie est revenue au Vivant. Mais, durant cette quarantaine d'heures, j'étais réellement mort et je ne différais en rien de tout homme en proie à la mort. Si je ne me suis pas décomposé, c'est grâce à la rapidité de la Résurrection. Mais mon corps était soumis aux règles communes à tout corps mort, surtout après d'innombrables blessures. En tant que Victime, j'ai voulu m'anéantir même en cela. Toute décomposition commence par une boursoufflure. Ceci dit à l'attention de ceux qui doutent encore de la véracité de ma mort. »

## MARIE, CO-RÉDEMPTRICE, DE LA FERMETURE DU TOMBEAU AU CÉNACLE

Joseph d'Arimatee éteint l'une des torches, jette un dernier coup d'œil et se dirige vers l'entrée du tombeau en tenant bien haut la torche allumée restante.

Marie s'incline encore une fois pour donner un baiser à son Fils à travers les linges. Elle voudrait dominer sa peine et la contenir en une forme de respect envers le Cadavre qui, déjà embaumé ne lui appartient plus. Mais quand elle est toute proche du visage voilé, elle ne se maîtrise plus et tombe dans une nouvelle crise de désolation.

On la soulève de là non sans peine, et on l'éloigne plus difficilement encore de la couche funèbre. On remet en place les toiles dérangées, et c'est plutôt portée que soutenue qu'on emmène la pauvre Mère. Elle s'éloigne en tournant encore la tête, pour voir, pour voir son Jésus qui reste seul dans l'obscurité du tombeau.

9-315  
T10-161  
1944-159  
1944-344

Ils sortent dans le jardin silencieux dans la lumière du crépuscule. La relative clarté revenue après la tragédie du Golgotha commence déjà à s'affaiblir à cause de la nuit qui tombe. Et là, dans le verger de Joseph, sous les branchages épais bien qu'encore sans feuilles et à peine garnis des boutons blancs rosés des pommiers - étrangement en retard alors qu'ailleurs ils sont couverts de fleurs épanouies et même déjà fécondés en fruits minuscules -, la pénombre est encore plus avancée qu'ailleurs.

Ils roulent la lourde pierre du tombeau dans son logement. Les longues branches d'un rosier ébouriffé descendent du haut de la grotte vers le sol et semblent frapper à cette porte de pierre et dire: "Pourquoi te fermes-tu devant une mère en pleurs?" Ils paraissent verser eux aussi des larmes de sang de leurs pétales rouges qui s'effeuillent, avec les corolles qui s'étendent le long de la pierre sombre et les boutons serrés qui frappent contre l'inexorable fermeture.

Mais bientôt cette porte du tombeau sera mouillée d'un autre sang et d'autres larmes. Marie, jusqu'alors soutenue par Jean et relativement tranquille malgré ses sanglots, se dégage de l'apôtre et avec un cri qui, je crois, a fait trembler jusqu'aux fibres des plantes, elle se jette contre la porte, s'attaque à sa saillie pour la repousser. Elle s'écorche les doigts et se brise les ongles sans y parvenir, et elle fait pression jusque avec sa tête contre la saillie rêche. Son gémissement a quelque chose du rugissement d'une lionne qui s'évanouit sur le seuil de la trappe où sont enfermés ses lionceaux, pleine de tendresse et féroce dans son amour de mère.

Elle n'a plus rien de la douce Vierge de Nazareth, de la femme patiente que l'on connaissait jusque là. Elle est une mère, seulement et simplement la mère liée à son enfant par toutes les fibres de sa chair et de son amour. C'est la plus vraie "maîtresse" de cette chair qu'elle a engendrée, l'unique maîtresse après Dieu, et elle refuse que cette "propriété" lui soit dérobée. C'est la "reine" qui défend son diadème : son fils.

Toute la révolte et toutes les rébellions qu'en trente-trois ans toute autre femme aurait eues contre l'injustice du monde envers son enfant, toutes les férocités saintes et licites que toute autre mère aurait eues durant ces dernières heures pour frapper et tuer de ses mains et de ses dents les assassins de son enfant, tout ce que, par amour du genre humain, elle a toujours dompté, s'agitent maintenant dans son cœur, bouillonnent dans son sang. Mais malgré la douleur qui la fait délirer, elle reste douce, elle ne fait pas d'imprécations, elle ne s'acharne pas. Elle demande seulement à la pierre de s'ouvrir, de la laisser passer, car sa place est à l'intérieur, là où se trouve Jésus. Mais elle demande seulement aux hommes, impitoyables dans leur pitié, de lui obéir et d'ouvrir. Après avoir frappé et ensanglanté de ses mains la pierre qui résiste, elle se tourne et s'appuie, les bras ouverts, en embrassant encore les deux bords de la pierre puis, avec sa grande majesté de Mère douloureuse, elle ordonne:

-Ouvrez! Vous refusez? Eh bien, moi je reste ici. Ce n'est pas possible à l'intérieur? Alors ici, à l'extérieur. C'est ici que sont mon pain et mon lit. C'est ici qu'est ma demeure. Je n'ai pas d'autres maisons ni d'autre but. Quant à vous, partez. Retournez dans ce monde affreux. Moi, je reste là où il n'y a ni cupidité, ni odeur de sang.

-Tu ne peux pas, Femme !

-Tu ne peux pas, Mère !

-Tu ne peux pas, ma chère Marie !

Ils cherchent à lui détacher les mains de la pierre, effrayés par ces yeux dont ils ne connaissent pas la lueur qui les rend durs et impérieux, vitreux, phosphorescents.

Mais la violence n'est pas le fait des doux, et les humbles ne savent pas persister dans l'orgueil... Et Marie perd soudain la véhémence de sa volonté et le caractère impérieux de son commandement. Elle reprend son doux regard de colombe torturée, perd la majesté de son attitude. Elle fait un geste suppliant et elle joint les mains en suppliant :

-Laissez-moi ! Au nom de vos morts, au nom des vivants que vous aimez, ayez pitié d'une pauvre mère!... Écoutez... Écoutez mon cœur. Il a besoin de paix pour perdre ce battement cruel. Il s'est mis à battre ainsi là-haut, sur le Calvaire. Chaque coup de marteau blessait mon Enfant... et retentissait dans mon cerveau et dans mon cœur... ma tête est pleine du bruit des chocs, et mon cœur palpite au rythme des coups, sur les mains, sur les pieds de mon Jésus, de mon petit Jésus... Mon Enfant ! Mon Enfant !...

Sa torture, qui paraissait calmée après sa prière au Père, près de la table de l'onction, reprend soudain. Tous pleurent.

-J'ai besoin de n'entendre ni cris ni coups. Or le monde est rempli de voix et de rumeurs. Toute voix me rappelle le "grand cri" qui a pétrifié le sang dans mes veines, et toute rumeur me semble être le son du marteau sur les clous. J'ai besoin de ne pas voir de visages d'hommes. Or le monde est plein de visages... Cela fait presque douze heures que je vois des visages d'assassins... Judas... les bourreaux... les prêtres... les Juifs... Tous, tous des assassins !... Au loin ! Au loin !... Je ne veux plus voir personne... En tout homme, il y a un loup et un serpent. J'éprouve à l'égard de l'homme dégoût et peur... Laissez-moi ici, sous ces arbres paisibles, sur cette herbe fleurie... D'ici peu, il y aura les étoiles... Elles ont toujours été ses amies et les miennes... Hier soir, elles ont tenu compagnie à notre solitaire agonie... Elles savent tant de choses... Elles viennent de Dieu... Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu !... Elle pleure et s'agenouille. Paix, mon Dieu ! Il ne me reste que toi !

-Viens, ma fille! Dieu te donnera la paix. Mais viens. Demain, c'est le sabbat pascal. Nous ne pourrions pas venir t'apporter de quoi manger...

-Je ne veux pas de nourriture ! Je veux mon Enfant ! Je me rassasie de ma douleur et me désaltère de mes larmes... Ici... Entendez-vous comme pleure ce petit duc ? Il pleure avec moi, et d'ici peu les rossignols en feront autant. Et demain, dans le soleil, ce sera au tour des calandres, des fauvettes et de tous les oiseaux qu'il aimait, et les tourterelles viendront avec moi pour frapper cette pierre et dire : " Lève-toi, mon amour, et viens ! Amour qui te tiens dans les fentes du rocher, dans les retraites escarpées, que je voie ton visage, que j'entende ta voix ! (Ct 2, 13-14;3, 11) " Ah ! que dis-je ! Les assassins sournois ont eux aussi interpellé Jésus avec les mots du Cantique ! Oui, venez, filles de Jérusalem, voir votre Roi portant le diadème dont l'a couronné sa patrie le jour de son mariage avec la mort, le jour de son triomphe de Rédempteur !

-Regarde, Marie! Les gardes du Temple arrivent. Partons, pour qu'ils ne crachent pas sur toi leur mépris.

-Les gardes? Leur mépris? Non: ce sont des lâches, des lâches. Et si je marchais sur eux, terrible dans ma douleur, ils fuiraient comme Satan devant Dieu. Mais je me souviens que je suis Marie... et je ne les frapperai pas comme j'en aurais le droit. Je resterai lionne... ils ne me verront même pas. Et s'ils me voient et me demandent: " Que veux-tu?", je leur rétorquerai: " L'aumône de respirer l'air embaumé qui sort de cette fente. " J'ajouterai: " Au nom de votre mère. " Tous ont une mère... le bon larron l'a dit aussi...

-Mais ces gens sont pires que des larrons. Ils vont t'insulter.

-Y aurait-il encore une insulte que je ne connaisse pas après celles d'aujourd'hui?

C'est Marie-Madeleine qui trouve la raison qui peut plier la Douleureuse à l'obéissance.

-Tu es bonne, tu es sainte, tu as la foi, et tu es courageuse. Mais nous, que sommes-nous?... Tu le vois, la plupart ont fui, ceux qui restent tremblent. Le doute, qui est déjà en nous, nous dominerait. Toi, tu es la Mère. Tu n'as pas seulement des droits et des devoirs sur ton Fils, mais des devoirs et des droits sur ce qui appartient à ton Fils. Tu *dois* revenir avec nous, parmi nous, pour nous rassembler, pour nous rassurer, pour nous infuser ta foi. Tu l'as dit, après ton juste reproche à notre poltronnerie et à notre mécréance: " Il lui sera plus facile de ressusciter s'il est débarrassé de ces bandes Inutiles. " Moi, je te le déclare: " Si nous arrivons à nous unir dans la foi en sa Résurrection, il ressuscitera plus vite. Nous l'appellerons par notre amour..." Mère, Mère de mon

Sauveur, reviens avec nous, toi qui es l'amour de Dieu, pour nous donner cet amour que tu possèdes ! Veux-tu donc que la pauvre Marie de Magdala que Jésus a sauvée avec tant de pitié se perde de nouveau?

-Non, on me le reprocherait. Tu as raison. Je dois revenir... aller à la recherche des apôtres... des disciples... de la famille... de tous... pour leur dire: " croyez " et " il vous pardonne "... A qui ai-je déjà dit ces mots? ... Ah! A Judas. Il faudra... oui, il faudra le rechercher, même lui... car c'est le plus grand pécheur...

Marie reste la tête inclinée sur la poitrine, elle tremble presque de dégoût, puis elle reprend:

-Jean, tu iras à sa recherche et tu me l'amèneras. Tu *dois* le faire, et je *dois* le faire. Père, que cela aussi soit pour la Rédemption de l'humanité. Allons.

Elle se lève. Ils sortent du jardin à moitié obscur. Les gardes les regardent sortir sans intervenir.

La route, poussiéreuse et bouleversée par la marée humaine qui l'a parcourue et frappée de ses pieds, de ses pierres et de ses matraques, fait une courbe autour du Calvaire pour rejoindre la route principale, parallèle aux murs. Les traces de l'événement y sont encore plus visibles. Par deux fois, Marie pousse un cri et se penche pour étudier le sol avec une mauvaise lumière, car il lui semble voir du sang et elle pense que c'est celui de son Jésus. Mais, à ce qu'il me semble, ce ne sont que des morceaux d'étoffe déchirés dans la mêlée de la fuite. Le petit torrent, qui court le long de la route, gazouille doucement dans l'épais silence qui envahit tout. La ville paraît abandonnée, tant il n'en provient que du silence.

Voici le petit pont qui conduit au rude chemin du Calvaire et, en face, la Porte Judiciaire. Avant de passer dessous et de disparaître, Marie se retourne pour porter un dernier regard vers le sommet du Calvaire... et elle verse des larmes désolées. Puis elle dit:

- Allons-y. Mais conduisez-moi. Je ne veux pas voir Jérusalem, ses rues, ses habitants.

-Oui, oui, mais pressons-nous. Ils vont fermer les portes et, comme tu vois, leur garde est renforcée. Rome craint des soulèvements.

-Elle a raison. Jérusalem est un repaire de tigres ! C'est une tribu d'assassins, une horde de brigands. Et ce n'est pas seulement vers les biens matériels, mais vers les vies humaines que ces usurpateurs tendent leurs griffes rapaces. Cela fait trente-deux ans qu'ils dressent des pièges contre la vie de mon Enfant... C'était un agneau de lait et de rose, c'était un petit agneau aux cheveux d'or frisés... Il savait à peine dire " Maman ", faire ses premiers pas et rire de ses petites dents entre ses lèvres de clair corail, quand ils sont venus pour l'égorger... Ils prétendent maintenant qu'il avait blasphémé, violé le sabbat, poussé à la révolte, visé au trône, péché avec les femmes... Mais qu'avait-il fait, alors? Quel blasphème pouvait-il avoir proféré s'il savait à peine appeler sa maman? Que pouvait-il violer de la Loi, si lui, l'éternel Innocent, était alors aussi le petit innocent de l'homme? Quelle révolte pouvait-il soulever s'il ne savait pas même faire un caprice? A quel trône aurait-il visé? Il avait son trône sur la terre et au Ciel, et il n'en demandait pas d'autre. Au Ciel, il avait le sein du Père, et sur terre il avait *mon* sein. Jamais il n'a eu un regard sensuel, et vous, qui êtes jeunes et belles, vous pouvez le certifier. Mais à cette époque... L'exercice de ses sens se bornait au besoin de tiédeur et de nourriture, et il était plein d'amour, oui, mais pour mon sein tiède, pour y poser son petit visage et dormir ainsi, et pour mon sein duquel mon amour écoulait en lait... Oh ! mon enfant !... Et ils voulaient ta mort ! C'est la vie, ton unique trésor, qu'ils voulaient t'enlever. Ils voulaient enlever sa mère au fils, son fils à la mère, pour nous rendre les plus misérables et les plus désolés de l'univers. Pourquoi ôter la vie au Vivant? Pourquoi vous arroger le droit de retirer ce miracle qu'est la vie, le bien de la fleur et de l'animal, le bien de l'homme? Mon Jésus ne vous demandait rien, ni argent, ni bijoux, ni maison. Il en avait une, petite et sainte, et il l'avait quittée par amour pour les hommes, ces hyènes. La demeure qu'a le petit de l'animal, il y avait renoncé pour vous, et c'est pauvre et seul qu'il a parcouru le monde, sans même le lit que lui avait construit le Juste, sans même le pain que lui cuisait sa Maman, et il a dormi là où c'était

possible, il a mangé comme il l'a pu: chez des gens honnêtes comme tout fils d'homme, ou sur la couchette formée par l'herbe des prés, veillé par les étoiles. Assis à une table, ou partageant avec les oiseaux de Dieu les grains de blé et les fruits des ronces sauvages. Il ne vous demandait rien, mais, au contraire, il vous donnait. Il voulait seulement la vie pour vous donner la Vie par sa parole. Et vous, et toi, Jérusalem, vous l'avez dépouillé de la vie. Es-tu rassasiée et repue de son sang et de sa chair? Ou cela ne te suffit-il pas encore? Et toi, hyène après avoir été vampire et vautour, veux-tu te repaître de son cadavre, et, loin d'être rassasiée d'opprobres et de tourments, veux-tu encore t'acharner et jouir de déshonorer ses dépouilles et de revoir ses spasmes de douleur, ses tremblements, ses hoquets, ses convulsions en moi, la Mère de celui que vous avez tué? Sommes-nous arrivés? Pourquoi vous arrêtez-vous? Cet homme, que veut-il de Joseph? Que dit-il?

En fait Joseph a été accosté par un des rares passants et, dans le silence absolu de la ville déserte, on entend très bien leurs paroles.

-On sait que tu es entré dans la maison de Pilate: tu as profané la Loi, et tu en rendras compte! La Pâque t'est interdite! Tu es devenu impur.

-Toi aussi, Elchias<sup>63</sup>. Tu m'as touché, or je suis tout couvert du sang du Christ et de sa sueur de mort!

-Ah! Horreur! Écarte-toi! Éloigne de moi ce sang!

-N'aie pas peur. Il t'a déjà abandonné et maudit.

-Mais toi aussi, tu es maudit. Et maintenant que tu t'es acoquiné avec Pilate, n'espère pas pouvoir soustraire le cadavre. Nous avons pris des mesures pour que ce petit jeu cesse.

Nicodème s'est approché lentement, tandis que les femmes se sont arrêtées avec Jean, en s'adossant à un portail fermé.

-Nous l'avons vu, répond Joseph. Lâches! Vous avez peur même d'un mort! Mais de *mon* jardin et de *mon* tombeau, je fais ce que bon me semble.

-Nous verrons cela...

-Nous verrons. J'en appellerai à Pilate.

-Oui, tu forniques avec Rome, maintenant.

Nicodème s'avance:

-Mieux vaut avec Rome qu'avec le démon, comme vous, déicides! Et du reste, dis-moi: comment donc reprends-tu courage? Il y a un instant tu fuyais, en proie à la terreur. C'est déjà passé pour toi? Ce qui est arrivé ne te suffit-il pas? Une de tes maisons n'est-elle pas brûlée? Tremble donc! Le châtement n'est pas fini. Il vient, au contraire. Il te menace comme la Némésis des païens. Ni gardiens, ni sceaux n'empêcheront le Vengeur de se lever et de frapper.

-Maudit sois-tu!

Elchias s'enfuit et va buter contre les femmes. Il le comprend, et lance une injure grossière à Marie. Jean, sans un mot, fait un saut de panthère et le jette à terre, il le maintient avec ses genoux, lui serre les mains autour du cou et lui intime:

-Demande-lui pardon ou je t'étrangle, démon!

Il ne le lâche que lorsque l'homme, pressé et à moitié asphyxié par les mains de Jean, geint:

-Pardon. Mais son cri a attiré la ronde.

-Halte-là! Qu'est-ce qu'il se passe? Encore des séditions? Arrêtez-vous tous, ou vous serez frappés. Qui êtes-vous?

-Joseph d'Arimathie et Nicodème, autorisés par le Proconsul à ensevelir le Nazaréen mis à mort, qui reviennent du tombeau avec sa Mère, son disciple, ainsi que ses parents et amis. Cet homme a offensé la Mère de Jésus et on l'a obligé à demander pardon.

63 Elchias est un personnage puissant du Sanhédrin. Il est trésorier du Temple et à ce titre, c'est lui qui a donné les trente deniers à Judas.

-C'est tout? Il fallait l'étrangler. Allez ! Soldats, arrêtez cet homme. Que veulent-ils d'autre, ces vampires? Même le cœur des mères? Salut, Juifs !

-Quelle horreur ! Mais ce ne sont plus des hommes... Jean, sois bon avec eux. Prends en compte le souvenir de mon Jésus - qui est aussi ton Jésus : il prêchait le pardon.

-Mère, tu as raison. Mais ce sont des criminels et ils me font perdre la tête. Ce sont des sacrilèges: ils t'offensent et je ne puis le permettre.

-Ce sont des criminels, oui, et ils savent qu'ils le sont. Regarde comme il y en a peu dans les rues et comme ils s'esquivent furtivement ! Leur forfait accompli, les criminels sont pris d'inquiétude. De les voir fuir ainsi, entrer dans les maisons, se barricader par peur, me fait horreur. Je les vois tous coupables du déicide. Regarde là, Marie, ce vieil homme. Il est déjà au bord de la fosse et pourtant, maintenant que la lumière de cette porte qui s'ouvre l'éclaire, il me semble l'avoir vu défiler pour accuser mon Jésus, là-haut, sur le Calvaire... Il l'appelait larron... Larron, mon Jésus !... Et ce jeune, à peine plus qu'un enfant, lui adressait des blasphèmes obscènes en invoquant son sang sur lui... Le malheureux !... Et cet homme? Il est si musclé et si fort, se sera-t-il abstenu de le frapper? Oh ! je ne veux pas voir ! Regardez: sur leurs visages se superpose le visage de leur âme et... et ils n'ont plus figure d'hommes, mais de démons... Ils se montraient braves contre l'homme lié, le Crucifié... Et maintenant ils fuient, ils se cachent, ils s'enferment. Ils ont peur. De qui? D'un mort. Pour eux, ce n'est qu'un mort puisqu'ils nient qu'il soit Dieu. De quoi donc ont-ils peur? A qui ferment-ils leurs portes? Au remords, à la punition. C'est inutile: le remords est en vous et il vous poursuivra éternellement. La punition n'est pas humaine. Et contre elle les verrous et les bâtons, les portes et les barreaux ne servent à rien. Elle descend du Ciel, de Dieu, vengeur de son Immolé, elle pénètre au-delà des murs et des portes, et vous marque de sa flamme céleste, pour le châtement surnaturel qui vous attend. Le monde viendra au Christ, à Celui qui est le Fils de Dieu et le mien, il viendra à Celui que vous avez transpercé, mais vous, les Caïn d'un Dieu, vous serez marqués pour toujours comme l'opprobre de l'espèce humaine.

Moi, qui suis née de vous, moi qui suis la Mère de tous, je dois dire que pour moi, votre fille, vous n'avez été que des parâtres. Dans la foule infinie de mes enfants, vous êtes ceux qui m'imposez le plus d'effort pour vous accueillir, car vous êtes souillés du crime envers mon enfant. Et vous ne vous en repentez pas en disant :

“ Tu étais le Messie. Nous te reconnaissons et nous t'adorons. ”

Voici une autre ronde romaine. L'Amour n'est plus sur la terre. La Paix n'est plus dans le monde des hommes. Haine et guerre s'agitent comme ces torches fumeuses. Ceux qui dominent ont peur du déchaînement de la foule. Ils savent par expérience que, lorsque cette bête qui s'appelle homme a senti le goût du sang, elle devient avide de carnage... Mais ne les craignez pas. Ce ne sont pas de vrais lions ni de vraies panthères, ce sont des hyènes très lâches. Ils s'acharnent sur l'agneau sans défense, mais ils redoutent le lion armé de lances et son autorité. Ne craignez pas ces chacals rampants. Votre pas ferré les met en fuite et l'éclat de vos lances les rend plus doux que des lapins. Ces lances ! L'une d'elles a ouvert le cœur de mon Fils ! Laquelle? Leur vue est une flèche dans mon cœur... Et pourtant je voudrais les avoir toutes dans ces mains qui tremblent pour voir quelle est celle qui porte encore des traces de sang et dire: “C'est celle-là ! Donne-la-moi, soldat ! Donne-la à une mère en souvenir de ta mère lointaine, et je prierai pour elle et pour toi. ” Aucun soldat ne me la refuserait, car ces hommes de guerre ont été les meilleurs devant l'agonie du Fils et de la Mère. Pourquoi n'y ai-je pas pensé, là-haut? C'était comme si on m'avait frappé à la tête. Déjà, elle était abrutie par ces coups... Oh ! quels coups ! Qui me permet de ne plus les entendre ici, dans ma pauvre tête? La lance... Comme je la voudrais !...

-Nous pouvons la chercher, Mère. Le centurion me paraît très bon avec nous. Je crois qu'il ne la refusera pas. J'irai demain.

-Oui, oui, Jean. Je suis pauvre, je n'ai que peu d'argent, mais je me dépouille jusqu'à mon dernier sou pour obtenir cette arme... Ah ! comment ai-je pu ne pas la demander?

-Marie, ma chérie, aucun d'entre nous ne connaissait cette blessure... Quand tu l'as vue, les soldats étaient déjà loin.

-C'est vrai... Je suis abruti par la douleur. Et les vêtements? Je n'ai rien de lui ! Je donnerais mon sang pour les avoir... Marie verse de nouveau des larmes désolées.

Elle arrive ainsi dans la rue où se trouve le Cénacle. Il est temps, car elle est épuisée et se traîne vraiment comme une vieille femme. Et elle le dit. -Courage ! Nous voilà arrivées.

-Arrivées? Le chemin qui, ce matin, m'a paru si long est donc si court? Ce matin... était-ce ce matin? Cela ne fait pas plus longtemps? Que d'heures, que de siècles sont passés depuis que je suis entrée hier soir ici et depuis que j'en suis sortie ce matin? Est-ce vraiment moi, une Mère de cinquante ans, ou bien une centenaire, une femme d'il y a longtemps, croulant sous les siècles qui pèsent sur mes épaules courbées et sur ma tête chenue? Il me semble avoir vécu toute la douleur du monde. Cette croix est immatérielle, mais combien lourde ! Elle est de pierre. Peut-être encore plus lourde que celle de mon Jésus. Car je porte la mienne et la sienne avec le souvenir de sa torture et la réalité de la mienne. Entrons, puisqu'il le faut. Mais ce n'est pas un réconfort, c'est un accroissement de douleur. C'est par cette porte qu'est entré mon Fils pour son dernier repas. C'est par elle qu'il est sorti pour aller à la rencontre de la mort. Et il a dû mettre son pied là où le traître avait posé le sien, en sortant pour appeler ceux qui devaient s'emparer de l'Innocent. C'est contre cette porte que j'ai vu Judas... Oui, j'ai vu Judas ! Et je ne l'ai pas maudit. Je lui ai parlé au contraire comme une mère déchirée, déchirée pour son Fils bon et pour ce fils mauvais ... J'ai vu Judas ! C'est le Démon que j'ai vu en lui ! Moi, qui ai toujours tenu Lucifer sous mon talon et, ne considérant que Dieu, n'ai jamais posé les yeux sur Satan, j'ai connu son visage en regardant le traître. J'ai parlé avec le Démon... Et il s'est enfui, car il ne supporte pas ma voix. L'aura-t-il quitté maintenant? Je pourrais ainsi parler à ce mort et moi, qui suis mère, le concevoir à nouveau avec le sang d'un Dieu, pour l'enfanter à la grâce? Jean, jure-moi que tu le rechercheras et que tu ne te montreras pas cruel envers lui. Je ne le suis pas, moi qui pourtant en aurais le droit... Oh ! Laissez-moi entrer dans cette pièce où mon Jésus a pris son dernier repas, là où la voix de mon enfant a prononcé en paix ses dernières paroles !

-Oui, nous le trouverons. Mais maintenant, regarde, viens ici, là où nous étions hier. Repose-toi. Salue Joseph et Nicodème qui se retirent.

-Je les salue, oui. Oh ! je les salue, je les remercie, je les bénis !

-Mais viens, viens. Tu vas le faire à loisir.

-Non. Ici. Joseph... Ah! je n'ai connu personne de ce nom qui ne m'aime pas...

Marie, femme d'Alphée, éclate en sanglots.

-Ne pleure pas... Même ton Joseph... C'était par amour que ton fils se trompait. Il voulait me donner la paix humainement... Mais aujourd'hui... tu l'as vu... tous les Joseph sont bons avec Marie. Joseph, je te remercie, et toi aussi, Nicodème... Mon cœur se prosterne sous vos pieds fatigués à cause de tant de chemin fait pour lui... pour les derniers honneurs qui lui ont été rendus... Je n'ai que mon cœur à vous donner... et je vous le donne, amis loyaux de mon Fils... et... et pardonnez les paroles qu'une mère transpercée vous a dites au tombeau...

-Toi qui es sainte, c'est à toi de pardonner ! dit Nicodème.

-Sois bonne maintenant. Repose dans ta foi. Nous viendrons demain, ajoute Joseph.

-Oui, nous viendrons. Nous sommes à tes ordres.

-C'est le sabbat demain, objecte la gardienne de la maison.

-Le sabbat est mort. Nous viendrons. Adieu. Que le Seigneur soit avec nous.

Et ils s'en vont. -Viens, Marie. -Oui, Mère, viens.

-Non. Ouvrez. Vous m'avez promis de le faire après les salutations. Ouvrez cette porte ! Vous ne pouvez la fermer à une mère, à une mère qui cherche à respirer dans l'air l'odeur du souffle, du corps de son enfant. Ne savez-vous pas que ce souffle et ce corps, c'est moi qui les lui ai donnés? Moi, moi qui l'ai porté neuf mois, qui l'ai enfanté, allaité, élevé, soigné? Ce souffle est mien ! Cette odeur de chair est mienne ! C'est la mienne, rendue plus belle chez mon Jésus. Laissez-moi la sentir une fois encore.

-Mais oui, ma chérie, demain. Aujourd'hui, tu es exténuée. Tu es brûlante de fièvre. Tu ne peux pas. Tu es malade.

-Oui, malade. Mais c'est parce que j'ai dans les yeux la vue de son sang et dans le nez l'odeur de son corps couvert de plaies. Que je voie la table où il s'est appuyé vivant et en bonne santé, que je sente le parfum de son corps juvénile. Ouvrez ! Ne me l'ensevelissez pas une troisième fois ! Déjà, vous me l'avez caché sous les aromates et les bandes, puis vous me l'avez enfermé sous la pierre. Maintenant pourquoi, pourquoi refuser à une Mère de retrouver son dernier vestige dans le souffle qu'il a laissé derrière cette porte? Laissez-moi entrer. Je chercherai par terre, sur la table, sur son siège, les traces de ses pieds, de ses mains. Et je les baiserai, je les baiserai jusqu'à me consumer les lèvres. Je chercherai... chercherai... Peut-être trouverai-je un cheveu de sa tête blonde, cheveu qui ne soit pas couvert de sang. Savez-vous donc ce qu'est le cheveu d'un fils pour sa maman? Toi, Marie, femme de Cléophas, et toi, Salomé, vous êtes mères. Et vous ne comprenez pas ? Jean? Jean? Écoute-moi. Je suis ta Mère: c'est Jésus qui m'a rendue telle. Lui ! Tu me dois obéissance. Ouvre ! Je t'aime, Jean. Je t'ai toujours aimé parce que tu l'aimais. Je t'aimerai plus encore. Mais, ouvre. Ouvre, te dis-je ! Tu ne veux pas? Tu ne veux pas ? Ah ! je n'ai donc plus de fils? Jésus ne me refusait jamais rien, parce qu'il était mon fils. Tu refuses. Tu ne l'es pas. Tu ne comprends pas ma douleur... Oh! Jean, pardon... pardon... Ouvre... Ne pleure pas... Ouvre... Oh ! Jésus !... Jésus !... Écoute-moi... Que ton esprit opère un miracle ! Ouvre à ta pauvre Maman cette porte que personne ne veut ouvrir ! Jésus ! Jésus !

Marie serre les poings et frappe la porte bien close. Son déchirement est au paroxysme. Elle finit par pâlir en murmurant:

-Oh ! mon Jésus ! Je viens ! Je viens !

Elle se renverse sans force dans les bras des femmes qui pleurent. Elles la soutiennent pour l'empêcher de tomber au pied cette porte, et la transportent ainsi dans la pièce en face.

Marie dit à Maria Valtorta:

« Je suis la Mère. Écris.

Lorsque la pierre fut glissée dans sa cavité et ferma le Sépulcre, il m'a semblé qu'elle me passait sur le cœur, me le broyait me l'arrachait de la poitrine. Je me suis agrippée à sa saillie par les ongles et la bouche pour la repousser, cette pierre qui me séparait de Jésus, qui me le faisait mourir une seconde fois, d'une mort plus profonde, d'une séparation encore plus grande dans laquelle même les membres de mon Fils n'étaient plus miens... Mais, hélas, je n'ai rien obtenu ! Ongles et dents glissèrent sans faire bouger la grosse pierre. Mes doigts et mes lèvres saignèrent, mais il resta fermé, fermé et inexorable comme la mort. Alors les larmes coulèrent sur le sang. Et ce sang, ces larmes de sa Mère furent les premiers qui baignèrent ce lieu saint où un Dieu connut la mort pour arracher l'homme à la mort.

Ils me détachèrent de là, car, s'ils m'y avaient laissée, j'y serai restée: là, au pied de cette porte de pierre, comme une mendicante qui attend une obole. *J'étais en effet la plus misérable des femmes* et, pour vivre, j'avais besoin de cette obole : revoir mon Fils ! J'étais encore moins qu'une mendicante. Je me serais blottie là comme une brebis qui a perdu son berger, qui est vagabonde, affamée, seule, qui rentre à la bergerie fermée, à la bergerie qui n'a plus de maître et se laisse mourir de faim là, contre le mur épais, car elle n'a plus personne et, dans ce monde rempli de

loups, il lui semble être encore défendue si elle reste à l'endroit où se trouvait celui qui l'aimait... Est-ce que je n'étais pas, en effet, *une brebis au milieu de loups féroces, et celui qui m'aimait n'était-il pas mort ?*

Ils m'arrachèrent donc de là... Oh ! Que la pitié des hommes peut être cruelle, parfois ! Qu'auraient été ces jours pour moi, à attendre la résurrection de mon Jésus dans ce jardin paisible ? Beaucoup, beaucoup moins déchirants que ceux que j'ai dû vivre ailleurs.

Il n'y avait, à cet endroit, aucune trace de crime. Les plantes bonnes et innocentes, continuaient à fleurir pour louer Dieu. Les oiseaux bons et innocents, à faire leur nid et à chanter pour obéir au Seigneur. Eux, ils ne haïssaient pas, ils n'avaient jamais haï, maudit ou tué. Ils avaient entendu les cris de haine et les blasphèmes et, tout apeurés, s'étaient cachés au cœur [du feuillage] tandis que les plantes frissonnaient sous le vent de la colère. Ils avaient vu passer leur Seigneur ensanglanté, roué de coups, blessé, mourant, comme l'un des leurs à cause d'un épervier ou d'une bande de mauvais enfants ; ils en avaient ressenti à la fois de la pitié et de la peur à *la pensée que la fin de toute créature était venue si leur Créateur avait été conduit à la mort*, lui qui, dans sa bonté, avait toujours eu pour eux des paroles d'amour, des bénédictions et des miettes de pain.

Dans une telle paix, j'aurais pu sentir ma souffrance s'engourdir et j'aurais pleuré, sans tressaillir de douleur, sous les étoiles et dans le soleil doré, jusqu'au moment où l'aurore dominicale m'aurait ouvert les portes et rendu mon Fils.

Et les gardes ? Oh, je n'en avais pas peur ! Je me serais recroquevillée dans un coin comme une esclave dans l'attente de son maître et je leur aurais paru si méprisable qu'ils m'auraient oubliée. D'ailleurs même s'ils s'étaient moqué de moi, qu'est-ce que cela m'aurait fait ? Que de railleries ne m'avaient-on pas lancées au sommet du Golgotha ? Je n'aurais pas pu en entendre de plus atroces. *J'avais bu la lie des obscénités humaines et, depuis lors, aucune atroce imprécation qui me soit adressée, à moi, ne me surprend. Je les connais toutes...* Je pouvais donc entendre aussi les plaisanteries de quelques gardes ensommeillés.

Mais on m'a arrachée de là... Et il m'a fallu revenir parmi les hommes. Les hommes !... Les hommes !... Ces bêtes sauvages qui avaient tué mon Fils. Ce fut là le second calvaire de la Mère...

Voici la route !... Elle est encore détériorée par la foule qui l'a parcourue le matin à la suite du Condamné, et dans l'après-midi en s'enfuyant du mont. Pour rentrer à la maison, il me faut emprunter un sentier sur lequel ces gens cruels étaient passés.

Je vois les traces de leurs pas. Il y en a dans tous les sens, ainsi que des lambeaux de tissu et des objets perdus, comme toujours là où une foule se répand et où, dans la cohue, [les gens] s'oppressent les uns les autres. Chacun de ces signes, chacune de ces traces de pas me disait : " Je suis un bourreau de ton Fils. "

Voici ensuite le *vrai* chemin du Calvaire, là, à la passerelle après la Porte... Ici, les traces se font plus nombreuses, et ma douleur plus atroce... Je vois par terre des pierres et des gourdins... et je sais à quoi ils ont servi. Il y a certainement du sang de mon Fils dessus, car ils l'ont frappé sur ses *membres déjà tellement lacérés !..* Oh ! Je voudrais rechercher le sang de mon Fils sur ces matériaux *non coupables, mais que l'homme a rendus coupables*. Mais on ne me laisse pas faire. La nuit tombe. On est vendredi, la veille du sabbat. Il faut se dépêcher.

Avant de tourner le dos au Calvaire pour prendre la route qui entre dans la ville, je me retourne et, dans le crépuscule du soir, je vois trois ombres noires sur un ciel déjà pris par la nuit : ce sont trois croix. L'une d'elles a porté mon Fils ! Mon Fils ! Elle a été le lit de son agonie ! *Sa Mère*, qui lui avait préparé un berceau si moelleux quand elle l'attendait et ne s'était pas donné un instant de paix pour que le premier sommeil de son Enfant n'ait pas à connaître la dureté piquante d'une lièze de paille, *a dû le voir mourir sur la dureté du bois...* »

Jésus dit:

« Écris tout de suite pendant que je suis encore en toi avec mon corps, mon Sang, mon Âme et ma Divinité, ce qui fait que tu as en toi la plénitude de la sagesse.

Marie vécut "eucharistiquement" pendant presque toute sa vie.

*La Mère n'est pas différente du Fils. Ni dans la nature humaine, ni dans la mission surhumaine de Rédemption.*

1943-124

*Le Fils, pour toucher au sommet de la douleur, dut éprouver la séparation du Père: à Gethsémani, sur la croix. Ce fut la douleur portée à des hauteurs et des rigueurs infinies. La Mère, pour toucher au sommet de la douleur, dut éprouver la séparation du Fils: pendant les trois jours de ma sépulture.*

Marie fut alors seule. Il ne lui resta que la foi, l'espérance, la charité. Mais moi j'étais absent. L'épée ne fit pas que s'enfoncer au fond de son cœur; elle le lui transperça, le lui fouilla. Marie n'en mourut point uniquement par la volonté de l'Éternel. Parce que, pour celle qui était Pleine de Grâce, rester privée de l'union avec son Fils et Dieu était une telle douleur que, sans une grâce spéciale, Elle en serait morte.

Nombreuses sont les pages secrètes que vous ne connaissez pas sur la vie de la très pure Co-Rédemptrice. Je vous l'ai déjà dit: 'Les secrets de Marie sont trop purs et divins pour que l'esprit humain puisse les connaître'. Je vous en dit juste assez pour augmenter en vous la vénération envers la plus Sainte du Ciel, après Dieu.

*Cette heure d'immense douleur, dans la mer de douleurs que fut la vie de ma Mère, consacrée à la souffrance suprême et à la joie suprême de sa conception, était nécessaire pour compléter ce qui manquait à ma passion.*

Marie est Co-Rédemptrice. Par conséquent, tout en elle étant inférieur seulement à Dieu, sa douleur aussi dut être telle qu'aucune douleur humaine ne pourra jamais l'égaliser. »

## LA NUIT DU VENDREDI SAINT...

«PÈRE, VIENS A MON SECOURS, JÉSUS NE M'ENTEND PAS... »

Marie, secourue par les femmes en pleurs, revient à elle. Elle a plus que la force de sangloter. Il semble vraiment que sa vie doive s'écouler et se consumer tout entière dans ces larmes.

Les femmes veulent qu'elle se restaure. Marthe lui offre un peu de vin, la gardienne voudrait qu'elle prenne au moins un peu de miel. Marie, femme d'Alphée, à genoux devant elle, lui présente une tasse de lait tiède en disant :

-Je l'ai trait moi-même à la chèvre de la petite Rachel. (Peut-être s'agit-il d'une fille de la famille qui habite dans cette maison de Lazare, comme locataires ou comme gardiens, je ne sais). Mais Marie ne veut rien. Pleurer, seulement pleurer. Et aussi demander et s'entendre promettre que l'on battra le rappel des apôtres et des disciples, que l'on recherchera la lance et les vêtements et que, quand il fera jour, puisque maintenant ils ne veulent pas la laisser aller, elles lui permettront d'entrer dans la pièce du Cénacle.

-Oui. Si tu es un peu tranquille, si tu reposes un peu, je t'y conduirai, dit sa belle-sœur. Nous entrerons toutes les deux et, à genoux, j'irai pour toi à la découverte de toute trace de Jésus... Marie, femme d'Alphée, sanglote. Mais tu vois? Ici tu as la coupe et le pain entamé par lui, employé par lui pour l'Eucharistie. Y a-t-il plus saint souvenir? Tu vois? Jean te les a apportés dès ce matin pour que tu les voies ce soir... Pauvre Jean qui est là, qui pleure et qui a peur...

-Peur? Pourquoi? Viens, Jean.

9-326  
T10-173  
1944-159

Jean sort de l'ombre - car dans la pièce il n'y a qu'une petite lampe posée sur la table près des objets de la Passion -, et vient s'agenouiller aux pieds de Marie, qui lui fait une caresse et lui demande:

-Pourquoi as-tu peur?

Alors Jean, en embrassant ses mains et en pleurant :

-Parce que tu es malade. Tu es fiévreuse et angoissée... Et tu n'es pas tranquille. Si tu continues ainsi, tu vas mourir comme lui est mort...

-Ah ! Si cela pouvait être vrai !

-Non ! Mère ! Maman ! Oh ! il est plus doux de dire : " Maman ", comme à la mienne ! Laisse-moi t'appeler ainsi... Je ne trouve pas de différence entre ma mère et toi, et même je t'aime encore plus qu'elle, parce que tu es la Mère que Jésus m'a donnée et que tu es sa Mère, par conséquent ne fais pas une trop grande différence entre le Fils né de toi et le fils qui t'a été donné... Et aime-moi un peu comme tu l'aimes, lui... Si c'était lui qui te disait: "J'ai peur que tu meures ", lui répondrais-tu : " Ah ! Si cela pouvait être vrai! "? Non, n'est-ce pas? Tu regretterais au contraire de t'en aller et le laisser dans un monde de loups, lui, ton Agneau... Et pour moi tu n'es pas en peine?... Je suis tellement plus agneau que lui, non par bonté et pureté, mais par stupidité et par peur. Si tu n'es plus là pour moi, le pauvre Jean sera dévoré par les loups sans avoir su élever un bêlement qui parle de son Maître... Veux-tu que je meure ainsi, sans le servir? Stupide dans la mort comme dans la vie? Non, n'est-ce pas? Alors, Maman, cherche à t'apaiser... Pour lui... D'ailleurs ne dis-tu pas qu'il va ressusciter? Si tu le dis, et c'est vrai. Veux-tu donc qu'à sa résurrection, il trouve la maison vide de toi? Car il viendra sûrement ici... Oh! Pauvre, pauvre Jésus si, au lieu de ton cri d'amour, il entendait nos lamentations de deuil et si, au lieu de trouver ton sein pour poser sa tête martyrisée et glorieuse, il trouvait close la porte de ton tombeau. Tu dois vivre. Pour le saluer quand il reviendra... je ne dis pas " à notre amour ". Nous méritons tous des reproches pour la façon dont nous nous sommes conduits. Mais à ton amour. Oh ! Que sera cette rencontre? Et lui, comment sera-t-il? Mère de la Sagesse, Maman du très ignorant Jean, toi qui sais tout, dis-nous comment il sera, quand il apparaîtra ressuscité.

-Lazare avait les blessures des jambes cicatrisées, mais on en voyait la trace. Et il est apparu enveloppé dans des bandes pleines de pourriture, dit Marthe.

-Il nous a fallu le laver à plusieurs reprises... ajoute Marie.

-Il était faible, et nous avons dû le restaurer sur l'ordre du Maître, achève Marthe.

-Le fils de la veuve de Naïm était comme étourdi et semblait être un bébé incapable de marcher et de parler couramment, si bien que Jésus le rendit à sa mère pour qu'elle lui apprît de nouveau à user des biens de la vie. Quant à la fillette de Jaïre, c'est lui-même qui guida ses premiers pas, dit Jean.

-Je pense que mon Seigneur nous enverra un ange pour nous dire: " Venez avec un vêtement propre." Et mon amour l'a déjà préparé. Il est dans le palais. Je n'ai pas pu le filer, mais je l'ai fait filer par ma nourrice, qui maintenant est tranquille sur mon avenir, et ne pleure plus. J'ai pris le lin le plus précieux, j'ai eu la pourpre par Plautina, Noémie en a tissé le volant, et moi j'ai fait la ceinture, la bourse et le talit<sup>64</sup>. Je les ai brodés de nuit pour n'être pas vue. Mère, c'est toi qui me l'as appris. Ce n'est pas parfait. Mais plus que les perles qui dessinent son nom sur la ceinture et sur la bourse, ce sont les diamants de mes larmes d'amour et mes baisers qui le rendent beau. Chaque point me fait brûler de dévouement pour lui. Et je la lui porterai. Tu m'y autorises, n'est-ce pas?

-Je ne pensais pas qu'on le priverait de son vêtement... Je ne suis pas habituée aux usages du monde et à sa férocité... Je croyais déjà la connaître... (et des larmes roulent de nouveau le long

64 Talit ou Taleth : voile dont les juifs se couvrent la tête lors des prières à la Synagogue.

de ses joues cireuses), mais je m'aperçois que je ne savais encore rien... Je m'imaginai: "Après, il aura encore le vêtement de sa Maman." Il lui plaisait tant ! Il l'avait voulu ainsi et il me l'avait dit depuis longtemps: "Tu feras un vêtement de telle et telle façon, et tu me l'apporteras pour la Pâque... Car Jérusalem doit me voir dans un vêtement pourpre de roi..." Ah ! Cette laine, plus blanche que la neige, devenait rouge aux yeux de Dieu et aux miens pendant que je la filais, parce que mon cœur avait reçu une nouvelle blessure à cette parole... Quant aux autres, si elles ne s'étaient pas complètement fermées au long des années, du moins leur suintement de sang avait-il séché. Mais celle-là ! Chaque jour, chaque heure retournait l'épée dans mon cœur: "Un jour de moins ! Une heure de moins ! Et ensuite, il sera mort !" Oh ! Oh !... Sur le fuseau ou sur le métier, le fil devenait rouge à mes yeux... On l'a teint ensuite pour le monde... Mais il était déjà rouge... »

Marie pleure de nouveau.

Les femmes cherchent à la soulager en lui parlant de la Résurrection. Suzanne demande:

-Que dis-tu? Comment sera-t-il, une fois ressuscité? Et comment ressuscitera-t-il?

Alors Marie, égarée, *aveuglée* à cette heure de martyr rédempteur, répond :

-Je ne sais pas... Je ne sais plus rien... sauf qu'il est mort...

Elle éclate de nouveau en de violents sanglots et elle baise le linge qui ceignait les reins de son Fils, elle le serre sur son cœur et le berce comme si c'était un enfant...

Elle touche les clous, les épines, l'éponge, et s'exclame :

-C'est donc cela qu'a su te donner ta patrie : du fer, des épines, du vinaigre et du fiel ! Et des insultes, des insultes, encore des insultes ! Et parmi tous les fils d'Israël, on a dû choisir un homme de Cyrène pour porter la croix. Cet homme est pour moi sacré comme un époux. Si j'en connaissais un autre qui ait secouru mon Enfant, je lui baiserais les pieds. Mais personne n'a donc eu pitié? Sortez ! Partez ! Votre simple vue me fait souffrir ! De vous tous, aucun n'a su obtenir une torture moins cruelle. Serviteurs inutiles et inertes de votre Roi, sortez !

Elle s'emporte tant qu'elle en paraît terrible. Debout, bien droite, elle paraît même plus grande, avec ses yeux impérieux, son bras tendu qui indique la porte. Elle ordonne comme une reine sur son trône.

Tous sortent sans réagir pour ne pas l'énerver davantage et vont s'asseoir de l'autre côté de la porte fermée, pour écouter ses gémissements et tout bruit qu'elle peut faire. Mais après le grincement du siège qu'elle a repoussé et le battement de ses genoux qui frappent le sol car elle s'est agenouillée, la tête contre la table sur laquelle se trouvent les objets de la Passion -, on n'entend que ses pleurs sans arrêt et sans réconfort.

Elle murmure, mais si doucement que ceux qui sont dehors ne peuvent l'entendre :

-Père, Père, pardon ! Je deviens orgueilleuse et méchante. Mais tu le vois : ce que je dis est vrai. Il y avait toute une foule autour de lui, et en ces jours de fête toute la Palestine se regroupe dans les murs saints... Saints? Non, ils ne le sont plus... Ils le seraient restés si mon Fils avait expié à l'intérieur d'eux. Mais Jérusalem l'a expulsé comme un vomissement qui donne la nausée. Il n'y a donc dans Jérusalem que le Crime... Eh bien, de tout ce peuple qui le suivait, il n'a pu se rassembler une poignée qui s'impose, je ne dis pas pour le sauver - il devait mourir pour racheter -, mais pour lui permettre de mourir sans autant de tortures. Ils sont restés dans l'ombre, ou bien ils ont fui... Mon cœur se révolte devant tant de lâcheté. Je suis la Mère. A cause de cela, pardonne mon péché d'orgueilleuse dureté...

Elle pleure...

Dehors, les autres sont sur les chardons ardents, et pour plusieurs raisons.

Le gardien de la maison rentre. Il était sorti par curiosité et il apporte des nouvelles redoutables. On dit que beaucoup de gens sont morts dans le tremblement de terre, que beaucoup ont été blessés dans les corps à corps entre les fidèles du Nazaréen et les Juifs, que plusieurs ont été arrêtés et qu'il y aura de nouvelles exécutions pour révoltes et menaces contre Rome, que Pilate a

ordonné d'arrêter tous les partisans du Nazaréen et tous les chefs du Sanhédrin présents dans la ville, ou même déjà enfuis à travers la Palestine, que Jeanne<sup>65</sup> est mourante dans son palais, que Manahen a été arrêté par Hérode pour l'avoir insulté devant la Cour comme complice du Déicide. En somme, un tas de nouvelles catastrophiques...

Les femmes gémissent, moins par peur pour elles-mêmes que pour leurs fils et leurs maris. Suzanne pense à son époux, connu parmi les fidèles de Jésus en Galilée. Marie, femme de Zébédée, pense à son mari, logé chez un ami, et à son fils Jacques dont elle n'a pas de nouvelles depuis la veille au soir. Et Marthe sanglote:

-Ils seront déjà allés à Béthanie ! Qui pouvait ignorer ce qu'était Lazare pour le Maître?

-Mais il est protégé par Rome, lui, réplique Marie Salomé.

-Protégé... Qui sait, avec la haine qu'ont pour nous les chefs d'Israël, quelles accusations ils portent contre lui à Pilate... Oh! Mon Dieu !

Marthe se passe les mains dans les cheveux et crie :

-Les armes ! Les armes ! La maison en est pleine... et aussi le palais ! Je le sais ! Ce matin, à l'aurore, Lévi, le gardien, est venu m'en parler... Mais tu le sais déjà, toi aussi ! Et tu l'as dit aux juifs sur le Calvaire... Sotte ! Tu as mis dans la main des malfaiteurs l'arme pour tuer Lazare !...

-Je l'ai dit, oui, j'ai dit la vérité sans le savoir. Mais tais-toi, espèce de poule mouillée ! Ce que j'ai dit est la plus sûre garantie pour Lazare. Ils se garderont bien de s'aventurer dans des recherches là où ils savent qu'il y a des gens armés ! Ce sont des lâches !

-Les juifs, oui. Mais pas les Romains.

-Je ne crains pas Rome. Elle est juste et prend ses dispositions paisiblement.

-Marie a raison, intervient Jean. Longinus m'a confié: "J'espère qu'ils vous laisseront tranquilles. Mais si ce n'est pas le cas, viens ou envoie quelqu'un au Prétoire. Pilate est bienveillant pour les fidèles du Nazaréen. Il l'était aussi pour lui. Nous vous défendrons.

-Mais si les juifs font tout par eux-mêmes? Hier soir, c'étaient eux qui ont capturé Jésus ! Et, s'ils prétendent que nous sommes des profanateurs, ils ont le droit de nous prendre. Oh ! mes fils ! J'en ai quatre ! Où sont Joseph et Simon? Ils étaient sur le Calvaire, puis ils sont descendus quand Jeanne n'a pas résisté. Pour aider et défendre les femmes... Eux, les bergers, Alphée... tous, ils les auront certainement déjà tués. Tu as entendu que Jeanne est mourante? Elle l'est certainement parce qu'elle est blessée. Et eux, avant que la plèbe ne puisse frapper une femme, ils l'auront défendue et ils seront morts !... Et Jude et Jacques? Mon petit Jude ! Mon trésor! Et Jacques, qui est doux comme une fillette ! Ah! Je n'ai plus de fils ! Je suis comme la mère des fils Maccabées !... »(2 M, 7, 20-23)

Toutes pleurent désespérément. Toutes, sauf la gardienne de la maison qui est allée chercher une cachette pour son mari, et Marie-Madeleine. Mais ses yeux jettent du feu: elle redevient la femme autoritaire d'autrefois. Sans mot dire, elle darde son regard sur ses compagnes abattues, et elle bout de leur adresser une épithète très claire

" Pusillanimes! "

Un certain temps passe ainsi...

De temps à autre l'une d'elle se lève, ouvre doucement la porte, jette un coup d'œil, la referme.

-Que fait-elle? demandent les autres.

Celle qui a regardé répond:

-Elle est toujours à genoux. Elle prie ou bien: Elle semble parler avec quelqu'un. Et encore: Elle s'est levée et fait de grands gestes en marchant çà et là dans la pièce. »

65 Jeanne n'a pas résisté et s'est évanouie à l'annonce de la mort de Jésus.

La lamentation de la Vierge<sup>66</sup>.

« Jésus! Jésus! Où es-tu? M'entends-tu encore? Entends-tu ta pauvre Maman qui crie, en ce moment, ton nom saint et béni, après l'avoir gardé dans son cœur pendant tant d'heures? Ton saint nom, qui a été mon amour, l'amour de mes lèvres qui goûtaient une saveur de miel en disant ton nom, de mes lèvres qui maintenant, au contraire, semblent en le disant boire l'amertume restée sur tes lèvres, l'amertume de l'atroce mixture... Ton nom, amour de mon cœur qui se gonflait de joie quand il le prononçait, comme il s'était dilaté pour transvaser son sang, t'accueillir et t'en revêtir quand tu es descendu du Ciel vers moi, si petit, si minuscule, que tu aurais pu tenir dans le calice de la menthe sauvage, toi qui es si grand, toi, le Puissant anéanti dans un germe d'homme pour le salut du monde. Ton nom, douleur de mon cœur, maintenant qu'il est arraché aux caresses de ta Maman pour te jeter dans les bras des bourreaux qui t'ont torturé jusqu'à te faire mourir !

J'ai le cœur brisé par ce nom que j'ai dû renfermer pendant tant d'heures et dont le cri augmentait à mesure que croissait ta douleur, jusqu'à l'abattre, comme s'il était foulé par le pied d'un géant. Oui, ma douleur est gigantesque, elle m'écrase, elle me broie et il n'est rien qui puisse la soulager. A qui dire ton nom? Rien ne répond à mon cri. Même si je hurlais jusqu'à fendre la pierre qui ferme ton tombeau, tu ne l'entendrais pas, puisque tu es mort. Tu n'entends plus ta Maman !

Que de fois ne t'ai-je pas appelé, pendant ces trente-quatre ans<sup>67</sup>, ô mon Fils ! Du moment où j'ai su que je devais être Mère, et que mon enfant s'appellerait "Jésus !". Tu n'étais pas encore né que moi, en caressant le sein où tu grandissais, je t'appelais doucement : " Jésus ! " et il me semblait que tu remuais pour me répondre : " Maman ! "

Je te donnais déjà une voix, je la rêvais déjà. Je l'entendais avant même qu'elle n'existe. Et quand je l'ai entendue, faible comme celle d'un agneau qui vient de naître, qui tremblait dans la nuit froide pendant laquelle tu es né, j'ai connu l'abîme de la joie... et je croyais avoir connu l'abîme de la douleur parce que c'étaient les pleurs de mon Enfant qui avait froid, qui était mal à l'aise, qui versait ses premières larmes de Rédempteur. Or je n'avais pas de feu ni de berceau, et je ne pouvais souffrir à ta place, Jésus. Je n'avais que mon sein comme feu et oreiller, et mon amour pour t'adorer, mon saint Fils.

Je croyais avoir connu l'abîme de la douleur... ce n'en était que l'aube. Maintenant, c'en est le midi. Ce n'en était que l'amorce, maintenant c'en est le fond. C'est l'abîme ce que je touche maintenant, après y être descendue au cours de ces trente-quatre années, bousculée par tant d'aléas et prostrée, aujourd'hui, sur le fond horrible de ta croix.

Quand tu étais petit, je te berçais en chantonnant: "Jésus! Jésus ! " Quelle harmonie plus sainte et plus belle que ce nom qui fait sourire les anges au Ciel? Pour moi, il était plus beau que le chant, si doux, des anges dans la nuit de ta naissance. J'y voyais le Ciel, c'était le Ciel entier que je contempiais à travers ce nom. Et maintenant, en te le disant, à toi qui es mort et qui ne

66 **La lamentation de la Vierge** n'est pas datée. Elle n'est pas écrite sur les cahiers comme le reste de l'Œuvre, mais sur les huit faces de deux grandes feuilles pliées ni deux. Nous l'insérons ici parce que, à cet endroit, Maria Valtorta note: *Ici lamentation 11° de Marie III point Désolée* (annotation compréhensible pour le Père Migliorini, le confesseur de Maria Valtorta).

Voici ce qu'elle écrit dans une longue note... : « *Du berceau à la croix, Marie s'est entièrement dédiée à Jésus, et Jésus a tout reçu de Marie. Paisible - mieux encore: sereine -, comme si elle ignorait l'avenir, elle eut toujours pour Jésus le sourire et la parole qui encourageaient le Maître affligé et consolait le divin Martyr. Semblable à une mère qui dissimule sous le bleu de ses eaux paisibles les tempêtes et les agitations du fond, jusqu'à ce que "tout soit consommé", elle vint en aide avec dignité, force et douceur à son Fils. Ce n'est qu'ensuite qu'elle laissa s'écrouler les digues de sa force et que l'océan de sa douleur de mère et de croyante la submergea, jusqu'à ce que Dieu l'a permis, ce en quoi elle fut encore plus la Co-Rédemptrice. [...] Héroïque dans son supplice, comme parfaite dans son double amour de mère et de croyante, elle fut encore, jusqu'au dernier souffle du Martyr, son suprême réconfort. Une fois consommée sa propre passion, non sanglante, mais pas moins atroce, elle laissa, après l'heure de none, libre cours à sa douleur incommensurable devant l'horrible déicide et l'odieux homicide de son Fils, le Fils unique de Dieu, puisqu'il n'avait plus besoin désormais de ses maternelles consolations. »*

67 Trente-quatre ans : Marie ajoute aux trente-trois ans de Jésus, les neuf mois pendant lesquels elle l'a porté.

m'entends pas, et ne me réponds pas, comme si tu n'avais jamais existé, je vois l'Enfer, tout l'Enfer. Voilà: je comprends maintenant ce que veut dire être damné.

C'est ne plus pouvoir dire: "Jésus !" Quelle horreur ! Combien de temps durera cet enfer pour ta Maman? Tu as dit: " En trois jours, je reconstruirai ce Temple." Je me répète cette parole toute la journée, pour ne pas tomber morte, pour être prête à te saluer à ton retour, et te servir encore... Mais comment pourrai je te savoir mort, pendant trois jours? Trois jours dans la mort, toi, toi, ma vie?

Mais comment, toi qui sais tout, puisque tu es la Sagesse infinie, ne connais-tu pas la douleur de ta Maman? Ne peux-tu te l'imaginer en te rappelant ce moment où je t'ai perdu à Jérusalem et où tu m'as vue fendre la foule autour de toi, avec le visage d'un naufragé qui atteint le rivage après une longue lutte contre l'eau et la mort, avec le visage d'une femme qui sort d'une torture, épuisée, ayant perdu son sang, vieillie, brisée? Et encore, je pouvais penser que tu étais seulement perdu, je pouvais avoir cette illusion. Mais pas aujourd'hui. Je sais bien que tu es mort. L'illusion n'est pas possible. *Je t'ai vu* être tué. Même si la douleur me le faisait oublier, voici ton sang sur mon voile, qui me crie : " Il est mort ! Il n'a plus de sang ! Celui-ci est le dernier sorti de son cœur ! " De son cœur ! du cœur de mon Enfant, de mon Fils ! de mon Jésus ! Mon Dieu ! Dieu de pitié, ne me fais pas souvenir qu'on lui a ouvert le cœur...

Jésus, je ne puis rester *seule* ici pendant que tu es *seul* là-bas. Moi qui n'ai jamais aimé les chemins du monde et les foules, et tu le sais, depuis que tu as quitté Nazareth, je t'ai suivi de plus en plus, pour ne pas vivre loin de toi. Cela m'aurait été impossible.

J'ai affronté la curiosité et le mépris, je ne compte pas ma fatigue parce qu'elle disparaissait quand je te voyais, pour vivre là où tu étais. Et maintenant, je suis ici seule, et tu es là-bas seul. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissée dans ton tombeau? Je me serais assise auprès de ton lit glacé, en tenant une de tes mains dans les miennes, pour te faire sentir que j'étais à côté de toi... Non, pour sentir que tu étais à côté de moi. Tu ne sens plus rien. Tu es mort !

Que de nuits j'ai passées près de ton berceau, à prier, à aimer, à me délecter de toi... Veux-tu que je te dise comment tu dormais, tes petits poings serrés comme deux boutons de fleur contre ton petit visage saint? Veux-tu que je te dise comment tu souriais dans ton sommeil et comment, en te rappelant certainement le lait de la Maman, tu faisais le geste de sucer? Veux-tu que je te dise comment tu t'éveillais, comment tu ouvrais tes petits yeux, comment tu riais en me voyant penchée sur ton visage et comment tu tendais joyeusement tes menottes, impatient que je te prenne, et comment, avec un petit cri doux comme le trille d'une fauvette, tu réclamais ta nourriture? Ah ! que j'étais heureuse lorsque tu t'attachais à mon sein et que je sentais la tiédeur lisse de tes joues, les caresses de tes menottes sur ma poitrine !

Tu ne savais pas rester seul sans ta Maman. Et maintenant, te voilà seul ! Pardonne-moi, mon Fils, de t'avoir laissé seul, de ne m'être pas révoltée pour la première fois de ma vie et d'avoir voulu rester là. C'était ma place. Je me serais sentie moins désolée si j'avais été près de ton lit funèbre, pour arranger les langes comme autrefois et les changer... Même si tu n'avais pu me sourire et me parler, il m'aurait semblé t'avoir, de nouveau, comme quand tu étais petit. Je t'aurais accueilli sur mon cœur pour ne pas te faire sentir la froideur de la pierre, la dureté du marbre. Ne t'ai-je pas tenu aujourd'hui même? Le sein d'une mère est toujours capable d'accueillir son fils, même s'il est adulte. Un fils est toujours un enfant pour sa maman, même s'il est déposé de la croix, couvert de plaies et de blessures.

Que de blessures ! Que de douleur ! Ah ! mon Jésus, mon Jésus si durement blessé ! Blessé de cette manière ! Tué de cette manière ! Non, non, Seigneur, non ! Ce ne peut être vrai ! Je suis folle ! Jésus mort? Je délire. Jésus ne peut mourir ! Souffrir, oui. Mourir, non. Il est la Vie ! Il est le Fils de Dieu. Il est Dieu. Dieu ne meurt pas.

Il ne meurt pas? Et alors pourquoi s'est-il appelé "Jésus" ?

Que veut dire “ Jésus ” ? Cela veut dire... oh ! cela veut dire : “ Sauveur ” ! Il est mort ! Il est mort parce qu’il est le Sauveur. Il a dû sauver tous les hommes, en se perdant lui-même... Je ne délire pas, non. Je ne suis pas folle. Non. Si je l’étais, je souffrirais moins ! Il est mort. Voici son sang. Voici sa couronne. Voici les trois clous: c’est avec ceux-ci qu’ils l’ont transpercé !

Hommes, regardez avec quoi vous avez transpercé Dieu, mon Fils ! Or je dois vous pardonner et je dois vous aimer... Parce que lui, il vous a pardonné, et parce qu’il m’a dit de vous aimer ! Il m’a fait votre Mère, Mère des assassins de mon Enfant ! Ce fut l’une de ses dernières paroles, alors qu’il luttait contre le râle de l’agonie... “ Mère, voici ton fils... tes fils. ” Même si je n’avais pas été Celle qui obéit, j’aurais dû obéir aujourd’hui, car c’était le commandement d’un mourant.

Alors voici, Jésus, je pardonne, je les aime. Ah ! mon cœur se brise dans ce pardon, dans cet amour ! Entends-tu que je leur pardonne et les aime? Je prie pour eux. Voilà: je prie pour eux... Je ferme les yeux pour ne pas voir ces objets de ta torture, pour être capable de leur pardonner de les aimer, de prier pour eux. Chaque clou sert à crucifier toute volonté de ma part de ne pas pardonner, de ne pas aimer, de ne pas prier pour tes bourreaux.

Je dois, je *veux* penser que je suis près de ton berceau. A cette époque, je priais aussi pour les hommes, mais alors c’était facile. Tu étais vivant et moi, même si je jugeais les hommes cruels, je n’arrivais jamais à penser qu’ils puissent l’être autant à ton égard, alors que tu les avais comblés outre mesure de bienfaits. Je priais, convaincue que ta Parole les aurait rendus bons. Je leur disais dans mon cœur, en les regardant: “ Vous êtes maintenant mauvais et malades, mes frères. Mais d’ici peu il parlera, d’ici peu il vaincra en vous Satan, il vous donnera la vie perdue ! ” La vie perdue ! C’est toi, toi, toi qui l’as perdue, la vie, pour eux. Mon Jésus !

Si, quand tu étais dans les langes, j’avais pu voir l’horreur de ce jour, mon doux lait se serait changé en poison sous l’effet de la douleur ! Siméon l’a annoncé : “ Une épée te transpercera le cœur. ” Une épée? Une forêt d’épées ! Combien de blessures ils t’ont faites, mon Fils? Combien de gémissements tu as poussés? Combien de spasmes? Combien de gouttes de sang tu as versées? Eh bien ! chacune est une épée pour moi. Je suis une forêt d’épées. En toi, il n’en est pas une partie de ta peau qui ne soit une plaie. En moi, il n’en est pas qui ne soit transpercée. Elles transpercent mes chairs et me pénètrent dans le cœur.

Quand j’attendais ta naissance, je te préparais les langes et les linges en filant le plus beau lin de la terre. Je n’ai pas regardé au prix pour posséder l’étoffe la plus lisse. Comme tu étais beau dans les langes de ta Maman ! Tous me félicitaient : “ Il est beau, ton enfant, Femme ! ” Tu étais beau ! Ton petit visage rose ressortait sur la blancheur du lin. Tu avais deux yeux plus bleus que le ciel, et ta petite tête semblait enveloppée d’un nuage d’or tant tes cheveux étaient blonds et soyeux. Ils sentaient la fleur d’amandier à peine ouverte. On croyait que je te parfumais. Non, mon trésor n’avait que le parfum des langes lavés par sa Maman, réchauffés, baisés par son cœur et par ses lèvres. Je n’étais jamais lasse de travailler pour toi.

Et maintenant? Je n’ai plus rien à faire pour toi. Voici trois ans que tu avais quitté la maison, mais tu étais encore le but de mes journées. Penser à toi, à tes vêtements, à ta nourriture: pétrir la farine et en faire du pain, soigner les abeilles pour t’en donner le miel, veiller sur les arbres pour qu’ils produisent des fruits pour toi. Comme tu aimais ce que ta Maman t’apportait ! Aucun mets de table riche, aucun vêtement d’étoffe précieuse n’égalait à tes yeux ces tissus cousus, soignés, préparés par les mains de ta Maman. Quand j’allais te voir, tu regardais tout de suite mes mains, comme quand tu étais tout petit et que Joseph et moi, nous te présentions nos pauvres dons pour te faire sentir que tu étais notre Roi. Tu n’as jamais été gourmand, mon Enfant, mais c’était l’amour que tu cherchais, c’était cela ta nourriture et tu le trouvais dans nos soins. Maintenant aussi, c’était ce que tu trouvais, ce que tu cherchais, mon pauvre Fils, si peu aimé du monde !

Maintenant, plus rien. Tout est accompli. Ta Maman ne fera plus rien pour toi. Tu n’as plus besoin de rien... Maintenant, tu es seul... Et moi aussi, je suis seule... Oh ! heureux Joseph, qui n’a

pas vu ce jour. Si moi aussi je n'avais plus été là ! Mais alors tu n'aurais pas eu même ce réconfort de voir ta pauvre Maman. Tu aurais été seul sur la croix, comme tu es seul dans le tombeau, seul avec tes blessures.

Oh Dieu ! Dieu, que de blessures a ton Fils, mon Fils ! Comment ai-je pu les voir sans mourir, moi qui m'évanouissais quand tout petit tu te faisais mal ?

Une fois, tu es tombé dans le jardin de Nazareth et tu t'es blessé le front: cela t'a valu quelques gouttes de sang. Mais moi, qui m'étais sentie mourir en voyant des gouttes de ton sang à la circoncision - Joseph dut même me soutenir, car je tremblais comme un mourant -, il me semblait que cette blessure minuscule devait te tuer, et c'est plus avec mes larmes qu'avec de l'eau et de l'huile que je l'ai soignée; je ne me suis rassurée, que lorsque le sang s'est arrêté de couler. Une autre fois, tu apprenais à travailler, et tu t'es blessé avec la scie. Une petite blessure. Mais c'était comme si la scie m'avait coupée en deux. Je n'ai eu de repos que lorsque, six jours après, j'ai vu ta main guérie.

Et maintenant? Et maintenant? Maintenant tu as les mains, les pieds, le côté ouverts, maintenant ta chair tombe en lambeaux et ton visage est couvert de contusions. Ce visage que je n'osais effleurer d'un baiser... Ton front et ta nuque sont couverts de plaies et personne ne t'a donné de remède et de réconfort.

Regarde mon cœur, ô Dieu qui m'as frappée dans mon Enfant ! Regarde-le ! N'est-il pas couvert de plaies comme le corps de Celui qui es mon Fils et le tien? Les coups de fouets sont tombés sur moi comme une grêle pendant qu'on le frappait. Qu'est la distance pour l'amour? J'ai souffert les tortures de mon Fils ! Que ne les ai-je souffertes moi seule ! Que n'ai-je été, moi, sur la pierre du tombeau ! Regarde-moi, ô Dieu ! Mon cœur ne suinte-t-il pas le sang? Voici le cercle des épines, je le sens. C'est une bande qui me serre et me transperce. Voici le trou des clous : trois stylets plantés dans mon cœur.

Oh ! ces coups ! ces coups ! Comment le Ciel ne s'est-il pas écroulé sous ces coups sacrilèges dans la chair de Dieu? Et ne pas pouvoir crier ! Ne pas pouvoir m'élancer pour arracher l'arme des mains des assassins et en faire une défense pour mon Enfant mourant. Mais devoir les entendre, entendre et ne rien faire ! Un coup sur le clou, et le clou entre dans les chairs vivantes. Un autre coup, et il entre encore davantage. Un autre et un autre encore, et les os, les nerfs se brisent, et voilà transpercée la chair de mon Enfant et le cœur de sa Maman.

Et quand ils t'ont élevé sur la croix? Combien tu dois avoir souffert, mon saint Fils ! Je vois encore ta main se déchirer dans la secousse de la chute. J'ai le cœur déchiré comme elle. Je suis contusionnée, flagellée, frappée à coup de pique, battue, transpercée comme toi. Je n'étais pas avec toi sur la croix, mais regarde-la, ta Maman ! Est-elle différente de toi? Non. Il n'y a pas de différence de martyr. D'ailleurs, si le tien est fini, le mien dure encore. Tu n'entends plus les accusations mensongères, moi je les entends. Tu n'entends plus les blasphèmes horribles, moi je les entends encore. Tu ne sens plus la morsure des épines et des clous, ni la soif et la fièvre. Je suis pleine de pointes de feu, il en est comme si je mourais brûlée et délirante.

Si du moins ils m'avaient laissée te donner une goutte d'eau ! Ou mes larmes, si la férocité des hommes refusait au Créateur l'eau créée par lui. Je t'ai donné beaucoup de lait, parce que nous étions pauvres, mon Fils ; dans notre fuite en Égypte nous avons tout perdu, et nous avons dû nous refaire un toit, des meubles, sans compter les vêtements et la nourriture, et nous ne savions pas combien de temps l'exil allait durer, ni ce que nous allions trouver à notre retour au pays. Je t'ai donné du lait au-delà du temps habituel pour que tu ne sentes pas le manque de nourriture. Jusqu'au moment où nous eûmes une petite chèvre, c'est moi qui ai joué ce rôle, enfant de ta Maman. Tu avais déjà des dents et tu mordais... Oh ! quelle joie de te voir rire dans tes jeux d'enfant !...

Tu voulais marcher. Tu étais fort et en pleine santé. Moi, je te soutenais pendant des heures et des heures, et je ne sentais pas se briser mes reins à rester penchée sur toi, qui faisais tes petits pas et répétais à chacun: “ Maman ! ”, “Maman ! ” Oh! quel bonheur pour moi de t’entendre chanter ce nom !

Tu le disais aussi aujourd’hui: “ Maman, Maman! ” Mais ta Maman ne pouvait que te regarder mourir. Je ne pouvais même pas caresser tes pieds ! Tes pieds? Ah! même s’ils avaient été à portée de main, je n’aurais pu les toucher pour ne pas accroître ton tourment. Comme tes pauvres pieds devaient souffrir, mon Jésus ! Si j’avais pu monter jusqu’à toi, et me mettre entre le bois et ton corps, et t’empêcher de heurter contre le bois dans les convulsions de l’agonie ! J’entends encore ta tête frapper le bois dans les derniers sursauts. Et ce bruit, ce bruit me rend folle. C’est comme si j’avais un marteau dans la tête...

Reviens, reviens, mon cher Fils, mon Fils adoré, mon Fils saint ! Je meurs. Je ne puis me faire à cette désolation qu’est la mienne. Montre-moi de nouveau ton visage. Appelle-moi encore. Je ne puis penser que tu es sans voix, sans regard, simple dépouille froide et sans vie !

Oh ! Père, viens à mon secours. Jésus ne m’entend pas ! La Passion n’est-elle pas finie? Tout n’est-il pas accompli? Ces clous, ces épines, ce sang, ces larmes ne suffisent-ils pas? Faut-il encore autre chose pour guérir l’homme?

Père, je te cite les instruments de sa douleur et mes larmes. Mais ceci est ce qu’il y a de moindre. Ce qui l’a fait mourir dans une angoisse surhumaine, a été ton abandon. Ce qui me fait crier, c’est ton abandon. Je ne t’entends plus. Où es-tu, Père saint? J’étais “ *pleine de grâce* ”, L’Ange l’a dit : “ Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre toutes les femmes. ”

Non, ce n’est pas vrai ! Ce n’est pas vrai ! Me voilà traitée comme si j’étais maudite par toi à cause de mon péché. Tu n’es plus avec moi. La grâce s’est retirée, comme si j’étais une seconde Ève pécheresse. Mais moi, je te suis toujours restée fidèle. En quoi t’ai-je déplu? Tu as fait de moi ce qui t’a semblé bon et je t’ai toujours dit: “ Oui, Père, je suis prête. ” Les anges peuvent-ils donc mentir?

Pourtant, Anne<sup>68</sup> m’avait assuré que tu allais me donner ton ange à l’heure de la souffrance. Or je suis seule. Je ne trouve plus grâce à tes yeux, je ne t’ai plus en moi, toi qui es la Grâce. Je n’ai plus d’ange gardien. Les saints mentent-ils donc? En quoi t’ai-je déplu, s’ils mentent et si j’ai mérité cette heure?

Et Jésus? Quel tort avait-il, ton Agneau pur et doux? En quoi t’avons-nous offensé, pour que, en plus du martyre causé par les hommes, nous devions subir la torture incalculable de ton abandon ? Il était pour toi un Fils et il t’appelait de cette voix qui a fait frissonner la terre et se secouer dans un sanglot de pitié ! Comment as-tu pu le laisser seul au milieu de tels tourments?

Pauvre cœur de Jésus qui t’aimait tant ! Où est la marque de la blessure de son cœur? La voici. Regarde, Père, cette marque: c’est l’empreinte de ma main entrée dans la large blessure de la lance.

Regarde... Les larmes, le baiser de sa Mère, qui a brûlé ses yeux et consumé ses lèvres en pleurant et en l’embrassant, ne l’effacent pas. Ce signe est un cri et un reproche à la fois. Plus encore que le sang d’Abel, ce signe crie vers toi depuis la terre. Or toi, qui as maudit Caïn et as exercé sur lui ta vengeance, tu n’es pas intervenu pour mon Abel, déjà saigné par ses Caïn, et tu as permis le dernier outrage ! Tu lui as broyé le cœur par ton abandon et tu as laissé un homme le mettre à nu, pour que je le voie et que j’en sois brisée. Mais peu importe ce que, moi, je ressens. C’est pour lui, pour lui, que je fais cette demande et que je t’appelle pour que tu répondes. Tu ne devais pas... Tu ne devais pas...

68 Anne : il s’agit d’Anne, fille de Phanuel, qui accueille Marie à trois ans pour la former au Temple et qui la revoit lors de la Présentation de Jésus au Temple (Lc 2, 36-39).

Oh ! Pardon, Père ! Pardon, Père saint ! Pardonne à une Mère qui pleure son enfant... Il est mort ! Il est mort, mon Fils, mort avec le cœur ouvert. Oh ! Père, Père, pitié ! Je t'aime ! Nous t'avons aimé et tu nous as tant aimés ! Comment as-tu permis que soit blessé le cœur de *notre* Fils? Oh! Père !... Pitié pour une pauvre femme. Je blasphème, Père. Je suis ta servante, ton rien, et voilà que j'ose te faire des reproches ! Pitié ! Tu as été bon. La blessure, l'unique blessure qui ne lui a pas fait mal, c'est celle-là. Ton abandon a servi à le faire mourir avant le coucher du soleil, pour lui éviter d'autres tortures.

Tu as été bon. Tu fais tout par bonté. Nous sommes, nous, des créatures qui ne comprenons pas. Tu as été bon. Tu as été bon. Répète-le, mon âme, pour enlever la morsure de ta souffrance. Dieu est bon et il t'a toujours aimée, mon âme. Du berceau à cette heure-ci, il t'a toujours aimée. Il t'a donné toute la joie du temps. *Toute*. Il s'est donné lui-même. Il a été bon, bon, bon. Merci, Seigneur, sois béni pour ton infinie bonté !

Merci. Je te dis merci pour toi aussi, Jésus ! Moi seule l'ai sentie dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien, et elle fouille et déchire. Mais c'est mieux ainsi. Tu ne la sens pas. Mais Jésus, pitié ! Donne-moi un signe de toi, une caresse, une parole pour ta pauvre Maman au cœur déchiré ! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour. »

## LA FACE VIVANTE DU CHRIST SUR LA TOILE

### « UNE ÈRE NOUVELLE A COMMENCÉ... »

Un coup énergique à la porte les fait tous sursauter. Le gardien court se cacher courageusement. Marie, femme de Zébédée, voudrait que son fils le suive et elle pousse Jean vers la cour. Les autres, excepté Marie-Madeleine, se serrent l'une contre l'autre en gémissant. C'est Marie de Magdala qui, droite et courageuse, se dirige vers la porte et demande :

-Qui frappe ? Une voix de femme répond :

-C'est Nikê. J'ai quelque chose à donner à Marie. Ouvrez vite ! La ronde fait son tour.

Jean, qui s'est dégagé de sa mère et est accouru près de Marie Madeleine, s'affaire autour des multiples serrures, toutes bien verrouillées ce soir. Il ouvre. Nikê entre avec sa servante et un homme musclé qui l'accompagne. On ferme.

-J'apporte quelque chose... Nikê pleure et ne peut parler... -Quoi? Quoi?

Curieux, tous se pressent autour d'elle.

-Sur le Calvaire... J'ai vu le Sauveur dans un tel état... J'avais préparé un voile pour ses reins afin qu'il n'utilise pas les chiffons des bourreaux... Mais Jésus était tout en sueur, avec du sang dans les yeux, et j'ai pensé à le lui tendre pour qu'il s'essuie... ce qu'il a fait... Puis il m'a rendu le voile. Je ne m'en suis plus servie... Je voulais le garder en relique avec sa sueur et son sang. Mais à la vue de l'acharnement des Juifs, Plautina, les autres Romaines, Lidia et Valeria, et moi, avons décidé de rentrer, par peur qu'ils nous enlèvent ce voile. Les Romaines sont des femmes viriles, Elles nous ont mises au milieu, la servante et moi, et elles nous ont protégées. Il est vrai qu'elles sont une contamination pour Israël... et qu'il est dangereux de toucher Plautina. Mais cela, on y pense par temps calme. Aujourd'hui, ils étaient tous ivres... A la maison, j'ai pleuré... pendant des heures... Puis le tremblement de terre a eu lieu, et je me suis évanouie... Revenue à moi, j'ai voulu baiser ce voile et j'ai vu... Oh !... On y voit la face du Rédempteur !...

-Fais voir ! Fais voir !

-Non. D'abord à Marie. C'est son droit.

-Elle est tellement épuisée ! Elle ne tiendra pas le coup...

-Ne dites pas cela ! Ce sera pour elle un réconfort, au contraire. Avertissez-la !

Sur le seuil de la pièce, Jean frappe doucement.

-Qui est-ce?

-Moi, Mère. Dehors, il y a Nikê... Elle est venue de nuit... Elle t'a apporté un souvenir... un cadeau... Elle espère te reconforter avec cela.

-Oh! un seul cadeau pourrait me reconforter! Le sourire de son visage...

-Mère !

Jean l'entoure de ses bras de peur qu'elle ne tombe et il dit, comme s'il confiait le vrai nom de Dieu :

-C'est lui. C'est le sourire de son visage imprimé sur le voile avec lequel Nikê l'a essuyé au Calvaire.

-Oh ! Père ! Dieu très-haut ! Fils saint ! Éternel Amour ! Soyez bénis ! Le signe ! Le signe que je vous ai demandé ! Vite, fais-la entrer !

Marie s'assied, car elle n'est plus maîtresse d'elle-même et, pendant que Jean fait signe aux femmes qui guettent le passage de Nikê, elle se reprend.

Nikê entre et s'agenouille à ses pieds avec sa servante. Jean, debout près de Marie, lui passe le bras derrière les épaules comme pour la soutenir. Sans dire un mot, Nikê ouvre le coffre, en retire le voile, le déplie. Et le visage de Jésus, le visage vivant de Jésus, le visage douloureux et pourtant souriant de Jésus, regarde la Mère et lui sourit.

Marie pousse un cri d'amour douloureux et tend les bras. De l'entrée où elles sont groupées, les femmes lui font écho et l'imitent en s'agenouillant devant le visage du Sauveur.

Nikê ne trouve pas de mot. Elle passe le voile de ses mains aux mains maternelles, et se penche ensuite pour en baiser le bord. Puis elle s'en va à reculons, sans attendre que Marie sorte de son extase.

Elle est déjà dehors dans la nuit quand on pense à elle... Il ne reste qu'à refermer la porte.

Marie est de nouveau seule, dans un colloque d'âme avec l'image de son Fils, car tous se retirent de nouveau.

Après un moment, Marthe dit :

-Comment allons-nous faire pour les onguents? Demain, c'est le sabbat...

-Et nous ne pourrons rien trouver... surenchérit Salomé.

-Il le faudrait pourtant... Plusieurs livres d'aloès et de myrrhe... mais il était si mal lavé...

-Il faudrait que tout soit prêt pour l'aurore du premier jour après le sabbat, observe Marie, femme d'Alphée.

-Et les gardes? Comment allons-nous faire? demande Suzanne.

-Nous le dirons à Joseph, s'ils ne nous laissent pas entrer, répond Marthe.

-Nous ne pourrons déplacer la pierre toutes seules.

Marie-Madeleine réplique :

-Tu prétends qu'à cinq cela nous serait impossible? Nous sommes toutes robustes... et l'amour fait le reste.

-Je vous accompagnerai, propose Jean.

-Non, pas toi, vraiment. Je ne veux pas te perdre aussi, mon fils.

-Ne t'en soucie pas. Nous suffirons.

-En attendant... qui nous fournit les aromates?

L'accablement les saisit... Puis Marthe suggère :

-Nous pouvions demander à Nikê si ce qu'on disait de Jeanne est vrai... des soulèvements...

-Bien sûr ! Mais nous sommes stupides. Nous aurions pu prendre des aromates plus tôt. Isaac était sur le seuil de sa porte quand nous sommes revenues... Au palais, il y a de nombreux petits vases d'essences et de l'encens fin. Je vais les chercher.

Déjà Marie-Madeleine se lève et met son manteau.

Marthe s'écrie: -Tu ne vas pas y aller.

-Si, j'y vais.

-Tu es folle ! Ils vont te prendre !

-Ta sœur a raison. N'y va pas !

-Oh ! quelles femmelettes inutiles et criardes vous êtes ! En vérité, Jésus avait une belle troupe de disciples ! Vous avez déjà épuisé votre réserve de courage ? Pour moi, au contraire, plus j'en use et plus il m'en vient.

-Je l'accompagne. Moi, je suis un homme, propose Jean.

-Et moi, je suis ta mère et je te l'interdis.

-Sois tranquille, Marie Salomé, et toi aussi, Jean. Je pars seule, je n'ai pas peur. Je suis habituée à courir dans les rues la nuit. Je l'ai fait mille fois pour pécher... et je devrais craindre, maintenant que c'est pour servir le Fils de Dieu ?

-Mais aujourd'hui la ville est en révolte. Tu as entendu l'homme.

-C'est un couard, et vous avec lui. J'y vais.

-Et si tu rencontres des soldats ?

-Je dirai : " Je suis la fille de Théophile, un Syrien, serviteur fidèle de César. " Ils me laisseront partir, et d'ailleurs... devant une jolie jeune femme, l'homme est un jouet plus inoffensif qu'un fétu de paille. Je le sais, pour ma honte...

-Mais où veux-tu trouver des parfums dans le palais puisqu'il n'est plus habité depuis des années ?

-Tu crois cela ? Allons donc, Marthe ! Tu ne te souviens pas qu'Israël vous obligea à le quitter parce que c'était l'un de mes lieux de rendez-vous avec mes amants ? J'y avais tout ce qui servait à les rendre encore plus fous de moi. Quand je fus sauvée par mon Sauveur, j'ai caché dans un endroit connu de moi seule, les albâtres et les encens dont je me servais pour mes orgies d'amour. Et j'ai juré que seuls mes pleurs sur mon péché et l'adoration de Jésus très saint seraient les eaux parfumées et les encens ardents de Marie repentie, et que j'allais me servir des signes d'un culte profane des sens et de la chair uniquement pour les sanctifier sur lui et lui donner l'onction. Voici l'heure venue. J'y vais. Restez, et soyez tranquilles. L'ange de Dieu m'accompagne, et rien de mal ne m'arrivera. Adieu. Je vous apporterai des nouvelles. Ne dites rien à Marie... Cela augmenterait son angoisse... Sûre d'elle, imposante, Marie de Magdala sort.

Jean prend alors la parole :

-Mère, que cela soit pour toi un enseignement: n'agis pas de telle sorte que tout le monde puisse prétendre que ton fils est un lâche. Demain, ou plutôt aujourd'hui, car la seconde veille venue, j'irai chercher mes compagnons comme elle le désire...

-C'est le sabbat... tu ne peux pas... objecte Salomé pour le retenir.

- " Le sabbat est mort ", je le déclare, moi aussi, avec Joseph. Une ère nouvelle a commencé, et elle comporte d'autres lois, d'autres sacrifices et d'autres cérémonies.

Marie Salomé baisse la tête sur ses genoux et pleure sans plus protester.

-Et si nous pouvions avoir des nouvelles de Lazare ! gémit Marie, femme de Cléophas.

-Si vous me laissez aller, vous en aurez. Car mes compagnons, Simon le Cananéen en avait reçu l'ordre, ont été conduits chez lui, chez Lazare. Jésus l'a demandé à Simon en ma présence.

-Tous sont là bas ? Dans ce cas, ils sont tous perdus !

Marie, femme de Cléophas, et Salomé versent des larmes de désolation.

Le temps passe, scandé par les pleurs et les signes d'attente.

Puis Marie-Madeleine revient, triomphante, chargée de sacs pleins de vases précieux.

-Vous voyez que rien ne m'est arrivé ? Voici des huiles de toutes espèces, du nard, de l'oliban et du benjoin. Pas de myrrhe ni d'aloès... Je ne voulais pas d'amertumes... Je les bois toutes

maintenant... Mais, en attendant, nous mélangerons celles-ci et, demain, nous prendrons de la myrrhe et de l'aloès... Si on le paie bien, Isaac les donnera même le jour du sabbat...

-On t'a vue?

-Personne. Je n'ai même pas rencontré une chauve-souris.

-Les soldats?

-Les soldats? Je crois qu'ils ronflent sur leurs paillasses.

-Mais les séditions... les arrestations...

-C'est la peur de cet homme qui les a vues...

-Qui se trouve dans le palais?

-Lévi, le gardien et sa femme, tranquilles comme des enfants. Les hommes armés ont pris la fuite... Ah ! Ah ! Nous avons de beaux preux, ma foi !... Ils sont partis dès qu'ils ont appris la condamnation. Je dis la vérité: Rome est dure et elle emploie le fouet... Mais avec cela, elle se fait craindre et servir. Et elle a de vrais hommes, pas des couards... Jésus disait : " Mes fidèles connaîtront le même sort que moi. " Hum ! Si de nombreux Romains se rallient à Jésus, c'est possible. Mais des martyrs parmi les israélites... Je crois plutôt qu'il restera seul ! Voici mon sac. L'autre est celui de Jeanne qui... oui, nous sommes non seulement lâches, mais menteurs. Jeanne est accablée. Élise et elle se sont senties mal sur le Golgotha. L'une est une mère qui a vu son fils mort, et d'entendre les râles de Jésus elle a cru défaillir. L'autre est délicate, elle n'est pas habituée à tant marcher, qui plus est au soleil. Mais aucune blessure, aucune agonie. Elle pleure comme nous, certainement. Pas davantage. Elle regrette d'avoir été éloignée. Elle viendra demain et elle envoie ces aromates : il y a là tout ce qu'elle avait. Avec elle était restée Valeria sur l'ordre de Plautina, mais maintenant elle est partie avec ses esclaves chez Claudia, car elles ont beaucoup d'encens. Quand elle arrivera - car elle aussi, grâce au Ciel, n'est pas une peureuse qui tremble toujours -, ne vous mettez pas à hurler comme si vous sentiez le glaive à votre gorge. Allons, levez-vous ! Prenons des mortiers, mettons-nous à l'œuvre. Pleurer ne sert à rien, ou besognez en pleurant. Notre baume sera détrempé par nos larmes, et il les sentira sur lui... Il sentira notre amour.

Et elle se mord les lèvres pour ne pas pleurer et pour donner du courage aux autres, qui sont visiblement à bout. Elles travaillent avec énergie.

Marie appelle Jean. -Mère, qu'as-tu? -Ces coups...

-Elles pilent les encens...

-Ah!... Mais... pardonnez-moi... Ne faites pas tant de bruit... Cela me fait penser aux marteaux...

En effet les pilons de bronze contre le marbre des mortiers font vraiment le bruit des marteaux. Jean le rapporte aux femmes, qui sortent dans la cour pour qu'on les entende moins.

Puis il retourne vers la Mère.

-Comment les ont-elles obtenus?

-Marie, sœur de Lazare, est allée à son palais et chez Jeanne... Et on en apportera d'autres...

-Personne n'est venu?

-Personne depuis Nikê.

-Regarde-le, Jean, et vois comme il est beau en dépit de sa souffrance !

Marie, les mains jointes, contemple la toile qu'elle a étendue contre un coffre en la tendant avec des poids.

-Il est beau, oui, Mère. Et il te sourit... Ne pleure plus... Déjà plusieurs heures sont passées. C'est autant de moins à attendre son retour... Cela n'empêche pas Jean de pleurer...

Marie lui caresse la joue, mais elle ne regarde que l'image de son Fils. Jean sort, aveuglé par les larmes. Marie-Madeleine, qui est revenue prendre des amphores, est dans le même état. Mais elle confie à l'apôtre :

-Nous ne devons pas montrer que nous pleurons, sinon les femmes ne seront plus bonnes à rien. Or on doit agir...

-... et on doit croire, achève Jean.

-Oui, croire. Si on ne pouvait pas croire, ce serait le désespoir. Moi, je crois. Et toi?

-Moi aussi...

-Tu le dis mal. Tu n'aimes pas encore suffisamment. Si tu aimais *de tout ton être, tu ne pourrais pas ne pas croire*. L'amour est lumière et voix. Même face aux ténèbres de la négation et au silence de la mort, il dit: "Je crois."

Marie-Madeleine, déjà si grande et imposante, est vraiment splendide dans cette impérieuse confession de foi ! Elle doit avoir le cœur torturé - et ses yeux brûlés par les larmes le disent -, mais son âme est invaincue.

Jean la regarde avec admiration et murmure : -Tu es courageuse !

-Toujours. Je l'étais au point de défier le monde, or j'étais sans Dieu à cette époque. Maintenant que je l'ai, lui, je me sens capable de défier l'enfer lui-même. Toi qui es bon, tu devrais être plus courageux que moi. Car la faute déprime, sais-tu? Plus qu'une consommation. Mais tu es innocent... C'est pour cela qu'il t'aimait tant...

-Il t'aimait aussi...

-Moi, je n'étais pas innocente. Mais j'étais sa conquête et...

On frappe avec force à la porte. -Ce sera Valeria. Ouvre.

Jean, dominé par le calme de Marie, le fait sans peur.

C'est effectivement Valeria, accompagnée de ses esclaves qui portent la litière d'où elle est descendue. Elle entre en saluant en latin: -Salve.

-La paix soit avec toi, ma sœur. Entre, répond Jean.

-Puis-je offrir à Marie l'hommage de Plautina? Claudia aussi y a contribué. Mais uniquement si ce n'est pas une douleur pour elle de me voir.

Jean entre chez Marie.

-Qui frappe? Pierre? Judas? Joseph?

-Non, c'est Valeria. Elle a apporté des résines précieuses. Elle voudrait te les offrir... si cela ne te peine pas.

-*Je dois* surmonter la peine. Jésus a appelé à son Royaume les enfants d'Israël comme les païens. Il les a tous appelés. Maintenant... *il est mort*... Mais je suis ici pour lui, et je reçois *tout le monde*. Qu'elle entre.

Valeria entre. Elle a enlevé son manteau foncé et elle porte une étole toute blanche. Elle s'incline jusqu'à terre, salue et parle :

-Domina, tu sais qui nous sommes: les premières rachetées de l'obscurantisme païen. Nous étions fange et ténèbres. Ton Fils nous a donné ailes et lumière. Maintenant il est... il est endormi dans la paix. Nous connaissons vos usages et nous voulons que les baumes de Rome soient eux aussi répandus sur le Triomphateur.

-Que Dieu vous bénisse, filles de mon Seigneur. Et... pardonnez-moi si je ne sais en dire plus...

-Ne te force pas, Domina. Rome est forte, mais elle sait comprendre la douleur et l'amour. Elle te comprend, Mère douloureuse. Adieu.

-La paix soit avec toi, Valeria ! A Plautina, à vous toutes, ma bénédiction.

Valeria se retire en laissant ses encens et autres essences.

-Tu vois, Mère? Tout le monde donne pour le Roi du Ciel et de la terre.

-Oui, dit Marie. *Tout le monde*. Et sa Mère n'aura eu que ses larmes à lui offrir.

-Un coq chante joyeusement non loin de là. Jean sursaute.

-Qu'as-tu, Jean ? demande la Vierge.

-Je pensais à Simon-Pierre...

-Mais n'était-il pas avec toi? demande Marie-Madeleine, qui est entrée dans la pièce.  
-Si, chez Hanne. Puis j'ai compris que je devais venir ici et je ne l'ai plus vu du tout.  
-D'ici peu, ce sera l'aube.  
-Oui. Ouvrez. Ils ouvrent les fenêtres, et leurs visages semblent encore plus terreux dans la pâle lumière verte de l'aurore.  
*La nuit du vendredi saint est finie.*

## RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS ET DE MARIE<sup>69</sup>

### MARIE, MÈRE DE L'ÉGLISE NAISSANTE

Il fait déjà nuit quand Jésus dit à Maria Valtorta :

« Tu as vu ce qu'il en coûte d'être Sauveur. Tu l'as vu chez moi et chez Marie. Tu as connu toutes nos tortures, et tu t'es rendu compte de la générosité, de l'héroïsme, de la patience, de la douceur, de la constance et de la force avec lesquelles nous les avons subies, poussés par l'amour de votre salut.

T10-173

Tous ceux qui le veulent et qui demandent au Seigneur Dieu de faire d'eux des " sauveurs " doivent bien penser que Marie et moi sommes le modèle et se rendre compte des tortures à partager pour sauver. Si ce ne sont pas la croix, les épines, les clous ou les coups de fouet, il y en aura d'autres, de formes et de natures différentes, mais tout aussi douloureuses et consumantes. Car c'est seulement par la consommation du sacrifice au moyen de ces souffrances que l'on peut devenir sauveur.

C'est une mission ardue, *la plus ardue de toutes*. Par rapport à celle-ci, la vie monastique selon la règle la plus sévère n'est qu'une fleur comparée à un tas d'épines. Car il ne s'agit pas là de la règle d'un Ordre humain, mais de celle d'un sacerdoce, d'une vie monastique divine, dont je suis moi-même le fondateur. C'est moi qui consacre et qui accueille dans *mon* Ordre, selon *ma* règle, ceux qui y sont élus, et je leur impose *mon* habit: la souffrance totale, jusqu'au sacrifice.

Tu as contemplé mes souffrances. Elles étaient destinées à réparer vos fautes. Aucune partie de mon corps n'a été épargnée, car rien en l'homme n'est exempt de faute, et toutes les parties de votre être physique et moral - cet être que Dieu vous a donné avec la perfection de toute œuvre divine et que vous avez avili par la faute originelle et par vos tendances au mal, par votre volonté mauvaise - sont des instruments dont vous vous servez pour pécher.

Mais je suis venu effacer les effets du péché par mon sang et ma souffrance, en y lavant chaque partie physique et morale de votre personne pour la purifier et la rendre forte contre vos tendances coupables.

Mes mains ont été blessées et emprisonnées, après s'être fatiguées à porter la croix, pour réparer tous les délits et crimes commis par la main de l'homme. Depuis celui de tourner une arme contre son frère - ce qui fait de vous des Caïn - jusqu'au vol, aux accusations mensongères, aux actes contre votre propre corps ou celui d'autrui, ou à la fainéantise propice à vos vices. C'est pour toutes les libertés illicites de vos mains que j'ai fait crucifier les miennes, en les clouant au bois de la croix et en les privant de tout mouvement plus qu'il n'était permis et nécessaire.

Les pieds de votre Sauveur, après s'être épuisés et blessés sur les pierres de mon chemin de croix, ont été transpercés, immobilisés, pour réparer tout le mal que vous faites par les vôtres, quand vous vous en servez pour aller commettre vos délits, vols ou fornications. J'ai parcouru les rues, les places, les maisons, les escaliers de Jérusalem pour purifier toutes les rues, toutes les places, tous les escaliers, toutes les maisons de la terre, du mal né ou semé à cet endroit au cours des siècles passés ou à venir par votre mauvaise volonté, lorsque vous obéissez aux tentations de

<sup>69</sup> Ces réflexions figurent seulement dans l'édition de la nouvelle traduction de 2016.

Satan.

Ma chair a été maculée, frappée, lacérée pour punir en moi le culte exagéré, l'idolâtrie même que vous rendez à la vôtre et à celle des personnes que vous aimez par caprice sensuel, ou même poussés par une affection qui en soi n'a rien de répréhensible, mais que vous rendez telle lorsque vous aimez un parent, un conjoint, un enfant, un frère ou une sœur plus que vous n'aimez Dieu.

Non : l'amour pour le Seigneur votre Dieu doit être plus grand que tout amour ou tout lien de la terre. Aucune autre affection, vraiment aucune, ne peut lui être supérieure. Aimez les personnes qui vous sont chères en Dieu, mais pas plus que Dieu. Aimez Dieu de tout votre être. Cela ne diminuera pas votre amour au point de vous rendre indifférent à votre conjoint, bien au contraire: cela enrichira votre amour pour lui de la perfection que vous puiserez en Dieu, car celui qui aime Dieu a Dieu en lui, et donc sa perfection.

J'ai fait de ma chair une plaie pour enlever à la vôtre le venin de la sensualité, de l'impudeur, du manque de respect, de l'ambition et de l'admiration pour les corps destinés à retourner à la poussière. Ce n'est pas en rendant un culte à la chair qu'on la rend belle. C'est en s'en détachant qu'on lui donne la beauté éternelle dans le Ciel de Dieu.

Ma tête a subi mille tortures : les coups, le soleil, les hurlements, les épines, pour réparer les fautes que vous commettez par votre intelligence. Orgueil, impatience, caractère insupportable, intolérance pullulent comme des champignons dans votre cerveau. J'en ai fait un organe torturé, enfermé dans un écrin orné de sang, pour réparer tout ce que vos pensées produisent.

La dernière couronne que j'ai voulue, tu l'as vue: la couronne que seul un fou ou un supplicié peut porter. Aucune personne saine d'esprit (humainement parlant) et libre de soi ne saurait se l'imposer. Mais moi, j'ai été jugé fou; surnaturellement, divinement, je l'étais d'ailleurs, en voulant mourir pour vous qui ne m'aimez pas - ou si peu ! -, en voulant mourir pour vaincre en vous le Mal, tout en sachant pertinemment que vous le préférez à Dieu.

Et j'étais à la merci de l'homme, son prisonnier, son condamné... moi, Dieu, condamné par l'homme !

De quelle impatience vous faites preuve pour des riens, avec quelle incompatibilité vous vous opposez pour des inepties, quelle intolérance vous montrez à de simples malaises ! Mais regardez donc votre Sauveur. Réfléchissez comme cela devait être irritant, des épines qui s'enfoncent à des endroits toujours différents, s'empêtrent dans les touffes de cheveux, se déplacent continuellement sans laisser la possibilité de bouger la tête, de l'appuyer d'une manière que leur tourment cesse ! Pensez à ce que devaient être pour ma tête torturée, souffrante, fébrile, les hurlements de la foule, les coups sur la tête, le soleil cuisant ! Méditez sur la souffrance que je devais ressentir dans mon pauvre cerveau, qui est allé à l'agonie du vendredi après l'extrême douleur due à l'effort subi le jeudi soir, dans ce pauvre cerveau auquel montait la fièvre de tout mon corps supplicié et des intoxications provoquées par les tortures !

Sur ma tête, ces tortures s'en prirent aussi à mes yeux, à ma bouche, à mon nez, à ma langue. Pour réparer vos regards si friands de se porter vers ce qui est mal en négligeant la recherche de Dieu pour réparer le flot incessant de paroles menteuses, sales ou luxurieuses que vous dites au lieu d'utiliser votre bouche pour prier, enseigner, reconforter. Mon nez et ma langue ont souffert pour réparer votre gourmandise et votre sensualité olfactive: elles vous conduisent à des imperfections qui sont le terrain de fautes plus graves, par exemple votre avidité pour des aliments superflus, sans pitié pour les affamés, des aliments que vous pouvez vous permettre en ayant bien souvent recours à des profits illicites.

Quant à mes organes, pas un seul ne fut exempt de souffrance. Suffocation et toux s'en prirent à mes poumons lésés par la flagellation barbare que j'avais subie, puis les œdèmes, vu ma position sur la croix. Ma souffrance au cœur vint de ce qu'il était déplacé et affaibli par la flagellation,

par la douleur morale qui l'avait précédée, par la fatigue de la montée sous le poids de la croix, par l'anémie consécutive à tout le sang que j'avais déjà perdu. J'avais le foie et la rate congestionnés, les reins blessés et eux aussi congestionnés.

Tu as vu la couronne de bleus qui entouraient mes reins. Vos scientifiques essaient d'étayer votre incrédulité à propos de cette preuve de ma souffrance qu'est le saint Suaire<sup>70</sup> en expliquant que le sang, la sueur cadavérique et l'urée d'un corps exténué mêlés aux aromates ont pu produire la peinture naturelle de mon corps éteint et supplicié. Il vaudrait mieux croire sans avoir besoin de tant de preuves. Il vaudrait mieux dire : " Voilà l'œuvre de Dieu " et bénir Dieu qui vous a permis d'avoir la preuve irréfutable de ma crucifixion et des tortures qui l'ont précédée.

Mais puisque vous ne savez plus croire aujourd'hui avec la simplicité d'un enfant, puisque vous avez besoin de preuves scientifiques - pauvres croyants que vous êtes, vous qui ne savez plus tenir debout et marcher sans le soutien de la science ! -, sachez que les cruelles contusions de mes reins ont été l'agent chimique le plus puissant dans le miracle du saint Suaire. Mes reins, presque brisés par les coups de fouet, n'ont plus pu jouer leur rôle. Comme ceux des grands brûlés dans les flammes, ils devinrent incapables de filtrer, de sorte que l'urée s'est accumulée et répandue dans mon sang, dans mon corps. Cela m'a fait souffrir d'une intoxication urémique et a provoqué l'apparition d'un réactif qui, en suant de mon cadavre, a fixé mon empreinte sur le tissu. Mais n'importe quel médecin parmi vous, n'importe quelle personne qui souffre d'urémie, sera en mesure de comprendre quelles souffrances ont dû causer en moi les toxines urémiques, abondantes au point d'être capables de produire une empreinte indélébile.

Venons-en à la soif. Quelle torture ! Pourtant, tu l'as vu: pendant toutes ces heures, personne, dans cette foule, n'a su me donner une goutte d'eau. A partir de la Cène, je n'ai plus eu aucun réconfort. En revanche, la fièvre, le soleil, la chaleur, la poussière, les pertes de sang, s'unissaient pour provoquer chez votre Sauveur une soif abominable. Tu as vu que j'ai repoussé le vin mêlé de myrrhe. Je voulais que rien ne vienne adoucir ma souffrance. Quand on s'est offert en victime, il faut l'être sans compromis, sans adoucissement. Il convient de boire le calice tel qu'il est donné, de goûter le vinaigre et le miel jusqu'au fond... et non pas le vin drogué qui engourdit la douleur.

Ah ! le sort de victime est bien sévère ! Mais bienheureux celui qui le choisit.

Voilà ce que ton Jésus a subi dans son corps innocent. Et je ne le parle pas du déchirement que mon affection pour ma Mère me causait, surtout à la vue de sa douleur. Cette douleur était nécessaire, mais ce fut mon plus cruel tourment. Seul le Père sait ce que son Verbe a enduré spirituellement, moralement, physiquement.

La présence de ma Mère elle-même me fut une torture, même si elle est ce qui répondait le mieux au désir de mon cœur d'avoir ce réconfort dans l'infinie solitude qui n'entourait - solitude qui venait de Dieu et des hommes.

Ma Mère devait être présente, telle un ange de chair, pour empêcher le désespoir de m'assaillir comme l'ange spirituel l'avait contrecarré à Gethsémani; elle devait être présente pour recevoir l'investiture de Mère du genre humain. Mais la voir mourir à chacun de mes frémissements fut ma plus grande souffrance. Rien ne saurait lui être comparé, pas même la trahison, pas même la conscience que mon sacrifice serait inutile pour tant de personnes, alors que ces deux douleurs m'avaient paru terribles au point de me faire suer du sang quelques heures plus tôt.

Mais tu as vu comme Marie s'est montrée grande dans un tel moment. Son déchirement ne l'a pas empêchée d'être bien plus forte que Judith. Judith-ci a tué (Jdt 13). Marie a été tuée à travers son Enfant. Elle n'a pas murmuré, elle n'a pas eu de haine. Elle a prié, aimé, obéi. Elle est toujours restée mère, au point de penser, au milieu de toutes ces tortures, que son Jésus avait besoin de son voile virginal sur sa chair innocente pour défendre sa pudeur. Elle a su en même temps être la

---

70 Le saint Suaire est celui qui est conservé et vénéré à Turin. Selon les écrits de Maria Valtorta, il est authentique.

Fille du Père des Cieux et obéir à sa terrible volonté de cette heure-là. Elle n'a pas lancé d'imprécations contre Dieu ou contre les hommes. Elle a dit " Fiat " à Dieu et pardonné aux hommes.

Même ensuite, tu l'as entendue dire : " Père, je t'aime et tu nous as aimés " ! Elle se rappelle que Dieu l'a aimée, elle le proclame et lui renouvelle son acte d'amour. A ce moment-là ! Après que le Père l'a transpercée et privée de sa raison d'être ! Elle l'aime. Elle ne dit pas: "Je ne t'aime plus, parce que tu m'as fais du mal. " Elle l'aime et ne s'arrête pas à sa propre douleur, mais à celle que subit son Fils. C'est de celle-ci qu'elle demande raison au Père, pas de sa souffrance personnelle. Elle demande raison au Père au nom de leur Fils.

"Elle est bien l'Épouse de Dieu. Elle est bien celle qui a conçu conjointement avec le Père. Elle sait qu'aucun contact humain n'a engendré son Enfant, mais que seul le Feu descendu du Ciel a pénétré son sein immaculé et y a déposé le Germe divin, la chair de l'Homme-Dieu, du Dieu-Homme, du Rédempteur du monde. Et parce qu'elle en est consciente, c'est en tant qu'épouse et mère qu'elle demande raison de cette blessure. Les autres *devaient* être faites. Mais celle-là, quand tout était déjà accompli, pourquoi?

Pauvre Maman ! Il y avait bien une raison, que ta douleur ne t'a pas permis de lire sur ma blessure: il fallait que les hommes puissent voir le cœur de Dieu. Toi, tu l'as vu, Maria. Ne l'oublie jamais.

Cependant, même si Marie ne connaît pas les motifs surnaturels de cette blessure, elle pense aussitôt qu'elle ne m'a pas fait mal et elle bénit Dieu pour cela. Cela a beau la faire souffrir, elle, elle n'en a cure. Il lui suffit de savoir qu'elle ne m'a pas fait souffrir, moi, et elle y trouve l'occasion de bénir Dieu qui l'immole.

Elle se contente de demander un peu de réconfort pour ne pas mourir. Elle est nécessaire à l'Église naissante, dont elle vient d'être faite la Mère. L'Église, comme un nouveau-né, a besoin des soins et du lait d'une mère. Marie les apportera à l'Église en priant pour elle, en soutenant les apôtres, en leur parlant du Sauveur. Mais comment le pourrait-elle si elle mourait le soir même?

L'Église, qui n'a plus que quelques jours à rester sans son Chef, serait complètement orpheline si ma Mère aussi expirait. Et le sort des bébés orphelins est toujours précaire.

Dieu ne déçoit jamais une prière juste, et il réconforte ses enfants qui espèrent en lui. Marie trouve ce soutien grâce à Véronique. Ma pauvre Maman a imprimé dans ses yeux l'effigie de mon visage de défunt. Elle ne peut résister à cette vue. Ce n'est plus son Jésus, cet homme vieilli, boursoufflé, aux yeux fermés qui ne la regardent pas, cet homme à la bouche tordue qui ne parle ni ne sourit. Mais voilà sur le voile un visage qui est celui de Jésus vivant. Dououreux, blessé, mais encore vivant. Voilà ses yeux qui la regardent, sa bouche qui semble dire " Maman ", son sourire qui la salue encore.

Oh ! Maria, cherche ton Jésus dans ta douleur. Il viendra toujours et te regardera, t'appellera, te sourira. Nous partagerons la souffrance, mais nous serons unis !

Jean, ô petit Jean, a partagé la douleur de Marie et de Jésus.

Sois toujours comme lui, en cela aussi. Je te l'ai déjà dit: "Ce ne seront jamais les contemplations ou les dictées qui te rendront grande. Elles sont miennes. Ce sera par ton amour. Or l'amour le plus élevé est la participation à la souffrance. " C'est là le moyen de comprendre les moindres désirs de Dieu et de les réaliser en dépit de tous les obstacles.

Vois avec quelle sensibilité, avec quelle délicatesse Jean se conduit en cette nuit du vendredi saint. Plus tard aussi, mais observons-le pendant ces heures-là.

Un instant d'égarément, une heure de pesanteur. Mais une fois le sommeil surmonté par le choc de la capture, et le choc par l'amour, il vient, entraînant Pierre, afin que le Maître soit réconforté par la vue du chef des apôtres et de son apôtre bien-aimé.

Puis il pense à ma Mère, à qui quelque personne méchante pourrait apprendre cruellement ma capture. Et il se rend auprès d'elle. Il ne sait pas que Marie *vit déjà* les tourments de son Fils et

que, pendant que les apôtres dormaient, elle veillait et priait, et elle agonisait avec son Fils. Comme Jean l'ignore, il va la trouver et la prépare à apprendre cette nouvelle.

Il fait ensuite la navette entre la maison de Caïphe et le Prétoire, entre la maison de Caïphe et le Palais d'Hérode, et de nouveau entre la maison de Caïphe et le Prétoire. Courir ainsi ce matin-là, en traversant la foule enivrée de haine, avec des vêtements qui trahissent son origine galiléenne, ce n'est pas chose facile. Mais l'amour le soutient, et il ne pense pas à lui-même, mais à ma souffrance et à celle de ma Mère. Comme disciple du Nazaréen, il risque d'être lapidé. Peu lui importe. Il défie tout. Les autres se sont enfuis, ils sont cachés, ils sont menés par la peur ou la prudence. Lui, c'est l'amour qui le conduit, donc il reste et se montre. C'est un pur. *L'amour prospère dans la pureté.*

Et si sa pitié et son bon sens populaire le poussent à tenir Marie éloignée de la foule et du Prétoire - il ne se doute pas que Marie partage toutes les tortures de son Fils en les souffrant spirituellement -, il n'hésite pas à la conduire à lui quand il estime que le moment est venu où Jésus a besoin de sa Mère et qu'il n'est pas permis de garder davantage la Mère séparée de son Fils. Mais il reste présent pour la soutenir et la défendre.

Il a la poigne des personnes fidèles: que peut un homme seul, désarmé, jeune, sans autorité, à la tête de quelques femmes, contre toute une foule bestiale? Rien. C'est un tas de feuilles que le vent peut disperser. Peu importe. L'amour est la force de Jean, la voile qui l'entraîne. C'est armé d'amour qu'il part, et protège la Femme et les femmes jusqu'à la fin. Jean a possédé l'amour de compassion comme personne au monde, excepté ma Mère. Il est le chef de file des amoureux de cet amour. Il est ton maître en cela. Suis l'exemple de pureté et de charité qu'il te donne, et tu seras grande.

Maintenant, va en paix. Je te bénis. »

Plus tard, Jésus me fait l'observation suivante :

« Quand tu fais l'Heure de la désolation de Marie, je veux que tu considères les trois temps...

Le premier temps est la femme, la mère, celle qui hurle son déchirement. Dieu permet que, au moment le plus atroce de sa douleur, la créature délire et tienne des propos durs à l'égard de ceux qui sont la cause de sa souffrance. Marie, la Sainte, ne peut s'empêcher de traiter les hommes de " bêtes, chacals et hyènes ", les juifs de " ses parâtres ", de proclamer qu'elle doit se faire violence pour les supporter, ou encore de les qualifier de Caïn de Dieu et d'opprobre de la race humaine. Marie, la Sainte, ne peut se retenir de traiter Jérusalem de " marâtre, assassine, pillarde, vampire et vautour ". Sur le Calvaire, elle n'avait su que hurler : " Je n'ai plus de fils ! " C'était la femme.

Dans le second temps, c'est la croyante qui veut être fidèle à sa foi, même si les faits semblent démentir toutes les promesses de la foi. Son cœur de mère et de femme lutte contre son esprit de croyante. Mais c'est l'esprit qui triomphe, parce qu'il est réellement nourri de foi. La femme est dominée. La croyante reste.

Dans le troisième temps, la croyante, toujours plus affermie dans la foi, s'élève, par le biais de la résignation, pour s'unir de nouveau Dieu dont la douleur l'avait séparée. Oh ! La souffrance, je le sais, ressemble au coup d'un mauvais enfant sur les ailes délicates d'un papillon multicolore. Il le terrasse au sol. Il semble mort. Mais, peu à peu il reprend des forces et peut remuer. Il commence par marcher puis grimpe, essaie de bouger les ailes, fait un premier vol timide et enfin se lance et reconquiert le ciel...

Marie, au troisième moment de sa désolation, n'est plus croyante : elle est la Fille de Dieu, la Sainte qui parle au Père, au Roi, avec la solennelle assurance de celle qui *sait* pouvoir parler pour avoir conquis le droit d'être exaucée. Finie l'obscurité de la désolation humaine, finie l'anxiété de la croyante qui veut et ne peut trouver la paix dans la douleur. Voici la joie de la souffrance une joie de l'âme sous les larmes de la chair, qui est la dernière à mourir mais se laisse pleurer puisque -

comme tu l'as dit toi-même - à un certain point, la chair et les sentiments sont de simples vêtements jetés sur l'être spirituel, l'être véritable. Alors la créature, sanctifiée par son héroïsme, peut en arriver à dire : " En considération du 'oui' que j'ai dit, écoute-moi !... " »

## SAMEDI SAINT : ELLE EST CELLE QUI ATTEND

### « NOUS ENGENDRERONS LA NOUVELLE FOI » DIT MARIE

L'aube arrive avec peine, comme si elle hésitait, en ce samedi 30 Avril 30. Et l'aurore tarde étrangement, bien qu'il n'y ait pas de nuages dans le ciel. C'est à croire que les astres ont perdu toute vigueur. De même que la lune était pâle pendant la nuit, le soleil l'est à son lever. Ils sont voilés... Auraient-ils pleuré, eux aussi, pour avoir cet aspect embué comme les yeux des bons qui ont pleuré et qui pleurent encore la mort du Seigneur?

9-347  
T10-205

Dès que Jean comprend que les portes sont ouvertes, il sort, sourd aux supplications maternelles. Les femmes, encore plus craintives maintenant que l'apôtre est parti lui aussi, s'enferment dans la maison.

Marie, toujours dans sa chambre, les mains sur les genoux, regarde fixement par la fenêtre qui s'ouvre sur un jardin, pas très vaste, mais suffisamment grand, et plein de roses fleuries le long des hautes murailles et de parterres fantaisistes. Les lys, au contraire, n'ont pas encore les tiges des futures fleurs. Ils sont touffus, beaux, mais n'ont que des feuilles. Elle a beau regarder, je pense qu'elle ne voit rien d'autre que ce qui occupe sa pauvre tête fatiguée: l'agonie de son Fils.

Les femmes vont et viennent. Elles s'approchent, la caressent, la prient de se restaurer... et à chacune de leurs entrées, c'est un flot de parfum capiteux, étourdissant, qui pénètre.

Marie a chaque fois un léger frisson, mais rien d'autre. Pas un mot, pas un geste, rien. Elle est épuisée. Elle attend. Elle n'est qu'attente. Elle est Celle qui attend.

On frappe à la porte... Les femmes courent ouvrir. Marie se retourne sur son siège sans se lever et fixe la porte entrouverte.

Peu après, Marie-Madeleine vient trouver Marie.

-C'est Manahen... Il voudrait se rendre utile.

-Manahen... Fais-le entrer. Il a toujours été bon... Mais je croyais que c'était quelqu'un d'autre...

-A qui pensais-tu, Mère ?...

-Plus tard... Plus tard... Fais-le entrer.

Manahen apparaît. Il n'est pas fastueux comme d'habitude. Il porte un vêtement très commun, d'un marron presque noir, et un manteau du même ton. Ni bijoux, ni épée, rien. On peut le prendre pour un homme aisé, mais du peuple. Il s'incline d'abord pour saluer, les mains croisées sur la poitrine, puis il s'agenouille comme devant un autel.

-Lève-toi, et pardonne-moi si je ne réponds pas à ton inclination. Je ne le peux...

-Tu ne le dois pas. Je ne te le permettrais pas. Tu sais qui je suis. Aussi, je te prie de me considérer comme ton serviteur. As-tu besoin de moi? Je vois que tu n'as pas d'homme dans ton entourage. Je sais par Nicodème que tous se sont enfuis. Il n'y avait rien à faire, c'est vrai, mais au moins lui donner le réconfort de nous voir. Moi... moi, je l'ai salué au Sixte, et ensuite je ne l'ai pas pu car... Mais c'est inutile de le préciser. Cela aussi était voulu par Satan. Me voilà désormais libre, et je viens me mettre à ton service. Ordonne, Femme.

-Je voudrais savoir et faire savoir à Lazare... Ses sœurs sont dans la peine, ma belle-sœur et l'autre Marie aussi. Nous voudrions savoir si Lazare, Jacques, Jude et l'autre Jacques sont saufs.

-Judas? L'Isariote? Mais il a trahi !

-Jude, le fils du frère de mon époux.

-Ah ! J'y vais.

En se levant, il esquisse un mouvement de douleur.

-Mais tu es blessé?

-Hum !... oui. Ce n'est rien. Un bras qui me fait un peu souffrir.

-A cause de nous, peut-être? Est-ce la raison de ton absence là-haut?

-Effectivement. Et c'est seulement de cela que je souffre, pas de la blessure. Le reste de pharisaïsme, d'hébraïsme, de satanisme qui était en moi - car le culte d'Israël est devenu du satanisme - est parti avec ce sang. Me voilà comme un enfant qui, une fois coupé le cordon ombilical, n'a plus de contact avec le sang de sa mère, et les quelques gouttes qui restent encore dans le cordon coupé n'entrent pas en lui, empêchées comme elles le sont par le lacet de lin. Mais elles tombent... désormais inutiles. Le nouveau-né vit avec *son propre cœur* et *son propre sang*. C'est ce qui m'arrive. Jusqu'à présent, je n'étais pas encore complètement formé. Maintenant je suis arrivé à terme, et je viens, j'ai été mis au Jour. Je suis né d'hier. Ma mère, c'est Jésus de Nazareth. Et il m'a enfanté quand il a poussé son dernier cri. Je sais... car je me suis enfui dans la maison de Nicodème cette nuit. Seulement, je voudrais le voir. Quand vous vous rendrez au tombeau, prévenez-moi. Je viendrai avec vous... Son visage de Rédempteur, je l'ignore !

-Il te regarde, Manahen. Retourne-toi.

L'homme, qui était entré avec la tête inclinée et qui ensuite n'avait eu d'yeux que pour Marie, se retourne, presque épouvanté, et il voit le suaire<sup>71</sup>. Il se jette aussitôt à terre pour adorer... Et il pleure. Puis il se lève, s'incline devant Marie, et dit :

-J'y vais.

-Mais c'est le sabbat, tu le sais ! Ils nous accusent déjà de violer la Loi, à l'instigation de Jésus.

-Alors nous sommes pareils, car eux violent la loi de l'amour, la première et la plus grande. C'est ce qu'il disait. Que le Seigneur te reconforte. Il sort.

Et les heures passent. Comme elles sont lentes pour qui attend...

Marie se lève et, en s'appuyant aux meubles, elle parvient au seuil de la pièce. Elle cherche à traverser le vaste vestibule de l'entrée. Mais quand elle n'a plus d'appui, elle vacille comme si elle était ivre. Marthe, qui l'aperçoit de la cour qui est au-delà de l'entrée ouverte au bout du vestibule, accourt. -Où veux-tu aller?

-Là, à l'intérieur. Vous me l'avez promis.

-Attends Jean.

-J'ai assez attendu. Vous voyez que je suis tranquille. Allez ouvrir la porte, puisque vous l'avez fait fermer de l'intérieur. Moi, j'attends ici.

Suzanne - car toutes les femmes sont accourues - va appeler le gardien de la maison qui a les clés. Pendant ce temps, Marie s'appuie à la petite porte comme si elle voulait l'ouvrir par la force de sa volonté. L'homme arrive. Craintif, l'air abattu, il ouvre et se retire. Et Marie, aux bras de Marthe et de Marie, femme d'Alphée, entre dans le Cénacle.

Tout est resté comme à la fin de la Cène. La suite des événements et l'ordre donné par Jésus ont empêché qu'on dérange quoi que ce soit. Les sièges ont seulement été remis à leur place. Et Marie, qui pourtant n'était pas venue dans le Cénacle, se rend directement à la place où était assis son Jésus. On dirait qu'une main la conduit. Elle paraît somnambule, tant elle se raidit dans son effort pour y aller... Elle tourne autour du lit-siège, se glisse entre lui et la table, reste un instant debout, puis s'abat en travers de la table, en éclatant en sanglots. Une fois calmée, elle s'agenouille et prie, la tête appuyée contre le bord de la table. Elle caresse la nappe, le siège, la vaisselle, le bord du grand plateau où était l'agneau, le grand couteau qui a servi à découper l'agneau, l'amphore qui se trouve devant cette place. Elle ne sait pas qu'elle touche ce que Judas a lui aussi touché. Et elle reste comme hébétée, la tête appuyée sur ses bras croisés, posés sur la table.

71 Le suaire est en fait La Sainte Face.

Toutes se taisent, jusqu'au moment où sa belle-sœur intervient :

-Viens, Marie. Méfions-nous des Juifs. Voudrais-tu qu'ils entrent ici?

-Non, non. C'est un lieu saint. Allons. Aidez-moi... Vous avez bien fait de me le dire. Je voudrais aussi un coffre, beau, grand, bien fermé, pour y mettre tous mes trésors.

-Demain, je te le fais apporter du palais. C'est le plus beau de la maison. Il est robuste et sûr. Je te le donne avec joie, promet Marie-Madeleine. Elles sortent. Marie est vraiment épuisée. Elle vacille en franchissant les quelques marches. Et si sa douleur est moins dramatique, c'est parce qu'elle n'a plus la force de l'être. Mais sous son air apaisé, elle est encore plus pathétique.

Elles retournent dans la pièce où elles se trouvaient un peu plus tôt, et, avant de revenir à sa place, Marie caresse, comme si c'était un visage de chair, la sainte Face du suaire.

On frappe de nouveau. Les femmes se hâtent de sortir et d'entrouvrir la porte. Marie dit de sa voix lasse :

-Si ce sont les disciples, et en particulier Simon-Pierre et Jude, qu'ils viennent tout de suite me trouver.

Mais c'est Isaac le berger. Il entre en pleurant après quelques minutes, et se prosterne devant le Suaire, puis devant Marie, mais il ne sait que dire. C'est donc elle qui prend la parole :

-Merci. Il t'a vu et je t'ai vu. Je le sais. Il vous a regardés tant qu'il l'a pu.

Isaac redouble de larmes. Il ne peut parler qu'une fois ses sanglots apaisés.

-Nous ne voulions pas partir, mais Jonathas nous en a prié. Les Juifs menaçaient les femmes... et ensuite, nous n'avons plus pu revenir. Tout... tout était fini... Où devons-nous aller? Nous nous sommes dispersés à travers la campagne et, quand il a fait nuit, nous nous sommes réunis à mi-chemin entre Jérusalem et Bethléem. Nous avons l'impression d'éloigner sa mort en allant vers sa grotte... Mais ensuite, nous avons senti qu'il n'était pas juste d'aller là... C'était de l'égoïsme... C'est pourquoi nous sommes revenus vers la ville... Et nous nous sommes trouvés, sans savoir comment, à Béthanie...

-Mes fils !

-Lazare !

-Jacques !

-Ils sont tous là-bas. A l'aurore, les champs de Lazare étaient couverts de gens errants qui pleuraient... Ses inutiles amis et disciples !... Moi... je suis entré chez Lazare et je croyais être le premier... Pas du tout: il y avait déjà là tes deux fils<sup>72</sup>, femme, et le tien<sup>73</sup> aussi, avec André, Barthélemy et Matthieu. C'est Simon le Zélote qui les avait persuadés d'y aller. Et Maximin, sorti de bon matin dans la campagne, en avait trouvé d'autres. Lazare les a tous secourus, et il y est encore occupé. Il assure que le Maître lui en avait donné l'ordre, et Simon le Zélote le confirme.

-Mais Simon et Joseph, mes autres fils, où sont-ils?

-Je l'ignore, femme. Nous sommes restés ensemble jusqu'au tremblement de terre. Après... je ne sais plus rien de précis. Au milieu des ténèbres, des éclairs, des morts ressuscités, du tremblement du sol et des tourbillons du vent, j'ai perdu la tête. Je me suis retrouvé au Temple, et je me demande encore comment j'ai pu être là-dedans, au-delà de la limite sacrée. Pense qu'entre l'autel des parfums et moi, il n'y avait qu'une coudée... Pense que l'endroit où j'avais les pieds était réservé aux prêtres de service !... Et... et j'ai vu le Saint des Saints !... Oui, car le Voile s'est déchiré de haut en bas, comme si la volonté d'un géant l'arrachait ... Si on m'avait vu à l'intérieur, on m'aurait lapidé. Mais personne n'y voyait plus. Je n'ai rencontré que des spectres de morts et des spectres de vivants. Car tous ressemblaient à des fantômes à la lueur des éclairs, à la clarté des incendies et avec la terreur sur le visage...

-Oh ! mon Simon ! mon Joseph !

72 Jude Thaddée et Jacques le Mineur, fils de Marie de Cléophas et d'Alphée, frère de Saint Joseph.

73 Jacques, fils de Marie Salomé et de Zébédée. Jean est déjà présent.

-Qu'en est-il de Simon-Pierre? De Judas de Kérioth? Et de Thomas et Philippe?

-Je ne sais pas, Mère... Lazare m'a envoyé voir, car on lui avait rapporté qu'ils... vous avaient tués.

-Dans ce cas, hâte-toi d'aller le tranquilliser. J'ai déjà envoyé Manahen à Béthanie. Mais vas-y, toi aussi, et dis... et dis que Jésus seul a été tué. Et moi avec lui. Et si tu vois d'autres disciples, amène-les ici. Mais Judas et Simon-Pierre, je les veux, moi.

-Mère... pardonne-nous si nous n'avons pas fait davantage.

-Je pardonne tout... Va.

Isaac sorti, Marthe et Marie, Salomé et Marie, femme d'Alphée, l'étouffent de prières, de recommandations, d'ordres... Suzanne pleure doucement, car personne ne lui parle de son époux<sup>74</sup>. C'est alors que Salomé se souvient du sien et qu'elle pleure, elle aussi.

Silence de nouveau jusqu'à un nouveau coup à la porte.

Comme la ville est tranquille, les femmes ont moins peur. Mais quand, par la porte entrouverte, elles voient se profiler le visage rasé de Longinus, elles prennent leurs jambes à leur cou comme si elles avaient vu un mort dans son suaire ou le démon en personne. Le gardien de la maison, qui flânait dans le vestibule, est le premier à s'enfuir.

Mais voilà qu'accourt Marie-Madeleine, qui se tenait avec Marie. Longinus, avec un petit sourire moqueur, involontaire sur les lèvres, est entré et, de lui-même, il a fermé la lourde porte. Il n'est pas en uniforme, mais il porte un vêtement gris et court, sous un manteau foncé lui aussi.

Marie-Madeleine le regarde, et lui la regarde. Puis, toujours adossé à la porte, Longinus demande:

-Puis-je entrer sans contaminer et sans effrayer personne ? J'ai vu, ce matin à l'aurore, le citoyen Joseph et il m'a parlé du désir de la Mère de Jésus. Je demande pardon de ne pas y avoir pensé de moi-même. Voici la lance. Je l'avais gardée comme souvenir d'un... du Saint des saints. Car il l'est réellement ! Mais il est juste qu'elle soit en possession de sa Mère. Quant aux vêtements... c'est plus difficile. Ne le lui dites pas... mais peut-être ont-ils été déjà vendus pour quelques deniers... C'est le droit des soldats, mais j'essaierai de les trouver...

-Viens. Elle est là. -Mais je suis païen !

-Peu importe. Je vais l'avertir si tu le souhaites.

-Oh ! non... je ne pensais pas le mériter. Marie-Madeleine va trouver la Vierge.

-Mère, Longinus est dehors... Il t'offre la lance.

-Fais-le entrer.

Le gardien, qui se tient sur le seuil, bougonne :

-Mais c'est un païen !

-Je suis la Mère de tous, homme, comme mon Fils est le Rédempteur de tous.

Longinus entre et, sur le seuil, salue à la romaine avec un geste du bras (il a enlevé son manteau) : -Ave, Domina. C'est un Romain qui te salue: Mère du genre humain. La vraie Mère. Personnellement, je n'aurais pas voulu être à... à... à ce moment-là, mais j'en avais reçu l'ordre. Cependant, si je sers à te donner ce que tu désires, je pardonne au destin de m'avoir choisi pour cette horrible tragédie. Voici.

A ces mots, il lui remet la lance enveloppée dans un drap rougi, plus précisément le fer seul, pas la hampe. Marie la prend, mais elle devient d'une telle pâleur que ses lèvres semblent s'estomper. La lance semble lui faire perdre son sang. Elle répond en tremblant de tous ses membres :

-Qu'il te conduise à lui, en raison de ta bonté.

-C'était l'unique Juste que j'aie rencontré dans le vaste empire de Rome. Je regrette de ne l'avoir connu que par les dires de mes compagnons. Maintenant... c'est trop tard !

<sup>74</sup> Il s'agit de l'époux de la noce de Cana. Dans l'œuvre, il reste anonyme. On le suppose frère de Salomé, l'épouse de Simon, le second fils de Marie Cléophas et d'Alphée.

-Non, mon fils. Lui a fini d'évangéliser. Mais son Évangile reste, dans son Église.

-Et où donc est son Église?

Longinus se fait légèrement ironique.

-Elle est ici. Aujourd'hui, elle est frappée et dispersée, mais demain, elle se réunira comme un arbre qui remet en place son feuillage après la tempête. Et même s'il n'y avait plus personne, moi je suis là. L'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu et mon Fils, est tout entier écrit dans mon cœur. Je n'ai qu'à regarder mon cœur pour pouvoir le répéter.

-Je viendrai. Une religion, qui a pour chef un tel héros, ne peut être que divine. Ave, Domina !

Longinus s'éloigne à son tour.

Marie baise la lance où se trouve encore le sang de son Fils... Et elle ne veut pas enlever ce sang, " rubis de Dieu sur la lance cruelle ", dit-elle...

La journée se passe ainsi au milieu des éclaircies et des averses orageuses.

Jean revient seulement quand le soleil au zénith annonce l'heure de midi.

-Mère, je n'ai trouvé personne sauf... Judas.

-Où est-il?

-Ah ! Mère ! Quelle horreur ! Il est pendu à un olivier, enflé et noir comme s'il était mort depuis des semaines. Décomposé, horrible... Au-dessus de lui, les vautours, les corbeaux, que sais-je crient dans des rixes atroces... C'est leur vacarme qui m'a attiré dans cette direction. J'étais sur la route du mont des Oliviers, et sur un talus j'ai vu ces tourbillons d'oiseaux noirs. J'y suis allé... Pourquoi? Je ne sais pas, et j'ai vu. Quelle horreur !...

-Quelle horreur ! Tu dis bien. Mais au-dessus de la Bonté, il y eu la Justice. En effet la Bonté est absente en ce moment... Mais Pierre ! Pierre !... Jean, j'ai la lance. Mais les vêtements... Longinus n'en a pas parlé.

-Mère, j'ai l'intention d'aller à Gethsémani. Jésus a été capturé sans son manteau. Peut-être est-il resté là-bas. Puis je me rendrai à Béthanie.

-Va. Va, pour le manteau... Les autres sont chez Lazare. Ne va donc pas chez lui, ce n'est pas nécessaire. Reviens plutôt ici.

Jean part en courant, sans même prendre de nourriture. Marie elle aussi reste à jeun. Les femmes ont mangé, debout, du pain et des olives tout en travaillant à leurs baumes.

Jeanne, femme de Kouza, arrive avec Jonathas. C'est un masque de pleureuse. Dès qu'elle voit Marie, elle s'exclame:

-Il m'a sauvée ! Il m'a sauvée, et c'est lui qui est mort ! Aujourd'hui, je voudrais ne pas avoir été sauvée !

C'est la Mère des Douleurs qui doit consoler cette enfant guérie, mais restée d'une sensibilité morbide. Elle la console et la fortifie par ces mots:

-Tu ne l'aurais pas connu et aimé, et tu ne pourrais pas le servir maintenant. Il y aura tant à faire à l'avenir ! Et nous devons puisque, tu le vois... nous sommes restées, et les hommes se sont enfuis. C'est toujours la femme qui donne la vie. Pour le bien comme pour le mal. Nous engendrerons la nouvelle foi. Nous y croyons fermement, car elle a été déposée en nous par Dieu notre Époux. Et nous l'engendrerons à la terre, pour le bien du monde. Regarde, comme il est beau ! Comme il sourit et mendie le saint travail que nous ferons ! Jeanne, moi je t'aime, tu le sais. Ne pleure plus.

-Mais Jésus est mort ! Il a beau ressembler encore à un vivant sur ce linge, il ne l'est plus. Qu'est le monde sans lui?

-Il reviendra. Va, prie, attends. Plus tu croiras, plus tôt il ressuscitera. J'en suis absolument persuadée, et cela fait ma force... Seuls Dieu, Satan et moi, nous savons quels assauts sont portés contre cette foi en sa Résurrection.

Jeanne aussi s'en va, mince et courbée comme un lys trop chargé de pluie. Mais après son départ, Marie retombe dans son tourment.

-C'est à tous, à tous que je dois donner de la force. Mais qui m'en donne à moi?

Et elle pleure en caressant le Visage de l'image, car elle est maintenant assise près du coffre sur lequel le suaire est étendu.

Joseph et Nicodème arrivent, évitant aux femmes de sortir pour acheter de la myrrhe et de l'aloès, car ils en apportent des sachets. Mais leur force cède devant le Visage imprimé sur la toile et devant le visage ravagé de la Mère. Ils s'asseyent dans un coin après l'avoir saluée et gardent le silence, l'air sérieux, funèbre même... puis ils s'en vont.

Marie, elle non plus, n'a plus la force de parler. Le soir arrive tôt, en raison d'un amas de nuages étouffants, et peu à peu elle redevient une pauvre créature déchirée. Les ombres du crépuscule sont, pour elle, comme pour toute personne qui souffre, la source d'une plus grande douleur.

Les autres femmes, elles aussi, deviennent plus tristes, et en particulier Salomé, Marie, femme d'Alphée, et Suzanne. Mais elles sont vite réconfortées par l'arrivée, en groupe, de Zébédée, de l'époux de Suzanne et de Simon et Joseph, les fils d'Alphée. Les deux premiers restent dans le vestibule pour expliquer comment Jean les a rencontrés en passant par le faubourg d'Ophel. Les deux autres, en revanche, ont été trouvés errant dans la campagne par Isaac, au moment même où ils se demandaient s'il leur fallait revenir en ville ou aller voir leurs frères, qu'ils supposaient être ensemble à Béthanie. Simon demande :

-Où est Marie ? Je veux la voir

Et, précédé par sa mère, il entre et embrasse sa parente dans la peine.

-Tu es seul? Pourquoi Joseph n'est-il pas avec toi? Pourquoi vous êtes-vous quittés? Encore une brouille entre vous? Vous n'auriez pas dû. Vous voyez? La raison de votre désaccord est morte ! Et elle montre le visage du suaire.

Simon le regarde et pleure. Il dit : -Nous ne nous sommes plus quittés, et nous ne nous quitterons pas. Oui, la raison de notre désaccord est morte, mais pas comme tu le crois. Elle est morte car, *maintenant*. Joseph a compris... Joseph est dehors... il n'ose s'approcher...

-Oh non ! Je ne fais jamais peur et je ne suis que pitié. J'aurais pardonné même au traître, mais c'est impossible : il s'est tué.

A ces mots, elle se lève et, toute courbée, marche en appelant :

-Joseph ! Joseph ! Mais Joseph, les yeux noyés de larmes, ne répond pas.

Elle va jusqu'à la porte, comme elle l'avait fait pour parler à Judas et, en s'appuyant sur le chambranle, elle tend l'autre main et la pose sur la tête du plus âgé et du plus tenace de ses neveux. Elle le caresse et dit:

-Laisse-moi m'appuyer à un Joseph ! Tout était paix et sérénité tant que j'ai eu ce nom comme roi dans ma maison. Puis mon saint époux est mort... et tout le bien humain de la pauvre Marie est mort aussi. Il m'est resté le bien surnaturel de mon Dieu et Fils... Désormais, je suis la Délaissée... Mais si je puis être dans les bras d'un Joseph - que j'aime et tu sais combien je t'aime -, je me sentirai moins seule. J'aurai l'impression de revenir en arrière, et de pouvoir dire : " Jésus est absent, mais il n'est pas mort. Il est à Cana ou à Naïm pour des travaux, mais il sera bientôt de retour... " Viens, Joseph. Entrons ensemble là où il t'attend pour te sourire. Il nous a laissé son sourire pour nous dire qu'il n'a pas de rancœur.

Joseph entre, tandis que Marie le tient par la main, et lorsqu'il la voit s'asseoir, il s'agenouille devant elle, la tête sur ses genoux, et il sanglote: -Pardon ! Pardon !

-Ce n'est pas à moi, c'est à lui que tu dois le demander.

-Il ne peut me l'accorder. Sur le Calvaire, j'ai cherché à attirer son regard. Il a regardé tout le monde, mais pas moi... Il a raison... Je l'ai connu et aimé comme Maître trop tard. Maintenant, c'est terminé.

-Maintenant, cela commence. Tu iras à Nazareth et tu diras: Je crois. " Ta foi aura une valeur infinie. Tu l'aimeras avec la perfection des apôtres de l'avenir qui auront le mérite d'aimer Jésus qu'ils auront connu seulement par l'esprit. Le feras-tu ?

-Oui ! Oui ! Pour réparer. Mais je voudrais entendre de lui une parole, et je ne l'entendrai jamais plus...

-Le troisième jour, il ressuscitera et il parlera à ceux qu'il aime. Tout le monde attend sa voix.

-Bénie es-tu, toi qui peux croire...

-Joseph ! Joseph ! Mon époux était ton oncle et il a cru à une chose qui est encore plus difficile à croire que celle-ci. Il a su croire que la pauvre Marie de Nazareth était l'Épouse et la Mère de Dieu. Pourquoi toi, le neveu de ce Juste, toi qui portes son prénom, ne peux-tu croire qu'un Dieu puisse dire à la mort: " Cela suffit ! " et à la vie : " Reviens ! " ?

-Je ne mérite pas cette foi, car j'ai été mauvais. Je me suis montré injuste avec lui. Mais toi... toi, tu es sa Mère. Bénis-moi. Pardonne-moi... Donne-moi la paix...

-Oui... Paix... Pardon... Oh mon Dieu ! Une fois, j'ai dit: " Comme il est difficile d'être les 'ré-dempteurs !' " Maintenant, je dis : " Comme il est difficile d'être la Mère du Rédempteur ! " Pitié, mon Dieu ! Pitié !... Va, Joseph. Ta mère a tant souffert en ces heures. Réconforte-la... Moi, je reste ici... avec tout ce que j'ai de mon Enfant... Et mes larmes solitaires t'obtiendront la foi. Adieu, mon neveu. Dis à tous que je veux me taire... réfléchir... prier... Je suis... Je suis une pauvre femme, suspendue par un fil au-dessus d'un abîme... Le fil, c'est ma foi... Et votre manque de foi, puisque personne ne sait croire totalement et saintement, heurte continuellement ce fil... Vous ne vous doutez pas de la fatigue que vous m'imposez... Vous ne savez pas que vous aidez Satan à me tourmenter. Va !... Et Marie reste seule...

Elle s'agenouille devant le suaire. Elle baise le front, les yeux, la bouche de son Fils et dit :

-Ainsi ! Ainsi ! Pour avoir de la force... Je dois croire. Je dois croire. Pour tous. »

La nuit est tombée, sans étoiles, obscure, étouffante. Marie reste dans l'ombre avec sa douleur. La journée du samedi est finie.

## LA NUIT DU SAMEDI SAINT

### SEULE L'ÉTOILE DU MATIN... VEILLE PRÈS DE L'IMAGE DE SON FILS

Marie, femme d'Alphée, entre avec circonspection et écoute. Peut-être pense-t-elle que la Vierge s'est assoupie. Elle s'approche, se penche et elle la voit à genoux, le visage par terre contre le suaire. Elle murmure: " Oh ! la malheureuse ! Elle est restée comme ça ! "

Elle doit penser qu'elle s'est endormie ou évanouie ainsi. Mais Marie, sortant de son oraison, dit: -Non, je priais.

-Mais à genoux ! Dans l'obscurité ! Dans le froid ! La fenêtre ouverte ! Regarde, tu es glacée.

-Mais je me sens tellement mieux, Marie. Pendant que je priais - et l'Éternel seul sait à quel point j'étais épuisée après avoir soutenu tant de personnes à la foi vacillante, éclairé tant d'âmes que sa mort elle-même n'a pas éclairées -, il m'a semblé sentir un parfum angélique, une fraîcheur du Ciel, la caresse d'une aile... Un instant... Pas davantage. Il m'a semblé que, dans l'océan de myrrhe dont la furie me submerge depuis trois jours désormais, il s'infusait une goutte de pacifiante douceur. Il m'a semblé que la voûte fermée du Ciel s'entrouvrait, et qu'un filet d'amour lumineux descendait sur l'Abandonnée. Il m'a semblé que, venant de distances infinies, un murmure incorporel disait: " C'est réellement terminé. " Ma prière, désolée jusqu'à ce moment-là, est deve-

nue plus paisible. Elle s'est teintée de la paix lumineuse – oh ! à peine une nuance ! – qui imprégnait mes contacts avec Dieu dans l'oraison... Mes oraisons !... Marie, tu as beaucoup aimé, toi, ton Alphée quand tu étais la vierge épouse ?

-Oh ! Marie !... Je jubilais à l'aurore en me disant : “ Une nuit est passée. Une de moins à attendre. ” Je jubilais au coucher du soleil en me disant: “ Un autre jour est fini. Plus proche est mon entrée sous son toit. ” Quand le soleil descendait, je chantais comme une alouette en pensant: “Il viendra d'ici peu. ” Et lorsque je le voyais venir, avec son beau visage comme celui de mon Jude, c'est pour cela que Jude est mon préféré avec son regard de cerf amoureux comme l'est mon Jacques, je ne savais plus où j'étais ! Et quand il me saluait en disant :“ Ma douce épouse !” et que je pouvais lui dire “ Mon Seigneur ”, alors je... je crois que si j'avais été écrasée à ce moment-là par un char ou frappée par une flèche, je n'aurais pas senti la douleur. Et ensuite, quand je fus son épouse... Ah !... »

Marie se perd dans l'extase de ses souvenirs. Puis elle demande:

-Mais pourquoi cette question?

-Pour t'expliquer ce qu'étaient pour moi les oraisons. Multiplie par cent tes sentiments, fais-les monter à de plusieurs milliers de puissances, et tu comprendras ce qu'a toujours été pour moi l'oraison, l'attente de cette heure... Oui, je crois que, même si je ne priais pas dans la paix de la grotte ou de ma pièce, mais que je me livrais aux travaux normaux d'une femme, mon âme priait sans arrêt... Mais quand je pouvais dire : “ Voilà que vient l'heure de me recueillir en Dieu ”, j'avais mon cœur qui brûlait en battant fort. Et quand je me perdais en lui... alors... Non, cela je ne puis l'expliquer. Quand tu seras dans la lumière de Dieu, tu le comprendras. .. J'avais perdu tout cela depuis trois jours... C'était plus déchirant encore que de ne plus avoir de Fils... Et Satan travaillait ces deux plaies superposées de la mort de mon Enfant et de l'abandon de Dieu, en créant la troisième plaie de la terreur de l'absence de foi. Marie, je t'aime beaucoup et tu es ma parente. Tu le raconteras plus tard à tes fils apôtres, pour qu'ils sachent résister dans l'apostolat et triompher de Satan. Moi, je suis certaine que si j'avais accepté le doute, si j'avais cédé à la tentation de Satan, et si j'avais dit: “ Il n'est pas possible qu'il ressuscite ” en niant Dieu - car dire cela, c'était nier la vérité et la puissance de Dieu -, une si grande Rédemption serait retombée dans le néant. Moi qui suis la nouvelle Ève, j'aurais mordu de nouveau à la pomme de l'orgueil et de la sensualité spirituelle, et j'aurais défait l'œuvre de mon Rédempteur. Les apôtres seront continuellement tentés ainsi : par le monde, par la chair, par le pouvoir, par Satan. Qu'ils restent fermes, contre toutes les tortures, dont les corporelles seront les plus légères, pour ne pas détruire ce que Jésus a accompli.

-C'est à toi, Marie, de le dire à mes fils... Comment veux-tu que ta pauvre belle-sœur s'exprime?! Pourtant, s'ils étaient venus... Patience, fuis à la première heure ! Mais ensuite...

-Tu vois que Lazare et Simon avaient reçu l'ordre de les conduire à Béthanie. Jésus sait tout...

-Oui... Mais... quand je les verrai, je leur ferai d'amers reproches. Ils ont été lâches. Que tous le soient, peut-être, mais pas mes fils ! Je ne le leur pardonnerai jamais...

-Pardonne, pardonne... Cela a été un moment d'égarement... Ils n'imaginaient pas que Jésus pouvait être pris. Il l'avait pourtant bien annoncé...

-C'est bien pour cette raison que je ne le leur pardonne pas. Ils le savaient. Ils y étaient donc déjà préparés. Quand on sait quelque chose et que l'on croit celui qui le dit, rien n'étonne plus !

-Marie, vous aussi il vous a averties: “Je ressusciterai.” Et pourtant... Si je pouvais vous ouvrir la poitrine et la tête, sur le cœur et sur le cerveau, je verrais écrit: “ C'est impossible. ”

-Mais au moins... Oui... Il est difficile de croire... Nous sommes néanmoins restées sur le Calvaire.

-Par une grâce de Dieu. Autrement, nous aurions fui nous aussi. Longinus, tu l'as entendu, a parlé de tragédie. Or c'est un guerrier. Nous, femmes, seules avec un jeune garçon, nous avons résisté grâce à une aide directe de Dieu. Ne t'en glorifie donc pas. Ce n'est pas notre mérite.

-Et pourquoi cette grâce ne leur a-t-elle pas été donnée à eux aussi?

-Parce qu'ils seront les prêtres de demain. Ils *doivent donc savoir*, pour l'avoir éprouvé, comme il est facile à celui qui a été fidèle à un Credo d'abjurer. Jésus ne veut pas de prêtres qui le sont si peu, qu'ils ont été ses ennemis les plus tenaces...

-Tu parles de Jésus comme s'il était déjà revenu.

-Tu vois? Toi aussi tu avoues que tu ne crois pas. Comment donc peux-tu faire des reproches à tes fils?

Marie, femme d'Alphée, ne sait que répliquer. Tête basse, elle bouge machinalement des objets. Elle trouve la petite lampe et sort avec elle, pour revenir ensuite après l'avoir allumée, et la remet à sa place ordinaire.

Marie s'est assise de nouveau près du suaire déplié. Le suaire, à la lumière jaune de la lampe à huile, avec sa flamme qui tremble, acquiert une vivacité particulière, comme si la bouche et les yeux remuaient.

-Tu ne prends rien? demande sa belle-sœur, encore un peu vexée.

-Un peu d'eau. J'ai soif.

Marie va et revient... avec du lait.

-N'insiste pas, je ne peux pas. De l'eau, oui. Je n'ai plus d'eau en moi... Je crois n'avoir pas de sang non plus. Mais...

On frappe à la porte. Marie, femme d'Alphée, sort. On entend chuchoter dans le vestibule, puis Jean passe la tête.

-Jean, tu es revenu? Encore rien?

-Si. Simon-Pierre... et le manteau de Jésus... ensemble... A Gethsémani. Le manteau... Jean glisse à genoux et poursuit : -Le voilà... Mais il est tout déchiré et plein de sang. Les empreintes des mains sont celles de Jésus. Lui seul les avait si longues et si fines. Mais les déchirures viennent de dents. On voit nettement que c'est une bouche d'homme. Je pense que cela a été... que cela a été Judas car, près de l'endroit où Simon-Pierre a trouvé le manteau, il y avait un morceau du vêtement jaune de Judas. Il est revenu là... plus tard... avant de se tuer. Regarde, Mère.

Marie n'a fait que caresser et embrasser le lourd manteau rouge de son Fils, mais, pressée par Jean, elle l'ouvre et voit les empreintes de sang, foncées sur la couleur rouge du sang et les déchirures des dents. Tremblante, elle murmure: -Que de sang ! Elle paraît ne voir que lui.

-Mère... la terre en est rougie. Simon, qui est accouru là-haut aux premières heures du matin, raconte que l'herbe portait encore des traces de sang frais... Jésus... Je ne sais pas... Il ne paraissait pas blessé... D'où venait tout ce sang?

-De son corps. C'est l'angoisse... Oh ! Jésus-Victime totale ! Oh ! mon Jésus !

Marie pleure avec tant de chagrin, tant d'épuisement aussi, que les femmes se présentent à la porte, regardent, puis se retirent.

-Dire que tous t'abandonnaient à ce moment là... Vous, que faisiez-vous, pendant qu'il souffrait sa première agonie?

-Nous dormions, Mère... Jean pleure.

-Simon était présent ? Raconte.

-J'étais allé chercher le manteau. J'avais pensé le demander à Jonas et à Marc... Mais ils se sont enfuis. La maison est fermée et tout est à l'abandon. Je suis donc descendu aux murs de la ville pour parcourir toute la route que nous avons faite jeudi... J'étais tellement las ce soir, et affligé, que je n'arrivais plus à me rappeler où Jésus avait enlevé son manteau. Il me semblait qu'il l'avait puis qu'il ne l'avait plus... A l'endroit de la capture, rien... Là où nous étions tous les trois,

rien... J'ai pris le sentier emprunté par le Maître... Et j'ai cru que Simon-Pierre était mort lui aussi, car je l'ai vu là, blotti tout contre un rocher. J'ai crié. Il a levé la tête... et je l'ai cru fou tant il était changé. Il a poussé un cri et a cherché à fuir. Mais il titubait, aveuglé par les larmes qu'il avait versées, et je l'ai attrapé. Il m'a lancé: " Laisse-moi ! Je suis un démon. Je l'ai renié, comme il l'avait annoncé... Quand le coq a chanté, il m'a regardé. Je me suis enfui... j'ai couru de tous côtés à travers la campagne et puis je me suis trouvé ici. Et tu vois? Ici Yahvé m'a fait trouver son sang pour m'accuser. Du sang partout ! Du sang partout ! Sur la roche, sur la terre, sur l'herbe... C'est moi qui l'ai fait répandre. Comme toi, comme tous. Mais moi, ce sang, je l'ai renié ! " Il me paraissait en plein délire. J'ai essayé de le calmer et de l'éloigner. Mais il ne voulait pas. Il disait : " Ici ! Ici, pour garder ce sang et son manteau. Et c'est avec mes larmes que je veux le laver. Quand il n'y aura plus de sang sur l'étoffe, peut-être qu'alors je reviendrai parmi les vivants en me battant la poitrine et en disant: "J'ai renié le Seigneur ". Je lui ai expliqué que tu voulais le voir, que tu m'avais envoyé le chercher. Mais il ne voulait pas le croire. Alors j'ai ajouté que tu aurais aussi désiré voir Judas pour lui pardonner et que tu souffrais de ne plus pouvoir le faire à cause de son suicide. Alors, il a pleuré avec plus de calme. Il a *tout* voulu savoir. Et il m'a raconté que l'herbe avait encore des traces de sang frais, et que le manteau avait été maltraité par Judas, dont il avait trouvé un morceau de vêtement. Je l'ai laissé parler longuement, puis je l'ai invité à venir auprès de toi. Oh ! combien j'ai dû prier pour le convaincre ! Quand il me semblait avoir réussi à le persuader, et que je me levais pour partir, il ne voulait plus.

C'est seulement vers le soir qu'il est venu. Mais après avoir passé la porte de la ville, il s'est caché de nouveau dans un jardin désert en disant : " Je ne veux pas que les gens me voient. Je porte sur mon front ces mots : " Voici celui qui renie Dieu. " Maintenant qu'il fait tout à fait nuit, j'ai réussi à le traîner jusqu'ici. -Où est-il ? -Derrière cette porte. -Fais-le entrer.

-Mère...

-Oui, Jean?

-Ne lui fais pas de reproches. Il s'est repenti.

-Me connais-tu si mal encore? Fais-le entrer.

Jean sort. Il revient seul, et dit :

-Il n'ose pas. Essaie de l'appeler, toi. Alors Marie, doucement :

-Simon, fils de Jonas, viens. Rien.

-Simon-Pierre, viens. Rien.

-Pierre de Jésus et de Marie, viens.

On entend des sanglots amers, mais il n'entre pas. Marie se lève alors, laisse le manteau sur la table et se dirige vers la porte.

Pierre est blotti là dehors, comme un chien sans maître, tout pelotonné. Il pleure si fort qu'il n'entend pas la porte grincer, ni le bruit des sandales de Marie. Il s'aperçoit de sa présence quand elle se penche pour lui prendre une main pressée sur ses yeux et l'oblige à se lever. Puis elle entre dans la pièce en le traînant comme un enfant. Elle ferme la porte et met le verrou, et courbée par la douleur comme lui l'est par la honte, elle revient à sa place.

Pierre va s'agenouiller à ses pieds. Il pleure sans retenue tandis que Marie caresse ses cheveux grisonnants, tout en sueur à cause de la douleur. Elle ne dit mot, elle ne fait aucun autre geste que cette caresse jusqu'à ce qu'il soit calmé. Enfin, Pierre murmure:

-Tu ne peux me pardonner. Ne me caresse donc pas, car je l'ai renié.

Marie répond:

-Pierre, tu l'as renié, c'est vrai. Tu as trouvé le courage de le renier en public, le lâche courage de le faire. Les autres... Tous, excepté les bergers, Manahen, Nicodème, Joseph et Jean, ont fait preuve uniquement de lâcheté. Ils l'ont tous renié: hommes et femmes d'Israël, hormis quelques femmes... Je ne compte pas parmi eux mes neveux et Alphée, fils de Sarah : eux étaient parents et amis. Mais les autres !... Et ils n'ont même pas eu le courage satanique de mentir pour se sau-

ver, ni le courage spirituel de se repentir et de pleurer, ni celui encore plus grand de reconnaître publiquement leur erreur. Tu es un pauvre homme. Tu l'étais, plutôt, tant que tu as présumé de toi. Maintenant, tu es un homme. Demain, tu seras un saint. Mais, même si tu n'avais pas été ce que tu es, je t'aurais quand même pardonné. J'aurais pardonné à Judas, pour sauver son âme. *Car la valeur d'une âme, même d'une seule, mérite tous les efforts pour surmonter les répugnances et les ressentiments, jusqu'à en être brisé.* Je te le répète, Pierre, pour que tu t'en souviennes bien: *"La valeur d'une âme est telle que, même si on doit mourir sous l'effort de subir son voisinage, il faut la tenir dans ses bras comme je tiens ta tête chenue, si on comprend qu'en la tenant ainsi on peut la sauver."* Il en est comme de la maman qui, après le châtime paternel, prend sur son cœur la tête de son fils coupable, et obtient davantage par les paroles de son cœur déchiré qui bat d'amour et de douleur, que par les coups paternels. Pierre de mon Fils, pauvre Pierre qui as été, comme tous, entre les mains de Satan en cette heure de ténèbres, et ne t'en es pas aperçu, et qui crois avoir agi par toi-même, viens, viens ici sur le cœur de la Mère des fils de mon Fils. Ici, Satan ne peut plus te faire de mal. Ici se calment les tempêtes et, en attendant le soleil - mon Jésus qui ressuscitera pour te dire : " Paix, mon Pierre " -, l'étoile du matin se lève. Elle est pure, elle est belle et rend pur et beau tout ce qu'elle touche, comme cela arrive sur les claires eaux de notre mer dans les frais matins du printemps. C'est pour cela que j'ai tant désiré ta venue. Au pied de la Croix, j'étais martyrisée pour lui et pour vous; et comment ne l'as-tu pas senti? j'ai appelé vos âmes si fort que je crois qu'elles sont réellement venues à moi. Enfermées au plus profond de mon cœur, ou plutôt déposées sur mon cœur comme les pains de proposition, je les ai tenues sous le bain du sang et des larmes de Jésus. Je le pouvais, car lui, en Jean, m'a rendue Mère de toute sa descendance... Combien j'ai désiré ta présence !... Ce matin-là, l'après-midi qui a suivi, puis la nuit et le nouveau jour... Pourquoi as-tu fait tant attendre une Mère, mon pauvre Pierre blessé et piétiné par le Démon? Ne sais-tu pas que c'est la tâche des mères de remettre sur la bonne voie, de guérir, de pardonner, de ramener? Je te ramène à lui. Désires-tu le voir? Désires-tu voir son sourire pour être convaincu qu'il t'aime encore? Oui? Alors, détache-toi de mon pauvre sein de femme, et pose ton front sur son front couronné, ta bouche sur sa bouche blessée, et embrasse ton Seigneur.

-Il est mort... Je ne le pourrai jamais plus.

- Pierre, réponds-moi. Quel est pour toi le dernier miracle de ton Seigneur?

-Celui de l'Eucharistie. Ou plutôt, non. Celui du soldat guéri là-bas... là-bas... Oh ! ne me fais pas me souvenir !...

-Une femme fidèle, aimante, courageuse, l'a rejoint sur le Calvaire et lui a essuyé la figure. Et lui, pour dire ce que peut l'amour, a fixé son visage sur la toile. Le voilà, Pierre. Voilà ce qu'a obtenu une femme à l'heure des ténèbres infernales et du courroux divin, uniquement parce qu'elle a aimé. Rappelle-le-toi, Pierre, pour les heures où il te semblera que le Démon est plus fort que Dieu. Dieu était prisonnier des hommes, déjà accablé, condamné, flagellé, déjà mourant... Et pourtant, puisque *même dans les plus dures persécutions, Dieu est toujours Dieu, et que si on frappe l'Idée, Dieu qui la suscite est intouchable, voilà que, par ce linge, Dieu répond, sans parole, aux négateurs, aux incrédules, aux hommes des " pourquoi " stupides, des " c'est impossible " coupables, des " ce n'est pas vrai puisque je ne le comprends pas " sacrilèges.* Regarde-le. Un jour - c'est toi qui me l'as raconté -, tu as dit à André: " Le Messie se manifeste à toi? Cela ne peut être vrai ! ", et puis ta raison humaine dut se soumettre à la force de l'esprit qui voyait le Messie là où la raison ne le voyait pas. Une autre fois, sur la mer en tempête, tu as demandé: " Est-ce que je viens, Maître? " puis, à mi-chemin, sur l'eau démontée, tu as douté en disant: " L'eau ne peut me soutenir ", et en raison de ce doute il s'en est fallu de peu que tu te noies effectivement. C'est seulement quand l'esprit qui sait croire a prévalu sur la raison humaine, que tu as pu trouver l'aide de Dieu. Une autre fois tu as dit: " Si Lazare est mort depuis déjà quatre jours, pourquoi sommes-

nous venus? Pour mourir inutilement. ” Car, avec ta raison humaine, tu ne pouvais admettre d'autre solution. Et ta raison fut démentie par l'esprit qui, en t'indiquant par l'homme ressuscité la gloire de Celui qui le ressuscitait, te montra que vous n'y étiez pas allés en vain. Une autre fois encore, et même à plusieurs reprises, tu disais en entendant ton Seigneur parler de mort, et de mort atroce: “ Cela ne t'arrivera jamais ! ” Or tu vois quel démenti a obtenu ta raison. Moi, j'attends, maintenant, d'entendre la parole de ton âme dans ce dernier cas...

-Pardon.

-Pas cela. Un autre mot.

-Je crois.

-Un autre.

-Je ne sais pas...

-*J'aime*. Pierre, aime ! Tu seras pardonné, tu croiras, tu seras fort. Tu seras le Prêtre, et non le pharisien qui accable et en qui le formalisme remplace la foi active. Regarde-le. Ose le regarder. Tous l'ont regardé et vénéré. Même Longinus... Et, toi tu ne le pourrais pas? Tu as pourtant su le renier ! Si tu ne le reconnais pas *maintenant*, à travers le feu de ma maternelle et affectueuse douleur qui vous unit, vous rend la paix, tu ne pourras plus. Lui, il ressuscite. Comment pourras-tu le faire, face à son nouvel éclat, si tu ne connais pas son visage dans le trépas de Maître que tu connais pour arriver au Triomphateur que tu ne connais pas? Car la douleur, toute la douleur des siècles et du monde, l'a travaillé au ciseau et à la massette en ces heures qui vont du jeudi soir au vendredi à l'heure de none, et elles ont changé son visage. Avant, il était seulement le Maître et l'Ami. Désormais, il est le Juge et le Roi. Il est monté sur son siège pour juger, et il a ceint le diadème. Il restera ainsi. Sauf qu'après sa glorieuse Résurrection, il ne sera plus l'Homme Juge et Roi, mais le Dieu Juge et Roi. Regarde-le. Regarde-le pendant que l'humanité et la souffrance le voilent pour pouvoir le regarder quand il triomphera dans sa divinité.

Pierre lève finalement la tête des genoux de Marie et la dévisage, de ses yeux rougis par les larmes, avec un visage de vieil enfant désolé et étonné du mal commis et du si grand bien qu'il trouve.

Marie le force à regarder son Seigneur, et Pierre, comme devant un visage vivant, gémit :-Pardon, pardon ! Je ne sais comment cela s'est passé. J'ignore ce que cela a été. Je n'étais pas moi. Il y avait quelque chose qui faisait que je n'étais pas moi ! Mais je t'aime, Jésus ! Je t'aime, mon Maître ! Reviens ! Reviens ! Ne t'en va pas ainsi sans me dire que tu m'as compris !

Pendant ce temps, Marie réitère le geste qu'elle a fait dans la chambre du tombeau. Les bras tendus, debout, elle paraît être la prêtresse au moment de l'offertoire. Et, comme alors elle a offert l'Hostie sans tache, maintenant elle offre le pécheur repent. C'est bien la Mère des saints et des pécheurs !

Puis elle relève Pierre, elle le console encore, et lui dit :

-Maintenant, je suis plus contente. Je te sais ici. Va maintenant à côté avec les femmes et Jean. Vous avez besoin de repos et de nourriture. Et elle ajoute comme à un enfant : Va et sois bon...

La maison, plus calme en cette seconde nuit depuis la mort de Jésus, voit peu à peu réapparaître les habitudes humaines du sommeil et de la nourriture, et elle présente cet aspect las et résigné des habitations où les survivants reviennent doucement du choc de la mort. Marie seule veut rester debout, ferme à sa place, dans son attente, dans sa prière, encore et toujours. Pour les vivants et pour les morts. Pour les justes et les coupables. Pour le retour, le retour, le retour de son Fils.

Sa belle-sœur avait voulu rester avec elle, mais elle dort lourdement, assise dans un coin, la tête renversée contre le mur. Marthe et Marie viennent deux fois, mais elles tombent de sommeil et se retirent dans une pièce voisine; après quelques mots, elles s'assoupissent, elles aussi... Plus

loin, dans une chambre petite comme un jouet, Salomé sommeille avec Suzanne, alors que, sur deux nattes jetées sur le sol, dorment bruyamment Pierre et Jean. Le premier avec encore un sanglot machinal perdu dans son ronflement, le second avec un sourire d'enfant qui rêve à quelque joyeuse vision.

La vie reprend son activité, et la chair ses droits... Seule l'Étoile du matin brille sans sommeil, avec son amour qui veille près de l'image de son Fils.

La nuit du samedi saint se passe ainsi, jusqu'au moment où le chant du coq, à la première clarté de l'aube, fait lever Pierre avec un cri, et son cri apeuré et douloureux réveille les autres dormeurs.

Pour eux, la trêve est finie et la peine recommence, tandis que pour Marie l'anxiété de l'attente ne fait que grandir.

## PRIÈRE DE MARIE A L'AUBE PASCALE

### « JE SERAI CELLE QUI SOIGNE SON ÉGLISE »

Les femmes reprennent leurs travaux de préparation des onguents qui, dans la nuit, à la fraîcheur de la cour, se sont solidifiés en une lourde pâte.

Jean et Pierre pensent à ranger le Cénacle mais, s'ils lavent la vaisselle, ils remettent tout dans l'état où c'était à la fin de la Cène. -C'est Jésus qui l'a dit, rappelle Jean.

Il avait dit aussi : " Ne dormez pas ! " Il avait dit : " Ne sois pas orgueilleux, Pierre. Ne sais-tu pas que l'heure de l'épreuve va venir ? " Et... et il a dit: "Tu me renieras... "

Pierre pleure de nouveau en gémissant avec un sombre chagrin : -Et moi, je l'ai renié !

-Assez, Pierre ! Te voilà revenu. Assez de ce tourment !

-Non, ce ne sera jamais assez, jamais. Même si je devenais vieux comme les premiers patriarches, même si je vivais les sept ou neuf cents années d'Adam et de ses premiers descendants, je ne cesserais jamais d'éprouver ce tourment.

-Tu n'espères pas en sa miséricorde?

-Si. Si je n'y croyais pas, je serais comme Judas: un désespéré. Mais même si Jésus me pardonne du sein du Père où il est retourné, *moi, je ne me pardonne pas*. Moi ! Moi ! Moi qui ai dit :

" Je ne le connais pas " parce qu'à ce moment-là il était dangereux de le connaître, parce que j'ai eu honte d'être son disciple, parce que j'ai eu peur de la torture... Lui allait à la mort, et moi... moi, j'ai pensé à sauver ma vie. Et pour la sauver je l'ai repoussé, comme une femme qui a péché repousse, après l'avoir enfanté, le fruit de son sein, qu'il est dangereux d'avoir près d'elle, avant le retour de son mari ignorant de tout. Je suis pire qu'une femme adultère, pire que...

Marie-Madeleine entre, attirée par ses lamentations.

- Ne crie pas comme ça ! Marie t'entend. Elle est tellement épuisée ! Elle n'a plus aucune force, et tout lui fait mal. Tes cris inutiles et désordonnés la ramènent à se tourmenter de ce que vous avez été...

-Tu vois? Tu vois, Jean? Une femme peut m'imposer le silence. Et elle a raison, parce que nous, les mâles consacrés au Seigneur, nous avons seulement su mentir ou nous enfuir. Les femmes ont été braves. Toi qui n'es qu'à peine plus qu'une femme, tant tu es jeune et pur, tu as su rester. Mais nous, les forts, les mâles, nous nous sommes enfuis. Ah ! quel mépris le monde doit avoir pour moi ! Dis-le-moi, dis-le-moi, femme ! Tu as raison ! Mets ton pied sur cette bouche qui a menti. Sur la semelle de ta sandale, il y a peut-être un peu du sang du Maître. Et seul ce sang, mêlé à la boue du chemin, peut donner un peu de pardon, un peu de paix à celui qui a renié. Je dois pourtant m'habituer au mépris du monde ! Que suis-je? Répondez-moi donc: que suis-je?

-Tu es un grand orgueilleux répond avec calme Marie-Madeleine. De la souffrance? Oui, il y en a aussi. Tu peux cependant être sûr que cinq parts de ta souffrance sur dix, pour ne pas t'offenser en disant six, viennent de la douleur d'être un homme qui peut être méprisé. Mais réellement, je vais devoir te mépriser si tu ne fais que gémir et te mettre dans tous tes états comme une sotte femmelette ! Ce qui est fait est fait, et ce ne sont pas tes hauts cris qui vont le réparer ou l'effacer. Ils ne font qu'attirer l'attention et mendier une compassion qu'on ne mérite pas. Sois viril dans ton repentir. Ne crie pas. Agis. Moi... tu sais qui j'étais... Mais quand j'ai compris que j'étais plus méprisable que du vomir, je ne me suis pas livrée aux convulsions. J'ai agi. Publiquement. Sans indulgence pour moi et sans demander l'indulgence. Le monde me méprisait? Il avait raison. Je l'avais bien mérité. Le monde disait: "Une nouvelle fantaisie de la prostituée"? Et il appelait blasphème mon recours à Jésus? Il avait raison. Le monde se rappelait ma conduite passée, qui justifiait toutes ces remarques. Eh bien? Le monde a dû se convaincre que la pécheresse Marie n'existait plus. C'est par mes actes que j'ai persuadé le monde. Fais-en autant, et tais-toi.

-Tu es sévère, Marie, objecte Jean.

-Plus avec moi qu'avec les autres. Mais je le reconnais: je n'ai pas la main légère de la Mère. Elle est l'Amour. Moi... oh ! Moi ! J'ai brisé ma sensualité par le fouet de ma volonté. Et je le ferai davantage. *Crois-tu que je me suis pardonnée d'avoir été la Débauche?* Non. Mais je ne le dis qu'à moi-même. Et je me le répéterai toujours. Je mourrai consumée en ce secret regret d'avoir été ma propre corruptrice, dans l'inconsolable douleur de m'être profanée et de n'avoir pu donner au Maître qu'un cœur piétiné... Tu vois... j'ai travaillé plus que toutes aux baumes... Et c'est avec plus de courage que les autres que je le découvrirai... Dieu ! Comment sera-t-il maintenant ! (Marie de Magdala pâlit à cette seule pensée). Je le couvrirai de nouveaux baumes en enlevant ceux qui seront certainement corrompus sur ses plaies sans nombre... Je le ferai, parce que les autres auront l'air de liserons après une averse... Mais j'ai le regret de le faire avec ces mains qui ont donné tant de caresses lascives, de m'approcher de sa sainteté avec ma chair souillée... Je voudrais... je voudrais avoir la main de la Mère Vierge pour faire cette dernière onction...

Marie pleure maintenant doucement, sans sanglots. Qu'elle est différente de la Marie-Madeleine théâtrale qu'on nous présente toujours ! Ce sont les mêmes larmes silencieuses qu'elle avait le jour de son pardon dans la maison du pharisien.

-Tu dis que... les femmes auront peur? lui demande Pierre.

-Pas peur... Mais elles se troubleront certainement devant son corps, certainement déjà corrompu... enflé... noir. Et puis, c'est certain, elles auront peur des gardes.

-Veux-tu que je vienne? Et Jean avec moi?

-Ah ! cela, non ! Nous sortons *toutes* parce que, comme nous étions *toutes là-haut*, il est juste que nous soyons *toutes* autour de son lit de mort. Toi et Jean, vous restez ici. Marie ne peut rester seule !

-Elle ne vient pas?

-Nous ne la laisserons pas venir !

-Elle est convaincue qu'il va ressusciter... Et toi?

-Moi, après Marie, je suis celle qui croit le plus. J'ai toujours cru que c'était possible. C'est lui-même qui l'annonçait. Et il ne ment jamais... Lui !... Oh ! avant je l'appelais Jésus, Maître, Sauveur, Seigneur... Maintenant, je le sens *si grand* que je ne sais, je n'ose plus lui donner un nom... Que lui dirai-je quand je le verrai?...

-Mais crois-tu vraiment qu'il va ressusciter?...

-Encore ! Oh ! à force de vous affirmer que je crois et de vous entendre dire que vous ne croyez pas, je finirai par ne plus croire, moi non plus ! J'ai cru et je crois. J'ai cru, et je lui ai depuis longtemps préparé son vêtement. Et pour demain - car demain c'est le troisième jour - je l'apporterai ici, tout prêt...

-Mais si tu dis qu'il sera noir, enflé, laid?

-Laid, jamais. C'est le péché qui est laid. Mais... mais oui, il sera noir. Eh bien? Lazare n'était-il pas déjà en décomposition? Et pourtant il est ressuscité et sa chair fut guérie. Mais si je le dis !... Taisez-vous, incroyants ! En moi aussi la raison humaine sussure: "Il est mort et ne ressuscitera pas." Mais mon esprit, "son" esprit, car j'ai eu de lui un nouvel esprit, crie, et il me semble entendre retentir des trompettes d'argent : " Il ressuscite ! Il ressuscite ! Il ressuscite ! " Pourquoi me battez-vous comme une nacelle sur les écueils de votre doute? Je crois ! Je crois, mon Seigneur ! Lazare a obéi au Maître, quoi qu'il lui en ait coûté, et il est resté à Béthanie... Moi qui sais qui est Lazare, fils de Théophile: un homme courageux, pas un couard, je peux mesurer son sacrifice de rester dans l'ombre et non près du Maître. Mais il a obéi. Il lui a été plus héroïque d'obéir que s'il avait arraché Jésus par l'épée aux hommes armés. Moi, j'ai cru, et je crois. Et je reste ici, à l'attendre, comme Marie. Mais laissez-moi partir. Le jour se lève et, dès que nous y verrons suffisamment, nous nous rendrons au tombeau...

Et Marie-Madeleine s'éloigne, le visage brûlé par les larmes, mais toujours aussi courageuse. Elle entre chez la Vierge.

-Qu'avait Pierre?

-Une crise de nerfs. Mais c'est passé.

-Ne sois pas dure, Marie. Il souffre.

-Moi aussi. Mais tu vois que je ne t'ai pas même demandé une caresse. Lui a déjà été soigné par toi... Et moi, au contraire, je pense que toi seule, ma Mère, tu as besoin de baume. Ma Mère, sainte, aimée ! Prends courage... Demain, c'est le troisième jour. Nous nous enfermerons ici à l'intérieur, nous deux qui l'aimons. Toi, la sainte femme aimante, moi, la pauvre femme aimante... Mais je le fais avec ce que je suis. Et nous l'attendrons... Eux, ceux qui ne croient pas, nous les enfermerons à côté, avec leurs doutes. Et ici, je mettrai plein de roses... Aujourd'hui, je vais faire apporter le coffre... Je vais passer au palais et donner des ordres à Lévi. Au loin toutes ces horreurs ! Il ne doit pas les voir, notre cher Ressuscité... Plein de roses... Tu mettras un habit neuf... Il ne doit pas te voir ainsi. Je vais te peigner, je vais laver ce pauvre visage défiguré par les larmes. Éternelle jeune fille, je vais te servir de mère... J'aurai enfin la joie de donner des soins maternels à une enfant plus innocente qu'un nouveau-né ! Ma chère Marie !

Et, avec son affection exubérante, Marie-Madeleine serre contre sa poitrine la tête de Marie qui est assise, elle la couvre de baisers, la caresse, remet en ordre les légères boucles des cheveux dépeignés derrière les oreilles, essuie les nouvelles larmes qui coulent encore, encore, toujours, avec l'étoffe de son vêtement...

Les femmes entrent avec des lampes, des amphores et des vases aux larges becs. Marie, femme d'Alphée, porte un lourd mortier.

-On ne peut rester dehors. Il y a un peu de vent et il éteint les lampes, explique-t-elle.

Elles se placent de côté. Sur une table, étroite mais longue, elles posent tout leur matériel puis terminent de préparer leurs baumes, en mêlant dans le mortier la pâte déjà lourde des essences à une poussière blanche qu'elles puisent à pleines poignées dans un sachet. Elles mélangent l'ensemble énergiquement et en emplissent un vase au large bec. Elles le mettent par terre, puis répètent avec un autre la même opération. Parfums et larmes tombent sur les résines.

Marie-Madeleine dit:

-Cela n'était pas là l'onction que j'espérais pouvoir te préparer.

En effet, Marie-Madeleine, plus habile que toutes, a réglé et dirigé toute la composition du parfum, si capiteux qu'elles se décident à ouvrir la porte et à entrebâiller la fenêtre sur le jardin, qui commence juste à blanchir.

Toutes pleurent après l'observation à voix basse de Marie-Madeleine.

Enfin, elles achèvent leur tâche : tous les vases sont pleins.

Elles sortent avec les amphores vides, le mortier désormais inutile, et plusieurs lampes. Dans la petite pièce, il en reste seulement deux, qui semblent sangloter sous leur lumière tremblante...

Les femmes rentrent et referment la fenêtre, car l'aube est un peu froide. Elles revêtent leurs manteaux et prennent de larges sacs où elles disposent les vases de baume.

Marie se lève et cherche son manteau, mais toutes se pressent autour d'elle pour la persuader de ne pas venir.

-Tu ne tiens pas debout, Marie ! Cela fait deux jours que tu ne prends pas d'autre nourriture qu'un peu d'eau.

-Oui, Mère, nous ferons vite et bien. Et nous reviendrons aussitôt.

-Ne crains rien, nous l'embaumerons comme un roi. Tu vois quel baume précieux nous avons composé ! Et en quelle quantité !

-Nous ferons attention aux membres et aux blessures, et nous le mettrons en place avec nos mains. Nous sommes fortes, et nous sommes mères. Nous le disposerons comme un enfant dans son berceau. Il ne restera aux autres qu'à fermer les lieux.

Mais Marie insiste :

-C'est mon devoir, dit-elle. C'est moi qui l'ai toujours soigné. Je n'ai cédé à d'autres la charge de prendre soin de lui qu'au cours de ses trois dernières années, quand il appartenait au monde, et encore, seulement lorsqu'il était loin de moi. Maintenant que le monde l'a repoussé et renié, il m'appartient de nouveau, et je redeviens sa servante.

A ces mots, Pierre, qui s'était approché avec Jean de la porte, sans être vu des femmes, s'enfuit dans quelque recoin caché pour pleurer sur son péché. Jean s'arrête sur le seuil, silencieux. Il voudrait certainement y aller lui aussi, mais il fait le sacrifice de rester auprès de Marie.

Marie-Madeleine reconduit Marie à son siège. Elle s'agenouille devant elle, embrasse ses genoux en levant vers elle son visage douloureux, mais rempli d'amour, et elle lui promet :

-Par son Esprit, ton Fils sait et voit tout. Mais je dirai à son corps, par des baisers, ton amour, ton désir. Je sais ce qu'est l'amour. Je sais quel aiguillon, quelle faim c'est d'aimer, et aussi quelle nostalgie de se trouver en permanence avec celui qui représente l'amour pour nous. Cela existe aussi dans les vils amours qui paraissent être de l'or et ne sont que boue. Quand ensuite la pécheresse peut savoir ce qu'est l'amour saint pour la Miséricorde vivante que les hommes n'ont pas su aimer, alors elle peut mieux comprendre ce qu'est ton amour, Mère. Tu sais que je *sais* aimer. Et tu te souviens de cette parole de Jésus, lors de cette soirée de ma vraie naissance, là-bas sur les rives de notre lac serein: Marie de Magdala *sait beaucoup aimer*. Or cet amour exubérant qui est le mien, tel l'eau qui déborde d'un bassin incliné, comme le rosier en fleurs qui passe par dessus un mur, tel la flamme bien alimentée qui s'élève plus haut, s'est tout entier déversé sur lui, et a tiré de son amour une nouvelle puissance... Ah ! pourquoi ma capacité d'amour n'a-t-elle pas pu se substituer à lui sur la croix !... Je n'ai pu faire pour lui ce que j'aurais désiré: souffrir, verser mon sang, mourir à sa place sous les railleries de tous. J'aurais été comblée de bonheur s'il m'avait été possible de souffrir à sa place. J'en suis certaine, le cours de ma pauvre vie aurait été brûlé davantage par l'amour triomphal que par le gibet infâme. C'est une fleur nouvelle qui serait née des cendres, la fleur d'une vie pure, vierge, ignorante de tout ce qui n'est pas Dieu. Mais ce que je n'ai pas pu faire pour lui, je le peux encore pour toi, Mère que j'aime de tout mon cœur. Fais-moi confiance. Moi qui ai su, dans la maison de Simon le pharisien, caresser si doucement ses pieds saints, je saurai, maintenant que mon âme s'ouvre de plus en plus à la grâce, caresser encore plus doucement ses membres saints, soigner ses plaies, les embaumer plus avec mon amour, plus avec le baume tiré de mon cœur sous l'action de l'amour et de la douleur, qu'avec l'onguent. Et la mort n'abîmera pas ces chairs qui ont donné tant d'amour et en ont tant reçu. La mort fuira, car l'amour est plus fort qu'elle. L'amour est invincible. Et moi, Mère, avec ton amour parfait, avec mon amour total, j'embaumerai par l'amour mon Roi d'amour.

Marie embrasse cette femme passionnée qui, finalement, a su trouver l'Homme qui mérite tant de passion, et elle cède à sa prière.

Les femmes sortent en emportant une lampe. Il n'en reste qu'une dans la pièce. Marie-Madeleine sort la dernière après un dernier baiser à la Mère. (Mt 28, 1)

La maison est toute sombre et silencieuse. Le chemin est encore obscur et solitaire.

Jean demande: -Vous ne voulez vraiment pas de moi?

-Non. Tu peux être utile ici. Adieu.

Jean revient trouver Marie. -Elles n'ont pas voulu de moi... dit-il doucement.

-N'en sois pas blessé. Elles sont à Jésus, et toi à moi. Jean, prions un peu ensemble. Où est Pierre?

-Je ne sais pas. Dans la maison... mais je ne le vois pas. C'est... Je le croyais plus fort... Moi aussi, j'ai de la peine, mais lui...

-Lui a deux douleurs, toi une seule. Viens, prions aussi pour lui.

Et Marie dit lentement le "Notre-Père". Puis elle fait une caresse à Jean:

-Va trouver Pierre. Ne le laisse pas seul. Il a été tellement dans les ténèbres en ces heures, qu'il ne supporte même pas la légère lumière du monde. Sois l'apôtre de ton frère égaré. Commence par lui ta prédication. Sur ton chemin, et il sera long, tu en trouveras toujours qui lui ressemblent. Commence ton travail par ton compagnon...

-Mais que dois-je dire?... Moi, je ne sais pas... Tout le fait pleurer. ..

-Rappelle-lui le précepte d'amour de Jésus. Dis-lui que celui qui se borne à craindre ne connaît pas encore Dieu suffisamment, car Dieu est amour. Et s'il te réplique: " J'ai péché ", réponds-lui que Dieu a tant aimé les pécheurs qu'il leur a envoyé son Fils unique. Dis-lui qu'à tant d'amour il faut répondre par l'amour. Et l'amour donne la confiance dans le Seigneur très bon. Cette confiance ne nous fait pas craindre son jugement parce que, grâce à elle, nous reconnaissons la sagesse et la bonté divines et nous disons: "Je suis une pauvre créature, mais lui le sait, et il me donne le Christ comme garantie de pardon et colonne de soutien. Ma misère est vaincue par mon union avec le Christ. " C'est au nom de Jésus que tout est pardonné... Va, Jean, parle-lui de cette manière. Moi, je reste ici avec mon Jésus... Et elle caresse le suaire.

Jean sort en fermant la porte derrière lui.

Marie se met à genoux, comme le soir précédent, visage contre Visage avec le voile de Véronique, et elle prie et parle avec son Fils. Forte pour donner de la force aux autres, elle ploie sous son écrasante croix lorsqu'elle est seule. Pourtant, de temps en temps, telle une flamme qui n'est plus étouffée par le boisseau, son âme s'élève vers une espérance qui, en elle, ne saurait mourir mais croît au contraire avec l'écoulement des heures. Marie dit aussi au Père son espérance, son espérance et sa demande.

[...]

«Jésus, Jésus ! Tu ne reviens pas encore? Ta pauvre Maman ne résiste plus à l'idée de te savoir là-bas, mort. Tu l'as dit, et personne ne t'a compris. *Mais moi, je t'ai compris!* " Détruisez le Temple de Dieu, et moi, je le reconstruirai en trois jours. " Voici venu le commencement du troisième jour. Oh ! mon Jésus ! N'attends pas qu'il soit accompli pour revenir à la vie, à ta Maman *qui a besoin* de te voir vivant pour ne pas mourir de se souvenir de toi comme mort, ta Maman *qui a besoin* de te voir beau, en parfaite santé, triomphant, pour ne pas mourir en se souvenant de l'état où elle t'a laissé !

Oh ! Père ! Père ! Rends-moi mon Fils ! Que je le voie redevenu homme et non plus cadavre, roi et non plus condamné. Plus tard, je le sais, il retournera à toi, au Ciel. Mais je l'aurai vu guéri de tant de mal, je l'aurai vu fort après tant de faiblesse, je l'aurai vu triomphant après tant de

luttés, je l'aurai vu Dieu après une humanité qui a enduré de telles souffrances pour les hommes. Alors je me sentirai heureuse, même quand je serai privée de son contact immédiat. Je le saurai avec toi, Père saint, je le saurai pour toujours loin de la Douleur. Maintenant, au contraire, je ne puis, je ne puis oublier qu'il gît dans un tombeau, qu'il est là tué par les souffrances qu'on lui a infligées, et que mon Fils-Dieu partage le sort des hommes dans l'obscurité d'un tombeau, lui qui est ton Vivant.

Père, Père, écoute ta servante. En raison de ce " oui "... Je ne t'ai jamais rien demandé en échange de mon obéissance à tes volontés ; c'était ta volonté, et ta volonté était la mienne ; je ne devais rien exiger pour le sacrifice de la mienne à toi, ô Père saint. Mais aujourd'hui, pour ce " oui " que j'ai dit à l'ange ton messenger, Père, écoute-moi !

Jésus en a fini avec les tortures, car il a tout accompli en agonisant trois heures durant, après les sévices du matin. Mais moi, je vis depuis trois jours cette agonie. Tu vois mon cœur, et tu en entends les battements. *Notre* Jésus a dit qu'un oiseau ne perd pas une plume que tu ne la vois, qu'il ne meurt pas une fleur des champs sans que tu ne consoles son agonie par ton soleil et ta rosée. Oh ! Père, je meurs de cette douleur ! Traite-moi comme le passereau que tu revêts d'un nouveau plumage et la fleur que tu réchauffes et désaltères par pitié pour elle. Je meurs transie de douleur. Je n'ai plus de sang dans les veines. Autrefois, il est devenu lait pour nourrir ton Fils et le mien ; aujourd'hui, il s'est fait larmes parce que je n'ai plus de Fils. Ils me l'ont tué, tué, Père, et tu sais de quelle façon !

Je n'ai plus de sang ! Je l'ai répandu avec mon Fils dans la nuit de jeudi, pendant ce funeste vendredi. J'ai froid comme une personne exsangue. Je n'ai plus de soleil, puisque le voilà mort, mon Soleil saint, mon Soleil béni, le Soleil né de mon sein pour la joie de sa Maman, pour le salut du monde. Je n'ai plus de rafraîchissement parce que je ne l'ai plus, Lui, la plus douce des sources pour sa Maman qui buvait sa parole, qui se désaltérait de sa présence. Je suis comme une fleur dans du sable sec.

Je meurs, je meurs, Père saint. Cela ne m'effraie pas, puisque Jésus est mort, lui aussi. Mais comment feront ces petits, le petit troupeau de mon Fils, si faible, si craintif, si inconstant, s'il n'y a personne pour le soutenir? Je ne suis rien, Père. Mais pour les désirs de mon Fils, je suis comme une troupe d'hommes en armes. Je défends, je défendrai sa doctrine et son héritage comme une louve défend ses louveteaux. Moi qui suis une agnelle, je me ferai louve pour défendre ce qui appartient à mon Fils, et par conséquent ce qui est à toi.

Tu l'as vu, Père: il y a huit jours, cette ville a dépouillé ses oliviers, ses maisons, ses jardins, ses habitants, et sa voix est devenue rauque à force de crier : " Hosanna au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. " Pendant qu'il passait sur des tapis de branchages, de vêtements, d'étoffes, de fleurs, les habitants se le montraient en disant: " C'est Jésus, le Prophète de Nazareth de Galilée. C'est le Roi d'Israël. " Et alors que ces branchages n'étaient pas fanés et que leurs voix étaient encore rauques après tant d'hosannas, ils ont changé leurs cris en accusations, en malédictions et en requêtes de mort ; ils se sont servi des branches coupées en vue du triomphe pour fabriquer les matraques qui allaient frapper ton Agneau, qu'ils conduisaient à la mort.

*S'ils en ont tant fait pendant qu'il était au milieu d'eux et leur parlait, leur souriait, les bénissait, les instruisait et portait sur eux ce regard qui fait fondre le cœur et trembler jusqu'aux pierres s'il tourne les yeux vers elles, que feront-ils quand il sera retourné à toi ?*

Quant à ses disciples, tu l'as vu: l'un d'eux l'a trahi, les autres se sont enfuis. Il a suffi qu'il soit frappé pour qu'ils s'enfuient comme un vil troupeau, et ils n'ont pas su l'entourer au moment de sa mort. Un seul, le plus jeune, est resté. Maintenant leur chef est revenu, mais il a déjà su le renier une fois. Quand Jésus ne sera plus ici à le garder, saura-t-il persister dans la foi?

J'ai beau n'être rien, un peu de mon Fils est en moi, et mon amour comble ce qui me manque et l'efface. Je deviens ainsi quelque chose d'utile à la cause de ton Fils, à son Église qui ne trouvera jamais la paix et qui a besoin de faire pousser des racines profondes pour ne pas être arrachée par les vents. Je serai celle qui la soigne. Comme une jardinière active, je veillerai à ce qu'elle grandisse et pousse, droite et forte, à ses débuts... Je ne me soucierai pas de mourir. Mais je ne puis vivre si je reste plus longtemps sans Jésus.

Oh ! Père qui as abandonné le Fils pour le bien des hommes mais l'as ensuite réconforté - puisqu'il est certain que tu l'as accueilli dans ton sein après sa mort -, ne me laisse pas plus longtemps à l'abandon. Je souffre, et je l'offre pour le bien des hommes. Mais réconforte-moi, maintenant, Père. Père, pitié! Pitié, mon Fils ! Pitié, divin Esprit ! Souviens-toi de ta Vierge ! »

Prostrée à terre, Marie paraît prier, non seulement de tout son cœur, mais aussi de tout son corps. C'est vraiment une pauvre épave échouée. Elle ressemble à cette fleur morte de soif dont elle a parlé.

Elle ne remarque même pas la secousse d'un bref mais violent tremblement de terre qui fait crier et fuir le couple de gardiens de la maison pendant que Pierre et Jean, pâles comme la mort, se traînent jusqu'au seuil de la pièce. Mais la vue de Marie ainsi absorbée dans sa prière, loin de tout ce qui n'est pas Dieu, les incitent à refermer la porte et à se retirer, puis à revenir au Cénacle, encore tout effrayés. »<sup>75</sup>

*Jésus dira :*

*« Les prières de Marie ont anticipé de quelque temps ma Résurrection...*

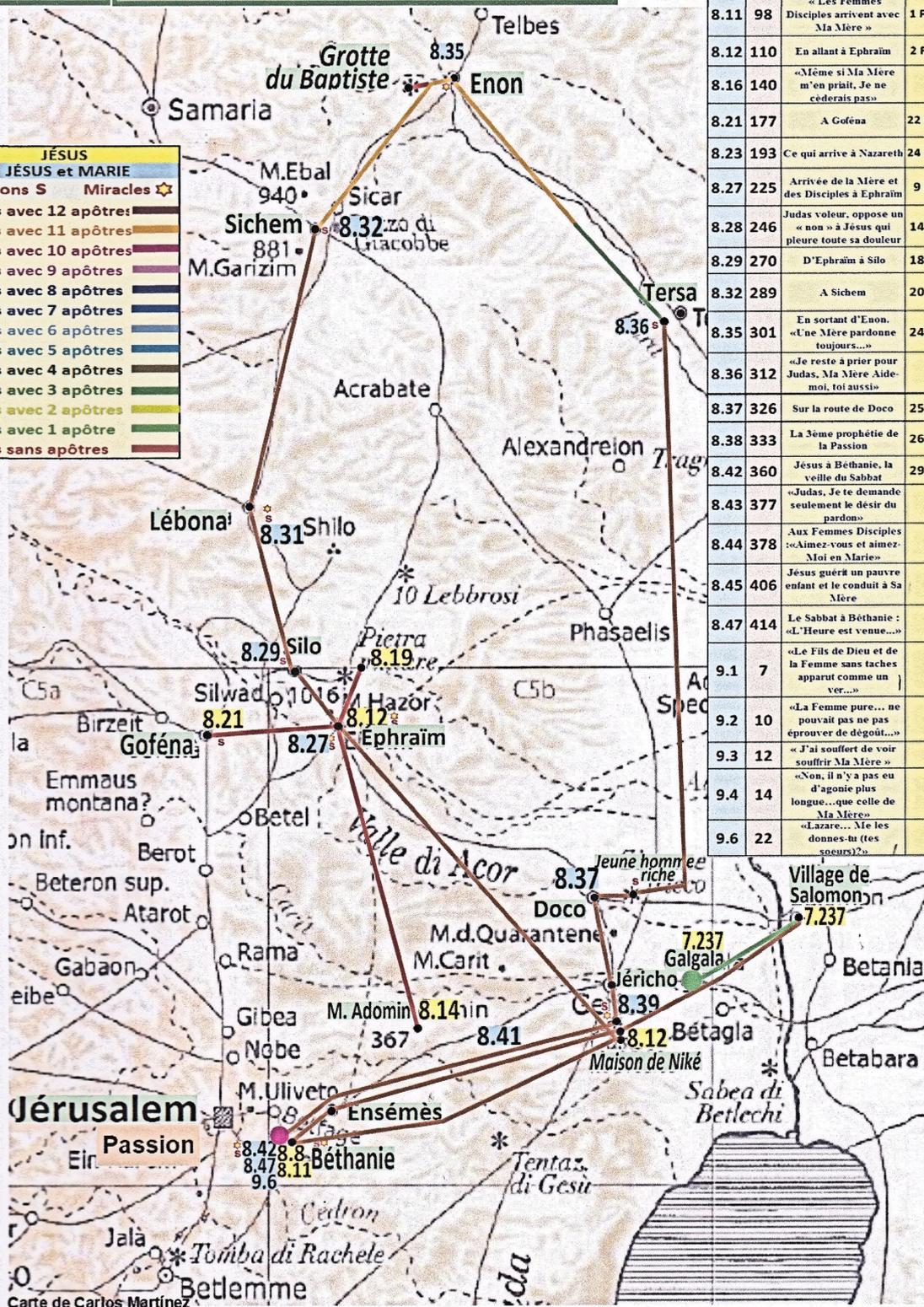
*De la même manière que, par sa prière Marie, ma Mère a ouvert les Cieux quelques années avant l'époque fixée pour apporter au monde son salut, elle a obtenu d'anticiper de quelques heures ma Résurrection pour que je puisse procurer quelque réconfort à son cœur défaillant... »*

10-34  
T10-255

75 Cf. Fascicule 7 (en cours en 2019)

**CARTE 11 LA PRÉPARATION DE LA PASSION**

JÉSUS	
JÉSUS et MARIE	
Sermons S	Miracles *
Jésus avec 12 apôtres	
Jésus avec 11 apôtres	
Jésus avec 10 apôtres	
Jésus avec 9 apôtres	
Jésus avec 8 apôtres	
Jésus avec 7 apôtres	
Jésus avec 6 apôtres	
Jésus avec 5 apôtres	
Jésus avec 4 apôtres	
Jésus avec 3 apôtres	
Jésus avec 2 apôtres	
Jésus avec 1 apôtre	
Jésus sans apôtres	



Chap.	Pages	Thèmes	Dates
8.11	98	« Les Femmes Disciples arrivent avec Ma Mère »	1 Fév. 30
8.12	110	En allant à Ephraïm	2 Février
8.16	140	«Même si Ma Mère m'en prait, Je ne céderais pas»	
8.21	177	A Goféna	22 Février
8.23	193	Ce qui arrive à Nazareth	24 Février
8.27	225	Arrivée de la Mère et des Disciples à Ephraïm	9 Mars
8.28	246	Judas voleur, oppose un « non » à Jésus qui pleure toute sa douleur	14 Mars
8.29	270	D'Ephraïm à Silo	18 Mars
8.32	289	A Sicheim	20 Mars
8.35	301	En sortant d'Enon. «Une Mère pardonne toujours...»	24 Mars
8.36	312	«Je reste à prier pour Judas, Ma Mère Aide-moi, toi aussi»	
8.37	326	Sur la route de Doco	25 Mars
8.38	333	La 3ème prophétie de la Passion	26 Mars
8.42	360	Jésus à Béthanie, la veille du Sabbat	29 Mars
8.43	377	«Judas, Je te demande seulement le désir du pardon»	
8.44	378	Aux Femmes Disciples :«Aimez-vous et aimez-Moi en Marie»	
8.45	406	Jésus guérit un pauvre enfant et le conduit à Sa Mère	
8.47	414	Le Sabbat à Béthanie : «L'Heure est venue...»	
9.1	7	«Le Fils de Dieu et de la Femme sans taches apparut comme un ver...»	
9.2	10	«La Femme pure... ne pouvait pas ne pas éprouver de dégoût...»	
9.3	12	« J'ai souffert de voir souffrir Ma Mère »	
9.4	14	«Non, il n'y a pas eu d'agonie plus longue...que celle de Ma Mère»	
9.6	22	«Lazare... Me les donnes-tu (tes sœurs)?»	

## ANNEXE 2 : Les soixante-douze Disciples<sup>76</sup>

Ils forment un groupe distinct de celui des apôtres. Il s'est progressivement constitué à partir des bergers de la Nativité, retrouvés trente ans après. Il n'est composé que d'hommes, les femmes disposant d'une organisation particulière : Cf Annexe 4 : Les Femmes Disciples.

Ce premier groupe grandit par agglomération constante des nouveaux disciples.

### **Mission et formation**

Alors que les apôtres bénéficient d'une formation constante, les disciples se forment par l'exhortation mutuelle et, quand ils le peuvent, par l'écoute des enseignements publics de Jésus. Ils ne disposent d'aucun encadrement si ce n'est Isaac de Jutta et Joseph le Juste.

Le premier forme les nouveaux arrivants et les coordonne. Mais il ne les dirige pas : les disciples annoncent de façon autonome « le royaume de Dieu... là où Jésus devait aller », selon Luc 10, 1. Ils ne se retrouvent qu'en de grandes occasions, dont les fêtes juives.

Le second, Joseph le Juste, bénéficie d'une formation plus particulière de la part de Jésus. Son rôle est d'annoncer les fondamentaux de la doctrine de Jésus.

Selon Maria Valtorta, il y a donc trois catégories de disciples de Jésus : les apôtres, les «soixante-douze», les fidèles.

### **Composition.**

Maria Valtorta identifie trente disciples formant le noyau initial. Du moins, selon nos travaux.

- \* Abel, dit Ananias. Il baptisa Paul à Damas. Il n'est pas envoyé en mission en raison de son jeune âge.
- \* Abel de Corozain. Le lépreux guéri de Marc 1, 40-45 et de Luc 5, 12-16.
- \* Agape. Le prophète cité dans les Actes des apôtres sous le nom d'Agabus.
- \* Aser, l'ânier de Nazareth.
- \* Benjamin, un des bergers de la Nativité. Joseph, son frère jumeau, a péri dans le massacre des innocents.
- \* Daniel, un des bergers de la Nativité.
- \* Élie, un des bergers de la Nativité. Sa femme et ses enfants ont été égorgés par les sicaires d'Hérode.
- \* Élie de Corozain. Jésus l'appelle en lui disant « laisse les morts enterrer les morts », selon Matthieu 8, 21-22.
- \* Étienne, le futur diacre martyr. C'est un disciple de Gamaliel. Il n'est pas envoyé en mission.
- \* Hermas. Compagnon d'Étienne.
- \* Hermas d'Emmaüs. Le frère aîné de Cléophas, le disciple d'Emmaüs.
- \* Hermastée, un Philistin. Il n'est pas envoyé en mission en raison de l'aversion que son origine suscite.
- \* Isaac, un berger du Grand Hermon (sud Liban).
- \* Isaac de Jutta. Un des bergers de la Nativité. Un des piliers du groupe des disciples.
- \* Ismaël, le deuxième ânier de Nazareth.

<sup>76</sup> Laurentin (René), Debroise (François-Michel) et Lavère (Jean-François).- Dictionnaire des Personnages de l'Évangile selon Maria Valtorta.- Ed. Salvator, 2012, Les Principaux Groupes de Personnages, p. 413.

- \* Jean le prêtre. Lépreux guéri par Jésus. Son apostolat lui vaut de perdre sa charge au Temple.
- \* Jean le scribe de Capharnaüm. Il nourrit les foules après le sermon sur la montagne. Il n'est pas envoyé en mission.
- \* Jean d'Endor. Un galérien évadé. Il sera obligé de fuir à Antioche.
- \* Jean de Bethléem, un berger de la Nativité. Disciple du Baptiste, il reste auprès du prophète jusqu'à la fin.
- \* Jonas. Un disciple dont on ne sait rien.
- \* Joseph d'Emmaüs. Il a été accusé d'adultère.
- \* Joseph le juste. Son père a été tué dans le massacre d'Hérode. Il sera présenté au poste laissé vacant par Judas.
- \* Lévi, un berger de la Nativité.
- \* Matthias. Il change son nom de Tobie, pour celui de son père massacré avec les innocents. Matthias est disciple du Baptiste. C'est le futur apôtre désigné en remplacement de Judas.
- \* Philippe d'Arbela, un des futurs diacres (Ac 6, 5)
- \* Salomon, le passeur de Jéricho. Disciple du Baptiste lui aussi.
- \* Samuel de Corozain. Un estropié guéri par Jésus. C'est le compagnon inséparable d'Abel de Corozain.
- \* Siméon, berger de la Nativité. Il a réussi à être employé à Machéronte. Il est l'un des trois disciples à enterrer le corps du Baptiste.
- \* Simon, un autre disciple dont on ne sait rien.
- \* Timon, le chef de la synagogue de la Belle-Eau, un des futurs diacres.

Plus tard, ce groupe des disciples subit une défection massive après le discours de Jésus sur le Pain de Vie. La majorité d'entre eux cesse de le suivre selon Jean 6, 66.

Après cela, Jésus agglomère au groupe primitif trois nouveaux disciples dédiés à la prédication

:

- \* Joseph le passeur de Tibériade.
- \* Jean d'Éphèse, le chef de synagogue. Peut-être ce « prêtre Jean » cité par Papias.
- \* Nicolaï d'Antioche, le futur diacre.

Sous la plume de Maria Valtorta l'appellation des « soixante-douze » est générique : elle désigne tous les disciples agglomérés au groupe initial jusqu'au Thabor où Jésus ressuscité, retrouvent les cinq cents fidèles dont parle saint Paul (1Co 15, 6). À cette occasion, les soixante-douze sont institués « prêtres » de l'Église avec les apôtres, qui en sont les pasteurs. Jésus rappelle à tous le sens des sept sacrements et la primauté de Pierre.

Il adjoint, pour cela, au groupe des soixante-douze :

- \* Bartimée, l'aveugle de Jéricho selon Matthieu 20, 29-34 et Marc 10, 46-52.
- \* Benjamin, un jeune berger samaritain d'Enon.
- \* Daniel de Bétéron, le parent d'un des adversaires acharnés de Jésus, Elchias.
- \* Daniel, le ressuscité de Naïm, connu sous le vocable de saint Materne.
- \* Élie, un essénien, le seul de ce mouvement.
- \* Elisée d'Engaddi, un lépreux guéri, fils du chef de la synagogue.
- \* Joachim de Bozra. Un notable à qui Jésus apparaît.
- \* Jonathas, berger de la Nativité. Il a été renvoyé de son service par Chouza.
- \* Joseph Barnabé, le futur compagnon de Paul selon Actes 4, 36.
- \* Judas l'Assidéen. Disciple tardif et futur martyr.
- \* Manaën, disciple du Baptiste, puis de Jésus.
- \* Marc d'Arbela, compagnon de Philippe le diacre, mais ce n'est pas Marc l'évangéliste.
- \* Margziam, dit Martial, le disciple prodige, fils adoptif de Simon-Pierre.

- \* Maximin, l'intendant de Béthanie.
- \* Philippe le synhédriste. Disciple tardif.
- \* Sidoine, l'aveugle-né de Jean 9, 1-34. Il est connu comme saint Restitut.
- \* Zacharie, le lévite, uni dans la mission de Joseph Barnabé.

Ce sont donc cinquante noms au total.

Il faut leur rajouter les notables qui, selon l'histoire, ont rejoint le corps des disciples-prêtres par la suite :

- \* Joseph d'Arimatee.
- \* Lazare.
- \* Nicodème

et d'autres probablement.

Recoupements historiques

Il existe plusieurs listes des soixante-douze disciples : Eusèbe de Césarée, Baronius, Calmet, Maistre, etc. Elles varient d'un auteur à l'autre et n'ont pas de liens entre elles, si ce n'est quelques noms. L'Évangile ne nomme aucun d'entre eux.

À l'instar de Maria Valtorta, ces listes font de l'appellation les « soixante-douze » une dénomination générique englobant ceux qui furent envoyés en mission selon Luc 10, 1 et ceux qui furent agglomérés après la grande défection du discours sur le Pain de Vie.

Eusèbe de Césarée (Histoire ecclésiastique) résume ainsi le problème: « Les noms des apôtres du Sauveur sont bien connus de tout le monde par les Évangiles. En revanche, la liste des soixante-dix disciples ne nous est transmise nulle part ».

Sur les cinquante cités par Maria Valtorta, dix-neuf d'entre eux sont confirmés par les sources historiques, soit près de quarante pour cent.

D'autres sont sans doute identifiables mais l'histoire les connaît sous un autre nom tels saint Restitut pour Sidoine ou saint Materne pour Daniel de Naïm. Il est donc nécessaire de poursuivre nos investigations.

## ANNEXE 3 : Les Apôtres<sup>77</sup>

Ils sont "très imparfaits, rustres, ignorants, violents, mais de bonne volonté" dit Jésus (Tome 10, ch. 38).

"Qu'êtes-vous ? leur dit-Il. Des hommes de toutes classes sociales, de tout âge, et de toutes régions. J'ai préféré prendre des gens qui sont vierges en matière de doctrines et de connaissances, ainsi ma Doctrine pénétrera mieux en eux" (Tome 2, ch. 56).

Dans une dictée, Jésus confie à Maria Valtorta : "Avec des pusillanimes, des querelleurs, des usuriers, des sensuels, des incrédules, j'ai fait des martyrs et des saints, des évangélistes du monde. Seul celui qui n'a pas voulu (changer), ne changea pas" (Tome 8, ch. 9).

### **Ordre chronologique de leur appel**

Selon Maria Valtorta, Jean est le premier appelé. Jésus justifie ce point par l'humilité de l'apôtre. Dans son Évangile (Jn 1, 40), "(Jean) ne se nomme pas, au contraire, il se cache derrière André qu'il met en lumière"(Tome 7, ch. 15).

Les trois premiers appelés sont disciples du Baptiste.

- Jean, fils de Zébédée, surnommé Boanergès. L'un des deux disciples évoqués en Jean 1, 37.
- Jacques son frère, dit le majeure. L'autre disciple évoqué dans le même verset.
- André, fils de Jonas nommé en Jean (Jn 1, 40). Il est dit le "Protoklite" (premier appelé) par la tradition orientale.
- Simon, surnommé Pierre, le frère aîné d'André. Matthieu mentionne son appel en 4, 18-20.
- Philippe, de Bethsaïde, mentionné par Jean 1, 43-44.

Ces cinq premiers apôtres sont du même village de pêcheurs : Bethsaïde.

- Nathanaël dit Barthélemy, amené à Jésus par son ami Philippe selon Jean 1, 45-49. Il est de Cana.
- Thomas, dit le Didyme (jumeau) selon Jean 11,16. Il est de Rama de Benjamin. C'est le premier Judéen à devenir apôtre.
- Simon le Zélote, de Jérusalem ou de Béthanie, est un ancien lépreux, comme l'évoque Matthieu 26, 6.
- Jude d'Alphée, dit Thaddée, de Nazareth, cousin de Jésus (Mt 10, 3).
- Judas de Kériot. Jésus lui demande de réfléchir avant de Le suivre. Ce qu'évoque Jean 6, 64.
- Jacques d'Alphée, dit le mineur, frère de Jude et cousin de Jésus (Mc 15, 40).
- Lévi (Matthieu) de Capharnaüm. Il est appelé à sa suite par Jésus alors qu'il est à sa table de collecteur d'impôts, selon Marc 2, 14.
- Matthias (surnom de Tobie) Judéen de Bethléem, disciple du Baptiste, berger. Il est appelé en remplacement de Judas (Ac 1, 23).

Tous subirent le martyre sauf un : Judas l'Isariote, qui se suicide (Tome 9, ch. 24 ; Mc 13, 9 ; Lc 21, 12).

### **Leur âge, du plus âgé au plus jeune**

Il y a six quadragénaires et plus : Nathanaël (Barthélemy), le plus âgé des apôtres - Simon le zélote le suit de peu - Philippe, est dans les mêmes âges que Pierre qui lui "paraît avoir quarante-cinq ans" - Matthieu (Lévi), est dans la même tranche. André a la quarantaine.

---

77 Ibid., 397

Et six trentenaires et moins : Thomas, environ 38 ans - Jacques de Zébédée, la trentaine passée - Jacques et Jude, les fils d'Alphée "un peu plus âgés que Jésus" qui a la trentaine au début de la Vie Publique (Tome 1, ch. 64) - Judas, la vingtaine passée. Jean, à peine 20 ans.

### **Les métiers**

Huit apôtres ont un métier identifié : quatre pêcheurs (Jean, Jacques, André, Pierre), un orfèvre (Thomas), un rentier (Simon le Zélote), un "fonctionnaire" du Temple (Judas), un collecteur d'impôt (Matthieu). Pour les quatre autres, il y a lieu de chercher dans ces informations données par Jésus : "Pêcheurs humbles et sans culture, et vous qui êtes marchands ou fils de marchands, officiers ou fils d'officiers, riches ou fils de riches" (Tome 2, ch. 56).

Et dans l'enseignement sur les serviteurs inutiles (Lc 17, 7-10) : "Parmi vous, il y a des pêcheurs, des propriétaires terriens, plus d'un qui possède un atelier, et le Zélote qui avait un serviteur. Eh bien ! quand les garçons de la barque, ou les hommes qui comme serviteurs vous aidaient à l'oliveraie, à la vigne ou dans les champs, ou les apprentis de l'atelier, ou simplement le serviteur fidèle qui s'occupait de la maison ou de la table, avaient fini leur travail, vous mettiez-vous par hasard à les servir" ? (Tome 6, ch. 113).

### **Les fratries et les familles**

Selon Maria Valtorta, il y a trois fratries parmi les apôtres, au lieu de deux expressément signalées par les Évangiles :

- Jean et Jacques, fils de Zébédée et de Marie Salomé.
- André et Simon (Pierre), fils de Jonas. On ne connaît pas l'identité de leur mère.
- Jacques et Jude, fils d'Alphée (frère de Saint Joseph) et de Marie de Cléophas.

### **Situation matrimoniale**

Trois sont mariés :

- Simon-Pierre, marié à Porphyrée, sans enfant mais adopte Margziam.
- Philippe, marié à Marie, père de deux filles.
- Nathanaël dit Barthélemy, marié à Anne, père de filles dont le nombre n'est pas précisé.

Les autres sont célibataires.

### **Origines**

Sept sont Galiléens : Jean et Jacques, fils de Zébédée, Simon-Pierre, André, Philippe, Barthélemy, Matthieu (Lévi).

Trois sont Judéens : Thomas, Simon le Zélote, Judas l'Isariote.

Deux sont Judéens de père et Galiléens de mère : Jacques et Jude, les fils d'Alphée.

### **Formation et mission des apôtres**

Le choix des apôtres se fait au terme d'une longue période d'observation. Jésus profite des mois d'été de la première année pour commencer leur instruction : "Pendant ces mois de présence et d'absence, Je vous ai pesés et étudiés. Maintenant J'ai décidé de vous envoyer dans le monde. Mais avant, Je dois vous instruire, pour vous rendre capables d'affronter le monde avec la douceur et la sagacité, le calme et la constance, avec la conscience et la science de votre mission" (Tome 2, ch. 56).

À l'automne suivant, Jésus commence avec eux la vie communautaire selon Jean 3, 22.

À la Belle-Eau, une propriété de Lazare, Il approfondit avec eux le Décalogue (Tome 2, ch. 89).

Au cours de l'hiver suivant, après une semaine de retraite spirituelle, Jésus procède à leur élection selon l'Évangile (Mt 10, 1-4 ; Mc 3, 13-19 ; Lc 6, 12-16) : "À partir d'aujourd'hui, vous n'êtes plus mes disciples préférés mais les apôtres, les chefs de mon Église. De vous viendront, au cours des siècles, toutes ses hiérarchies. Je vous ai choisis à la place des bergers qui sont mes disciples depuis l'époque où j'étais un bébé vagissant. Parmi vous, il y a des galiléens et des juifs, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres. Afin qu'on ne dise pas que J'ai préféré une seule catégorie. Mais vous ne suffirez pas pour tout ce qu'il y a à faire. Ni maintenant, ni plus tard" (Tome 3, ch. 25).

Entre l'appel du premier apôtre (mars 27) et l'élection des douze (février 28), il s'est écoulé un an. C'est le tiers de la Vie Publique de Jésus selon Maria Valtorta.

Parmi tous les enseignements que Jésus leur dispense, l'un les appelle à l'équilibre entre exigence et miséricorde : "Il y a deux choses qu'il est essentiel d'avoir pour pouvoir être de vrais maîtres :

- La première : une vie austère pour soi-même, pour pouvoir juger sans condamner chez les autres ce qu'on se pardonne à soi-même.
- La seconde : une patiente miséricorde pour donner aux âmes la possibilité de guérir et de se fortifier. Toutes les âmes ne guérissent pas instantanément de leurs blessures. Les chasser, les condamner, les effrayer, n'est pas l'art du médecin spirituel" (Tome 7, ch. 191).

#### Recoupements historiques

Tous les apôtres sont connus de l'Évangile comme de la tradition.

## ANNEXE 4 : Les Femmes Disciples<sup>78</sup>

Selon Maria Valtorta, le groupe des femmes disciples, ou saintes femmes, est constitué par Jésus au début de la seconde année de Vie Publique. Pour Maria Valtorta, le modèle de ce groupe est la Vierge Marie.

Leur nombre comme leur fonction varient au long de la Vie Publique. On peut les classer en quatre catégories :

### 1. **Celles qui servent Jésus en Galilée selon Marc 15, 40**

Ce sont les mères, les sœurs et les épouses qui ne peuvent se déplacer pour diverses raisons mais pratiquent l'apostolat depuis leur foyer. Selon Maria Valtorta, ce sont :

- Les épouses des apôtres : Anne, femme de Philippe, Marie, femme de Nathanaël-Barthélemy et Porphyrée, épouse de Pierre. Elles ne suivent pas Jésus à Jérusalem pour sa Passion. Cette demande de Jésus devait leur éviter la violence des événements et la honte de leurs maris en fuite lors de l'arrestation de Jésus.

- Des disciples : Salomé, l'épouse de Simon, le cousin de Jésus, Anne de Méron, Sara d'Aféca.

Niké (Véronique) n'est pas Galiléenne, mais sert aussi Jésus depuis son domicile de Jéricho. Son geste de pitié sur le chemin de croix n'est pas dans l'Évangile, mais fortement ancré dans la tradition depuis.

### 2. **Celles qui suivent Jésus selon Matthieu 27, 55**

Au contraire des précédentes, elles quittent leur foyer lors de quelques voyages apostoliques. Outre la Vierge Marie, ce sont :

- Anastasica (Rose de Jéricho), répudiée par son mari.
- Élise de Béthsour, amie d'enfance et compagne de la Vierge Marie au Temple. Elle est présente au pied de la croix.
- Jeanne, femme de Chouza. Une princesse royale « guérie » par Jésus selon Luc 8, 2-3. Elle suit Jésus jusqu'à sa Passion.
- Marcelle, la servante de Marthe. Son tombeau se trouve à Saint-Maximin en France. Elle est présente aussi, comme Marthe, sur le chemin du calvaire.
- Marie de Cléophas, femme d'Alphée. C'est la tante de Jésus et la mère de deux apôtres. Elle accompagne la Vierge Marie au pied de la croix. Elle est présente au tombeau le matin de Pâque.
- Marie Salomé, mère de Jean et de Jacques de Zébédée, les apôtres. Elle est aussi présente au tombeau.
- Marie de Magdala, absolue dans son changement de vie. Jésus lui apparaît au Tombeau<sup>2</sup>.
- Marthe sa sœur, la maîtresse de maison par excellence. Selon la tradition, son tombeau est en Provence, à Tarascon, la ville qu'elle avait évangélisée.
- Myrta. Son fils Ananias accueille Paul, terrassé sur le chemin de Damas.
- Noémie de Pergé. Son fils, Jean d'Éphèse, est très probablement le prêtre Jean, évoqué dans la 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lettre de Saint Jean.
- Noémie de Béthanie, la nourrice de Lazare et de Marie de Magdala.
- Sara de Béthanie. La tradition la compte parmi les Saintes-Maries de la mer, mais elle n'était pas noire. Selon Maria Valtorta, elle fait partie des saintes femmes qui rencontrent Jésus sur le chemin du Calvaire (Luc 23, 28).
- Sintica. Exilée à Antioche, elle devient le ferment de la communauté chrétienne de cette ville et une collaboratrice de Paul. Elle avait des dons exceptionnels.

<sup>78</sup> Ibid., 402

- Suzanne, la jeune mariée de Cana. Son nom est cité en Luc 8, 3. Son tombeau est aussi à Saint-Maximin dans le Var.

### 3. Les vierges consacrées

Ces cinq jeunes filles ne suivent pas Jésus.

Elles sont dans leur famille où elles vivent leur consécration :

- Annalia, la première des vierges consacrées, meurt avant la Passion.
- Myriam, la fille ressuscitée de Jaire.
- Les deux filles de l'apôtre Philippe, ce que confirme Polycarpe<sup>3</sup>. Selon Maria Valtorta, l'une s'appelle Marianne.
- Sara de Jérusalem, la cousine

### 4. Les simples disciples

Elles ne suivent pas Jésus mais le rencontrent à plusieurs occasions. C'est le cas des nobles romaines : certaines deviennent sympathisantes, d'autres affichent ouvertement leur foi comme Valeria. Avec Lidia et Plautina, elle est présente sur le chemin du calvaire, comme à la crucifixion. Claudia Procula, la femme de Ponce Pilate intervient en faveur de Jésus lors de son procès, selon Matthieu 27, 19.

D'autres disciples, enfin, se retirent dans la solitude pour y achever leur conversion radicale. C'est le choix d'Aglaé, une courtisane et de Fotinaï, la samaritaine.

Sans compter les nombreuses femmes touchées par l'enseignement de Jésus.

### Mission des femmes-disciples

Jésus leur attribue hospitalité envers les éprouvés et le courage pour soutenir les martyres qui s'annoncent. « Habituez-vous au détachement, à l'héroïsme, à l'apostolat de la charité fraternelle dès maintenant... » dit-il aux femmes disciples<sup>4</sup>.

Il prédit leur dispersion « dans des circonstances diverses ». Les unes pour rejoindre leur patrie, c'est le cas de Sintica, d'autres pour un exil « en Ibérie (Espagne), ou en Pannonie (Hongrie, Serbie), ou en Gaule (France, Nord de l'Italie) ou en Illyrie (Croatie, Albanie) ».

Il leur rappelle que « La vraie Patrie, c'est le Ciel. Vous serez toujours dans le Royaume si vous restez toujours en Jésus, ou si vous venez en Jésus<sup>5</sup> ».

Enfin, il définit leur place dans l'Église : obéissance aux conseils et aux ordres des bergers. Aide dans leurs missions et soutien dans leurs fatigues. Ces conseils sont donnés aussi pour les temps futurs<sup>6</sup>.

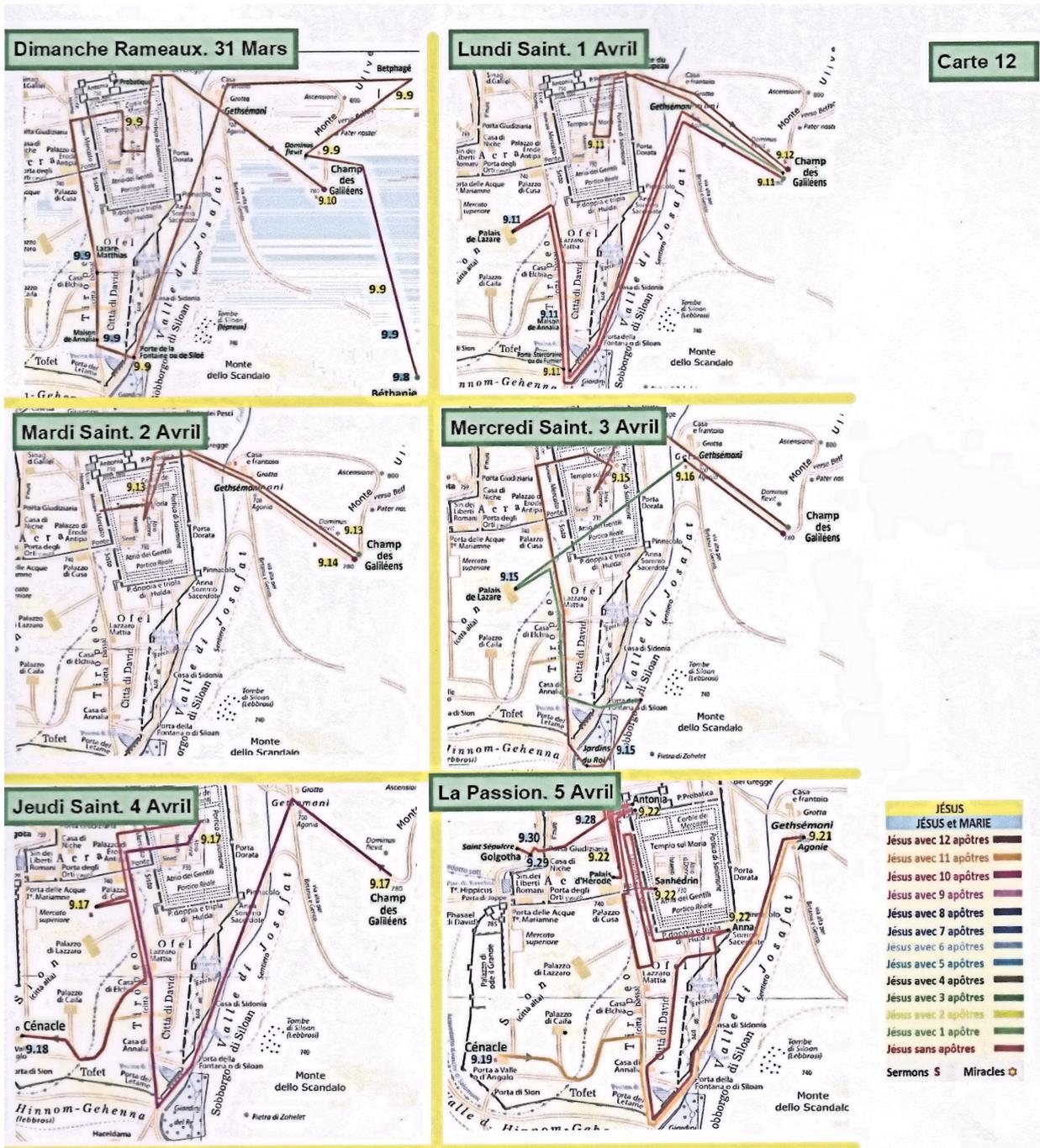
### Recouvrements historiques

La plupart des femmes disciples sont connues de l'Histoire. Seules certaines d'entre elles sont nommées dans l'Évangile : Marie de Magdala, Jeanne de Chouza, Suzanne<sup>7</sup>, Marie de Cléophas, (Marie) Salomé<sup>8</sup>.

Cependant, les évangélistes évoquent un nombre plus important, tant des femmes qui suivaient Jésus<sup>7</sup> que de celles qui sont présentes sur le calvaire<sup>10</sup>.

1. Tome 3, chapitre 10/vo 15.0.3 et Ib°, chapitre 12/vo 15.2.1/3. 2. Cf. Jean 20,16. 3. Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique, Livre III, § 31.4. Tome 6, chapitre 13.3/vo 441.4. 5. Tome 8, chapitre 44/vo.583.6. 6. Tome 8, chapitre 44/vo 583.8. 7. Cf. Luc 8,1-3. 8. Cf. Matthieu 27,55-56, Marc 15, 40-41, Luc 23,49 et Jean 19,25. 9. Cf. Luc 8,1-3. 10. Cf. Marc 15, 40-41 et Luc 23,49.

ANNEXE 5 : Carte 12 de Carlos Martinez : La Semaine Sainte. Ed.2012



Carte 12

Chap	Pages	Thèmes	Dates	Chap	Pages	Thèmes	Dates
9 8	41	De Bethame à Jérusalem	Mars 30	9 22	220	« Va... La Mère... »	
9 9	46	Entrée de Jésus à Jérusalem	31 Mars	9 23	240	« Bon est Longin... »	Ven 5 Avril
9 11	65	« Viens avec moi Maman, pour consoler Elise »	1er Avril	9 24	245	« Judas! Qu'es-tu venir faire ? »	
				9 25	250	« La Mere de Pitie l'aurait recueilli comme un blessé... »	
9 15	103	« La Mere-Vierge de l'Emmanuel »	Me 3 Avril	9 26	251	« La vie nouvelle commence... par Marie... »	
9 15	111	« L'Homme-Jésus a tout appris de Marie de Nazareth »		9 27	260	« Je sais... Avertis ta mere, Jean et les autres femmes. Allons! » dit Marie	10h30
9 16	134	« Il y aura deux lumieres dans les tenebres Du Christ, Marie et Jean »		9 28	270	Sur le chemin du Calvaire	
9 17	149	« ... Fils de Marie, de la lignee de David »	Jeu 4 Avril	9 29	279	La Crucifixion	
9 18	156	« Maman, soutiens-moi par ton amour et la priere »		9 29	296	« Je n'ai plus de fils »	15h00
9 19	173	« Elle sait tout. Elle a toujours tout su »		9 30	305	Marie au Sepulcre	
9 20	188	La puissance et la priere de Marie		9 31	315	Le Retour au Cenacle	
9 21	203	« Maman. Oh! Maman »		9 32	326	La nuit du Vendredi Saint	
				9 33	332	L'Agonie de Marie	
				9 34	347	Le Samedi Saint	Sam 6 Avril



## TABLE DES MATIÈRES

Icône de la couverture : Marie « Porte du Cœur » écrite par l'auteur.....	1
« JE VOUDRAIS ATTENDRE MA MÈRE ».....	4
EN ALLANT A ÉPHRAÏM.....	7
« MÊME SI MA MÈRE M'EN PRIAIT, JE NE CÉDERAIS PAS ».....	8
« OH ! MA MÈRE... ».....	9
CE QUI ARRIVE A NAZARETH.....	11
ARRIVÉE DE LA MÈRE ET DES DISCIPLES A ÉPHRAÏM.....	13
« TON AMOUR EST DÉJÀ UN REMÈDE, JEAN ».....	20
D' ÉPHRAÏM A SILO « SOUVIENS-TOI DE LA DOULOUREUSE MARIE DE NAZARETH ».....	23
« UNE MÈRE PARDONNE TOUJOURS ».....	26
« JE RESTE A PRIER POUR JUDAS, MA MÈRE. AIDE-MOI, TOI AUSSI ... ».....	27
LA TROISIÈME PROPHÉTIE DE LA PASSION.....	30
AUX FEMMES DISCIPLES: « AIMEZ-VOUS ET AIMEZ-MOI EN MARIE ».....	35
JÉSUS GUÉRIT UN PAUVRE ENFANT ET LE CONDUIT A SA MÈRE.....	45
« J'AI SOUFFERT DE VOIR SOUFFRIR MA MÈRE ».....	47
«IL N'Y A PAS EU D'AGONIE PLUS LONGUE QUE CELLE DE MA MÈRE ».....	49
LE SABBAT A BÉTHANIE : « L'HEURE EST VENUE ... ».....	50
« MAMAN SERA UN ÊTRE QUI AGONISE... LAZARE, ME DONNES-TU TES SŒURS ? ».....	52
DE BÉTHANIE A JÉRUSALEM ... « NOUS SOMMES TOUJOURS UNIS ».....	57
ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM : « TA PRIÈRE M'EST NÉCESSAIRE ? MAMAN CHÉRIE ».....	59
« VIENS AVEC MOI MAMAN, POUR CONSOLER ÉLISE ».....	63
« L'HOMME JÉSUS A TOUT APPRIS DE MARIE DE NAZARETH ».....	68
« IL Y AURA DEUX LUMIÈRES DANS LES TÉNÈBRES DU CHRIST ! MARIE ET JEAN ».....	71
« MAMAN SOUTIENS-MOI PAR TON AMOUR ET TA PRIÈRE ».....	74
« ELLE SAIT TOUT. ELLE A TOUJOURS TOUT SU... C'EST SON HEURE... ».....	76
« MARIE, MA MÈRE, FUT L'ÂME EUCHARISTIQUE PAR EXCELLENCE ».....	79
PENDANT SA PASSION, JÉSUS EUT POUR SEUL RÉCONFORT LE SECOURS DE SA MÈRE.....	81
JÉSUS VIT SON AGONIE AU ROCHER DU GETHSÉMANI.....	81
« JUDAS, QU'ES-TU VENU FAIRE ? ».....	82
« JE SAIS...JEAN, AVERTIS TA MÈRE ET LES AUTRES FEMMES. ALLONS ! » DIT MARIE.....	85
SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE.....	87
LA CRUCIFIXION ET LA MORT DE JÉSUS.....	92
MARIE, SEULE, COMMENCE SA DEUXIÈME CONCEPTION MYSTIQUE.....	109
MARIE AU SÉPULCRE.....	114
MARIE, CO-RÉDEMPTRICE, DE LA FERMETURE DU TOMBEAU AU CÉNACLE.....	121
LA NUIT DU VENDREDI SAINT.....	130
«PÈRE, VIENS A MON SECOURS, JÉSUS NE M'ENTEND PAS... ».....	130
LA FACE VIVANTE DU CHRIST SUR LA TOILE.....	139

« UNE ÈRE NOUVELLE A COMMENCÉ... ».....	139
RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS ET DE MARIE.....	144
MARIE, MÈRE DE L'ÉGLISE NAISSANTE.....	144
SAMEDI SAINT : ELLE EST CELLE QUI ATTEND.....	149
« NOUS ENGENDRERONS LA NOUVELLE FOI » DIT MARIE.....	149
LA NUIT DU SAMEDI SAINT.....	155
SEULE L'ÉTOILE DU MATIN... VEILLE PRÈS DE L'IMAGE DE SON FILS.....	155
PRIÈRE DE MARIE A L'AUBE PASCALE.....	161
« JE SERAI CELLE QUI SOIGNE SON ÉGLISE ».....	161
ANNEXE 1 : Carte 11 : La Préparation de la Passion. Éd.2012.....	168
ANNEXE 2 : Les soixante-douze Disciples.....	169
ANNEXE 3 : Les Apôtres.....	172
ANNEXE 4 : Les Femmes Disciples.....	175
ANNEXE 5 : Carte 12 : La Semaine Sainte. Ed.2012.....	177
ANNEXE 6 : Carte 13 de Carlos Martinez : La Passion. Ed.2012.....	178